

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

JOURNAL A PRIMES PERMANENTES

Le *Glaneur littéraire* est un journal de reproductions. Il paraît les samedis, par livraisons de douze pages à deux colonnes, grand in-8°. Un choix habile, fait dans les œuvres des maîtres et les recueils célèbres du XVIII^e et du XIX^e siècle, nous permettra de réunir et de présenter aux lecteurs tous les petits chef-d'œuvre oubliés ou devenus aujourd'hui introuvables.

De savantes recherches, faites dans les bibliothèques publiques et privées, nous mettront souvent à même de satisfaire la curiosité de nos lecteurs. *Instruire et divertir*, tel est notre but. Les nombreuses adhésions que nous avons déjà recueillies prouvent que notre idée a été comprise.

PRIMES PERMANENTES.

Ce n'est pas là un vain titre. Désireux de propager la lecture parmi nos abonnés, nous sommes arrivé, par notre situation commerciale, à obtenir de messieurs les libraires de Paris des prix qui nous permettent d'offrir à nos souscripteurs UN RABAIS DE 20 p. 100 sur tous les livres nouveaux, quels qu'ils soient.

Ainsi, quiconque achète pour 80 FRANCS DE LIVRES par an, reçoit le *Glaneur* GRATIS.

L'Administration du *Glaneur* expédie sur demande tous les ouvrages qui lui sont désignés à 20 p. 100 de rabais. Les abonnés, en demandant ces livres, sont priés d'en envoyer le montant, *en déduisant la remise*; ils devront, en outre, indiquer le mode d'envoi, dont les frais restent à leur charge.

PRIME GRATUITE.

Quiconque souscrit un mandat de 12 francs sur la poste, prix d'un abonnement d'un an au journal le *Glaneur littéraire*, non-seulement a droit à une remise de 20 p. 100 sur tous les ouvrages de librairie, mais reçoit *franco*, à titre absolument

gratuit, un des volumes suivants : *l'Assommoir*, 38^e édit., par Emile Zola; *Thérèse Raquin*, par le même; *la Confession de Claude*, par le même; ou n'importe quelle autre œuvre de cet illustre auteur; *la Sorcière*, par J. Michelet; *le Nabab*, 35^e édit., par Daudet; *la Fille Élisa*, Charles Demailly, *Henriette Maréchal*, par de Goncourt; *la Route du Mal*, par Elie Berthet; *le Roman de deux jeunes mariés*, par Ch. Joliet; *les Lettres d'un Excentrique*, par Robert Franz; *Un Quaker à Paris*, par A. Assolant; *la Confession de l'abbé Passereau*, par le même; *Entre Bicêtre et Charenton*, par E. Blum; *Pasquino et Marforio*, histoire satirique des papes, par Mary Lafon; *les Misères des Gueux*, par Bruno, avec 60 gravures, par G. Courbet, un vol. in-4°.

Chacun de ces volumes coûte 3 fr. 50. L'abonné peut en désigner un autre de ce prix, à son choix.

CATALOGUE DU GLANEUR.

Le *Glaneur littéraire* ne se contente pas de donner des primes gratuites et d'offrir une remise de librairie. Il publie toutes les semaines un catalogue de livres choisis, anciens et modernes, que nous mettons à la disposition de nos abonnés dans des conditions de bon marché extraordinaire. Ce catalogue est indispensable aux bibliophiles, auxquels il indique les moyens de se procurer les œuvres rares et quelquefois uniques, et fait connaître les publications nouvelles de nos libraires de luxe, tels que Lemerre, Jouaust, Techner, Lacroix, Rothschild, etc.

MODE D'ABONNEMENT.

La publication du *Glaneur littéraire* a commencé le 5 janvier 1878; on peut toujours se procurer les numéros ayant paru.

Ce journal forme 4 volumes in-8° par an.

On s'abonne en envoyant un mandat de 12 francs sur la poste, à l'ordre de l'Administrateur DU GLANEUR LITTÉRAIRE, 6, rue de Châteaudun, à Paris.

Désigner le volume qu'on choisit comme prime gratuite.

LE

GLANEUR LITTÉRAIRE

CLAUDE LITTEAIRE



Plein de rage, avec un hurlement féroce, il lève sa pique, il frappe
la femme sur la tête...

LE GLANEUR LITTÉRAIRE.

Tome II, page 35.



LE
GLANEUR
LITTÉRAIRE

SECONDE GERBE



PARIS
LE GLANEUR LITTÉRAIRE
6, RUE DE CHATEAUDUN, 6

1878

LE GLAIVEUR LITTÉRAIRE
GLAIVEUR
LITTÉRAIRE

STUDIOS GIBBS



LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 14

JUDITH, par *Jean Richepin* (inédit).

DEUX LETTRES DE M^{me} ROLAND.

JUDITH

ARPHAXAD, roi des Mèdes, avait soumis beaucoup de peuples, et avait bâti une puissante cité nommée Ec-batane. Aussi Nabuchodonosor lui déclara-t-il la guerre. Une grande bataille fut livrée, dans le lieu qu'on appelle Ragau, entre l'Euphrate et le Tigre, et Arphaxad fut vaincu. Alors l'orgueil de Nabuchodonosor s'enfla de plus en plus et le grand roi envoya dire à toutes les nations de se soumettre à lui. Ses hérauts vinrent en Cilicie, dans la Damascène et le Liban, au Carmel et au Cédar, dans la Galilée et la plaine d'Esdrelon, dans la Samarie, et dans la terre de Jessé jusqu'à l'Éthiopie. Mais tous les hommes qui habitent dans le pays du Jourdain, renvoyèrent sans honneurs les hérauts du Roi, et ne voulurent point reconnaître son autorité. Alors Nabuchodonosor indigné jura par son trône et son sceptre qu'il se vengerait de ces insolents.

* *

Donc, la treizième année de son règne, le vingt-deuxième jour du premier mois, la guerre fut décidée. Le Roi réunit les anciens, les chefs, les guerriers en conseil secret, et là il leur ouvrit son dessein de subjuguier toute la terre. Et ce dessein leur plut. Nabuchodonosor se tournant vers Holopherne, chef de sa milice :

— Va, lui dit-il, contre tout l'occident et surtout contre ceux qui ont mépris mes hérauts. Que ton œil n'épargne aucun royaume. Soumets-moi toute ville fortifiée.

Alors Holopherne composa son armée

de cent vingt mille fantassins et douze mille archers à cheval. Derrière les soldats venaient une foule de chameaux chargés de provisions, et des bœufs et des moutons dont on ignorait le nombre. Et cette multitude, avec les chars, les chevaux, les bêtes, couvrit la face de la terre comme un vol de sauterelles.

Lorsqu'il eut traversé les limites de l'Assyrie, Holopherne trouva partout la victoire. Tous les châteaux-forts des monts Ange, à gauche de la Cilicie, lui ouvrirent leurs portes. Il prit d'assaut la ville de Meloth, et pilla les fils de Tharsis et les fils d'Ismaël, qui habitent près du désert, à l'ouest de la terre de Cellon. Il traversa l'Euphrate, entra en Mésopotamie, et brisa toutes les portes des hautes cités qui s'y trouvent, depuis le torrent de Mambré jusqu'à la mer, et il s'empara de leurs frontières depuis la Cilicie jusqu'au pays de Japheth qui est à l'ouest. Et il conquiert les fils de Madian et pilla toutes leurs richesses. Et il descendit dans les plaines de Damascus au temps de la moisson, et brûla tous les blés, tous les arbres et toutes les vignes, et la terreur de son nom se répandit sur tous ceux qui habitaient cette terre.

* *

Alors les rois et les chefs de toutes les villes et de toutes les régions, de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Cilicie, du pays de Sobal, de la Libye et de bien d'autres encore, envoyèrent des hérauts qui dirent à Holopherne :

— Que ta colère contre nous s'apaise. Mieux vaut vivre esclave de Nabuchodonosor, le grand Roi, que mourir dans une vaine résistance. Toute notre cité, tout ce

que nous possédons, nos montagnes, nos collines, nos plaines, nos troupeaux de bœufs et de moutons, nos chèvres, nos chevaux, nos chameaux et nos familles entières, sont devant ton regard. Que tous nos biens soient sous ta loi. Nous et nos enfants nous sommes tes esclaves. Viens à nous en maître pacifique, et sers-toi de tes esclaves comme il te plaira.

Alors il descendit de la montagne et prit possession de ces pays. Dans chaque ville, il choisissait les plus vaillants pour grossir son armée. Et de toutes les cités on venait au devant de lui, avec des couronnes et des fleurs, des lampes et des encensoirs, et on le recevait au chant des chœurs, au son des tambours et des flûtes. Mais ils avaient beau faire, ils ne pouvaient adoucir son humeur farouche; car, selon l'ordre de Nabuchodonosor, il rasait les temples, afin qu'il ne restât au monde qu'un seul Dieu, Nabuchodonosor. Et il parcourut ainsi toute la Syrie, toute l'Apamée, toute la Mésopotamie, et l'Idumée, et la terre de Gabaa, et il y demeura pendant trente jours, semant la terreur dans le cœur des hommes.

* *

Entendant raconter ces choses, les fils d'Israël qui habitaient la terre de Judée eurent une grande frayeur. Ils tremblèrent en pensant qu'il pourrait faire à Jérusalem et au temple du Seigneur ce qu'il faisait partout. Ils envoyèrent donc des soldats dans toute la Samarie jusqu'à Jéricho, et occupèrent les sommets des montagnes. Ils entourèrent de murs leurs bourgs, et ramassèrent du blé pour se préparer à soutenir des sièges. Le grand prêtre Joacim écrivit à tous les fils d'Israël voisins d'Esdrelon qui est près de la grande plaine de Dothain. Il leur disait d'occuper tous les défilés qui pouvaient livrer passage vers Jérusalem. Et les fils d'Israël firent ce que leur ordonnait le grand-prêtre; et tout le peuple cria sa terreur vers Dieu, et ils humilièrent leurs âmes dans les jeûnes et les oraisons, eux et leurs femmes. Les prêtres se couvrirent de cilices, et ils en couvrirent aussi l'autel du Seigneur, et ils crièrent en chœur vers le Seigneur Dieu, pour qu'il ne les donnât pas en proie aux ennemis, pour que leurs femmes ne fussent pas vendues, leurs cités brûlées, leurs temples détruits, et pour qu'ils ne

devinssent pas l'opprobre des nations. Le grand-prêtre rassembla tout Israël et leur dit :

— Sachez que Dieu écoutera vos prières si vous restez fidèles aux jeûnes et aux oraisons en face du Seigneur. Souvenez-vous de Moïse, qui avait à combattre Amalée, fier de son courage, de sa force, de son armée, de ses boucliers, de ses chars, de ses cavaliers. Moïse était le serviteur de Dieu, et ce n'est pas par le fer mais par les prières qu'il vainquit son ennemi orgueilleux. Ainsi en sera-t-il de tous les ennemis d'Israël, si vous persévérez dans votre pieuse conduite.

Soutenus par cette exhortation, ils demeurèrent fidèles sous l'œil du Seigneur, offraient des holocaustes, se meurtrissaient le corps sous l'étreinte des cilices, et couvraient leur tête de cendres. Et de tout leur cœur ils priaient le Dieu tout-puissant de visiter son peuple d'Israël.

* *

On annonça donc à Holopherne que les fils d'Israël avaient mis des gardes aux défilés de leurs montagnes, et qu'ils se préparaient à résister. Une grande fureur le gonfla; il fit appeler les chefs de Moab et les chefs d'Ammon, et il leur dit :

— Quel est ce peuple qui occupe les montagnes? Quelles sont ces villes? sont-elles nombreuses? quel est leur courage? combien sont-ils? Pourquoi, seuls de toute la terre, n'ont-ils pas envoyé au-devant de nous pour se soumettre au grand Roi que je représente?

Alors Achior, chef des fils d'Ammon, répondit :

— Si tu daignes m'entendre, maître, je dirai la vérité en ta présence, et pas une parole fausse ne sortira de ma bouche. Ce peuple est de la race des Chaldéens. Ils adorent un seul Dieu, qui leur ordonne de quitter la Mésopotamie et d'aller habiter la terre de Chanaan. Quand la famine couvrit toute la terre, ils descendirent en Egypte, et là, pendant quarante ans, ils se multiplièrent au point qu'on ne pouvait les compter. Comme le roi d'Egypte les accablait de travaux et leur faisait construire ses villes en les persécutant, ils crièrent vers leur Dieu qui frappa la terre d'Egypte de fléaux divers. Et comme les Egyptiens les avaient renvoyés, et que, les

fléaux ayant cessé, ils avaient voulu les reprendre, le Dieu des fugitifs ouvrit la mer à son peuple et la referma sur les Egyptiens qui furent engloutis. Après avoir ainsi traversé la mer Rouge à pied sec, ces hommes vinrent dans le désert du mont Sina, où jamais homme ne put vivre, et ils y vécurent quarante ans, parce que leur Dieu faisait jaillir des fontaines d'eau douce sous la verge de leur prophète et leur envoyait du ciel la manne pour les nourrir. Et partout où ils passèrent, sans glaives et sans flèches, sans cuirasses et sans boucliers, leur Dieu combattit pour eux et fut vainqueur. Ainsi ils ont soumis les rois des Chananéens, des Jébuséens, des Phérézéens, des Héthéens, des Hévéens, des Amorrhéens, et tous ceux qui étaient puissants dans Hesebon. Quand ils cessent d'être fidèles aux commandements de leur Dieu, alors seulement on peut les vaincre. Maintenant donc, maître tout-puissant, cherche à savoir s'ils ont offensé leur Dieu. Car dans ce cas ce Dieu lui-même nous les livrera. Si au contraire ils ont été fidèles à ses commandements, il est inutile de les combattre, car leur Dieu sera avec eux, et leur Dieu est toujours vainqueur.

Ainsi dit Achior, tandis que les chefs assyriens pleins de colère pensaient à le tuer. Et ils se disaient l'un à l'autre.

— Quel est ce misérable qui ose affirmer que les fils d'Israël pourront résister à Nabuchodonosor? Montons sur leurs montagnes, et quand nous aurons pris leurs chefs, nous tuerons celui-ci avec eux. Ainsi toute nation saura que Nabuchodonosor est Dieu sur la terre, et qu'après lui il n'y en a pas d'autre.

*
* *

Alors Holopherne s'adressant violemment à Achior lui dit :

— Puisque tu as prophétisé que la nation d'Israël serait défendue par son Dieu, je veux te montrer qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Nabuchodonosor. A partir de ce moment, tu fais pour moi partie de leur armée. Je veux que tu sois puni de ton impiété en même temps qu'ils seront punis de leur insolence. Quand je les frapperai comme un seul homme, toi aussi tu seras frappé avec eux, et c'est quand mon fer

aura traversé leur armée qu'il entrera dans tes côtes.

Et Holopherne ordonna à ses esclaves de prendre Achior et de le conduire à Béthulie pour le livrer aux mains des fils d'Israël.

Les esclaves d'Holopherne sortirent donc et allèrent vers Béthulie. Comme ils approchaient, des frondeurs les reçurent à coups de pierre. Alors ils attachèrent Achior à un arbre, et s'en allèrent.

Ce que voyant, les fils d'Israël descendirent de Béthulie et vinrent à lui. Ils le délièrent et l'amènèrent au milieu du peuple étonné, où se tenaient les chefs, Ozias fils de Micha, de la tribu de Siméon, assisté de Charmé et de Gothoniël. Et Achior leur raconta ce qu'il avait dit à Holopherne, et ce qu'Holopherne lui avait répondu.

Quand il eut tout exposé, le peuple entier se prosterna la face contre terre et se mit à adorer le Seigneur dans une commune oraison, disant :

— Seigneur Dieu du ciel et de la terre, regarde l'orgueil de nos ennemis, et notre humilité. Montre que tu n'abandonnes point ceux qui espèrent en toi, et que tu abaisses ceux qui n'espèrent qu'en eux-mêmes.

Et ils consolèrent Achior, lui disant :

— Le Dieu de nos pères, dont tu as proclamé la force, te fera voir la mort de ses ennemis, et alors tu auras la joie de le connaître, et tu te joindras à nous pour l'adorer.

Ozias ferma le conseil sur ces mots, et emmena chez lui Achior, en l'honneur de qui on rompit le jeûne par un grand festin. Puis tout le peuple fut convoqué pour qu'on passât la nuit dans le Temple, à demander le secours du Dieu d'Israël.

*
* *

Cependant Holopherne commanda le lendemain à ses troupes de s'avancer contre Béthulie. Il avait en tout, avec les levées faites dans les pays conquis, cent vingt mille fantassins et vingt-deux mille cavaliers, qui arrivèrent devant la ville par le sommet de la montagne dominant Douthain, depuis le lieu appelé Belma jusqu'à Chelmon.

Quand les fils d'Israël virent cette multitude, ils se prosternèrent en mettant de

la cendre sur leur tête et en implorant la miséricorde de Dieu. Puis, prenant leurs armes, ils s'établirent en sentinelles à tous les endroits dangereux, et ils se mirent à veiller jour et nuit.

Holopherne, ayant entouré la ville, vit qu'une grosse source fournissait à boire aux assiégés, Il la fit couper. Il restait encore non loin des murs quelques fontaines où ils pouvaient venir la nuit pour se refaire. Mais les fils d'Ammon et de Moab dirent à Holopherne :

— Les fils d'Israël comptent pour se défendre non sur leurs armes, mais sur la position escarpée de leur ville où ils espèrent tenir longtemps. Pour les prendre vite et sans coup férir, fais occuper toutes les fontaines. Ils seront obligés de se rendre.

Ces paroles plurent à Holopherne, qui fit garder chaque fontaine par cent hommes. Lorsque le vingtième jour fut venu, les citernes furent épuisées dans la ville, qui n'eut plus d'eau à espérer. Et Holopherne joyeux attendit leur soumission et le moment de se venger.

Alors tout le peuple se réunit, les hommes, les femmes, et jusqu'aux petits enfants, et ils allèrent trouver Ozias, et ils lui dirent d'une seule voix :

— Que Dieu juge entre nous et toi ! Tu as mal fait de ne point envoyer dire aux Assyriens des paroles de paix, et c'est pour cela que Dieu va nous vendre par leurs mains. Et certes il n'y a personne qui puisse nous aider, tandis que nous gisons dans les angoisses de la soif et dans notre perdition. Et maintenant, réunis tout le peuple, et allons nous livrer de plein gré à Holopherne. Car il vaut mieux vivre pour louer le Seigneur que mourir en opprobre à toute chair, et voir nos femmes et nos enfants mourir devant nos yeux. Nous prenons à témoin le ciel et la terre, et le Dieu de nos ancêtres, qui sans doute veut nous punir de nos péchés ; nous le prenons à témoin que nous voulons être livrés à Holopherne. Si nous devons mourir, que notre fin soit brève devant le regard des épées ; cela vaut mieux que la mort lente et l'aridité de la soif.

Quand ils eurent dit cela, il s'éleva une grande lamentation et un grand hurlement dans le temple, et pendant de lon-

gues heures ils crièrent d'une seule voix vers Dieu, et ils disaient :

— Nous avons péché avec nos ancêtres, nous avons été injustes. O toi qui es bon, aie pitié de nous et ne nous abandonne pas, nous qui avons confiance en toi. Ne nous livre pas à un peuple qui ne veut pas te reconnaître. Songe qu'on dira parmi les nations : Où donc est leur Dieu ?

Quand ils furent fatigués de crier et qu'ils eurent fait silence, Ozias se leva, et parmi ses larmes leur dit :

— Ayez confiance, mes frères, et attendons encore cinq jours la miséricorde de Dieu. Peut-être que pendant ce temps il fera honneur à son nom. Mais si, après ces cinq jours passés, il ne nous est pas venu de secours, alors je ferai ce que vous avez dit tout à l'heure.

Ces paroles furent entendues par Judith, fille de Merarus, fils d'Idox, fils de Joseph, fils d'Ozias, fils d'Elaüs, fils de Jamnor, fils de Gédéon, fils de Raphaïm, fils d'Achitob, fils de Melchias, fils d'E-nan, fils de Nathanas, fils de Salathiel, fils de Siméon, fils de Ruben.

C'était une veuve.

Son mari, nommé Manasses, était mort au temps de la moisson des orges. Comme il inspectait les moissonneurs liant les gerbes, le soleil lui frappa la tête, et il mourut à Béthulie, sa cité, où il fut enseveli dans le tombeau de sa famille.

Judith était veuve depuis trois ans et six mois.

Elle s'était fait arranger dans les combles de sa maison une chambre secrète où elle demeurait enfermée avec ses femmes, ayant un cilice sur les reins et jeûnant tous les jours de sa vie, excepté les jours de sabbat, les jours de nouvelle lune, et les jours de fête dans Israël.

Son mari lui avait laissé de grandes richesses, une nombreuse maison, des terres pleines de troupeaux de bœufs et de moutons.

Elle était célèbre par sa crainte de Dieu et sa conduite exemplaire, et personne n'eût songé à mal parler d'elle.

C'était une femme extrêmement belle.

Quand elle eut entendu dire à Ozias qu'il livrerait la cité au bout de cinq jours, elle l'envoya chercher ainsi que les prê-

tres Chabri et Charmi. Ils vinrent chez elle et elle leur dit :

— Que signifie cette parole d'Ozias, qu'il livrera la cité si le peuple n'a reçu aucune aide d'ici cinq jours? Et qui êtes-vous pour tenter Dieu? Un tel discours n'est point fait pour gagner sa miséricorde, mais pour allumer sa colère. Comment! vous avez osé assigner Dieu, fixer un jour à sa pitié, et vous constituer juges d'un tel procès? Mais Dieu est patient. De même qu'il ne se laissera pas effrayer comme un homme par vos menaces, de même il saura ne pas s'en irriter comme un homme. Humilions-nous, et parlons-lui en esclaves que nous sommes, et demandons-lui en pleurant qu'il fasse selon sa volonté. Disons-lui bien que nous n'avons jamais adoré de dieu étranger, que nous ne connaissons que lui seul, et attendons qu'il daigne nous consoler. Et maintenant, mes frères, puisque vous êtes prêtres chez le peuple de Dieu, puisque leur âme est suspendue à la vôtre, élevez leur cœur par votre langage. Dites-leur bien de se souvenir que nos pères ont souvent été tentés par le Seigneur, qui voulait voir jusqu'où allait leur confiance en lui. Rappelez-leur Abraham, qui a subi tant d'épreuves avant d'être reconnu l'ami de Dieu. Ainsi d'Isaac, ainsi de Jacob, ainsi de Moïse, ainsi de tous ceux qui ont plu à Dieu. Mais ceux qui n'ont pas supporté les tentations, ceux dont l'impatience a murmuré contre le Seigneur, ceux-là ont été donnés en pâture à l'exterminateur. Nous donc, soyons patients, et souffrons ce qui nous arrive en punition de nos péchés. Les coups de fouet de Dieu serviront plus à notre salut qu'à notre perdition.

Ozias et les prêtres lui répondirent :

— Tout ce que tu as dit est vrai, et nous n'avons rien à reprendre de ton discours. Maintenant donc, prie pour nous, puisque tu es une sainte femme craignant le Seigneur.

Et Judith reprit :

— J'ai parlé comme j'ai pu, et vous reconnaissez que mes paroles viennent de Dieu. De même approuvez ce que j'ai résolu de faire, si mon dessein vient de Dieu, et priez pour que ma volonté s'affermisse dans mon cœur. Vous vous tiendrez cette nuit près de la porte, et moi je sortirai avec ma servante. Priez pour que,

selon votre promesse, Dieu prenne en pitié son peuple avant cinq jours. Mais je ne veux pas que vous m'interrogiez sur ce que je vais faire. Et, jusqu'à ce que je sois revenue à vous avec une réponse, je veux que vous ne fassiez rien, sinon prier pour moi le Seigneur notre Dieu.

Et Ozias, prince de Juda, lui dit :

— Va en paix, et que Dieu soit avec toi pour nous venger de nos ennemis.

Et, sans plus l'interroger, ils s'en allèrent, tandis qu'elle entra silencieusement dans son oratoire.

* *

Là, elle revêtit un nouveau cilice, plus dur et plus cruel, et se mettant des cendres sur la tête, elle se prosterna en criant vers Dieu :

— Seigneur, Dieu de mon aïeul Siméon, toi qui lui as donné l'épée pour se venger des étrangers qui avaient violé honteusement la famille et avaient mis à nu les cuisses d'une vierge, Seigneur Dieu qui offris en proie à tes serviteurs les femmes de ces étrangers et leurs filles, ô Dieu tout-puissant, viens au secours de moi, qui suis une veuve. Tout ce que tu veux se fait. Regarde le camp des Assyriens, regarde-le comme tu regardas celui des Égyptiens, quand ils poursuivaient ton peuple, et quand ils se fiaient à leurs chars, à leurs cavaliers et à la foule de leurs combattants. Tu jetas les yeux sur leur camp, et ils furent enveloppés de ténèbres. L'abîme retint leurs pieds et l'eau les couvrit. Qu'ainsi périssent les Assyriens, qui s'enorgueillissent de leur nombre, de leurs chars, de leurs boucliers, de leurs flèches et de leurs lances, et qui ne savent pas que tu es notre Dieu, et que ton nom est Seigneur et Maître! Lève le bras et brise leur force. Que leur courage s'évanouisse devant ta colère, eux qui promettent de violer tes temples, de souiller ton tabernacle et de casser tes autels à coups de sabre. Fais, ô Seigneur, que leur orgueil soit égorgé par leur propre glaive, et que je le prenne dans les rets de leurs propres yeux, et frappe-le par les lèvres de mon amour. Donne-moi la constance, pour que je méprise l'ennemi, et le courage pour que je le tue. Ce sera un beau titre de gloire pour toi, que d'avoir vaincu par la main d'une femme. Car ta force n'est pas dans le nombre, ô

Seigneur ! et les superbes ne t'ont jamais plu. Mais tu écoutes les prières des doux et des humbles. Dieu du ciel, créateur des eaux et de la terre, écoute donc mon oraison, puisque j'ai confiance en toi. Mets ta parole dans ma bouche et ta vigueur dans mon sein, pour que ta maison soit sanctifiée et pour que toutes les nations reconnaissent que tu es Dieu et qu'il n'y en a pas d'autre que toi.

* *

Quand elle eut cessé de crier vers le Seigneur, elle sortit du lieu où elle s'était prosternée, elle appela sa servante, et elle descendit dans sa maison. Là elle ôta son cilice, et dépouilla tous les vêtements de deuil de son veuvage.

Elle se lava le corps dans un bain onctueux qui rendit à sa peau toute sa souplesse et tout son éclat ; elle oignit tous ses membres de myrrhe délicieuse, et parfuma des parfums les plus exquis les plus charmantes parties de son corps. Ensuite elle divisa ses cheveux avec un peigne d'ivoire, elle ôta la cendre qu'elle avait versée sur eux, et elle leur rendit leur lustre et leur finesse. La cendre fut remplacée par des essences enivrantes, et les cheveux épars s'étagèrent en une coiffure élégante qui faisait comme une sorte de casque merveilleux. Sur ce casque naturel elle posa une mitre couverte d'or, de broderies et de pierres précieuses. Des voiles transparents tombaient de chaque côté. Elle mit à ses doigts des bagues, à ses oreilles des pendants, à ses bras et à ses chevilles des anneaux d'or, sur sa poitrine étincelante une longue chaîne qui allait se perdre en serpentant dans son corsage. Elle revêtit enfin ses vêtements de fête et de bonheur, et elle fut prête quand elle eut mis ses pieds dans de mignonnes sandales.

Or Dieu mit en elle la splendeur ; car toute cette toilette n'avait pas pour but le plaisir, mais le devoir. Et ainsi elle était belle à faire arrêter tous les hommes devant elle.

Elle donna à sa servante une corbeille qui contenait une cruche de vin, un pot d'huile, de la polenta, des pains, du fromage, et elle partit.

Quand elles arrivèrent à la porte de la ville, elles trouvèrent Ozias et tous les prêtres qui attendaient. Et tous furent

stupéfaits de sa beauté. Néanmoins, sans l'interroger, ils la laissèrent passer en disant :

— Que le Dieu de nos pères te donne sa grâce, et affermisse ton dessein dans ton cœur, pour que Jérusalem soit glorifiée par toi, et pour que ton nom soit au nombre des justes et des saints.

Et tous ceux qui étaient présents s'écrièrent d'une seule voix :

— Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

Et Judith, priant le Seigneur, traversa la porte avec sa servante.

* *

Comme elle descendait la montagne, vers le lever du jour, des éclaireurs assyriens la virent, vinrent à sa rencontre, et la firent prisonnière, en lui disant :

— D'où viens-tu ? Et où vas-tu ?

Elle leur répondit :

— Je suis une fille des Hébreux, et j'ai fui de leur face parce que j'ai reconnu qu'ils devaient vous être donnés en proie, eux qui vous avaient méprisés et qui n'avaient pas voulu se soumettre de leur plein gré. C'est pourquoi j'ai pensé en moi-même, disant : J'irai devant le prince Holopherne, et je lui dirai les secrets des Hébreux, et je lui dirai comment il peut s'y prendre pour entrer dans leur ville sans perdre un seul homme de son armée.

Les soldats ayant entendu ces paroles, considéraient sa figure, et leurs yeux étaient plein de stupeur parce qu'ils admiraient sa beauté. Et ils lui dirent :

— Tu as sauvé ta vie, grâce au dessein que tu as eu de descendre vers notre maître, car sache ceci : c'est que, lorsque tu seras devant sa face, il ne pourra qu'être bon avec toi, et tu seras très-agréable à son cœur.

Et ils la conduisirent à la tente d'Holopherne.

A peine fut-elle entrée, qu'aussitôt Holopherne eut les yeux pris.

Et ses satellites lui dirent :

— Qui mépriserait le peuple juif, puisqu'il a de si belles femmes ? Et n'est-il pas juste que nous combattons pour conquérir de telles proies ?

Cependant Judith avait vu Holopherne, qui était couché sur un lit de pourpre orné d'or et de pierres précieuses. Aussi-

tôt, comme frappée d'admiration devant sa majesté, elle se prosterna la face contre terre et se mit à l'adorer.

Mais lui fit un geste à ses serviteurs, et ceux-ci relevèrent Judith, afin qu'elle fût debout devant Holopherne.

Alors Holopherne lui dit :

— N'aie pas peur, car jamais je n'ai fait de mal à un être qui voulait servir le roi Nabuchodonosor. Si ton peuple ne m'avait pas méprisé, je n'aurais pas levé ma lance contre lui. Maintenant, dis-moi pourquoi tu t'es éloignée des tiens, et ce qui t'a poussée à venir à nous.

Judith lui répondit :

— Écoute les paroles de ta servante, parce que si tu les écoutes Dieu fera tout ce que tu voudras. Le roi Nabuchodonosor est maître de la terre, et sa force est en toi pour la conquête de tous les êtres vivants; car les hommes ne sont pas seuls à lui obéir, mais les bêtes elles-mêmes sont ses esclaves. Tu sais ce qu'a dit Achior, et je n'ignore pas ce que tu lui as promis. Il est vrai que notre Dieu nous a mandé par ses prophètes qu'il nous livrerait à nos ennemis quand nous l'aurions offensé. Or les fils d'Israël ont conscience d'avoir offensé le Seigneur. Aussi la terreur de ton nom pèse sur eux. De plus, la faim les opprime, et la sécheresse de la soif va les mettre avant peu au nombre des morts. Ils en sont réduits à tuer leurs troupeaux pour boire du sang. Les choses consacrées au Seigneur, en blé, en huile et en vin, ces choses qu'on ne doit pas même toucher de la main, ils ont résolu de les manger. Il est donc certain qu'ils vont à leur perte. Ce que sachant, moi ta servante, j'ai fui loin d'eux : car Dieu m'a envoyée pour t'annoncer ces choses. Car moi, ta servante, j'adore Dieu, même devant toi. Et tu me laisseras sortir pour prier Dieu. Et quand il m'aura dit le jour de ta victoire, je te l'annoncerai, afin de t'amener moi-même au milieu de Jérusalem. Et tu auras tout le peuple d'Israël à toi, comme un troupeau de moutons, et pas un seul chien n'aboiera contre toi; parce que tout cela sera voulu par la providence de Dieu.

Ces paroles plurent à Holopherne et à ses serviteurs. Et ils admiraient la sagesse de Judith, et ils disaient entre eux :

— Cette femme n'a pas sa pareille sur la terre pour la beauté et la sagesse.

Et Holopherne lui dit :

— Dieu a bien fait de t'envoyer à moi. Et puisque ta promesse est bonne, si Dieu fait ce que tu dis, il sera Dieu pour moi aussi, et toi tu seras grande dans la maison de Nabuchodonosor, et ton nom sera glorifié sur toute la terre.

Alors il ordonna qu'on la fit entrer dans la salle où étaient ses trésors, et il lui demanda ce qu'elle voulait de son festin.

Judith lui répondit :

— Je ne puis rien manger de ce que tu m'offrirais. En acceptant je ferais un péché. Je mangerai des choses que j'ai apportées.

Holopherne reprit :

— Mais si cela vient à te manquer, comment feras-tu ?

Et Judith lui répondit :

— Ta servante n'aura certainement pas fini ces provisions, quand Dieu exécutera par ma main ce que j'ai pensé.

Les esclaves la firent donc entrer dans la tente qu'Holopherne avait désignée. Et elle demanda en y entrant qu'il lui fût permis d'en sortir toutes les nuits avant le lever du jour pour aller prier le Seigneur. Holopherne donna l'ordre aux gardes de la laisser entrer et sortir comme elle voudrait.

Et toutes les nuits elle sortait, et allait dans la vallée de Béthulie se baptiser dans une source, et elle priait Dieu de la diriger dans la voie de salut qui devait mener à la vengeance les fils d'Israël. Et en rentrant, elle restait pure dans la tente, en attendant sa nourriture du soir.

Or, le quatrième jour, ce qui devait arriver arriva. Holopherne donna un grand festin à ses serviteurs, et dit à Vagao son eunuque :

— Va, et persuade à cette Juive de venir passer la nuit avec moi. Car il serait honteux pour un Assyrien qu'une femme se moquât de lui, et pût le quitter sans avoir été touchée par ses caresses.

Alors Vagao entra chez Judith et lui dit :

— Que la belle femme ne craigne pas d'entrer chez mon maître, pour être honorée devant sa face, pour manger assise à côté de lui, et pour boire avec lui le vin de la jouissance.

Et Judith répondit :

— Qui suis-je, pour contredire mon maître ? Tout ce qui lui paraîtra bon, je le ferai. Tout ce qui lui plaira me paraîtra très-bon pendant tous les jours de ma vie.

Elle se leva, mit tous ses ornements, et, étant entrée dans la tente du festin, elle s'arrêta debout dans sa beauté devant Holopherne.

Or, le cœur d'Holopherne fut violemment frappé ; car il était ardent dans le désir qu'il éprouvait pour elle.

Et il lui dit :

— Bois maintenant, assieds-toi tout près de moi, et couche-toi dans le plaisir, car tu as trouvé grâce devant mes yeux, et tu es très-belle.

Et Judith lui répondit :

— Je boirai, seigneur, et je ferai tout ce que tu voudras, et ce jour-ci sera compté comme le plus beau de tous mes jours, car mon âme est magnifiée par ton désir.

Elle s'assit à côté de lui, et elle but et mangea ce que sa servante lui avait préparé.

Holopherne nageait dans la joie, et la regardait avec des yeux de plus en plus flamboyants. Il attendait le moment d'être seul avec elle, et son cœur bondissait d'avance en songeant à la volupté. Pour s'exciter davantage, ou plutôt pour rafraîchir son sang qui brûlait, il buvait sans cesse du vin, et jamais de sa vie il n'en avait tant bu que ce soir-là. Et il était bien heureux en pressant Judith dans ses bras.

Il était tard. Tout le monde se hâta de regagner sa tente, et Vagao sortit le dernier, et ferma en souriant les portes de la chambre. Tous étaient fatigués par le vin.

Holopherne gisait sur le lit, assoupi dans une profonde ivresse.

Judith demeurait seule avec lui.

Elle appela sa servante qui était dans un coin, et elle lui dit de se tenir dehors devant la chambre, pour observer.

Alors Judith vint se placer debout de-

vant le lit, et priant avec des larmes, remuant les lèvres en silence, elle dit :

— Donne-moi de la force, ô Dieu d'Israël, et jette en ce moment les yeux sur l'œuvre de mes mains, afin que j'accomplisse ce que j'ai résolu de faire avec ton aide.

Après avoir dit tout bas cette prière, elle s'approcha de la colonne qui formait la tête du lit. Là pendait l'épée d'Holopherne, accrochée avec le boudier. Judith tira la lame du fourreau, et prit à pleine main les cheveux d'Holopherne, et dit :

— Voici l'heure où j'ai besoin de toute ta force, ô Seigneur Dieu !

Et elle frappa deux grands coups sur la nuque, et la tête fut coupée.

Elle prit alors un grand manteau de pourpre qui pendait à la colonne, et elle abandonna le corps sans chef.

Et un peu après, elle sortit, et donna à sa servante la tête d'Holopherne, pour la mettre dans sa corbeille.

Toutes deux alors s'esquivèrent, suivant leur habitude de chaque nuit, comme si elles allaient prier. Elles traversèrent tout le camp, et, faisant un détour par la vallée, elles arrivèrent à la porte de la ville.

Du plus loin qu'elle vit les gardes, Judith leur cria :

— Ouvrez les portes, car Dieu est avec nous, et il a mis sa force dans Israël.

Et quand on eut entendu sa voix, on appela les prêtres, et tout le peuple vint au-devant d'elle, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; car ils n'espéraient plus la revoir. Tous l'entourèrent, avec des torches. Alors elle monta sur un tertre d'où elle dominait la foule, elle imposa silence par un geste, et tandis que tous écoutaient, haletants, elle dit :

— Louez le Seigneur notre Dieu, qui n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui. Par moi, sa servante, il a accompli ce qu'il avait promis aux fils d'Israël, et par ma main il a tué cette nuit l'ennemi de son peuple.

Et, tirant de la corbeille la tête d'Holopherne, elle la leur montra en disant :

— Voici la tête d'Holopherne, chef des armées assyriennes, et voici le manteau de pourpre avec lequel il s'était couché

dans son ivresse. Dieu notre Seigneur est vivant; car son ange m'a gardée, et quand je suis partie d'ici, et quand je suis arrivée là-bas, et quand j'en suis revenue. Et Dieu a été bon, car il n'a pas permis que mon sacrifice fût complet, et que sa servante fût souillée; mais il m'a ramenée chez vous sans tache comme j'en étais partie. Réjouissons-nous donc de sa victoire, de mon évaison et de votre délivrance. Confessons tous qu'il est bon et miséricordieux.

Et tous, adorant le Seigneur, s'écrièrent :

— Le Seigneur t'a bénie; car par toi il a réduit nos ennemis à rien.

Et Ozias, prince du peuple d'Israël, lui dit :

— Tu es une fille bénie par le Dieu tout-puissant, qui a conduit ta main quand tu coupais cette tête. Et ton nom restera dans la mémoire des hommes qui honorent le courage et la vertu.

Et tout le peuple répondit :

— Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

Achior aussi fut appelé, et Judith lui dit :

— Le Dieu d'Israël, auquel tu as rendu témoignage, veut te prouver que tu as eu raison. Tiens, voici la tête d'Holopherne qui dans son orgueil méprisait le Dieu d'Israël, et te menaçait de mort en disant que tu serais tué avec tout le peuple d'Israël.

Achior voyant la tête d'Holopherne, tomba la face contre terre, étranglé par la peur. Quand il eut repris ses esprits, il se jeta aux pieds de Judith, et l'adora en disant :

— Tu es bénie par ton Dieu dans toute la famille de Jacob, et chez toute nation qui entendra prononcer ton nom sacré, on magnifiera à cause de toi le Dieu d'Israël.

Cependant Judith se retourna vers le peuple tout entier, et lui dit :

— Écoutez-moi, mes frères. Suspendez cette tête sur nos murs. Et quand le soleil se lèvera, que chacun prenne ses armes, et ruez-vous dehors avec force. Alors il faudra que les éclaireurs assyriens aillent avertir leur chef et l'appeler au combat. Et quand ils trouveront Holopherne sans tête et roulé dans son sang, la terreur tombera sur eux. Vous les verrez fuir, et et vous pourrez leur courir sus en toute

sûreté, car Dieu les écrasera sous vos pieds.

Alors Achior, voyant le courage que Dieu donne à Israël, abandonna la croyance de sa nation, se convertit au vrai Dieu et compta au nombre des enfants d'Israël, lui et toute sa race, depuis ce jour.

Dès que parut le soleil, on fit ce que Judith avait conseillé, et ce qu'elle avait dit arriva.

Les éclaireurs assyriens coururent au camp avertir les officiers que les gens de Béthulie sortaient. Mais ni les trompettes, ni les ordres criés à voix haute, ne purent éveiller Holopherne. Alors Vagao se décida à entrer dans sa chambre. Il s'approcha des rideaux du lit, n'osant les soulever, car il croyait que son maître était couché avec Judith. Mais il frappa dans ses mains. Étonné de n'entendre aucun bruit lui répondre, il souleva les rideaux, et vit le corps d'Holopherne, sans tête, et gisant dans une mare rouge. Alors il poussa de grands cris, et entrant dans la chambre de Judith, et voyant qu'elle n'y était pas, il comprit tout, et sortit pour crier aux Assyriens :

— Une seule femme juive a jeté la confusion dans la maison de Nabuchodonosor. Voici qu'Holopherne est couché par terre, et son corps est sans tête.

Et tous les princes assyriens arrachèrent leurs vêtements, et se mirent à pousser des cris de douleur.

Quand toute l'armée connut cette mort, le courage leur faillit, et ils ne pensèrent plus qu'à fuir, la tête baissée, sans se rien dire les uns aux autres. Ils entendaient venir les Hébreux armés, et ils se sauvaient devant eux par les chemins de la plaine et par les sentiers des collines. Et les fils d'Israël, bien unis en bataillons épais, en firent un grand massacre, et les poursuivirent longtemps, en sonnant de la trompette, et en hurlant après eux.

Ozias envoya aussitôt avertir les autres cités d'Israël, et on traqua partout les Assyriens, jusqu'aux dernières limites de la Judée. Quant aux Béthuliens, ils envahirent le camp ennemi, pillèrent tout le

butin qu'avaient laissé les fuyards, et revinrent avec d'immenses troupeaux, des meubles, des bijoux et de l'or.

Or Joacim, le grand-prêtre, vint de Jérusalem à Béthulie avec tous les prêtres, pour voir Judith. Et, quand celle-ci sortit au-devant d'eux, tous s'écrièrent d'une seule voix ;

— Tu es la gloire de Jérusalem, tu es la joie d'Israël, tu es l'honneur de notre peuple. Tu as agi virilement. Et ton cœur a été fort parce que tu aimes la chasteté, et parce que tu n'as pas connu d'autre homme que ton mari. Aussi Dieu t'a bénie, et tu seras éternellement honorée.

Et tout le peuple répondit :

— Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

* *

Il fallut trente jours pour ramasser dans toute la Judée les dépouilles des Assyriens. Et on donna à Judith tout ce qui avait appartenu à Holopherne en or, argent, vêtements, pierres précieuses, vaisselle de luxe. Et tout le peuple lui donnait ces choses de bon cœur, en célébrant son nom sur les cithares.

Alors Judith prit une harpe, et devant les hommes, les femmes, les jeunes gens et les vierges, elle chanta ce cantique au Seigneur :

Chantez Dieu sur les tambours, chantez Dieu sur les cymbales, et commencez un nouveau psaume en son honneur.

Assur est venu des montagnes du Nord et la multitude de ses troupes arrêtait le cours des torrents.

Il a dit qu'il brûlerait mes temples, qu'il tuerait mes jeunes gens, et qu'il emmènerait en captivité mes vierges.

Mais Dieu s'est mis contre lui, et l'a livré aux mains d'une femme, et l'a vaincu.

Car ce n'est pas un géant, ni un monstre, qui est veu à bout de l'ennemi ; c'est Judith, fille de Merarus.

Elle a oint sa face de parfums, et elle a

mis sa belle mître et sa belle robe pour le tromper.

Ses sandales ont ravi les yeux d'Assur. Sa beauté l'a captivé. Et elle lui a coupé la tête à coups d'épée.

Alors le camp des Assyriens s'est mis à aboyer de douleur, et a fui devant les Béthuliens, qui avaient soif.

Et mes fils et mes filles ont tué l'ennemi, et l'ont chassé comme on chasse des enfants qui ont peur.

Chantez un hymne au Seigneur, chantez un hymne nouveau au Dieu tout-puissant.

* *

Et tout le peuple d'Israël se rendit à Jérusalem pour adorer le Seigneur et lui offrir des holocaustes. Judith offrit, en anathème d'oubli, toutes les armes et le manteau de pourpre d'Holopherne.

On célébra la fête de la délivrance pendant trois mois, avec Judith pour reine de la fête.

Puis chacun retourna dans sa maison, et Judith revint à Béthulie, et sa renommée était la plus belle de toute la maison d'Israël. Elle donna la liberté à sa servante. Elle reprit sa vie pieuse, chaste et solitaire, et ne connut aucun homme pendant tous les jours de sa vie. Les jours de fête seulement elle sortait, et c'était avec grande gloire.

Elle demeura ainsi dans la maison de son mari cent cinq ans, et mourut, et fut ensevelie avec son mari Manassès à Béthulie. Tout le peuple, à sa mort, prit le deuil pendant sept jours.

Pendant toute sa vie et longtemps après sa mort, personne n'inquiéta le peuple d'Israël.

Quant au jour commémoratif de sa victoire, il fut placé par les Hébreux au nombre des jours sacrés, et on l'a toujours fêté depuis ce temps, et on le fête encore aujourd'hui.

JEAN RICHEPIN.



DEUX LETTRES DE M^{ME} ROLAND

N sait trop quel grand rôle a joué M^{me} Roland dans les premiers événements de la Révolution, pour que nous fassions ici sa biographie toute entière. Nous nous bornerons à emprunter à M. de Riouffe une page de ses mémoires :

« Le sang des vingt-et-un fumait encore, lorsque la citoyenne Roland arriva à la Conciergerie. Bien éclairée sur le sort qui l'attendait, sa tranquillité n'en était point altérée. Sans être dans la fleur de l'âge, elle était encore pleine d'agréments ; elle était grande et d'une taille élégante. Sa physionomie était très spirituelle, mais ses malheurs et une longue détention avaient laissé sur son visage des traces de mélancolie qui tempéraient sa vivacité naturelle. Elle avait l'âme républicaine dans un corps pétri de grâces et façonné par une certaine politesse de cour ; quelque chose de plus que ce qui se trouve ordinairement dans les yeux des femmes se peignait dans ses grands yeux noirs, pleins d'expression et de douceur ; elle parlait souvent à la grille avec la liberté et le courage d'un grand homme. Ce langage républicain, sortant de la bouche d'une jolie femme française dont on préparait l'échafaud, était un des miracles de la Révolution auquel on n'était point encore accoutumé. Nous étions tous attentifs autour d'elle, dans une espèce d'admiration et de stupeur ; sa conversation était sérieuse sans être froide ; elle s'exprimait avec une pureté, un nombre et une prosodie qui faisaient de son langage une espèce de musique dont l'oreille n'était jamais rassasiée. Elle ne parlait des députés qui venaient de périr qu'avec respect, mais sans pitié efféminée, et leur reprochant même de n'avoir pas pris des mesures assez fortes. Elle les désignait le plus ordinairement sous le nom de *nos amis* ; elle faisait souvent appeler Clavière pour s'entretenir avec lui. Quelquefois aussi son sexe reprenait le dessus, et on

voyait qu'elle avait pleuré au souvenir de sa fille et de son époux. Ce mélange d'amollissement naturel et de force, la rendait plus intéressante. La femme qui la servait me dit un jour : *Devant nous, elle rassemble toutes ses forces ; mais, dans la chambre, elle reste quelquefois trois heures, appuyée sur la fenêtre à pleurer.* Le jour où elle monta à l'interrogatoire, nous la vîmes passer avec son assurance ordinaire ; quand elle revint, ses yeux étaient humides ; on l'avait traitée avec une telle dureté, jusqu'à lui faire des questions outrageantes pour son honneur, qu'elle n'avait pu retenir ses larmes tout en exprimant son indignation. Un pédant mercenaire outrageait froidement cette femme célèbre par son esprit, et qui, à la barre de la Convention nationale, avait forcé par les grâces de son éloquence, ses ennemis à se taire et à l'admirer. Elle resta huit jours à la Conciergerie, et sa douceur l'avait déjà rendue chère à tout ce qu'il y avait de prisonniers qui la pleurèrent sincèrement. »

Voici en quels termes M. Auguste Breuil rapporte la mort de M^{me} Roland.

« Le 10 novembre 1793, la prisonnière, condamnée à mort, montait dans la charrette fatale, non loin de l'emplacement de cette maison paternelle où elle avait écrit ses lettres admirables. Elle était vêtue d'une robe blanche, choisie comme symbole de la pureté de son âme. Son teint brillait de fraîcheur et d'éclat, et à voir l'ineffable sérénité de son âme, on ne pouvait comprendre qu'elle allât au supplice.

« Le hasard voulut qu'on lui donnât pour compagnon de ce dernier voyage un homme faible et glacé de terreur. Durant le trajet, s'oubliant elle-même et ne s'occupant qu'à relever le courage du malheureux, elle fit naître plus d'une fois sur ses lèvres un sourire, par des paroles empreintes d'une gaieté douce et spirituelle.

« La charrette étant arrivée au pied de l'échafaud, M^{me} Roland pria l'exécuteur de faire monter son compagnon le pre-

mier, afin que celui-ci (1) n'eût pas la douleur de la voir périr. Comme le bourreau alléguant ses ordres, montrait de l'hésitation : « Vous ne pouvez pas, dit-elle, j'en suis sûre, refuser la dernière demande d'une femme. » Elle lui fut accordée.

« Lorsque fut venu l'instant de son propre supplice, elle monta les degrés de l'échafaud d'un pas ferme, et fixant ses yeux sur la statue colossale de la Liberté : « O liberté ! s'écria-t-elle, que de crimes on commet en ton nom ! »

« Ainsi périt une femme extraordinaire, fauchée à trente-neuf ans par cette révolution qui trompa ses généreuses espérances. Sa mort ne démentait pas sa vie ; elle avait uni la force et l'intelligence de l'homme à la sensibilité de son sexe ; et, en face de l'instrument du supplice ; elle immortalisait sa dernière heure autant par son courage héroïque que par un touchant et délicat bienfait. »

M^{me} Roland écrivait peu de temps avant de mourir :

« Je n'ai jamais eu de bijoux ; mais je possède deux bagues de très-médiocre valeur qui me viennent de mon père, je les destine, comme souvenir, l'émeraude au père adoptif de ma fille, et l'autre à mon ami Bosc.

« Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dernièrement exprimé à la femme généreuse qui veut bien me remplacer auprès de mon enfant ; le service qu'elle et son époux me rendent inspire un sentiment qui s'emporte au delà du tombeau, et qui n'a point d'expression en ce monde.

« Que ma dernière lettre à ma fille fixe son attention sur l'objet qui paraît devoir être son travail essentiel, et que le souvenir de sa mère l'attache à jamais aux vertus qui consolent de tout.

« Adieu, mon enfant, mon époux, ma bonne, mes amis ; adieu, soleil, dont les rayons brillants portaient la sérénité dans mon âme comme ils la rappelaient dans

les cieux ; adieu, campagnes solitaires dont le spectacle m'a si souvent émue ; et vous rustiques habitants de Thésée, qui bénissiez ma présence, dont j'essuyais les sueurs, adoucissais la misère et soignai les maladies, adieu ; adieu, cabinets paisibles où j'ai nourri mon esprit de la vérité, captivé mon imagination par l'étude et appris, dans le silence de la méditation, à commander mes sens et mépriser la vanité. »

Nous terminerons ces citations par la dernière lettre de M^{me} Roland à sa fille :

18 OCTOBRE 1793.

« Je ne sais, ma petite amie, s'il me sera donné de te revoir ou de t'écrire encore. *Souviens-toi de ta mère.* Ce peu de mots renferme tout ce que je puis te dire de meilleur. Tu m'as vue heureuse par le soin de remplir mes devoirs et d'être utile à ceux qui souffrent. Il n'y a que cette manière de l'être.

« Tu m'as vue paisible dans l'infortune et la captivité, parce que je n'avais pas de remords et que j'avais le souvenir et la joie que laissent après elles de bonnes actions. Il n'y a que ces moyens de supporter les maux de la vie et les vicissitudes du sort.

« Peut-être, et je l'espère, tu n'es pas réservée à des épreuves semblables aux miennes ; mais il en est d'autres dont tu n'auras pas moins à te défendre. Une vie sévère et occupée est le premier préservatif de tous les périls ; et la nécessité, autant que la sagesse, t'impose la loi de travailler sérieusement.

« Sois digne de tes parents, ils te laissent de grands exemples, et, si tu sais en profiter, tu n'auras pas une inutile existence.

« Adieu, mon enfant chérie, toi que j'ai nourrie de mon lait et que je voudrais pénétrer de tous mes sentiments. Un temps viendra où tu pourras juger de l'effort que je me fais en cet instant pour ne pas m'attendrir à ta douce image.

« Je te presse sur mon sein.

« Adieu ! mon Eudora. »

(1) Lamarche, directeur de la fabrication des assignats.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 15

NOTICE SUR CHAMPAVERT, par *Robert Franž* (inédit).

JAQUEZ BARRAOU LE CHARPENTIER, par *Petrus Borel*.

LA MORT DE MOLIERE.

NOTICE SUR CHAMPAVERT

(PETRUS BOREL)

LE vrai nom de Petrus Borel, le *rhapsode*, le *lycanthrope*, était Champavert. Originaire des Hautes-Alpes, il était né dans l'antique *Ségusie*. A peine au sortir de l'enfance, il se donna le nom de Petrus Borel. Autrefois ce même nom avait été illustré en littérature et en sciences par Petrus Borel, de Castres, profond docteur, antiquaire, médecin de Louis XIV, et fils du poète Jacques Borel. Champavert descendait peut-être maternellement de cette famille. Avait-il repris le nom d'un de ses aïeux? Il était grand, svelte, frêle même; il avait le teint brun, l'œil grand, blanc et noir, dans un profil caractéristique. La barbe, qu'il portait longue depuis l'âge de dix-sept ans, lui donnait beaucoup de l'aspect de saint Bruno.

Sa voix et ses façons étaient douces. Il était bon, affable, serviable, bienveillant. Son cœur était aimant. Seulement, quand on le blessait, sa haine, comme son amour, devenait implacable.

La volonté était développée chez lui au plus haut point. Dès son enfance, il méprisait les usages et coutumes. Il avait en horreur les habits et passa ses premières années entièrement nu.

Son père l'avait placé, contre son gré, chez un architecte. « Si j'ai rêvé une existence (écrivait-il en janvier 1824), ce n'est pas celle-là, ô mon père! Si j'ai rêvé

une existence, c'est chamelier au désert c'est muletier, c'est Otaïtien! »

L'étude était sa seule passion. Il s'y abandonnait dans les intervalles que lui laissaient ses travaux.

Après deux années d'apprentissage, il entra dans l'atelier d'architecture d'Antoine Garnaud. Il en disparut bientôt, vivant on ne sait où, se battant corps à corps avec la misère, et ne reparaisant que de loin en loin pour diriger quelque construction. Vers la fin de 1829, il se groupa à l'entour de lui quelques jeunes et timides artistes, afin d'être plus forts en faisceau. C'étaient Jehan Duseigneur le statuaire, qui avait installé son atelier dans une boutique de fruitière, au coin de la rue de Vaugirard; Philotée O'Neddy, le poète de *Feu et Flamme*; Napoléon Tom le peintre; Joseph Bouchardy, qui avait étudié la manière-noire sous Reynolds et travaillé à la planche représentant le *Naufrage de la Méduse*, d'après Géricault, avant de faire *Lazare le pâtre* et le *Sonneur de Saint-Paul*; Auguste Mac-Keat, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Alphonse Brot, Jules Vabre un architecte comme Petrus Borel et son ami intime.

Un jour qu'à eux deux ils dirigeaient les réparations d'une maison de la rue Fontaine-au-Roi, les amis les trouvèrent installés sous la voûte de la cave à demi-

effondrée. C'était pour épargner d'abord des frais de loyer, et ensuite parce que dans cette cave ils se sentaient libres comme dans une île déserte. Les deux camarades avaient le caractère ainsi fait qu'ils éprouvaient une grande joie à réduire leur vie au strict indispensable. Sous la cendre d'un feu de bouts de planches, ils cuisaient des pommes de terre. Le dimanche, ils les mangeaient avec du sel, mais le dimanche seulement, car enfin du sel, c'était du luxe, comme la tasse de bois de Diogène.

Bientôt les pommes de terre même manquèrent, et Petrus Borel connut toutes les horreurs de la misère. Il resta indépendant, écrivant les vers qui suivent pendant qu'il souffrait de la faim :

.....
C'est un oiseau, le barde ! il doit rester sauvage
La nuit sous la ramure, il gazouille son chant ;
Le canard tout boueux se pavane au rivage,
Saluant tout soleil, ou levant ou couchant.
C'est un oiseau, le barde ! il doit vieillir austère,
Sobre, pauvre, ignoré, farouche, soucieux,
Ne chanter pour aucun, et n'avoir rien sur terre,
Qu'une cape trouée, un poignard et les cieux !

Mais le barde, aujourd'hui, c'est un minois de [femme,

Un habit bien collant, un minois relavé,
Un perroquet juché, chantonnant pour madame,
Dans une cage d'or un canari privé ;
C'est un gras merveilleux versant de chaudes larmes
Sur des maux obligés après un long repas,
Portant un parapluie, et jurant par ses armes ;
L'électuaire en main invoquant le trépas,
Joyaux, bals, fleurs, cheval, château, fine maîtresse,
Sont les matériaux de ses poèmes lourds :

Rien pour la pauvreté, rien pour l'humble en dé- [tresse ;

Toujours les souffletant de ses vers de velours,
Par merci ! voilez-nous vos airs autocratiques,
Heureux si vous cueillez les biens à pleins sillons !
Mais ne galonnez pas, comme vos domestiques,
Vos vers qui font rougir nos fronts ceints de [haillons.

Et vous de ces soleils moutonnier parélie !
De cacher vos lambeaux ne prenez tant de soins :
Ce n'est qu'à leur abri que l'esprit se délie ;
Le barde ne grandit qu'enivré de besoins !

.....

Ses allures indépendantes, son amour violent de la liberté, l'avaient fait accuser de républicanisme. Il répondit dans la préface de ses *Rhapsodies* : « Oui, je suis

« républicain ! Qu'on demande au duc
« d'Orléans, le père, s'il se souvient, lors-
« qu'il allait s'assermenter, le 9 août, à
« l'ex-Chambre, de la voix qui le poursui-
« vait, lui jetant à la face les cris Liberté
« et République, au milieu des acclama-
« tions d'une populace pipée ? Oui, je
« suis républicain ! mais ce n'est pas le
« soleil de Juillet qui a fait éclore en moi
« cette haute pensée ; je le suis d'enfance,
« mais non pas républicain à jarretière
« rouge ou bleue à ma carmagnole, péro-
« rateur de hangar et planteur de peu-
« pliers, je suis républicain comme l'en-
« tendrait un loup-cervier : mon républi-
« canisme, c'est de la lycanthropie ! »

Il a beau continuer et dire : « Si je
« parle de République, c'est parce que ce
« mot me représente la plus large indé-
« pendance que puisse laisser l'association
« et la civilisation. Je suis républicain
« parce que je ne puis pas être Caraïbe ;
« j'ai besoin d'une somme énorme de li-
« berté : la République me la donnera-
« t-elle ? Je n'ai pas l'expérience pour
« moi. Mais quand cet espoir sera déçu
« comme tant d'autres illusions, il me
« restera le Missouri. » Il a prononcé le
mot lycanthropie, et les journaux appe-
lèrent ses vers lycanthropiques, lui lycan-
thrope, et son inclination d'esprit
lycanthropique. L'épithète lui resta.

Lycanthrope, en effet, l'homme qui a
dit : « Si du moins les hommes étaient
« classés comme les autres bêtes ; s'ils
« avaient des formes variées, suivant
« leurs penchants, leur férocité, leur
« bonté, comme les autres animaux. S'il
« y avait une forme pour le féroce, l'as-
« sassin, comme il y en a une pour le
« tigre et la hyène. S'il y en avait une
« pour le voleur, l'usurier, le cupide,
« comme il y en a une pour le milan, le
« loup, le renard ; du moins il serait facile
« de connaître son monde, on aimerait à
« bon escient et l'on pourrait fuir les
« mauvais, les chasser et les dérouter,
« comme on fuit et chasse la panthère et
« l'ours, comme on aime le chien, le
« cerf, la brebis. »

Et encore :

« Je ne crois pas qu'on puisse devenir
« riche à moins d'être féroce ; un homme
« sensible n'amassera jamais. Pour s'en-
« richir, il faut avoir une seule idée fixe,
« dure, immuable, le désir de faire un

« gros tas d'or; et pour arriver à grossir
« ce tas d'or, il faut être usurier, escroc,
« inexorable, extorqueur et meurtrier!
« maltraiter surtout les faibles et les pe-
« tits! Et quand cette montagne d'or est
« faite, on peut monter dessus, et du haut
« du sommet, le sourire à la bouche,
« contempler la vallée de misérables
« qu'on a faits. »

Si les critiques haineuses abondèrent, si l'on aboya après le petit livre des *Rhapsodies*, comme on aboie toujours après toute œuvre sans politesse pour un temps où l'on fait de l'art et de la passion à tant la page, une œuvre qui est la libre expression d'un cœur et d'une intelligence, où l'homme se donne entier, tel qu'il a été créé, dans sa douceur et dans sa violence, — des applaudissements sincères ne lui ont point manqué. Voici une lettre de Béranger qu'on a retrouvée parmi ses papiers :

« Monsieur,

« Pardonnez-moi d'avoir autant tardé à
« vous remercier de l'envoi que vous avez
« bien voulu me faire de vos poésies.
« M. Gérard ne m'a donné votre adresse
« que depuis quelques jours.

« Si le métal bouillonnant a rejeté ses
« scories, ces scories font bien présumer
« du métal, et dussiez-vous vous irriter
« contre moi de trop présumer de votre
« avenir, j'aime à croire qu'il sera remar-
« quable. J'ai été jeune aussi, Monsieur,
« jeune et mélancolique, comme vous je
« m'en suis souvent pris à l'ordre social
« des souffrances que j'éprouvais : j'ai
« conservé telle strophe d'ode, car jeune
« je faisais des odes, où j'exprime le vœu
« d'aller vivre parmi les loups. Une
« grande confiance dans la Divinité a été
« souvent mon seul refuge. Mes premiers
« vers un peu raisonnables l'attesteraient,
« ils ne valent pas les vôtres, mais, je
« vous le répète, ils ne sont pas sans de
« nombreux rapports; je vous dis cela pour
« que vous jugiez du plaisir triste, mais
« profond, que m'ont fait les vôtres. J'ai
« d'autant mieux sympathisé avec quel-
« ques-unes de vos idées que si ma des-
« tinée a éprouvé un grand changement,
« je n'ai ni oublié mes premières impres-

« sions, ni pris beaucoup de goût à cette
« société que je maudissais à vingt ans.
« Seulement, aujourd'hui, je n'ai plus à
« me plaindre d'elle pour mon propre
« compte, je m'en plains quand je ren-
« contre de ses victimes. Mais, Monsieur,
« vous êtes né avec du talent; vous avez
« reçu de plus que moi une éducation soi-
« gnée : vous triompherez, je l'espère, des
« obstacles dont la route est semée; si
« cela arrive, comme je le souhaite, con-
« servez bien toujours l'heureuse origina-
« lité de votre esprit et vous aurez lieu
« de bénir la Providence des épreuves
« qu'elle aura fait subir à votre jeunesse.
« Vous ne devez pas aimer les éloges, je
« n'en ajouterai pas à ce que je viens de
« vous dire. J'ai pensé d'ailleurs que vous
« préféreriez connaître les réflexions que
« votre poésie m'aurait suggérées. Vous
« verrez bien que ce n'est pas par égoïsme
« que je vous ai beaucoup parlé de moi.

« Recevez, Monsieur, avec mes sincères
« remerciements, l'assurance de ma con-
« sidération et du plus vif intérêt.

« BÉRANGER.

« 16 février 1832. »

Petrus Borel a écrit des nouvelles, des romans et des drames. De toute son œuvre, le recueil des *Rhapsodies*, les nouvelles intitulées *Contes Immoraux* et *Madame Putiphar*, avec un poème « d'une sonorité si éclatante et d'une couleur presque primitive à force d'intensité » (Baudelaire) qui sert de préface au roman, ont seuls été publiés jusqu'ici.

Petrus Borel se tua au printemps de l'année 1832. « C'est le premier pas dans la vie qui décide de la vie, » a-t-il dit; « versez du vinaigre dans le vin le plus doux, il deviendra vinaigre. » Sa vie l'avait enfoncé dans l'amertume : « Tu n'ignores pas, » dit-il dans son testament à son ami Jean-Louis, le vigneron, « que la pensée de la mort est la doyenne de mes pensées. »

Petrus Borel et Jean-Louis s'étaient fait la promesse de mourir ensemble quand l'un des deux serait prêt à quitter la vie.

« Tu ne peux l'avoir si tôt oublié, » dit le testament, « et d'ailleurs, souvent je te la rappelai, cette nuit, où, après avoir

« erré longtemps dans la forêt, appréciant
 « à son prix toutes choses, alambiquant,
 « fouillant, disséquant la vie, les passions,
 « la société, les lois, le passé et l'avenir,
 « brisant le verre trompeur de l'optique
 « et la lampe artificieuse qui l'éclaire, il
 « nous prit un hoquet de dégoût devant
 « tant de mensonges et de misères. Alors,
 « si tu veux bien t'en souvenir, nous pleu-
 « râmes; oui, tu pleurais! Ta main frappa
 « ma main et nous fîmes un jurement. Si
 « je te rappelle tout cela, ce n'est pas que
 « je veuille, nonobstant, t'entraîner à sau-
 « ter le pas; non, c'est bonnement pour
 « que tu ne blâmes plus une résolution
 « qui a été la tienne. Hélas! ton nouveau
 « sort, sans doute, a fait muer tes idées;
 « c'est lui, sans doute, qui te cloue à la
 « vie, comme une huître au rocher. Tu as
 « laissé la niaise profession que t'avait
 « imposée ton père; employé, tu as dé-
 « serté ton emploi et renoncé aux sou-
 « rires et aux pourboires ministériels;
 « dépravé que tu es, manant! Tu as eu
 « la grossièreté, comme on dit, poussé
 « par l'instinct du chien qui chasse de
 « race, tu as eu la grossièreté de quitter
 « la ville au séjour enchanteur, comme
 « disent les impudents flagorneurs, les
 « renards mangeant le fromage d'une
 « bourgeoisie ignorante, orgueilleuse,
 « qui, comme un coq d'Inde, se pavane
 « dans sa crotte, — pour retourner au
 « champ d'où ton aïeul était parti, s'en-
 « rôler à la cité, plat valet.

« Tu es heureux, maintenant, heureux,
 « un garçon de charrue heureux, quel
 « scandale! Le bonheur peut-il bien se
 « prostituer ainsi! Un garçon de charrue
 « heureux!... Allez donc dire cela à ma-
 « dame la banquière Trois-Etoiles, qui
 « s'évente là-bas à son balcon. Fi donc!
 « dira-t-elle, le cœur soulevé et crachant;
 « fi donc! un garçon de charrue heureux!
 « un balourd! Pour moi, sans flatteries,
 « je vous comprends assez bien, toi et ton
 « bonheur, bonheur s'il en est? Bonheur,
 « quel mot dérisoire! Je n'ai point encore
 « rencontré d'être assez effronté pour

« s'avouer heureux. Autrefois, j'ai peut-
 « être aussi rêvé la vie que tu as réalisée :
 « alors, je croyais aux champs des Buco-
 « liques, aux paysans des Idylles, aux
 « villageois de Favart, aux bergères des
 « impostes de Boucher; je me disais : si
 « la félicité n'habite point la ville, à coup
 « sûr, on l'héberge aux champs. Je
 « croyais qu'alors qu'on des sabots aux
 « pieds, une souquenille, un chapeau de
 « paille, qu'on se lève avec le jour, qu'on
 « gouverne un coutre, qu'on sarcle ou
 « qu'on arrose une terre, qu'on suit une
 « bourrique chargée, qu'on mange des
 « choux, des haricots et du porc, et qu'on
 « juche comme une poule à la tombée du
 « jour, je croyais qu'on était bien heu-
 « reux, bien délicatement heureux! Je
 « croyais..... mais je ne crois plus.....

« Pourtant, si je devais rester plus long-
 « temps parmi ou hormis les hommes,
 « c'est ce que tu choisis, que je choisi-
 « rais; je me ferais rustre comme toi,
 « mais plus sauvage encore, plus fauve;
 « j'irais manger du pain de châtaignes
 « dans les montagnes du Vivarais; j'irais
 « me faire chasseur d'ours aux Pyrénées,
 « charbonnier aux Ardennes ou bûcheron
 « aux Alpes. Mais, aujourd'hui, ce n'est
 « plus assez. A quoi bon? quand j'userais
 « ma vigueur à des travaux stupides, à
 « manier la hache, la pioche ou la houe;
 « à quoi bon? quand je me ferais le cœur
 « calleux comme les mains. Ce n'est plus
 « l'abrutissement qu'il me faut, c'est le
 « néant! Mais toi, tu ne veux plus du
 « néant, tu veux vivre: vis, je mourrai
 « seul! »

A la réception de cette lettre, Jean-Louis partit sur l'heure. Mais il était trop tard quand il arriva à Paris. Son ami était à la Morgue. Il reconnut le cadavre, le fit enlever et enterrer au cimetière du Mont-Louis. Près du tombeau d'Héloïse et d'Abélard, on voit une pierre mousue avec ces mots : A Champavert, Jean-Louis.

ROBERT FRANZ.

JAQUEZ BARRAOU LE CHARPENTIER

(LA HAVANE)

« Car amour est fort comme la mort
Et jalousie est dure comme enfer. »
LA BIBLE.

« Je suis noire, mais je suis belle, comme
les tabernacles de Cédar, comme les
peaux de Salomon. » LA BIBLE.

« Eh ! pourquoi cette jalousie ?... »
P.-L. JACOB, Bibliophile.

I

PESADUMBRE Y CONJURACION.



ÉTAIT le jour de Dieu : assez l'indiquaient le calme des campagnes, l'air jovial et le linge blanc des esclaves qui passaient au loin sans râler sous d'énormes fardeaux, hommes infortunés ! auxquels il ne manque plus qu'un grelot de mulet. Le soleil dardait à l'heure de la sieste ; cependant le charpentier Jaquez Barraou, noir membru et gigantesque, vint s'asseoir à la porte de sa case engoncée, pour ainsi dire, dans une crique, où se trouvaient amarrées deux pinasses et une balancelle en radoub. Le sol était jonché çà et là de bois en grume, de billots et de madriers.

Jaquez Barraou avait encore sa chemise rayée et ses vêtements de travail ; pourtant lui, si religieux, n'avait point travaillé, car c'eût été péché mortel. Il était pieds nus. Dans toute sa personne régnait un nonchaloir qui contrastait avec son maintien énergique.

Sous sa laine crépue et noire roulaient deux gros yeux blancs : souvent, il les promenait sur la mer et sur le terroir environnant ; souvent il les soulevait aux cieux, puis les reportait fixement sur la Havane, sourcillant et lançant avec mépris des bouffées d'une fumée bleue qu'il aspirait d'un long cigare.

Il eût été difficile d'expliquer les mouvements et les brusques soupirs de cet

homme ; son regard, chagrin et menaçant, qui s'arrêtait tantôt sur la vaste mer des Antilles, dont il semblait mesurer l'étendue, et que tantôt il jetait sur la ville, aurait pu faire penser qu'il était abîmé dans des rêves nostalgiques ; que son cœur était meurtri par le mal du pays, cet amour violent de la patrie absente que rien ne saurait abattre, qui fait encore trouver des larmes aux vieillards canadiens courbés sous le joug infamant de l'Anglais, rien qu'au seul nom de leur ancienne patrie, et qui leur fait parfois repousser avec dégoût les jeunes enfants de leur race, qui fatiguent leurs oreilles de la rude langue des vainqueurs. Il paraissait toiser la distance de son Afrique à cette rive américaine, et maudire les Européens barbares qui l'y avaient transplanté après l'avoir échangé contre une scie ou un sabre à ses ravisseurs.

On aurait bien pu se plonger dans le fiel de tous ces pensers, et pourtant rien de tout cela n'agitait Barraou, car c'était un fils de Cuba, qui n'avait d'africain que les traits et l'âme. Tout à coup, il jette loin de lui son cigare inachevé, se lève et s'assied lourdement, entrecoupant dans ses dents de rauques monosyllabes, semblables à des jurons grossiers. Il faisait claquer sa mâchoire et se heurtait du derrière de la tête sur la muraille ; enfin, paraissant se calmer, il répéta d'une voix pleurante :

« Jalousie ! jalousie ! que tu me fais de mal ! que tu dévores, jalousie !... Maudit soit de moi, maudit soit Jaquez Barraou ! Ma poitrine est plus brûlante que si j'avais avalé du cubèbe et du piment. Jalousie ! tu me mâches le cœur avec une dent plus

incisive que la dent du serpent ? Quand je veux te repousser, c'est alors que tu m'assièges?... Te repousser ? Au fait, et comment?... Ils ne m'ont même pas laissé le doute ; car, l'autre soir, quand je revenais de la ville, pour la troisième fois je l'ai surpris fuyant près de la case ; il en sortait à coup sûr... Oui, je l'ai vu, infâme Juan Cazador ; que venais-tu tenter auprès de mon Amada ? Tenter... que je suis bon !... Eh ! qui m'a répondu d'Amada ? Oh ! non, mon Amada, tu es pure, oui !... cependant dois-je le croire ?... les femmes sont si fourbes. Cruel sort ! horrible incertitude ! bientôt j'en sortirai, ou de la vie. Ami faux, toi que j'appelais mon Juanito ; toi qui m'as connu plus petit que cette chèvre ; toi qui, tant de fois, avec moi, t'endormis ivre-mort sur la même natte, bien avant dans la nuit ; nuits d'épanchements et de rêves plus doux que ceux apportés par le sommeil ! Que de tafia ! que de cigaritos !... Ces temps sont déjà bien loin, pauvre Barraou ! Tu fêtoyas ta jeunesse, et maintenant que tu t'inclines comme ton père, il te faudra pleurer.

« Que les hommes sont injustes ! Ai-je jamais convoité leurs épouses ? Donc, pourquoi me fraude-t-on la mienne ? Je suis pauvre ; je n'ai rien, je n'avais qu'Amada. Je ne pourrai donc rien posséder, misérable, sur cette terre, sans qu'on enlève la dîme ? rien, pas même celle que j'ai choisie entre mille. Ah ! je suis trop crédule au mal !... Un stratagème, une embûche pourraient tout m'éclaircir : si c'est une erreur, si je me suis trompé, je rentrerai dans la paix ; et si... alors vengeance !... *Santa Virgen !* sois à mon aide, et demain tout sera fait. »

Soudain il s'interrompt, se penchant et prêtant l'oreille, comme s'il eût entendu quelque bruit ; il se rajustait et prenait un air de roideur pour singer le calme, quand sortit follement de la case une jeune femme qui, se laissant aller à lui, s'appuya sur son épaule.

O ! qu'elle me parut belle et digne de toute la violence de Barraou ? Je ne sais si j'étais aveuglé par cet amour préjugé, cette propension sympathique qui toujours m'entraîne aux femmes de couleur, qui toujours, dans mes songes, me livre une beauté africaine ; qui, tout enfant, me faisait rechercher les embrassements des

noires, et rester froid aux caresses de nos blanches créoles. Oh ! qu'elle me parut belle ! elle était svelte, joyeuse et riante ; son teint était celui d'un sang mêlé, que méprisamment vous appelez mulâtresse ; ses traits étaient fins et profilés comme ceux d'une Arlésienne et son œil vif en amande. Autour de sa tête elle avait roulé avec grâce un turban de mousseline ; des pendants de corail se balançaient à ses oreilles ; un collier de ramina de Venise faisait une base d'or au galbe de son beau cou ; ses doigts effilés étaient prisonniers dans des anneaux précieux ; sa courte saya de cotonnade blanche découvrait ses jambes rondelettes et ses pieds de Cendrillon, que ne chaussaient pourtant que de rustiques *espartenas* espagnoles.

« Que fais-tu là ? lui dit-elle en relevant de sa main sa longue chevelure, et collant ses lèvres au front déprimé de Barraou. Toi, aujourd'hui, à cette heure, encore en pareil désordre ? Tu me tourmentes, mon Jaquez, tu sembles chagrin, qu'as-tu donc ? partage-moi ta moindre peine, parle, sois confiant !

— Je n'ai rien, franchement, peut-être est-ce la chaleur qui m'accable.

— Non, tu te caches ; même en parlant tu rêves encore, et tu sembles *engolfado* ; d'ailleurs, ne t'ai-je pas entendu ? tout à l'heure tu parlais, querellais et plaignais hautement.

— Corazon mio ! tu t'es trompée, je fredonnais, pensant que tu reposais, je chantonais doucement cet air, ton favori :

Paxarito que vienes herido

Por las balas del cruel Cazador

Cesa, Cesa tu triste gemido.

Mientras duerme mi dulce amor !

— Oh ! que vous êtes bon, mon Jaquez, pour votre Amada ! daigner songez à elle.

— Vous daignâtes bien m'aimer ; mais trêve de cela. Ta grâce voudrait-elle bien préparer pour ce soir, un souper copieux ? bonne chère ! J'ai l'intention de convier Cazador.

— Cet homme... Eh ! pourquoi ?

— Pourquoi ? sottise question ! Que trouves-tu d'extraordinaire ; est-ce la première fois que cet ami partage ma table ?

— Rien ; mais vous êtes si maussade, je

veux dire si triste, qu'assurément vous lui ferez froide réception.

— Qu'importe, il aura les bonnes grâces de l'hôtesse. Dis à Pablo de venir ; il doit être près du chantier, je l'ai vu tantôt passant avec ton vieux chien Spalestro ; va et fais.

Mes funestes pressentiments viennent encore de se corroborer. Comme elle a rougi à son seul nom ; quel embarras, quelle surprise ! Et cette ruse de femme, recevoir avec froideur une nouvelle qui lui met la joie au cœur !

— Patron, votre Grâce me fait mander, me voici, que faut-il ?

— Écoute bien, Pablo, tu vas prendre dans le bahut un paquet de tabac, puis tu iras trouver Juan Cazador chez son maître Gédéon Robertson, et, lui offrant de ma part, tu le convieras à venir souper, ce soir même, chez son ami Jaquez Barraou ; sois prompt, ne reviens pas sans lui. Pars, béni soit ton chemin. »

II.

EL CORAZON NO ES TRAYDOR.

Quand le pequeño Pablo fut éloigné, Barraou rentra dans la case. Amada préparait la cène ; lui se lava et s'endimancha. Décrochant ensuite l'escopette suspendue à la muraille, au-dessus de quelques figurines et images de Saint-Jacques de Gallice et de Madones caparaçonnées, il se prit à la nettoyer avec une espèce de joie sombre : Amada le remarquait. « A quel propos lui demanda-t-elle t'occuper de cette escopette ?

— Pour rien, mon amie, seulement pour enlever la rouille qui la ronge.

— Ah ! seulement pour enlever la rouille ; à quoi bon alors mettre cette pierre neuve ? Hélas ! Santa Virgen ! que fais-tu là ? de la poudre ! des balles ! voudrais-tu la charger ? C'est imprudence, non, je t'en prie ; il arrivera malheur, cette arme est à la portée de tout venant.

— Il arrivera malheur..... peut-être !...

— Mais à quoi bon ? réponds-moi.

— A quoi bon ? tu veux savoir ? Eh bien ! demain, je dois partir pour l'intérieur des terres, j'ai à faire des achats de bois ; des bandes de marrons infestent les routes ; je pense qu'il est bon de ne point marcher

sans armes. — Amada, où est donc mon cuchillo ? il était là, je ne le retrouve plus.

— Le voici, mon bon, mais qu'avez-vous besoin de ce poignard sur vous ?... est-ce pour les marrons de demain ?...

— Plaise à Dieu ! »

Après la bourrasque de Barraou, Amada, sans dire mot, acheva sa cuisine et prépara la table de la cène. Pour lui, se promenant à grands pas devant la case, de temps en temps il regardait au loin avec un air d'impatience.

Toute au ménage, Amada, intérieurement agitée et bouleversée, avait l'âme meurtrie de cent pensées diverses ; elle faisait cent conjectures, la plupart étranges et absurdes. Elle aurait donné sa plus belle nuitée de plaisir, ou son chapelet d'or indulgencié pour être au lendemain, ou pour lire au plus petit coin du cœur de Barraou. Souventes fois, elle laissait tomber de gros soupirs.

« Alma de Dios ! protégez votre servante. Mon bon ange, arrêtez le bras de Barraou, comme vous retîntes le bras de notre père Abraham !... »

Pablo trouva Juan Cazador prêt à partir pour la danse, et tirant avec transport quelques sons nazillards d'une mandoline fêlée.

— Mon maître m'envoie à votre Grâce, lui dit-il, pour lui offrir ce tabac de la plantation royale, et pour l'inviter à souper ; il m'est enjoint de ne point repartir sans elle. Cazador, joyeux et surpris, remercia Pablo de sa bonne visite et se mit en route.

Chemin faisant, il ne pouvait contenir son hilarité, et, se questionnant en lui-même : « — Qui, disait-il, a pu porter Jaquez, à me faire pareille politesse ? lui, si ombrageux, qui depuis si longtemps fait tout pour m'éloigner ; ce ne peut-être qu'Amada ? Mais, si c'était sous son influence ? oh ! non, cela ne se peut pas ! Elle aurait donc quelque amour pour moi ? De l'amour, ... de l'amour..... non, je suis trop malheureux ! »

III.

TRAYCION Y TRAYCION

Quand Juan approcha de la case, Jaquez, qui toujours chevalait de long en large,

l'aperçut de fort loin, vint au-devant et le salua amicalement, le comblant de courtoisies auxquelles Cazador répondit avec effusion. Au moment où ils entrèrent, Amada fit un sursaut, et sans être vue, levant les yeux comme pour implorer la miséricorde du bon Dieu, se signa précipitamment; puis se retournant avec calme : « *Doy á usted la bienvenida*, dit-elle à Juan Cazador. Vos Grâces peuvent prendre place, tout est prêt. »

— *Bien esta, querida*, reprit Barraou plaçant Juan à sa droite. — *Companero!* il y a longtemps que j'en'ai eu le bonheur de souper avec toi; il faut signaler et célébrer dignement ce repas; faisons sauter quelques vieilles bouteilles; tâchons, mon vieil ami, de nous redonner le fumet de ces vieilles fêtes de garçon, qui n'étaient point embellies par notre bonne Amada. Sera tenu pour couard et gavache celui qui renoncera!...

— Bravo! bravo! soit, soit, dit Cazador, j'y consens, et le perdant paiera une amende; gare à toi, Barraou!

— *Compadre!* garde ta sollicitude pour ton compte: Juanito, combien de fois t'ai-je enterré; gare à toi *Cobarde!*

En disant ces mots, Barraou renfonçait le manche de son *cuchillo* qui mettait le nez à la fenêtre; à ce maniement, Amada qui le suivait des yeux, poussa un cri d'horreur: tous deux aussitôt la reçurent dans leurs bras, la questionnèrent sur son mal et lui prodiguèrent mille soins; revenant bientôt, elle les remercia. — « Ce n'est rien, assurait-elle; une vive palpitation de cœur m'a seule arraché ce cri.

— Tu m'as fait bien peur, dit Jaquez.

— Vous m'avez tourné la tête et le cœur, murmura Cazador.

— Ah! ah! Juanito; ceci est une finesse, l'aveu est adroit.

— Je l'ai dit sans malice et n'en veux nul mérite.

— Qu'en penses-tu notre Amada?

— Vrai Dieu! Barraou, vous êtes bien fatigué!

— Plaisanterie, mes amis, qu'il n'en soit plus question: *dexadas las burlas*; allons rasade par dessus. Amada, tu devrais bien aller chercher cette outre de vin de Xérès, dans le fond du caveau. — Non ne te déranges pas, j'irai moi-même, tu ne saurais trouver. Permets, Juanito, et tu m'en donneras de bonnes nouvelles.

— Sans perdre de temps, Amada de mon cœur! nous sommes seuls ici, vite, dites-moi, si c'est à vous que je dois ce bonheur.

— Eh! quel bonheur?

— De partager votre.....

— Non, non, vous ne me devez rien; ce n'est pas à moi, loin de là!

— Vous êtes donc pour moi toujours aussi rude? — Oh! laissez-moi dérober ce baiser que vous me refusâtes l'autre soir.

— Non! je vous abhorre, je vous exécère... et cependant je prends pitié de vous.

— O bonheur!

— Écoutez, le péril ici vous environne, veillez et priez Dieu qu'il veille aussi sur vous.

— Expliquez-vous!...

— Je ne sais rien de plus; taisez-vous ou vous nous perdez, Juan; taisez-vous, je l'entends.

— Le voici ce fameux Xérès! ton verre Juan, et goûte ça.

Viva usted! es un ambre, il est délicieux.

— Allons, *compadre!* redoublons, fais-tu pas la petite bouche? as-tu peur d'être le gavache?

— Juan Cazador n'est pas si novice; je crois bien, par exemple, Barraou, que tu pourrais apprêter ton amende, car ton œil commence à reluire.

— Eh! que fais-tu donc? prends garde; on te dirait assis sur une escarpolette. »

En effet, Barraou commençait à passer de l'entrain à l'ivresse. Il chantait en se berçant, s'emportait et frappait sur la table, riant aux éclats, récitant des prières, et de grossières farces, semblables à ces espèces d'improvisations des *arrieros* Biscayens qui vont, lorsqu'ils ont la tête en belle humeur, juchés sur leurs mulets, chantant et amalgamant la Bible et le Nouveau Testament d'une manière tant soit peu affriandée.

Après s'être longtemps combattu, et avoir lancé mille propos graveleux qui dégoutaient Amada, il se pencha sur la table et s'assoupit.

« Nous ne pouvons le laisser en cet état, aidez-moi, Cazador, à le coucher sur cette natte; il y sera mieux pour passer son vin. Oh! le vilain ivrogne!... »

Barraou se laissa transporter.

« Cazador, ôtez-lui son *cuchillo*, là,

de ce côté, il pourrait se blesser. Jetons sur lui cette cape : — Que faites-vous ? Cazador, ne lui couvrez pas la face, vous l'étoufferiez ! Non, non, ne lui couvrez pas, je vous le dis.

— Que vous êtes sotte !...

Ah ! pardonnez ce mot à mon emportement ; Amada, que le hasard me sert bien ! grâce à son ivresse, nous sommes délivrés de son regard inquisiteur, et c'est lui-même qui m'a facilité ce tête-à-tête. Laissez-moi couvrir de baisers cette main qui me repousse. Amada, soit moins farouche.

— Taisez-vous !...

— Moins farouche pour celui qui t'aime plus que son affranchissement !

— Arrêtez, Cazador, je suis la femme de Jaquez Barraou votre ami !

— Toujours serez-vous de rocher ?... Dans notre dernière entrevue, vous m'avez laissé me rouler à vos pieds, plutôt que d'accorder la plus basse faveur à ce malheureux amant. Vous m'irritez, Amada !... craignez ma violence !...

— *Alma de Dios*, sauvez-moi ! Arrêtez, Juan !... j'appelle Barraou !...

— Réveille-le si tu l'oses : que m'importe, appelle-le donc, ton mari ; il est soûlé !

A ces mots, Jaquez Barraou, rejetant la cape, se dressa subitement.

Carajo, cobarde !... Tu crois donc, rufian ! qu'on soûle Barraou comme on soûlerait Cazador ? Infâme ! tu es pris au piège ; meurs !...

Il saisit alors son escopette, couche en joue Cazador qui fuit à la porte. Amada, suspendue à cette arme, crie grâce et l'arrête.

Il s'en délivre, saisit un couteau sur la table, lève le bras pour frapper Juan qui saute dehors, et rejette la porte ; la lame entre profondément dans les ais. Barraou, écumant, le poursuit en mugissant des jurons infernaux.

« Arrête ! arrête ! Jaquez ! Arrête ! c'est Amada qui t'en prie ; sois généreux, laisse fuir cet homme ! »

Mais lui, sans l'entendre, suivait, plus prompt qu'une rafale, son agile ennemi qui s'enfonçait dans les touffes des plantations voisines.

Défaillante, Amada se traînait dans la case ; elle s'accusait de la mort de Juan, et pleurait beaucoup.

Cependant, Amada était irréprochable ;

elle n'avait bercé Juan d'aucun espoir ; elle avait repoussé bien loin ses projets d'amour ; enfin, elle ne l'aimait point.

Mais, quand l'être pour lequel une femme est la moins sympathique, souffre, malheureux pour elle, rien ne peut la défendre d'un doux sentiment qui s'épanouit en son âme ; elle n'a point d'amour, il est vrai, mais elle a bien de la pitié !... A peine concevait-elle l'espoir qu'il échapperait à la fureur de son époux, que l'explosion d'une arme à feu éclata aux environs.

« Il n'est plus de doute sur son sort !... *Senta Vigen* ! s'écria-t-elle, affaissée et tombant sur les genoux. *Virgen Maria* ayez pitié de nous ! *Jesu Cristo*, qui avez racheté les hommes, ayez pitié de lui ! *Buen Dios*, Dios de mi corazon, faites-lui miséricorde à votre tribunal !... » Et sa voix s'éteignant peu à peu, elle resta abîmée dans sa douleur.

Tout à coup, au dehors, elle entendit des pas précipités : Barraou entra tout haletant, l'œil hagard, et traînant lâchement son escopette par la bandoulière.

— Lève-toi, Amada, tu prieras plus tard ; donne-moi de l'eau. Tremblante, elle s'approche, lui présentant une aiguère ; Barraou retrousse les manches de sa carmagnole ; Amada voyant ses deux mains trempées de sang, laisse tomber le bassin qui se brise.

— O mon Jaquez, vous l'avez tué !...

— Ce n'est rien : non, malheureusement, Dieu ne m'en a pas fait la grâce ; je le croyais lorsqu'il tomba, je courais sus l'achever quand il se releva et s'échappa de mes griffes ; sa blessure était légère. Je jure par tous les saints que j'aurai sa vie ! Rien ne pourra le soustraire à ma rage ! Amada, je suis las ; n'es-tu pas fatiguée ?... Couchons-nous, je retrouverai peut-être dans tes bras du calme, du repos.

— Jaquez, changez au moins cette chemise tachée ; vous exhalez le sang !

IV

A LAS ORACIONES

Le lendemain, lundi, dès l'aube du jour, Amada dormait encore, Barraou vint à la Havane.

On le vit tout le jour dans le quartier qu'habitait Gédéon Robertson.

Quatre jours et quatre nuits il rôda dans la ville sans succès; sans doute, la blessure de Juan le tenait alité.

Enfin, le fatal vendredi, Barraou l'aperçut sur le port, et le suivit de près; lorsqu'il fut entré dans une ruelle déserte, derrière le grand fort :

« Arrête, bandit! cria-t-il; je te cherchais!

— Vous me cherchiez? Me voici.

— C'est bien; défends-toi, si tu peux! »

En disant ces mots, il se jetait sur lui comme une hyène pour le frapper de son coutelas; Juan esquiva le coup, et, tirant vite son couteau, il pourfendit l'avant-bras de Barraou, qui le saisit à la ceinture en lui poignardant le côté. Juan, désespéré, se laissa tomber sur lui, le mordit à la joue, déchira un lambeau de chair qui découvrait sa mâchoire; Barraou lui cracha aux yeux du sang et de l'écume.

A cet instant, huit heures et *las Oraciones* sonnent au couvent prochain; les deux furieux se séparent et tombent à genoux.

BARRAOU

L'ange du Seigneur a annoncé à Marie, et elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit.

JUAN

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de votre ventre, est béni.

Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

BARRAOU

Voilà la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.

JUAN

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie

entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de votre ventre, est béni.

Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

BARRAOU

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.

JUAN

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de votre ventre, est béni.

Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

— Allons! debout, Cazador; que fais-tu encore à genoux?

— Je priais pour votre âme.

— Il n'est besoin; j'ai prié pour la tienne. En garde! »

Aussitôt il lui crève la poitrine, le sang jaillit au loin; Juan pousse un cri et tombe sur un genou, saisissant à la cuisse Barraou, qui lui arrache les cheveux et le frappe à coups redoublés dans les reins; d'un coup de revers, il lui étrippe le ventre. Terrassés tous deux, ils roulent dans la poussière; tantôt Jaquez est dessous, tantôt Juan : ils rugissent et se tordent.

L'un lève le bras et brise sa lame sur une pierre du mur, l'autre lui cloue la sienne dans la gorge. Sanglants, tailladés, ils jettent des râlements affreux, et ne semblent plus qu'une masse de sang qui flue et se caille.

Déjà des milliers de moucheron et de scarabées impurs entrent et sortent de leurs narines et de leurs bouches, et barbotent dans l'aposthume de leurs plaies.

Vers la nuit, un marchand heurta du pied leurs cadavres, et dit : — Ce ne sont que des nègres! et passa outre.

PETRUS BOREL.

LA MORT DE MOLIERE

LE dernier ouvrage de Molière est un des sacrifices que ce grand poète devait faire aux goûts populaires, cette pièce restera cependant pour faire rire cent générations. C'est dans le troisième acte du *Malade Imaginaire* que l'indisposition dont l'auteur acteur était atteint depuis quelque temps, prit un caractère grave; il ne put finir son rôle, et succomba le lendemain, 17 février, dans sa maison, rue de Richelieu. Cet homme illustre est mort suffoqué par un vomissement de sang; il avait à peine accompli sa cinquante-troisième année. On croit que sa fin a été avancée par une catastrophe terrible, arrivée au théâtre du Palais-Royal il y a moins d'un mois. Jusqu'alors les gentilshommes composant les compagnies des gardes avaient joui du privilège d'entrer *gratis* dans les théâtres royaux; or, non-seulement ces militaires remplissaient en grande partie le parterre, mais leur humeur difficile et querelleuse en éloignait le public payant, de sorte que les intérêts des comédiens souffraient doublement de cette onéreuse prérogative accordée à des hommes qui, sans être riches, pouvaient au moins payer quinze sous une place à la comédie. Molière demanda et obtint du Roi un ordre pour qu'aucune personne de sa maison n'entrât au théâtre sans payer. Informés de cette disposition, les gardes n'en persistèrent pas moins à entrer gratis au spectacle qui leur était interdit, sauf rétribution; le portier voulut faire respecter sa consigne; vingt épées brillèrent, auxquelles il eût un moment la malheureuse idée d'opposer la sienne; mais, accablé par le nombre des assaillants, il jeta son arme au milieu de la foule, en signe de soumission. Le malheureux fut néanmoins massacré par

des gentilshommes français qui ne rougirent pas d'assassiner un valet fidèle et désarmé.

Le lendemain, Louis XIV, auquel Molière adressa des plaintes véhémentes, fit assembler les compagnies de sa maison, que le comédien lui-même eut la permission de haranguer. Il s'en tira en homme de génie. — « Messieurs, leur dit-il, remplir sans payer le parterre d'un théâtre, en éloigner les autres spectateurs, et priver ainsi les comédiens du fruit de leurs efforts, déjà si laborieux, si chanceux, ce n'est point une prérogative que des personnes de votre caractère et de votre rang puissent ambitionner jusqu'à répandre le sang pour se la conserver; il faut laisser ce mince avantage aux auteurs qui ont acquis le droit de l'obtenir, ou bien aux malheureux qui, n'ayant pas le moyen de dépenser quinze sous, voient le spectacle par charité. » — Ce discours produisit l'effet qu'on s'en était promis; la maison du roi paya pour entrer à la Comédie. Le roi exigea plus; il imposa aux compagnies des gardes l'obligation de faire une pension à la veuve du malheureux qui a été tué aux portes du théâtre de Molière. — « A ce prix seulement, dit sa majesté aux capitaines de ces corps, je renonce à rechercher les coupables..... » — Les gentilshommes s'engagèrent à payer, et tout rentra dans l'ordre.

Je reviens à Molière.

Ce grand homme étant mort, M. de Harlay, archevêque de Paris, refusa d'inhumer son corps en terre sainte; la veuve, furieuse, courut chez ce prélat.

« Que m'a-t-on dit, Monseigneur? s'écria-t-elle, après avoir pénétré malgré les valets, dans le cabinet de ce galant mitré; quoi! l'on refuse un peu de terre à celui qui mérite des autels!.... Madame, j'en

suis désolé, mais les canons doivent être respectés. — Eh! Monsieur, les canons sont éludés sur des matières qui blessent davantage la morale publique.... — Votre mari était sans doute un homme d'esprit; mais enfin c'était un histrion. — Histrion tant que vous voudrez, monsieur l'archevêque; il y a plus de sagesse dans ses comédies que dans bien des sermons, et ce qu'il enseignait au théâtre, il le pratiquait dans le monde; oui; Monseigneur, il le pratiquait. — Que m'importe! — C'est que tout le monde n'en dirait pas autant. — Savez-vous, madame, que je vous ferai conduire dehors par mes gens? — Ah! vos gens ne savent pas chasser les femmes, ils sont trop habitués à les voir dans votre palais... »

Sur ce mot piquant, la veuve de l'illustre comique quitta l'archevêché, et courut à Saint-Germain demander justice au roi. M. de Harlay y arriva bientôt; il n'était plus temps; Sa Majesté avait promis à M^{me} Molière que les honneurs funèbres dus au chrétien seraient rendus à son mari! — « Il m'est venu une idée qui, je crois, concilie tout, dit le monarque en voyant M. de Paris; jusqu'où la terre sainte va-t-elle? — Jusqu'à quatre pieds, répondit le prélat. — Eh bien! mettez Molière à cinq pieds, et tout le monde sera content. » Il fallut obéir, mais Sa Grandeur obtint que l'enterrement se ferait sans pompe et sans bruit. En effet, deux prêtres accompagnèrent en silence la dépouille du grand homme, qui fut déposée au cimetière situé rue Montmartre, derrière la chapelle de Saint-Joseph.

Le portrait de Molière est maintenant dans tous les souvenirs; mais ses contemporains le suivront dans la tombe, et sa

physionomie s'altérera peut-être sous le pinceau de nos neveux.... J'en veux ici fixer quelques traits. Notre grand comique était d'une taille plus que médiocre; jamais il n'eut d'embonpoint; il avait la jambe belle. Les proportions de son visage n'étaient point régulières, mais l'ensemble en était on ne peut plus expressif. Molière avait le nez grand, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun. Tout cela était animé par des yeux étincelants d'esprit, que recouvraient des sourcils noirs, touffus, dont le mouvement, presque continu, aidait singulièrement à l'expression du regard de ce poète. Son humeur était sérieuse, un peu mélancolique; mais aucun homme n'eût un caractère plus doux, plus humain, plus généreux. Molière fut le père de sa troupe, dont pourtant il n'eut pas toujours à se louer. Tous les comédiens avaient des droits à sa bienfaisance; un jour, Baron lui recommandait un acteur de province, nommé Mondorge, qui manquait du nécessaire. — « Je le connais, répondit le directeur, il a été mon camarade en Languedoc. Combien croyez-vous que je doive lui donner? — Mais on ne peut guère lui offrir moins de quatre pistoles. — Les voici; portez-les à Mondorge de ma part, et vous lui remettrez ces vingt autres en votre nom. »

La salle du Palais-Royal restera fermée quinze jours; elle sera, dit-on, donnée ensuite à Lully pour y établir l'Opéra. Quant aux comédiens de Molière, ne pouvant se soutenir après la perte d'un tel chef, ils seront répartis entre la troupe de l'hôtel de Bourgogne et celle du Marais.

(Chronique contemporaine).

Le Gérant : A. TENNEVIN.



LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 16.

MICHEL-ANGE ET LA CHAPELLE SIXTINE, par J. Michelet.

UNE FEMME DE L'ÂGE DE PIERRE, par Mme Judith Gautier (inédit.)

MICHEL-ANGE & LA CHAPELLE SIXTINE



Il y a eu un homme, en ce temps, un cœur, un vrai héros.

On l'a dit à merveille : « Michel-Ange fut la conscience de l'Italie... De la naissance à la mort, son œuvre fut le jugement. » (A. Dumesnil : *l'Art italien*).

Il ne faut faire attention ni aux premières sculptures païennes de Michel-Ange, ni aux velléités chrétiennes qui ont traversé sa vie. Dans Saint-Pierre, il n'a guère songé au triomphe du catholicisme ; il n'a rêvé que le triomphe de l'art nouveau, l'achèvement de la grande victoire de son maître Brunelleschi, devant l'œuvre duquel il a fait placer son tombeau, afin, disait-il, de la contempler pendant toute l'éternité. Il a procédé de deux hommes, Savonarole et Brunelleschi. Il n'est ni païen, ni chrétien. Il est de la religion des Sibylles, de celle du prophète Élie, des sauvages mangeurs de sauterelles de l'Ancien Testament.

Sa gloire et sa couronne unique (rien de tel avant, rien après), c'est d'avoir mis dans l'art la chose éminemment nouvelle, la soif et l'aspiration du Droit.

Ah ! qu'il mérite d'être appelé le défenseur de l'Italie, non pas pour avoir fortifié les murs de Florence à son dernier jour, mais pour avoir, dans les jours infinis qui suivent et suivront, montré dans l'âme italienne, suppliciée comme une âme sans droit, la triomphante idée du Droit que le monde ne voyait pas encore.

Rappeler ses origines, c'est dire pourquoi seul il put faire ces choses.

Né dans une ville de juges (Arezzo) dans laquelle toutes les autres allaient chercher des podestats, il eut un juge

pour père. Il descendait des comtes de Canossa, parents des empereurs qui fondèrent à Bologne, contre les papes, l'école du droit romain. Il ne faut pas s'étonner si sa famille le doua en naissant du nom de l'ange de justice, l'ange Michel, de même que le père de Raphaël nomma le sien du nom de l'ange de la grâce.

Ne portant pas le glaive, sous ce règne des hommes d'argent, à la place il prit le ciseau. Il a été le Brancalone, le juge et le podestat de l'art italien. Il a exercé dans le marbre et la pierre la haute censure du temps.

Sa vie de près d'un siècle fut un combat, une continuelle contradiction. Noble et pauvre, il est élevé dans la maison des Médicis, où nous l'avons vu employé à sculpter des statues de neige.

Ame républicaine, il sert toute sa vie les princes, les papes.

L'envie le défigure. Un rival le rend pour toujours difforme. Fait pour aimer et être aimé, toujours il sera seul.

Mais sa plus grande contradiction est encore en lui-même. Né stoïcien, austère, fièrement posé dans le devoir, ce cœur n'était pas une pierre, ce n'était point ce globe de roc où Zénon figurait le sage ; c'était une grande âme italienne, toujours épandue hors de soi par la contemplation avide du beau, la poursuite de l'idéal ; il dérivait à la fois de Zénon et de Platon. C'est de cette lutte intérieure, de cet effort contradictoire, qu'il souffrit, mourut, si l'on peut dire, pendant toute sa longue vie. Quiconque fût entré chez lui la nuit (il dormait peu) l'eût trouvé travaillant la lampe au front, comme un Cyclope, et aurait cru voir un frère des Titans. Et il y avait quelque chose de tel en ce génie.

Mais sous le Titan était l'homme. Sa

confidente unique, la poésie, le fait assez connaître. Chaque soir, après son unique repas, d'un peu de pain et de vin, il rimait un sonnet, et toujours sur les mêmes textes, sur l'effort impuissant de l'âme pour se sculpter elle-même, se tirer de son bloc, sur la difficulté qu'elle rencontre à dégager du marbre l'Idée, objet de son désir, son austère fiancée.

Plusieurs fois il voulut mourir.

Un jour qu'il s'était blessé à la jambe, il barricada sa porte, se coucha, n'ayant plus envie de se relever jamais. Un ami, voyant cette porte qui ne s'ouvrait plus, eut des craintes, chercha, trouva un passage, et étant arrivé à lui, le força de se laisser soigner et guérir.

Pourquoi ce désespoir ? il ne l'a dit à personne, mais nous, nous le dirons. Parce que son âme excéda infiniment sa destinée, son talent même qui fut prodigieux, parce qu'il manqua deux fois son œuvre, qui était la Mort et le Jugement.

Le monument de la Mort devait être un tombeau. Le violent Jules II, dans son ambition infinie, avait osé accepter pour son mausolée le plan de Michel-Ange, plan immense qui aurait été un temple dans un temple, vraie tombe d'un César ou d'un Alexandre le Grand. Elle eût porté quarante colosses de vertus, de royaumes conquis, de religions, Moïse et l'Évangile. Le Ciel s'y réjouissait et la Terre y pleurait. Là devait éclater, bien à sa place, la profonde étude de la mort qu'il avait faite dix années (au point d'oublier les arts même pour l'anatomie). Tout était prêt, et la moitié de la place Saint-Pierre déjà couverte de marbres qu'il avait lui-même cherchés à Carrare et amenés par mer. La girouette tourna. Jules II changea, sur l'idée misérable que son flatteur Bramante lui suggéra, que « faire son tombeau de son vivant, c'était chose de mauvais augure. » Il ne resta de l'œuvre commencée que Moïse et les esclaves ; ces derniers sont au Louvre (le plâtre du Moïse aux Beaux-Arts).

Tel était cet étrange gouvernement de vieillards. Arrivés tous vieux, et très-vieux, la mort, la vie, se disputaient les papes ; le gouvernement de l'Immuable était l'inconsistance même. Un prêtre, un moine, tout à coup prince et roi des

rois, voulait jouir de la vie ajournée, d'autre part la perpétuer par sa famille ou par son nom. Jules II, qu'on croyait un grand pape, ce conquérant Jules II, qui semblait né pour être le vrai patron de Michel-Ange, le laissa là du jour où son tentateur, le Bramante, lui présenta la gracieuse figure du peintre des madones, cet étonnant enfant en qui fut l'éternelle puissance de réalisation, l'Italie elle-même en son plus fécond *ingegno*. Jules II fit effacer toute peinture existante, et lui donna à peindre l'immensité du Vatican.

Le Moïse était là cependant, non achevé, et déjà redoutable, qui reprochait au pape son changement d'esprit. Œuvre nullement flatteuse ; du marbre se dégageait déjà la sauvage figure qui tenait de Savonarole. Le cœur de Michel-Ange, plein du martyr, l'avait transfiguré ici et par le trait le plus hardi qui, selon l'histoire, marquait cette physionomie unique : quelque chose du bouc (*oculi caprini*) ; figure sublimement bestiale et surhumaine, comme dans ces jours voisins de la création où les deux natures n'étaient pas encore bien séparées. Les cornes ou rayons plantés au front rappellent à l'esprit ce bouc terrible de la vision « qui n'allait qu'à force de reins et frappait de cornes de fer. » Le pied ému, violent, porte à terre sur un doigt pour écraser les ennemis de Dieu et les contempteurs de la Loi. Moïse est la Loi incarnée, vivante, impitoyable. Lui seul donna à Michel-Ange une pure satisfaction d'esprit.

On conte que, quarante ans après, quand on le traîna dans l'église où il devait siéger, son père, qui marchait devant lui, s'indigna de le voir aller si lentement, se retourna, lui jeta son maillet, disant avec tendresse : « Eh ! que ne vas-tu donc ?... Est-ce donc que tu n'es pas en vie ? »

Ce sont là des figures qu'il faut cacher aux puissants de ce monde, qui rappellent trop franchement les justes jugements qu'ils ont à attendre et l'égalité de l'expiation.

Le pape avait décidément tourné le dos à Michel-Ange. Il ne le voyait plus ; il le laissait payer les marbriers de son argent. Un jour qu'il était venu encore s'asseoir en vain à la porte du pape, il dit : « Si

Sa Sainteté me demande, vous direz que je n'y suis plus. » Et il part pour Florence, pour Constantinople peut-être; le sultan l'appelait pour construire un pont à Péra.

Mais cinq courriers arrivent en même temps à Florence, cinq lettres coup sur coup. Plaintes, fureur, menaces; le pape fera plutôt la guerre, si on ne lui rend son sculpteur. Le sculpteur n'en tient compte. Jules II, conquérant, dans Bologne, était à l'apogée de son colérique orgueil. Le pauvre magistrat Soderini eut peur : « Nous ne pouvons pas, dit-il, avoir la guerre pour toi... Tu iras honorablement comme ambassadeur de la République. »

La scène fut plaisante. Jules II, sur son bâton, le regardant avec fureur, lui dit : « Enfin!... Tu as donc attendu que j'allasse à toi au lieu de venir! » Un évêque, qui se trouvait là, dit maladroitement : « Pardonnez-lui, Saint-Père. Ces gens-là sont des rustres qui ne savent que leur métier. » Le pape, heureux d'avoir quelqu'un sur qui il pût frapper, tombe alors sur l'évêque : « Rустre toi-même! » crie-t-il, et il le chasse à coups de bâton.

Cependant, ce serpent, Bramante, avait imaginé un coup pour désespérer Michel-Ange. Il lui fit ordonner par ce pape insensé, à lui sculpteur, de peindre la chapelle Sixtine. Michel-Ange n'avait jamais touché pinceau ni couleur, ne savait ce que c'était qu'une fresque, et l'on voulait qu'il fit en face, en concurrence du plus facile et du plus grand des peintres, cette œuvre énorme de peindre toute cette petite église (deux cents pieds sur cent pieds de haut). Il en frémit, essaya d'éluder; Jules II fut inflexible. Michel-Ange fit venir les plus habiles maîtres de Florence pour apprendre la fresque, les fit quelque peu travailler; puis, mécontent, il les paya et ne voulut plus les revoir. Il s'enferma dès lors dans la chapelle, peignant seul et préparant seul, broyant seul des couleurs. Terrible épreuve, de nature à tuer l'homme le plus robuste. Et arrivé au tiers de ce travail immense, il crut que tout était perdu. La chaux séchait lentement, et, par places, elle se couvrait de moisissures.

Ce qui aida fort Michel-Ange, c'est que la chapelle Sixtine, œuvre de Sixte IV, l'oncle de Jules II, n'était qu'une pensée

secondaire pour celui-ci, qui attachait la gloire de son pontificat à la construction de Saint-Pierre. Il obtint d'avoir seul la clef de la chapelle, de n'avoir aucune visite. Celle du pape, qu'il n'osait refuser, il la lui rendait difficile, en ne laissant d'accès aux échafauds que par une roide échelle à chevilles où le vieux pape devait se hasarder.

Cette voûte obscure et solitaire, dans laquelle il passa au moins cinq ans (1507-1512), fut pour lui l'autre du Carmel, et il y vécut comme Élie. Il y avait un lit, sur lequel il peignait suspendu à la voûte, la tête renversée. Nulle compagnie que les prophètes et les sermons de Savonarole.

Dans quel ordre doit-on étudier ce livre sibyllin? C'est une des plus difficiles questions que puisse poser la critique, une de celles qui nous ont le plus souvent embarrassé. Rien n'est plus important que la filiation logique des idées, la vraie série chronologique des travaux, dans cette œuvre capitale, dominante de la Renaissance.

Mettons à part le *Jugement dernier*, qui fut fait bien après, dans la vieillesse du maître, de 1533 à 1541.

Il ne s'agit ici que de la voûte, et bien plus, et surtout des intervalles des fenêtres.

Un mot de Vasari nous apprend d'abord que, *la première moitié ayant été découverte, Raphaël, qui la vit, peignit en concurrence, ses prophètes et sibylles de Sainte-Marie della Pace.*

Puis, *que l'autre moitié fut expédiée en vingt mois, après lesquels la chapelle fut décidément ouverte pour la Toussaint* (1^{er} novembre 1512).

C'est donc dans cette solitude absolue des années 1507, 1508, 1509, 1510, c'est pendant la guerre de la Ligue de Cambrai, où le pape porta le dernier coup à l'Italie en tuant Venise, que le grand Italien fit les prophètes et les sibylles, réalisa cette œuvre de douleur, de liberté sublime, d'obscur pressentiments, de pénétrantes lueurs. La lampe que le grand cyclope portait au front dans l'obscurité de sa voûte, elle nous éclaire encore.

Il y a mis quatre ans. Moi, j'ai mis trente ans à l'interroger. Pas une année, du moins, ne s'est passée, que je ne reprenne cette Bible, ce Testament, qui n'est

ni l'ancien ni le nouveau, mais d'un âge encore inconnu ; né de la Bible juive, il la dépasse et va bien au delà.

Dante, qu'il a suivi plus tard dans le *Jugement dernier*, et trop sans doute, ne paraît point du tout ici. Et les sibylles ne sont pas davantage virgiliennes. Celles-ci sont robustes et terribles, et leur trépied de fer est le trône du destin.

A ce point de la vie, il avait perdu terre, comme Christophe Colomb, sur l'Océan, ne voyait plus aucun rivage.

Son maître immédiat, qu'il l'ait su ou ne l'ait pas su, n'est plus même Savonarole ; c'est le xii^e siècle et la vision de Joachim de Flore que Savonarole n'osait lire.

Il faut bien se garder d'aller dans la chapelle, comme on fait, aux solennités de la semaine sainte et avec la foule. Il faut y aller seul, s'y glisser, comme le pape osait le faire parfois (mais Michel-Ange l'effraya en jetant une planche). Il faut affronter seul ce tête-à-tête. Rassurez-vous : cette peinture, éteinte et obscurcie par la fumée de l'encens et des cierges, n'a plus le même trait de terreur ; elle a perdu de ses épouvantements, gagné en harmonie, en douceur ; elle participe de la longue patience et de l'équanimité du temps. Elle apparaît noircie du fond des âges, mais d'autant plus victorieuse, non surpassée, non démentie.

Il y a trouble d'abord pour les spectateurs et difficulté de s'orienter. On ne sait, voyant de tous côtés, ces visages terribles, lequel écouter le premier, ni dans quel on trouvera un favorable initiateur. Ces gigantesques personnages sont si violemment occupés, qu'on n'oserait s'adresser à eux. Car voilà Ézéchiël dans une furieuse dispute. Daniel copie, copie, sans s'arrêter ni respirer. La *Lybica* va se lever. Le vieux Zacharie, sans cheveux, une jambe haute et l'autre basse, ne s'aperçoit pas même d'une position si fatigante, dans sa fureur de lire. La *Persica*, le nez pointu, serrée dans son manteau de vieille qui lui enveloppe la tête, bossue de son long âge et d'avoir lu des siècles, lit, avare, envieuse, pour elle seule, un tout petit livre en illisibles caractères, où elle use ses yeux ardents. Elle lit dans la nuit sans doute et tard, car je vois à côté la belle *Erythræa* qui, pour écrire, fait rallumer son feu éteint

et remettre l'huile à la lampe. Studieuses et savantes sibylles qui sont bien du xvi^e siècle. La plus jeune et la seule antique, la *Delphica*, qui tonne sur son trépied. Vierge et féconde, débordante de l'Esprit, gonflée de ses pleines mamelles et le souffle aux narines, elle lance un regard âpre, celui de la vierge de Tauride.

Grand souffle et grand esprit ! Quel air libre circule ici, hors de toute limite de nations, de temps, de religions ! Tout l'Ancien Testament y est, mais contenu. Et ceci le déborde. Du christianisme nul signe. Le salut viendra-t-il ? Rien n'en parle, mais tout parle du jugement. Ces anges mêmes sont-ils des anges ? Je n'en sais rien. Ils n'ont pas d'ailes. Êtres à part, enfants de Michel-Ange qui n'eurent jamais, n'auront jamais de frères, ils tiennent de leur père, d'Hercule et de Titan.

Si David, logé dans un coin, chante le futur Sauveur, il faut croire qu'il chante à voix basse. Nul ne semble écouter. Isaïe, son voisin, si profondément absorbé, fait peu d'attention à l'appel d'un enfant qui peut-être lui dit : Écoute ! Il tourne un peu la tête, la tête et non l'esprit ; dans ce mouvement machinal, sa rêverie dure et durera.

« Eh ! quoi donc ? Michel-Ange avait-il brisé avec le christianisme ? » Non, mais visiblement il ne s'en est plus souvenu.

Cette douce parole de paternité, de salut, redite et ajournée toujours du Moyen âge, a contracté les cœurs. La dérision semble trop forte. La grâce, qui ne fut que vengeance, verge et flagellation, a apparu si rude, que désormais le monde n'attend plus rien que la justice.

Justice et jugement, la grande attente d'un terrible avenir, c'est ce qui emplit la chapelle Sixtine. Un frémissement de terreur y fait trembler les murs les voûtes, et, pour se rassurer, on ne sait où poser les yeux. Voici des mères épouvantées qui pressent leurs enfants contre leur sein. Là une figure pâle qui, sur un dévidoir voit filer l'irrésistible fil que rien n'arrêtera. Un autre, en face d'un miroir, voit s'y réfléchir des objets qui sans doute passent derrière lui, si effrayants, que de son pied crispé il frappe au mur, recule. Même geste au plafond et souvent répété dans les figures d'en haut, figures désespérées, qui, nues, n'ayant plus souci de la pudeur, se montrant par où l'on se cache, ébranlent

la voûte à coups de pied. Ils entendent rouler le tonnerre de la prophétie, qui les a pris en plein sommeil. On le voit par leurs camarades réveillés en sursaut, qui se jettent hors des couvertures, les cheveux dressés de terreur, ramassent et brouillent leurs vêtements, sans y voir, d'une main tremblante.

Evidemment les personnages ne sont pas dans l'ordre logique, mais placés selon les effets, les nécessités de l'art et de la lumière. Pour se guider, il faut moins regarder ceux qui parlent que ceux qui écoutent. C'est alors qu'on commence à entrer dans le mystère de cette révélation (*suivre du moins sur les gravures*).

Selon nous, le point de départ se trouve dans la belle femme endormie qui est au-dessous d'Ézéchiël : elle est visiblement enceinte. C'est le mot de Dieu au prophète : « Tu engendreras un enfant. » Vérité littérale. La parole prophétique est en effet une réalité et un être ; la prédiction fait la chose à la longue ; la persistante incubation des siècles, de la pensée des pères et du rêve des mères nourrissant le germe de vie, accomplit l'être désiré. Il naît, pourquoi ? Il fut prédit... La parole est sa raison d'être. Ce que Dieu dit d'un mot : « Va, engendre un enfant. »

Mais quel fils ? quelle parole ? Un enfant de justice et la justice même.

Ézéchiël était, dit-on, un simple valet de Jérémie. Les plus petits sont les plus grands. Ce valet en sait plus que le maître.

Sa parole furieuse, cynique, d'un symbolisme obscène, contient la révélation dernière des prophètes et celle qui enserme tout le reste, qui détruit la doctrine impie des vengeances de Dieu poursuivies sur l'enfant *jusqu'à la dixième génération*, et toujours, damnant le monde pour le péché d'un seul.

L'Ezéchiël de Michel-Ange, la tête serrée d'un turban de Syrie, tête de fer, tête révolutionnaire, s'il en fut, par un mouvement brusque où l'a saisi le peintre, se tourne vers un interlocuteur qu'on ne voit pas (un docteur d'Israël sans doute), et, laissant de côté la Loi qu'il tient de la main gauche, lui lance le verset sans réplique : « D'où vient, dit le Seigneur, que vous dites, comme un proverbe : *Nos pères ont mangé du verjus, et nos dents en sont agacées* ? Non, cela n'est pas vrai. Je

juré qu'un tel proverbe ne passera plus. Toute âme est mienne. Qui pêche mourra de son péché ; qui est juste vivra. Si le fils est voleur, usurier, assassin, cela ne revient pas au père. Et pourquoi davantage du père au fils ? Non, qui pêche payera pour lui seul. »

Cette splendide lumière du dernier des prophètes, ce brisement des superstitions, cette fondation de la justice finissait le combat cruel du disciple de Savonarole, assistant aux douleurs de l'Italie et entendant sa plainte. Elle lui rendit le cœur et les bras le jour où, de cette haute antiquité, la Justice éternelle lui dit déjà le mot moderne : « Non, le mal ne vient pas d'ailleurs ni des fautes d'autrui ; non, homme, il vient de toi ! »

Sous le même prophète, en face de la jeune femme enceinte qui dort, vous la revoyez, mais moins jeune, éveillée, et mère maintenant. Il est là devant vous, robuste, ce fils de la parole, cette parole vivante. L'artiste vous rassure ; quelle force ! quels muscles il a déjà ! Il vivra, ce fruit de justice.

« Mais je voudrais savoir, ô mère ! comment a grandi ce robuste enfant. » Regardez-le là-bas, sous les pieds de la Persica. Au petit livre où lit la vieille, répond en bas le petit nourrisson. Là, il est au maillot ; il dort et rêve, l'innocent, enveloppé comme une momie d'Égypte, n'ayant ni bras ni jambes visibles, ne pouvant rien encore pour lui-même, les yeux clos et pas de cheveux ; la pauvre tête est rase... Sa mère, baissée sur lui, l'entoure, l'embrasse et l'enveloppe d'elle-même... Par bonheur ; car sur tous les deux (je le vois aux robes flottantes) passe violent le vent de l'Esprit... Dors, petit, n'ouvre pas les yeux, laisse passer le tourbillon. Et que l'envieuse sibylle que je vois sur ta tête, vieille vierge méchante, qu'on dirait une fée, lise sans se douter que ce qui pour elle est un livre, c'est ton destin, à toi, ta faible vie d'enfant. Son destin, au petit, c'est, Dieu aidant, de se faire grand, de manger le bon grain de Dieu. Vous le voyez enfin délivré du maillot, grandet ; il a maintenant des pieds, des mains et des cheveux ; il voit, regarde. Ce qu'il regarde, et attentivement, c'est sa mère qui fait la bouillie, sa mère qui saura bien la donner peu à peu ; elle la prend, la dispense d'un doigt prudent (naïve peinture

d'un génie si mâle !). Et il le faut ainsi... Le temps est nécessaire, la mesure nécessaire, peu à la fois, peu chaque jour ; la vie croîtra en lui, et l'intelligence viendra, et de plus en plus il verra clair et sera initié.

Est-ce le même enfant qu'une mère éfrayée presse au sein, le même à qui l'on montre je ne sais quel objet derrière lui, et qu'il ne veut pas voir. trépignant d'épouvante ? Est-ce lui que je vois reproduit tant de fois, majestueuse figure d'herculéenne adolescence, entre douze et quinze ans, devenu l'Atlas des prophètes, portant, sans plier, ces géants, et tête haute... Je le vois, l'enfant est un peuple, et un peuple héroïque qui naît de la justice et mettra la justice au monde.

Mais qu'il nous faut de siècles, de générations, de malheurs ! et dans quelle abondance de larmes continue cette œuvre si fière !... L'artiste n'avait pas prévu un tel déluge de maux... Ce qui perce le cœur, ce sont toutes ces familles de pèlerins qui sont assises aux coins obscurs pauvres voyageurs fatigués qui ne se plaignent plus, ne pleurent plus, restent inertes, stupides de faim et de misère, le sac et le bâton à terre, souvent le menton dans la main, regardant venir sur la route, quoi ? ils ne le savent pas eux-mêmes. Mais peut-être viendra quelque chose, une aumône peut-être. Car toute l'Italie est mendicante, ou va l'être. Un sou à l'Italie, je vous prie... Mais ces femmes qui ont les yeux baissés, qu'est-ce qu'on leur donnera ? et qu'est-ce qui relèvera leur cœur humilié ? Pour les yeux (trop grande fut leur honte), elles ne les relèveront jamais.

« Ah ! ah ! ah ! Domine, Deus ! » Ce cri d'enfantin de Jérémie est tout ce qui peut venir, avec les larmes, en un malheur qui dépasse toutes les paroles. Et ce sont des larmes sans doute qui coulent invisibles le long de cette longue barbe orientale à longue tresse. « Ah ! ah ! ah ! Domine, Deus ! » Sa tête colossale tombe dans ses mains, et il ne peut plus la soutenir... Mais si vous voyiez ce qu'il voit ! votre cœur crèverait. Pour lui, je ne crois pas qu'il se relève jamais. du siège où je le vois appesanti et cloué d'une si écrasante douleur...

Ce qu'il voit, ce n'est pas seulement ceci qui arrache vos larmes, c'est ce qui va

venir... C'est Ravenne, c'est Brescia, vastes ruines et massacres d'un peuple qui n'aura lieu qu'en 1512 ; deux ans après cette peinture, ce sont les tortures de Milan ; plus tard encore le sac de Rome... Un monde d'art une complète *umanità* noyée d'une vague et d'un coup, et la barbarie qui commence, l'horreur hérissée du désert et la prospérité du chardon, les moissons de la ronce...

Il y avait deux hommes justes encore, et bons... Hélas ! je les vois là, plus bas que Jérémie. Trouvez-moi en ce monde une figure meilleure que celle du pauvre pèlerin que je vois à ma droite : faible tête, peut-être, sans prudence, et la barbe au vent ; il n'a pas su prévoir, voilà pourquoi il parcourt toute la terre, demandant son pain. Voilà l'émigrant italien, l'éternel exilé qui ira toujours maintenant et marchera jusqu'au jugement. Ah ! qu'il lui reste de chemin à faire ! qu'il est fatigué, qu'il est vieux ! il est arqué et bossu de fatigue ; sa pauvre épine d'homme, sous la besace, a plié et s'est déformée. Mais comment ira-t-il plus loin ? ses pieds noueux sont si endoloris qu'il n'ose les poser par terre ; assis sur une pierre, il ne peut repartir. Pars pourtant, il le faut ; tu dois marcher toujours, afin que tous les peuples disent : « Voilà l'Italie qui passe. »

Celui-ci va, se meut encore. Mais que dire de l'autre, qui siège en face ? Désespoir accompli ! et la plus naïve douleur qu'aucune main ait hasardé de peindre... Malheur à qui rira ! Où a-t-il pris cette figure ? Au père qui a vu le brigand prenant son enfant par le pied, et en battant la pierre.... au mari qui, lié, a vu sa femme rugir sous les soldats, l'appeler en vain, mourir, et une armée passer par son cadavre?... Il a tout cela dans les yeux.

Il fut changé en pierre. Il a la tête haute, les yeux ouverts et grands, sans regarder. Mais voyez, il est mort, et il a maudit Dieu.

Vous croyez que c'est tout ? Non, il y a une chose abominable, le résidu de l'abomination. Elle sera féconde malheureusement. Le viol sera fécond ; l'esclavage, les pleurs, le désespoir féconds. Mais ici la douleur de l'artiste a été si profonde qu'il a perdu ce qui est la pudeur de l'artiste ; j'entends par ce mot le respect de la beauté, que l'art garde toujours, même en peignant des monstres. Quand Vinci peint

un lézard, un serpent, il vous oblige à dire : Le beau serpent ! Mais ici, hélas ! voici la désolente réalité humaine, basse, avilie, vulgaire : l'enfant de l'enfant des esclaves, pour nous poursuivre de sa basse laideur, pour représenter, subsistante malédiction, les infamies fatales d'une race vouée au vice, pour faire rougir les siens et blasphémer tout le jour.

Cette misérable cariatide, qu'il a posée sous Jérémie, est sans comparaison son œuvre la plus triste, et elle a été conçue par lui certainement dans son plus sombre désespoir, le jour peut-être où il s'était enfermé pour mourir. Basse, trapue et grosse, elle n'a pas grandi, elle a décréputôt, sous les fardeaux qui depuis sa naissance ont toujours écrasé sa tête. Et encore si cet être informe et malheureux devait rester stérile, mourir sans laisser trace ! Mais chose lamentable à dire, c'est une femme, une femme féconde ; sa courte et forte taille déborde de mamelles pleines. L'esclavage est fécond, très-fécond ; le monstre s'accouplera, il aura des petits, une race, pour faire rire les athées, et leur faire dire : « Où donc est Dieu ? »

Voilà ce qui embarrasse furieusement Jérémie, on le voit ; car il a justement sous l'œil cette cruelle objection. Et, en y regardant mieux, je vois, en effet, qu'il ne pleure plus. Une trop grande horreur l'absorbe, un abîme de perplexités, un gouffre de ténèbres, un embourbement de pensées où il est englué et d'où il ne peut plus sortir. La main d'Ézéchiël ne peut pas le tirer de là. Comment faire pour croire enfin à la justice ? De moment en moment, sa tête s'appesantit, et il peut à peine la tenir..... Elle va toucher son genou.

S'il pouvait douter tout à fait ? Il se ferait de son doute une foi. Mais non, pas cela même... Il restera flottant, misérable naufragé, comme une herbe de mer battue et rebattue. Pas un mot à répondre à la plainte du monde, ni au cri de son cœur.

Son cœur lui dit : « menteur ! tu prédis

le règne de Dieu, et le Diable règne ici-bas ! »

Le Diable, sous des formes inouïes, imprévues. Non plus celui des âges enfantins, le fantasque démon dont on fit peur aux simples. Non, mûri, plein d'arts diaboliques, fort contre Dieu. Ici, démon-docteur ; au marché de Florence, démon-prêtre et démon-athée, brûlant le Christ au nom du Christ ; là, démon-moine, sous la guenille du dévot soldat espagnol, menaçant implacable, démon des *bisogni* (nom, effroyable à l'Italien), qui, ayant rançonné, torturé et *chauffé*, dit encore à l'homme qui râle : « Quelque chose au pauvre soldat ! »

Dante n'avait pas vu ces choses à son dernier cercle. Mais Michel-Ange les vit et les prévint, osant les peindre au Vatican, écrivant les trois mots du festin de Balthazar aux murs souillés des Borgia, des meurtriers Rovère. Heureusement il ne fut pas compris. Ils auraient fait tout effacer.

On sait comment, plusieurs années, il défendit la porte de la chapelle Sixtine, et comment Jules II lui disait : « Si tu tardes, je te jetterai du haut des échafauds. »

Au jour dangereux où la porte s'ouvrit enfin et où le pape entra en grand cortège, Michel-Ange put apercevoir que son œuvre restait lettre close, qu'en voyant ils ne voyaient rien. Étourdis de l'immense énigme, malveillants, mais n'osant médire de ces géants dont les yeux foudroyaient, tous gardèrent le silence. Le pape, pour faire bonne mine, et ne pas se laisser dompter par la vision terrifiante, gronda ces mots : « Il n'y a pas d'or dans tout cela ! »

Michel-Ange, alors rassuré et sûr de n'être pas compris, à cette censure futile répliqua en riant de sa bouche amère et tragique : « Saint-Père ! les gens qui sont là-haut, ce n'étaient pas des riches, mais de saints personnages qui ne portaient pas d'or et faisaient peu de cas des biens de ce monde. »

JULES MICHELET.



UNE FEMME DE L'ÂGE DE PIERRE

Il y a bien longtemps que l'histoire que nous allons vous raconter arriva, car c'est une histoire et non un conte, il y a si longtemps que jamais votre pensée peut-être n'est retournée en arrière aussi loin dans les siècles disparus, et qu'il vous faut sauter par dessus le déluge et par-dessus le paradis terrestre pour vous rapprocher de cet âge et encore en serez-vous éloignés de siècles innombrables.

C'était au temps de la jeunesse du monde, quand la terre vigoureuse se couvrait d'une floraison formidable et faisait naître par troupeaux des monstres gigantesques et extravagants. Plus tard, avec l'âge, la nature s'est apaisée, elle a rectifié ses œuvres et procédé avec plus de modération, mais à cette époque notre globe était comme un adolescent prodigue, plein de fantaisie et d'ardeur.

Pourtant bien des générations étranges s'étaient déjà succédées sur la terre, ce furent les mollusques qui ouvrirent l'ère des êtres organisés : trilobites, ferebratules, polypiers, et pendant ce temps la nature était pleine de silence, puis quelques reptiles apparurent, la végétation s'affirma, bien nulle encore et sans consistance, c'étaient des cryptogames, champignons énormes, des asterophyllites, grêles arbustes élançant leurs minces tiges à travers un brouillard pâle, dans une lumière indécise. Puis la terre se consolida, et grâce à une grande humidité, à une chaleur excessive, égale sur tout le globe, la végétation devint formidable, les fougères arborescentes, les calamites aux troncs articulés, les prêles géants et toute une flore inconnue dont les noms scientifiques n'éveillent aucune idée, se mirent à croître avec une prodigieuse violence. Bientôt les mers se peuplèrent de sauriens extra-vagants, de reptiles énormes aux formes les plus étranges. Puis apparut le

ptérodactyle, animal singulier qui tient de l'oiseau, du reptile, de la chauve-souris, et qui est peut-être le dragon des anciennes fables. Ensuite les mammifères se montrent; puis les oiseaux.

L'homme enfin naît, faible, sans armes, le corps nu, au milieu d'une population de monstres bien pourvus de griffes, de dents énormes, couverts d'écailles, de carapaces ou d'épaisses toisons. Mais l'homme a en lui le germe de l'intelligence et il arrivera à triompher des mastodontes et des tigres.

C'est dans la contrée qui est à présent le département de la Dordogne, dans un lieu nommé Cro Magnon, que se passa, des milliers d'années avant le déluge asiatique, l'aventure tragique que nous allons vous raconter.

I.

LE PREMIER ARTISTE.

Au pied d'une grande roche âpre et abrupte, devant l'entrée d'une caverne naturelle, un homme est assis sur le sol et gratte avec une profonde attention une pierre plate qu'il tient sur ses genoux. Sa chevelure est fournie comme une crinière, luisante et noire elle lui tombe jusqu'aux reins; il n'a pas encore de poils sur la face, seulement un duvet léger naît au-dessus de ses lèvres, ses yeux sont très-brillants à travers ses longs cils et sous ses sourcils épais, son corps, vigoureux et un peu velu, est à moitié couvert par la peau d'un ours qui enveloppe les épaules et est serré à la taille par une liane.

Sur la terre sont disséminés un grand nombre de carcasses de bêtes, les unes complètement dénudées et ne montrant que les os déjà blanchis, les autres ayant

encore quelques lambeaux de chairs verdâtres et putréfiés, d'autres enfin à demi-écorchées, fraîches et sanglantes. Ce sont les repas passés et prochains de l'habitant de la caverne.

L'homme semble complètement absorbé par la pierre qu'il gratte, mais en réalité il est attentif à tous les bruits. Son nez hume l'air et ses oreilles viennent de s'agiter vaguement inquiètes.

Quelqu'un approche en effet, quelqu'un qui marche légèrement et dont la voix cherche à imiter le chant d'un oiseau.

L'homme est rassuré, il lève la tête et ses lèvres s'entr'ouvrent pour un sourire qui montre des dents de jeune loup.

Celle qui vient est une femme, une vierge, toute jeune; elle est vêtue de la peau blonde d'une antilope, ses cheveux roulent jusqu'à ses jarrets, ses bras sont nus. Elle s'avance, avec un sourire pourpre et blanc.

— Viens! dit l'homme.

Elle est tout près de lui et se penche pour regarder la pierre.

— Ah! fait-elle.

L'homme rit, et lui caresse doucement le bras.

— Ah! fait-elle encore.

Et elle promène son doigt sur la pierre lisse, le jeune homme alors reprend l'éclat de silex avec lequel il travaille et se remet à l'œuvre. Ce qu'il a voulu faire sur cette pierre, elle l'a bien compris, mais c'est la première fois qu'elle voit cela. A l'aide du caillou dur il a gravé confusément la figure d'un Mamouth, l'animal étrange et formidable qu'il a chaque jour sous les yeux, il a bien rendu les défenses recourbées, le petit œil et la haute crinière de la bête monstrueuse. La jeune fille est toute ébahie, puis elle éclate de rire et appuie sa joue contre l'épaule du jeune homme, qui continue de rayer la pierre en riant aussi. Mais tout à coup il ouvre ses narines, et grince des dents avec colère en regardant autour de lui. Un homme se montre qui fait entendre un grondement hostile, mais il passe et s'éloigne.

Bientôt la jeune fille s'en va aussi; le jeune homme la suit d'un regard attristé, mais ne quitte pas sa place.

II.

L'EXEMPLE.

L'homme qui passait tout à l'heure n'est pas allé loin, il s'est tapi dans les hautes fougères et guette le passage de la jeune fille.

Il a l'air d'une bête qui attend une proie.

Sa tête est volumineuse, sa figure plate. Il a les yeux enfouis dans de profondes orbites et sa vue porte à une grande distance, son nez relevé, aux narines largement ouvertes, flaire de loin le gibier. Ses oreilles, très-écartées du crâne, palpitent au moindre bruit. Il est de haute taille et a les membres gros et musculeux.

Lorsque la jeune fille traverse le taillis, il s'élance sur elle et la saisit; elle le frappe de ses poings fermés, mais il répond à ses coups par des caresses et l'entraîne malgré elle dans la forêt.

Il serait impossible de marcher dans cette forêt si les grands animaux qui l'habitent n'avaient, déchirant les fourrés, écrasant les lianes et les broussailles, tracé des chemins à travers cette végétation violente et libre. Ce sont des palmiers au feuillage rigide qui se font jour parmi les délicates dentelures des fougères arborescentes, des conifères chargés de fruits, des mimosites, des rubiacées, des légumineuses, des bambous, des flabellarias, et les nouvelles essences qui viennent d'apparaître et qui se mêlent à la floraison des âges précédents : l'orme, l'érable, le bouleau, le noyer, le chêne, le charme. Des ronces et des smilacites enlacent et enguirlandent tous ces arbres géants, le sol disparaît sous des mousses et des champignons énormes.

L'homme entraîne la jeune fille sous l'ombre verte de la forêt, et marche d'un pas résolu et rapide tout en flairant les pistes; lorsqu'il approche de bêtes dangereuses, il les fait fuir en imitant le cri des animaux qui leur font la guerre, car il sait hurler comme le chacal, rugir comme le lion, miauler comme le tigre.

Il arrive enfin au but de sa course et s'arrête; on entend des souffles formida-

bles, des chocs, des piétinements. Sans éveiller le moindre bruit, il écarte les branches, et dans une clairière il montre à la jeune fille deux cerfs gigantesques qui se combattent.

Ces bêtes prodigieuses ont des bois de la taille des chênes et leurs cornes sont velues comme le dos des loutres. Ils s'allongent en baissant la tête et sont si acharnés l'un contre l'autre, que le tonnerre tombant près d'eux ne les ferait pas s'interrompre; ils luttent depuis longtemps, car ils sont déjà tout sanglants et la sueur fume sur leurs flancs. Non loin d'eux une femelle semble attendre l'issue du combat; de temps en temps elle mord quelques feuilles tendres ou arrache une touffe d'herbe, puis elle relève la tête et tourne vers les deux mâles son mufler noir et ses grands yeux voilés de longs cils.

Enfin l'un des combattants brâme lugubrement, il tombe, un flot de sang sort de ses naseaux, ses yeux s'emplissent de larmes et il laisse pendre sa langue. Le vainqueur s'éloigne alors en dressant haut sa tête majestueuse et la femelle le suit.

III

LA LUTTE.

Maintenant ce sont les deux hommes qui luttent ensemble. Le jeune habitant de la caverne a vu revenir son ennemi grondant et les poings fermés. Alors il s'est levé, a étiré ses membres souples et s'est jeté le front en avant sur son adversaire. Ils se heurtent, se mordent, se déchirent. Déjà les peaux de bêtes qui les couvrent sont en lambeaux, et à chaque coup leur corps nus montrent une nouvelle blessure.

La jeune fille regarde appuyée contre une roche.

Par moment ils s'arrêtent et s'examinent longtemps, les sourcils contractés, la lèvre soulevée montrant les dents et les gencives, puis ils se joignent de nouveau avec un hurlement de fureur, et cherchent mutuellement à s'étouffer. Ils roulent ensemble sur le sol et continuent à lutter dans une mare de sang.

Bientôt le jeune homme demeure sans mouvement, son rival jette un cri de triomphe et pousse du pied le vaincu im-

mobile. Alors, tout saignant, la barbe arrachée par poignées, le front bosselé et meurtri, il marche vers la jeune fille qui se laisse entraîner sans résistance, mais regarde, en s'éloignant, le combattant couché par terre.

Elle s'aperçoit alors qu'il fait un mouvement et entr'ouvre les yeux. Elle détourne vivement la tête pour ne pas attirer sur le blessé l'attention du vainqueur, qui, le voyant vivant, reviendrait vers lui et l'achèverait.

IV

LE CRIME.

Le ciel est couleur de terre, le vent pousse les branches d'arbres d'un seul côté et arrache les feuilles, qui s'éparpillent comme des papillons noirs, le tonnerre roule sourdement, l'ouragan siffle et gémit. Des chevaux par troupes fuient en hennissant, la crinière éparse, l'œil sanglant. Un mamouth levant sa trompe vers le ciel, hérissant sa fourrure épaisse et rude, se hâte pesamment et regagne la forêt. Des bandes de chacals courent parmi les hautes herbes qui ploient sous le vent, et dans le ciel de grands oiseaux tournoient avec des cris de détresse.

Un homme aussi est chassé par l'orage, il porte sur l'épaule une bête toute sanglante qui palpite encore et tient à la main un long bâton au bout duquel est emmanché un quartier de silex aiguisé. Le vent brise et entraîne tout ce qu'il a brisé, le tonnerre éclate avec fracas, l'homme cherche un abri et entre précipitamment dans une grotte, habitée par d'autres hommes cependant, une jeune femme s'élance pour défendre l'entrée, mais elle pousse un cri de joie en reconnaissant celui qu'elle croyait mort.

La caverne est basse et peu profonde, au milieu on voit une grande pierre, c'est le foyer, et autour du foyer plusieurs pierres moins grandes servant de sièges; le sol est jonché d'ossements et quelques peaux de bêtes, répandant une odeur fauve, sont accrochées aux anfractuosités des roches.

Le nouveau venu regarde avec inquiétude autour de lui.

— L'homme ? dit-il.

— Il chasse.

Alors il laisse tomber son fardeau sur le sol et repousse sa longue chevelure embrouillée par l'orage, il découvre ainsi son jeune visage tout emperlé de gouttes de pluie.

La jeune femme le regarde avec plaisir ; depuis le jour où il est tombé vaincu et sanglant, elle a confusément songé à lui, elle le voyait, tout pâle, la face vers le ciel, couché dans une mare rouge, puis des bandes de loups s'approchaient et venaient le flairer, il était vivant, mais si faible qu'il ne pouvait se défendre, et les loups déchiraient sa chair et la mangeaient. A cette pensée elle regardait le vainqueur, son mâle, avec une vague horreur et se l'imaginait lui, couché sans vie et dévoré par les loups. Elle voyait alors à sa place, près d'elle, le jeune homme au beau rire et croyait entendre sa voix douce qui n'épouvantait pas. Ses yeux se mouillaient de larmes et elle soupirait profondément, lasse de tant de pensées.

Mais voilà qu'il est là devant elle, sauvé des loups, bien vivant, souriant de plaisir, et déjà ils oublient tous deux l'ennemi, le maître. Elle regarde le jeune homme avec des yeux joyeux et surpris, et semble se demander pourquoi elle aime tant à le regarder. Elle aperçoit alors autour du cou du jeune homme un objet qu'elle ne connaît pas, un ornement, le premier. C'est un collier fait de coquilles percées d'un trou et traversées par un poil de mamouth. La jeune femme ouvre démesurément les yeux, et lui, qui voit son désir, ôte le collier et le lui met au cou, en même temps, il la retient dans ses bras, elle ne le repousse pas, elle lui sourit la tête penchée en arrière et les yeux à demi fermés.

Au dehors, la pluie tombe par torrents, l'entrée de la caverne est voilée par un rideau liquide, on ne distingue plus la plaine et les collines, et de l'extérieur on ne pourrait pas voir ce qui se passe dans la grotte obscurcie.

Soudain, le monotone retentissement de l'eau rebondissant sur le sol est rompu par un bruit de pas rapides ; l'homme revient. Il apparaît à l'ouverture claire de la caverne. Il s'arrête appuyé sur sa pique et fouille l'ombre d'un regard avide.

Avant d'en être aperçu, le jeune homme

a vu son ennemi, il passe près de lui sans qu'il puisse l'atteindre et bondit au dehors.

L'homme veut le poursuivre, mais la jeune femme s'attache à lui et le retient avec tant de force qu'il ne parvient pas à se dégager.

Plein de rage, avec un hurlement féroce, il lève sa pique, il frappe la femme sur la tête, elle tombe alors le crâne ouvert, et expire dans des flots de sang.

V.

LES FUNÉRAILLES.

Un grand nombre d'hommes de tout âge, de femmes, d'enfants, sont réunis dans la plaine autour du cadavre d'une jeune femme, dont le front blême montre une blessure profonde.

Tous sont assis sur le sol et forment un grand cercle. Devant chacun sont posés des quartiers de chair de divers animaux, renne, auroch, mamouth, cheval. Toute cette foule mange avidement, les uns saisissent la viande à deux mains et la déchirent avec leur dents, d'autres brisent les os pour en extraire la moelle qu'ils sucent à grand bruit. Le repas est interrompu de temps à autre par un long gémissement poussé en même temps par toutes les bouches, tandis que tous les regards se tournent vers la morte, hier pleine de jeunesse et de santé, aujourd'hui immobile, tuée comme une bête des bois par la lance de pierre qui sert à la chasse.

Le meurtrier s'est enfui, il écoute de loin les cris funèbres quand les clameurs s'élèvent plus fortes, il fuit encore, puis s'arrête et écoute,

Ce n'est que quand le soleil est près de disparaître que le repas prend fin.

Un grand foyer est allumé ; alors on y jette les carcasses et les restes des bêtes dévorées. Une épaisse fumée tourbillonne et monte, la chair grésille, les os se calcinent, une odeur violente emplit l'air, puis peu à peu le feu s'apaise et s'éteint : sur les cendres et les débris on étend le jeune cadavre. Près de lui on place des provisions pour son voyage, de la viande, de l'eau, et à sa droite la pique meurtrière. Puis on le recouvre de terre et tous

chacun de leur côté retournent à leurs antres.

Seul un jeune homme est resté ; il s'est assis au pied du monticule et pousse de longs hurlements de désespoir en regardant fixement la lune sanglante qui monte à l'horizon.

VI

LES PREUVES DU CRIME

Des milliers d'années se sont écoulés depuis le dénouement de ce drame antédiluvien ; bien des peuples, bien des royaumes, bien des événements se sont succédés sans laisser de traces, et l'on pourrait croire qu'aucun vestige de cet adultère et de ce crime possibles n'est arrivé jusqu'à nous, et bien l'on se tromperait, la sépulture de cette amoureuse contemporaine du Mamouth et de l'ours des cavernes a été retrouvée, inviolée, en 1868, par M. Louis Lartet, fils de M. Edouard Lartet, l'éminent professeur de paléontologie.

C'est en exécutant le déblaiement pour le chemin de fer qui va d'Agen à Limoges que cette découverte fut faite dans les circonstances suivantes :

« L'accumulation des débris détachés par les eaux des couches friables a donné lieu, dit M. Lartet, au pied des rochers escarpés, à la formation de talus d'éboulement, dont les éléments très-ténus, sont tous orientés suivant la ligne de la plus grande pente. Ces accumulations couvrent parfois et masquent complètement les cannelures et les abris des bas-niveaux. Un de ces derniers, recouvert d'un talus épais de quatre mètres et situé à 580 mètres du bourg des Eyzies et à 130 mètres au sud-est de la station du même nom, au lieu dit *Cro-Magnon* est au pied d'un rocher dont la portion culminante se détache sous la forme grossière d'un champignon. Cet abri fut resté peut-être toujours inconnu si des travaux d'art n'avaient été entrepris dans son voisinage et n'avaient occasionné des emprunts de terre dans ces

talus. Ce fut l'établissement de la chaussée du chemin de fer qui amena l'enlèvement d'une portion notable du talus et celle d'un bloc gigantesque détaché des rochers voisins et cubant 341 mètres. On abattit ensuite un banc pierreux en surplomb sur le talus. Enfin vers la fin du mois de mars, deux entrepreneurs des Eyzies firent en ce point un nouvel emprunt de terre, destiné à la chaussée d'une route voisine. Après avoir enlevé les quatre mètres de détritiques qui couvrent l'abri, les ouvriers, en pénétrant sous le banc rocheux qu'ils avaient ainsi dégagé, ne tardèrent pas à en retirer des ossements brisés, des silex taillés et enfin des crânes humains dont les entrepreneurs devinèrent l'ancienneté et l'importance scientifique. Par une réserve malheureusement trop rare, et dont les amis des études paléo-ethnologiques doivent leur savoir le plus grand gré, ils interrompirent immédiatement ces travaux et s'empressèrent d'en prévenir M. Alain Laganne, que ses affaires avaient appelé à Bordeaux. De retour aux Eyzies, celui-ci exhuma encore deux crânes et quelques fragments de squelette humain, ainsi que des os de renne travaillés et de nombreux silex taillés.

« C'est sur ces entrefaites que M. le ministre de l'instruction publique m'envoya aux Eyzies, où il me fut bientôt possible de procéder à des fouilles régulières de la sépulture et de ses abords.

« Au près des squelettes on trouva une arme en silex, des colliers de coquilles, en outre des fragments de défense de mamouth, les ossements de quatorze ou quinze espèces de mammifères et d'un oiseau. La sépulture de *Cro-Magnon* remontait donc à l'âge de la pierre. »

M. Louis Lartet rendit compte de sa mission à la réunion des sociétés savantes, présidée par le ministre, le 14 avril 1868 ; il présenta trois crânes sauvés de la destruction ; l'un d'eux celui d'une femme, porte au front une entaille profonde à laquelle s'adapte exactement l'arme de silex tronyée dans la sépulture

JUDITH GAUTIER.

Le Gérant : A. TENNEVIN.



LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 17

LE FEU, tiré des annales de Kachemir, par *Henri Martin*.

LA VILLA SPINOLA, nouvelle, par *Paul Lacroix*.

UN AN DE MARIAGE, esquisse de mœurs, par *D. M.*

LE FEU

TIRÉ DES ANNALES DE KACHEMIR



ÉTAIT dans ces âges critiques qui suivirent la retraite des eaux du déluge; le vieil Océan, en rentrant dans le vaste lit d'où il s'était élancé

plus d'une fois à la conquête du reste du monde, avait laissé après lui, sur la surface détrempée des continents, de larges couches d'alluvions limoneuses où fermentaient les germes d'une vie puissante et désordonnée, et bientôt la superficie du globe avait disparu presque entière sous la rapide éruption d'une végétation prodigieuse. La terre n'était plus qu'une forêt sans limite, impénétrable au jour, où les hommes apparaissaient de loin en loin, errant comme des proscrits sur ce sol nouveau qui recouvrait les empires et les cités de leurs pères. Les générations antédiluviennes avaient emporté les sciences et les arts qui n'étaient plus: le pâle reflet des traditions s'était effacé degré par degré, puis éteint dans une nuit profonde, les liens de la société étaient oubliés, ceux même de la famille dissous, et les infortunés rejetons de la race humaine erraient faibles, rares, nus, isolés, ignorant le soleil et Dieu.

Ils allaient, se glissant au travers des taillis comme des bêtes fauves, sous ces noirs ombrages qui répandaient sur eux un crépuscule éternel, où rampant à travers les *mâquis* et les jungles, comme les reptiles immondes sortis des fanges du déluge; tour à tour dévorant, quand les baies et les glands leur manquaient, les chairs saignantes des animaux plus faibles qu'eux (l'usage du feu leur était inconnu), ou dévorés par les plus forts; car ils ignoraient ces inventions glorieuses qui donnent à l'homme pour défenseurs les durs métaux et les forces aveugles de la nature.

Les rayons du soleil couchant, brisés sur les cîmes des bois gigantesques dont se voilaient d'immenses montagnes, alors sans nom parmi les hommes, faisaient percer entre les branchages et les lianes entrelacées, un éclair obscur, qui arrivait à peine jusqu'au sol hérissé des plantes rudes et vivaces.

Des bruits étranges s'élevaient, tombaient, se prolongeaient sur les pentes profondes des hautes terres; de merveilleux spectacles se succédaient dans leurs abîmes de verdure; l'harmonieux coïl chantait entre les rameaux du manguier; les grands bœufs blancs aux cornes superbes, les bisons noirs et hideux, les fougueuses licornes paissaient, beuglant et hennissant à travers les tamarins, les escotiers et les alleïmarams; les beaux cygnes s'élançaient, comme de blanches nuées, du milieu des lotus, au fracas des bambous voisins, écrasés sous les pas lourds des éléphants qui s'en venaient boire aux sources de la montagne.

Deux créatures humaines, de sexe différent, étaient étendues dans les hautes herbes, sous les portiques naturels d'un alleïmaram, dont les rameaux féconds couvraient tout un vaste plateau. Jeunes et belles, toutes deux dans leur nudité sauvage, l'instinct avait bieu assorti leurs premières amours. Sous les cheveux noirs et touffus dont les mèches en désordre cachaient le front du jeune homme, étincelaient deux yeux ardents et fiers, ses regards n'avaient point l'étonnement hagard de ceux de l'animal, l'inquiétude vague qu'ils exprimaient devait prendre sa source dans des profondeurs intellectuelles, inconnues à l'âme qui les recélait.

Était-ce le ressouvenir, presque effacé d'un passé lointain, ou le pressentiment

d'une autre existence, ou tous deux peut-être?

Mais en ce moment les transports de la tendresse avaient changé l'expression habituelle de son regard; il ne pouvait encore exprimer toutes ses sensations par la parole; des murmures presque inarticulés; des inflexions de voix caressantes sortaient de sa bouche, qui avait à peine retenu quelques mots rares et simples de la langue primitive perdue aux détours de Babel.

Ces deux êtres infortunés retrouvaient un instant Eden, au fond de leurs tristes solitudes.

La tyrannie des besoins ne tarda pas à les rappeler à leur précaire et pénible existence. La jeune femme souleva sa tête appuyée sur le sein de son compagnon, et lui adressa quelques plaintes accompagnées d'un regard suppliant.

Absorbé dans sa paisible félicité, il ne sembla pas d'abord la comprendre, mais le mot *faim*, balbutié avec instance, arriva enfin à son intelligence. Il leva les yeux, et ne vit aucun fruit pendre aux branches inclinées sur leur couche, aucun cucurbitacé ramper à leurs pieds entre les fougères.

Il étreignit doucement sa compagne, puis il se redressa d'un bond, cherchant à percer du regard les rideaux de feuillage qui l'environnaient de toutes parts.

Il trépigna d'impatience, puis un souvenir parut éclaircir les nuages de son front, et il partit comme un étalon sauvage, brisant devant lui les jeunes canneliers, arrachant les tiges serpentantes des poivriers enlacés aux mille colonnes de l'alleimaram.

Il se dirigea vers un fond où le fourré, un peu éclairci, avait permis à quelques bananiers de déployer en liberté leurs couronnes de feuilles géantes. Un cri de plaisir lui échappa en retrouvant ces précieux arbrisseaux à peu près respectés des oiseaux et des singes; il s'empara en toute hâte d'une pesante grappe de bananes, et reprit sa course du côté où il avait laissé sa compagne.

Tout à coup, à peu de distance, il entendit un cri rauque, une sorte de grondement suivi d'un affreux miaulement.

Ses cheveux se hérissèrent, ses prunelles se dilatèrent d'effroi, et il prit son élan pour fuir..

Il l'acheva pour se darder comme une couleuvre dans sa direction première.

La nuit était venue aussi noire que le chaos, mais il ne s'égarait pas.

Voici qu'un froissement prolongé courut à travers les halliers, et que quelque chose, une forme oblongue et bondissante, passa comme l'éclair près du jeune homme.

Il crut entrevoir un grand animal emportant sur son échine un objet indistinct.

Il resta immobile, la langue glacée, tous les membres dégoûtant d'une sueur froide; puis, jetant un cri plus terrible que celui de la bête féroce, il voulut s'élancer à sa poursuite; mais tout s'était évanoui, le bruit et la course, et rien ne lui répondait que le vent dans les dômes mobiles de la forêt.

Le malheureux se roula sur la terre en poussant des gémissements aussi lugubres que ceux de l'ourse dont un tigre affamé vient de dévorer les nourrissons.

Soudain, pendant un intervalle que l'épuisement de ses forces imposait à ses plaintes, il lui sembla qu'une voix faible et douloureuse s'élevait proche de lui pour ainsi dire comme l'écho de la sienne.

Il se souleva sur ces deux mains, le cou tendu, l'oreille au vent et bondit presque aussitôt vers cet accent bien connu.

La voix allait s'affaiblissant, et s'éteignit au fond d'une source à demi-cachée sous les lotus et les roseaux, lorsqu'il en atteignait le bord.

La forêt retentit au même instant d'une sourde chute, suivie du frémissement de l'eau qui jaillissait au loin; puis ce fut le bruit d'un être vivant qui se débattait dans l'onde tournoyante.

Le jeune homme reparut bientôt sur l'eau, s'accrochant d'une main aux tiges coriaces des plantes fluviales, de l'autre attirant après lui un corps humain qui semblait inanimé,

C'était celui de sa compagne.

Il la déposa sur l'herbe, ruisselante et glacée. Ses caresses la rappelèrent non sans peine à la vie, et il comprit à ses paroles, entrecoupées de gestes d'effroi, que, saisie de terreur aux hurlements et à l'approche de la bête, sa fuite précipitée l'avait fait tomber dans un autre danger, auquel les herbes dures et fortes qui garnissaient

la source, et le secours de son époux l'avaient seuls arrachée.

Hélas ! si elle avait échappé à ce péril lui-même, elle ne devait pas en éviter les suites funestes. Le brusque passage d'une violente émotion d'épouvante au froid saisissant de la source avait bouleversé tout son être : un frisson de glace parcourut ses veines, et ses sens l'abandonnèrent de nouveau dans les bras de son époux.

Le malheureux la crut morte ; il appliqua sa bouche sur le cœur de sa compagne, et il ne le sentit plus battre sous ses lèvres.

Son courage et ses forces étaient épuisées ; il se coucha près d'elle pour mourir ainsi.

Il lui sembla qu'il aurait peu de temps à attendre, car il sentait l'air manquer à ses poumons et sa respiration lutter péniblement contre une oppression qu'il prenait pour celle de la mort.

L'atmosphère était lourde et sulfureuse, et de longs murmures rasaient les herbes frémissantes et les rameaux inférieurs des arbres dont les cimes s'affaissaient en silence.

Tout à coup une rafale immense s'élança en sifflant du sommet des montagnes, et fit ployer comme une seule tige le peuple innombrable de végétaux qui en couronnait toutes les pentes. Une lueur éblouissante éclaira les plus secrètes ténèbres du bois. Une détonation roulante, prodigieuse, infinie, fit trembler jusque dans ses roches les plus impénétrables l'écorce terrestre qui les portait.

Le jeune homme crut que le monde allait finir avec lui et sa bien-aimée. Il releva la tête, l'air moins pesant ne refoulait plus la respiration dans sa gorge haletante, les ombres avaient repris possession de l'horizon presque entier ; seulement, du côté d'un pic abrupt, couvert de tuyas et de sombres ifs, le rayonnement d'une vive clarté arrivait jusqu'à lui à travers le feuillage des alléimarams.

Il se redressa, frappé de stupeur ; une impulsion machinale, ou je ne sais quel vague espoir l'entraînait vers cette lumière flamboyante. Il franchit rapidement le plateau, et gravit d'une haleine sur la montagne où brillait le phénomène.

Un grand if frappé de la foudre agitait sur la plus haute cime un panache de flamme.

Le sauvage recula effrayé ; le feu du ciel, le seul que pour lors connussent les humains, n'était pour eux qu'un objet d'horreur, qu'un être surnaturel, malfaisant et terrible, divinité qu'ils fuyaient et n'adoraient pas.

Mais ce mouvement de crainte s'évanouit comme l'éclair ; l'essence mystérieuse ne pouvait que donner la mort !

Le jeune homme s'avança lentement, fronçant le sourcil, et allongeant les bras, avec des murmures de colère, vers les langues ardentes qui se tordaient et serpentaient autour de l'arbre.

A mesure qu'il approchait, une sensation extraordinaire pénétrait tout son corps, une douce chaleur vivifiait ses membres fatigués, séchait ses cheveux trempés d'eau et de sueur, s'insinuait dans toutes ses veines.

Il continua sa marche, mais cette douce impression se changea rapidement en sensation âcre, aiguë et douloureuse. Il recula de nouveau et s'assit en silence sur une pierre, la tête dans ses mains. Un travail inusité s'opérait dans sa pensée ; son intelligence fermentait dans l'écorce étroite où elle était comprimée et s'efforçait de la faire éclater en débris.

Il tressaillit vivement, descendit la montagne et traversa de nouveau le plateau, comme s'il eût été porté sur les ailes d'un aigle. Il retrouva sa compagne inanimée, la chargea sur ses épaules et l'emporta, sans ployer un instant sous son fardeau, jusqu'au sommet qu'il venait de quitter.

Puis s'agenouillant à quelques pas de l'arbre enflammé, il la soumit à l'action bienfaisante dont il avait éprouvé lui-même les salutaires effets, et attendit, les lèvres entr'ouvertes, le cœur palpitant, l'œil fixé sur elle avec angoisse.

N'est-ce point une douce et cruelle illusion ? Un soupir, il l'a cru du moins, s'est exhalé faiblement du sein de la jeune femme ; un léger mouvement en a soulevé les globes immobiles ! Non, il ne s'est point abusé ; les bras de sa compagne s'agitent, elle gémit, ses paupières s'entr'ouvrent..... ; elle vit, elle vit !

Ce fut alors qu'un Dieu se révéla pour la première fois au cœur du sauvage, d'un mouvement spontané, irrésistible, antérieur à toute réflexion, il se prosterna et adora cette puissance nouvelle qui s'annonçait par la vie et le bonheur !...

Tandis que les deux époux s'abandonnaient aux joies ineffables d'une telle réunion, des tonnerres lointains roulèrent encore dans les hautes terres; les nuages s'épaissirent, crevèrent, et l'atmosphère, lassée de leur poids, les précipita vers la terre en torrents de pluie. L'ondée fut aussi courte qu'impétueuse. Quand les jeunes sauvages sortirent du hallier où ils s'étaient réfugiés, ils virent leur brasier naturel presque éteint; une fumée noire et opaque avait remplacé ses flammes éclatantes, et quelques branches à peine flambaient encore, grâce à la protection des branchages denses d'un arbre voisin.

Une inspiration soudaine illumine le cerveau du jeune homme. Il saisit les rameaux inférieurs du second arbre et les abaissa fortement vers le foyer amaigri. La flamme tournoya en pétillant vers cet aliment nouveau... En un instant mille jets se dardèrent de toutes parts autour des bras touffus de l'if, montèrent le long de son tronc résineux; bientôt l'arbre entier brûla, colossal candélabre, dont la dévorante splendeur embrasa rapidement tous ses voisins..... Et tout le piton ne fut plus qu'un vaste bûcher couvert d'un dôme de fumée rougeâtre où jaillissaient et se croisaient en tous sens des millions d'étoiles ardentes.

Retiré sur un plateau voisin avec sa compagne, le jeune sauvage contemplait son ouvrage le cœur gonflé d'une exaltation sublime. Mais ils n'étaient plus seuls: de toutes les parties de la forêt accouraient des êtres humains, stupéfaits d'admiration devant un tel spectacle.

Le jeune homme, dans son langage bref et simple, leur raconta les bienfaits du feu.

« Celui qui rend la vie ne doit plus mourir! s'écria-t-il. Puisqu'il mange des arbres, donnons-lui toujours, toujours des arbres pour aliment. Hommes, dites avec moi: vive à jamais le feu, l'ami des hommes. »

Une acclamation universelle accueillit cette harangue, la première qu'un homme eût adressée aux hommes assemblés, et toutes les créatures humaines présentes à ce mystère glorieux se prirent par la main et ceignirent d'une ronde immense la montagne brûlante, en l'honneur du feu, père de la vie, et d'Isuren, l'inventeur du feu.

Tout à coup une autre voix répondit à leurs voix joyeuses: à travers leurs chants d'allégresse éclata, comme une horrible dissonance, un hurlement féroce et saccadé, et un tigre monstrueux, bondissant du milieu des broussailles, vint tomber, la gueule ouverte et les yeux sanglants, à cinquante pas d'Isuren.

Des cris d'épouvante s'élèvent de toutes parts; les mains quittent les mains; la terreur a divisé les anneaux de cette chaîne vivante, entrelacée pour la première fois; chacun fuit, oublieux de ses semblables, tandis que le monstre, incertain, promène ses yeux hagards sur tant de proies offertes à sa rage.

« Arrêtez! crie Isuren; si nous fuyons, la bête est plus forte que chacun de nous. Attaquons-la, tous ensemble, nous sommes plus forts qu'elle. Et, saisissant un des brandons enflammés que le vent chassait à ses pieds, il fondit sur le cruel animal, en défiant ses hurlements par un hurlement de guerre.

Dix des plus hardis entre ceux qui fuyaient se retournèrent à son appel et se précipitèrent à son exemple sur le tigre qui reculait en grondant devant l'arme flamboyante d'Isuren. A l'aspect des nouveaux assaillants, la bête féroce fit un bond de côté, se rua sur l'un d'eux, l'abattit du choc, et, le saisissant de ses ongles meurtriers, se mit en devoir de le déchirer; mais Isuren s'était élancé, léger et terrible, contre elle, et la massue ardente descendait comme la tempête sur le large front du tigre.

L'animal lâcha prise, tourna sur lui-même et s'étendit sur le flanc, pantelant et allongeant sa langue rouge; puis, il ramassa ses membres nerveux, s'élança, d'un prodigieux effort, à dix pas de ses adversaires, et prit la fuite, aux acclamations tonnantes des vainqueurs; mais une pierre énorme, lancée par la main d'Isuren, l'atteignit au milieu de sa course.

Il roula sur les herbes, expirant et l'échine brisée.

Alors le chant de la première victoire monta, résonnant, vers le ciel.

« Louange à Isuren, l'inventeur du feu, le vainqueur du tigre sanguinaire! »

— Écoutez-moi, répondit le nouveau héros, je ne suis pas le vainqueur du tigre, mais tous nous l'avons vaincu. Pour

entretenir le feu, bienfaiteur des hommes, pour vaincre encore nos nombreux ennemis, ne nous séparons plus, enfants de la même race; vivons, unis, des mêmes aliments et dans les mêmes retraites, et combattons fidèlement désormais, le fort pour le faible, le faible pour le fort

— Qu'il soit fait comme tu l'as dit, Isuren, père du feu. Tu nous conduiras dès ce jour et à toujours au combat contre les bêtes des bois, et nous te suivrons, Isuren, le fort, le sage ! »

Ainsi, dans cette nuit de gloire fut enfantée la première société, fut fondé le premier État.

Un vent du nord s'était levé sur le minuit, chassant vers le sud les tempêtes grondantes de l'incendie; il souffla pendant tout le reste des ténèbres, si l'on peut appeler ténèbres ces heures resplendissantes.

Les flammes allaient roulant leurs lames tourbillonnantes et leur grande voix pareille à celle des eaux du déluge; second déluge, en effet, qui devait rendre à l'homme ce que l'autre lui avait ravi. Elles allaient, et les pans de forêts, les gorges buissonnantes, les marais stagnants, disparaissaient, engloutis les uns après les autres sous les flots de la marée ardente.

Et mille bruits terribles et sublimes se confondaient, comme une seule voix, dans le mugissement de l'océan rouge. C'était le craquement sans fin qui s'exhalait, comme un râle d'agonie, de tout ce peuple de végétaux; c'étaient des bouillonnements de lacs séchés, les cris de désespoir des éléphants sauvages, les hurlements de mort des tigres, les sifflements atroces des boas qui se tordaient à leur tour dans les replis sans fin des serpents de feu, tandis que la race humaine exultait, victorieuse, sur la montagne abandonnée des flammes.

Une clarté moins formidable vint enfin lutter dans les cieus contre le large reflet de l'incendie; les blanches lueurs de l'aurore inondèrent le firmament.

Ce fut un glorieux spectacle, alors que le disque du roi de la lumière se leva lentement au-dessus des monts de l'Orient, alors que les fils des hommes saluèrent pour la première fois, après maintes générations, l'astre éclatant dont la noire

voûte des bois ne leur voilait plus la splendeur.

Ces êtres, dont l'étroit intervalle de deux halliers impénétrables était jadis tout l'horizon, promenaient leurs yeux avec saisissement, de l'étendue infinie du firmament aux vastes régions de la terre. Du piton colossal où ils étaient comme suspendus dans le ciel, ils voyaient s'allonger au-dessus d'eux des chaînes de montagnes démesurées, couvertes de forêts qui plongeaient des plus hauts sommets jusqu'au fond des abîmes, des vallées d'une incroyable profondeur, où se précipitaient des fleuves impétueux sortis du flanc des monts; puis, vers le Sud, la mer de feu sans cesse élargissant son lit aux vagues immenses.

Alors le génie, dont Dieu avait déposé le germe dans le sein d'Isuren, se révéla tout entier à l'inventeur du feu.

Il comprit le monde et lui-même, et ce Dieu qu'avait senti son cœur fut dévoilé à son intelligence. Ce fut au nom de l'Être universel, créateur de ce monde ouvert à tous les regards, qu'il parla au nouveau peuple dont il allait être le pontife et le législateur. Les hommes écoutèrent sa voix et adorèrent avec lui l'essence suprême dont le feu était le ministre, et qui avait posé son trône radieux dans l'espace pour éclairer la terre et les airs.

Suivant l'incendie comme un guide, ils descendirent après lui du haut des montagnes. La mer de feu poursuivit sa route, lançant vers tous les vents du ciel des fleuves dévorants qui parcoururent le monde, mais l'incendie primitif, leur père, roula, sans dévier de sa voie, jusqu'à ce qu'il rencontra devant lui la grande mer. Les deux Océans combattirent, les plaines humides se gonflèrent et bouillonnèrent comme si elles allaient s'embraser à leur tour; mais leur ardent ennemi fut enseveli sous leurs flots irrités.

Les compagnons d'Isuren s'étaient arrêtés avec lui dans une belle et riche vallée arrosée de rivières fécondes. Ce fut là qu'aidé de la sagesse suprême, il leur enseigna l'art de cultiver les dons précieux de la terre, celui de conserver dans la tige creusée de la fêrûle, ce feu désormais inextinguible, auquel ils durent chaque jour de nouveaux bienfaits. Ils apprirent successivement de ce sage aimé du ciel toutes les sciences nécessaires à la conser-

vation de l'homme et à son bien-être. Ce fut là qu'Isuren bâtit la première ville postérieure au déluge, laquelle, du nom de son fils Casyapa, grand entre tous les fils des hommes, fut nommé Casyapa Poura, et le pays où ils s'étaient établis nommé Kachmir, la terre du bonheur.

Des premières familles assemblées autour d'Isuren, naquit un grand peuple qui s'étendit dans tout l'Aryavarta, et de là dans le reste de la terre, mais sans oublier jamais les monts d'où ils tiraient leur ori-

gine. Les hauts lieux sur lesquels le Créateur et l'univers créé leur avaient été révélés devinrent, dans les traditions de leurs descendants, le séjour des puissances célestes; et la gloire d'Isuren passa de siècle en siècle, de nations en nations, toujours la même sous vingt noms divers, Osiris dans Misraïm, Prométhée chez les nobles Hellènes, Ebusopas aux rives de l'Euxin.

HENRY MARTIN.

(*Journal des femmes.*)

LA VILLA SPINOLA



la fin de l'automne de l'année 1838, j'allai me fixer à Sestri di Ponente, petite ville située sur le bord de la mer, entre Pegli et Cornigliano, à quelques lieues de Gênes.

Cette ville, ou plutôt ce charmant village, qui se mire avec une sorte de coquetterie dans une mer bleue et presque toujours unie comme un miroir, et qui semble s'épanouir joyeusement au milieu de la plus riche campagne et sous le plus beau ciel du monde, ce village sans ruines, sans monuments, sans bibliothèque et sans académie, me promettait un séjour poétique et solitaire, fort convenable à un philosophe, à un écrivain et surtout à un malade.

Quoique malade, j'étais alors occupé à composer un roman historique sur les chastes amours de Louis XII et de la noble génoise Thomassine Spinola. J'avais fait des recherches parmi les archives de plusieurs couvents voisins de Sestri pour y découvrir dans les abituaire et les actes des donations pieuses quelques traces de mon héroïne, qui donna un si rare exemple d'amour et de vertu, en résistant à la passion de son *intendito*, et en mourant de douleur lorsque le faux bruit de la mort du roi de France se répandit à Gênes.

Je croyais d'ailleurs être mieux inspiré, dans l'exécution de mon ouvrage, par la vue des lieux que Thomassine Spinola avait habités jadis, et par les souvenirs de la délicieuse villa que ses descendants possèdent encore à Sestri. C'était donc dans les jardins de cette villa, ornée et

entretenu avec tout le luxe des maisons de plaisance italiennes, que je passais des journées entières à lire et à rêver, au murmure des cascades et sous l'ombrage des dernières feuilles qui semblaient prêtes à se ranimer et à reverdir aux doux rayons du soleil de novembre.

Un jour, en me promenant sur une terrasse bordée de vases et de statues, j'aperçus en bas, auprès d'un bassin encadré de marbre blanc et alimenté par des fontaines qui coulent nuit et jour, j'aperçus plusieurs personnes qui n'avaient pas l'air de voyageurs de passage, et qui étaient là comme des hôtes familiers de la villa, quoique je ne les y eusse pas encore vus. Ce ne pouvaient être les propriétaires, que je savais absents. Je m'approchai par une espèce d'instinct sympathique plutôt que par un sentiment de curiosité. Je vis un vieillard et une femme d'un âge mûr, tous deux remplis de cette distinction extérieure qui révèle le rang social avant d'annoncer la fortune, et qui ne s'acquiert pas en même temps que celle-ci.

L'homme avait quelque chose de glacial et de sévère dans la physionomie; la femme, au contraire, offrait la douceur et la tristesse peintes à la fois sur son visage. Ils causaient à voix basse, en contemplant une jeune fille assise et immobile dans un fauteuil. Je remarquai alors cette jeune fille, et je n'eus plus d'yeux que pour elle. De longues descriptions ne rendraient pas exactement le caractère gracieux et mélancolique de sa figure et de sa pose; la figure, où la beauté et la noblesse des traits n'étaient point altérées par une pâ-

leur mate qui manquait de vie, recevait toute son expression de ses grands yeux bleus, au regard fixe, pénétrant et suave; sa pose, quoique fixe et imprévue, tirait de son abandon même un charme infini et s'harmonisait merveilleusement avec l'air d'indifférence complète et de souffrance habituelle répandue dans toute la personne de cette intéressante inconnue. Elle avait la tête penchée, les bras pendants, le corps affaissé comme par son propre poids; elle ne faisait aucun mouvement, si ce n'est que par intervalle elle jetait dans l'eau quelques miettes de pain que les cygnes poursuivaient à l'envi, en passant et repassant devant elle. A ses côtés se tenait debout le concierge jardinier de la villa, qui la considérait en silence; à ses pieds, s'était placée avec recueillement une compagne, une sœur peut-être, belle et jeune comme elle, mais non pas comme elle atteinte d'une maladie incurable. Cette amie essayait parfois de distraire la pauvre malade, en chantant des romances françaises bien lugubres ou bien sentimentales, avec accompagnement de guitare.

Je restai longtemps en observation sans être vu, et je me plaisais à bâtir dans mon imagination tout un roman intime sur les relations de ces personnages entre eux; mais le froissement des feuilles sèches sous mes pas attira l'attention du concierge-jardinier, qui leva la tête et me salua très-humblement, en me donnant de l'*Eccellenza* comme toujours. Il ne se borna pas à m'avoir découvert et reconnu, car il s'empressa de me désigner du doigt aux deux jeunes filles, et de me nommer sans doute, sans omettre aucun des deux renseignements qu'il pouvait fournir sur mon compte; car les deux jeunes filles, à qui il s'adressait avec cette volubilité de paroles et cette vivacité de pantomime qu'on rencontre partout en Italie, dirigèrent aussitôt leurs regards vers la terrasse où j'étais. La malade parut s'éveiller en sursaut; elle s'agita dans son fauteuil, se souleva deux fois avec effort, et arrêta sur moi ses yeux bleus qui s'agrandissaient encore en ce moment et s'allumaient ainsi que des charbons ardents.... La honte d'être surpris en flagrant délit de curiosité m'empêcha de soutenir cette confrontation, et, rougissant comme un coupable, je m'enfuis avec tant de hâte et de trouble, que j'oubliai sur le socle d'un vase le livre que j'y avais déposé.

Deux heures après, au détour d'une allée où je marchais au hasard, l'âme pleine de pensées rompues et indécises, qui revenaient sans cesse à cette jeune fille pâle que j'avais vue en quelque sorte ressusciter à mon nom, je fus tiré de mon soliloque mental par le refrain d'*Eccellenza* trois fois répété à mes oreilles. Le concierge-jardinier de la villa Spinola m'abordait en me présentant les quelques fleurs qu'il avait l'habitude de cueillir pour moi tous les jours, et qui me permettait de rapporter à l'*albergo* un souvenir embaumé de ma promenade méditative.

« Signor, me dit-il, avec des saluts redoublés, il y a là dedans une petite *fiore* de la part de la *signora*. »

C'était une fleur d'immortelle blanche que la jeune fille pâle (ainsi que je me la désignais à moi-même) avait voulu ajouter au bouquet que le concierge faisait pour moi. Je n'attachai aucune idée particulière à l'envoi de cette fleur, et je la regardai comme une de ces politesses réciproques que les voyageurs échangent si facilement à la première rencontre. Le concierge me raconta que cette jeune personne, appartenant à une riche famille anglaise, était *étiquée*, c'est-à-dire mortellement atteinte de la poitrine, et qu'elle venait de France en Italie pour demander à ce climat bien-faisant une guérison que l'art n'espérait pas, à moins d'un miracle.

En rentrant à l'auberge, j'appris que la famille anglaise, que j'avais rencontrée à la villa Spinola, occupait un logement voisin du mien, et qu'elle se proposait de rester à Sestri pendant tout l'hiver. Le triste état de la malade m'avait assez frappé pour que je jugeasse qu'il ne se prolongerait pas jusqu'au printemps. J'en fis la réflexion devant l'hôte, qui me répondit que lord C... n'avait pas l'intention de lui faire tort, et s'était engagé à payer tous les frais et indemnités qu'occasionne la mort d'un *étiqué* en Italie; car on brûle, par manière hygiénique, tous les effets mobiliers à l'usage de la personne défunte, et même, de peur de la contagion, les murs de la chambre qu'elle habitait sont récrépis à neuf, les boiseries lavées à l'eau de chaux, le plancher gratté et remis en couleur, et tout ce qui est fer purifié au feu. Dans la prévision d'un pareil cas, lord C... avait déposé deux mille francs entre les mains du curé de Sestri.

Le soir même, je me trouvais face à face avec lord C... sur le palier de nos appartements. Nous nous saluâmes comme des gens destinés à vivre sous le même toit. Plus avant dans la soirée, j'entendis des sanglots et des plaintes à travers la cloison qui séparait ma chambre de celle de la malade. La servante, qui vint renouveler l'huile de ma lampe pour qu'elle pût veiller aussi longtemps que moi, ajouta quelques détails à ceux que l'hôte m'avait communiqués sur la fille de lord C...; elle me confia que cette jeune personne était non-seulement *étiquée*, mais encore possédée du démon, puisqu'elle se levait, agissait et parlait en dormant, de telle sorte qu'elle faisait alors ce qu'elle n'aurait jamais pu faire éveillée : ainsi, on l'avait vue une nuit ouvrir la fenêtre, monter sur le chambranle extérieur et s'y tenir en équilibre sur un rebord à peine large de quelques pouces, quoique, le jour précédent, elle n'eût pas la force de sortir de son fauteuil et de se mettre debout en s'appuyant sur le bras de son père. Je ne tentai pas même d'expliquer à cette servante pieuse et crédule que le démon n'avait rien à faire dans les phénomènes du somnambulisme.

Les matines sonnaient au couvent des capucins de Sestri, et je n'étais pas encore las de promener ma plume sur le papier; je n'entendais que le grincement de cette plume hâletante dans le silence qui régnait autour de moi, lorsque tout à coup, à des pas légers qui semblaient sortir de mon alcôve, succéda un bruit de verroux et de serrure... J'interrompis mon travail pour écouter sans tourner la tête; il y avait quelqu'un dans ma chambre! Je regardai brusquement du côté où l'on était entré, et je retins un cri de surprise et d'effroi, en voyant s'approcher une femme vêtue de blanc, que j'aurais prise, à sa pâleur et à sa démarche solennelle, pour un véritable spectre, si je n'avais reconnu la jeune fille pâle de la villa Spinola. Elle s'était introduite chez moi par une porte qui existait dans mon alcôve et qui communiquait avec son appartement. Cette porte se trouvait bien close, quand j'avais été installé dans cette chambre, mais la clé était restée dans la serrure, à la disposition des locataires de la chambre voisine. Une pareille visite, à pareille heure, m'étonna d'autant plus, que je ne pensai pas d'abord qu'elle m'était faite par une somnambule.

Je voulus aller au devant de l'apparition qui venait à moi sans aucune hésitation, mais je fus comme enchaîné à ma place par une grosse pile de livres que j'avais entassés sur mes genoux jusqu'à mon menton.

« Pardonnez-moi, mademoiselle, dis-je en montrant la raison de force majeure qui me retenait assis; je ne m'attendais pas à l'honneur de votre visite.

Elle ne me répondit pas; mais, continuant à s'avancer comme si elle glissait dans l'air, elle s'arrêta vis-à-vis de moi et commença une étrange pantomime que je n'ai comprise que plus tard; elle portait la main à son cœur, puis à son front et tendait les bras à un objet invisible pour moi, que son imagination lui représentait. Elle se laissa tomber sur une chaise, et prit la position d'une personne qui attend et qui écoute. Je remarquai que ses yeux étaient fermés, et je me convainquis qu'elle dormait.

« Racontez-moi, lisez-moi quelque chose! » me dit-elle d'une voix douce et impérieuse à la fois.

Je ne savais quel parti suivre et je me tus. Elle exprimait toujours dans sa pose une attention si fixe et si persévérante, que j'eus la pensée de l'éprouver. Mais, comme je gardais le silence, elle fit un geste de dépit et renouvela sa prière avec un accent plus tendre et plus mélodieux encore.

« Oh! contez, contez-moi! dit-elle, vous me ferez tant de bien! »

Cette fois, j'obéis, et je lus, faute de mieux, un chapitre du roman *Thomassine Spinola*, que j'avais là justement sous la main. Elle écouta dans une immobilité absolue qui lui donnait une ressemblance effrayante avec la statue d'un tombeau en marbre blanc. Quand je cessai cette lecture faite à voix basse et presque inintelligible, elle recommença de porter la main à son cœur et à son front, puis elle rentra dans sa chambre, dont elle referma la porte soigneusement. Aux premières lueurs du matin, je ne dormais pas encore.

Le jour suivant, à la villa Spinola, je me mis naturellement en rapport de connaissance avec lord C... et sa famille. D'après les éloges que le concierge-jardinier lui avait faits sur mon *Excellenza*, il me jugea digne de recevoir ses confidences et m'initia sans aucune réticence à des secrets que je ne me serais jamais permis de

lui arracher. Il me dit que sa fille avait été élevée en France, et que cette éducation, dans un des meilleurs pensionnats de Paris, avait été la source de tous leurs malheurs. La jeune personne, séduite par de mauvais conseils et de mauvaises lectures, s'était abandonnée aux entraînements de son imagination romanesque, et avait conçu de l'amour, un amour insensé, pour un jeune homme qu'elle ne pouvait épouser. Ce jeune homme était un écrivain fort estimé dans les lettres, mais sans nom et sans titre dans le monde aristocratique, sans fortune héréditaire, et sans autre position sociale que celle qu'il devait à son talent. Le père s'était formellement opposé aux projets des amants ; il avait éloigné le jeune homme et surveillé de si près la jeune fille qu'elle ne put le revoir ni correspondre avec lui ; elle n'eut même pas la consolation de lire les ouvrages qu'il publiait, et que lord C... ne laissait pénétrer sous aucune forme jusqu'à la malheureuse victime d'un amour en quelque sorte littéraire. Le chagrin ne tarda pas à porter ses fruits, et cette amante du désespoir fut frappée de mort. Le voyage d'Italie accéléra les progrès du mal incurable qui la dévorait, car elle se sentait mourir, et on avait mis plus de deux cents lieues entre elle et celui qu'elle aimait ! Je plains cette passion funeste, qui allait se réfugier dans le cercueil comme dans un asile inviolable, et je gémis au fond de l'âme en regardant avec des larmes la mourante, qui me regardait avec un sourire angélique.

Je demandai à lord C... quel était le nom du jeune homme qu'il avait refusé d'unir à sa fille ; il haussa les épaules, et me répondit d'un ton bourru qu'il ne l'avait jamais su ni voulu le savoir, et que d'ailleurs ces gens-là n'avaient pas de nom. J'évitai de contrecarrer ses préjugés à cet égard, et je me bornai à lui faire entendre que le bonheur et la vie de sa fille valaient bien un sacrifice d'ambition ou de vanité. Il haussa encore les épaules, et rompant la suite d'un entretien qui lui déplaisait, il s'enquit de ce que la villa Spinola avait pu coûter à ses fondateurs, et il prit de là un texte d'éloges pour les jardins anglais en général, et pour le parc de Windsor en particulier.

Les nuits suivantes, je fus visité comme la première fois par la somnambule, qui vint encore solliciter de moi des lectures ou des récits. Je lui lus de la sorte, chapitre par chapitre, le roman que je composais alors. Je m'aperçus que ma docilité à satisfaire la fantaisie de la malade endormie produisait sur elle un effet salutaire, en la calmant et en lui faisant mieux supporter l'absence de son ami. Je songai donc à prolonger ce singulier traitement, que les médecins n'avaient garde de deviner, et j'écrivis à mes confrères de Paris, pour les prier de m'envoyer quelques pièces inédites de leur portefeuille. Je voulais, disais-je, en former un recueil d'autographes que je devais déposer à la bibliothèque Laurentienne de Florence, comme un hommage de la littérature française en expiation du célèbre pâté d'encre de Paul-Louis Courier.

Mes chers confrères ne me firent pas longtemps attendre leur réponse : les pièces dûment signées m'arrivèrent à la fois, et aussitôt, sans avoir réfléchi à la conséquence d'une telle démarche, je m'empressai de les porter à la poitrine, qui m'attendait dans la villa Spinola, où j'avais coutume d'aller tous les jours lui tenir compagnie, presque sans prononcer une parole, mais aussi sans la quitter des yeux. Je lui remis le manuscrit, qu'elle feuilleta d'un main tremblante, et je lui expliquai comme quoi j'étais auprès d'elle l'ambassadeur de tous les gens de lettres français qui s'informaient de ses nouvelles et faisaient des vœux pour son rétablissement...

Elle ne m'entendit pas, car elle venait de perdre connaissance en approchant de ses lèvres le manuscrit que je lui avais présenté.

On la transporta évanouie à l'auberge, elle ne revint à elle que pour agoniser et mourir le soir même.

J'ai toujours soupçonné, en m'accusant d'avoir hâté sa mort, qu'elle avait entrevu la signature de celui qu'elle aimait dans le recueil manuscrit que j'ai publié, depuis, comme un regret à sa mémoire.

PAUL LACROIX.

(*Journal des Femmes*).

UN AN DE MARIAGE

ESQUISSE DE MŒURS

HORTENSE était assise dans l'embrasement d'une fenêtre de son appartement. A la voir, la tête languissamment penchée en arrière sur le dossier de son fauteuil, les yeux à demi-fermés et les bras qui pendaient avec négligence sur les genoux, on eût dit qu'elle était endormie; mais elle ne dormait pas, et des larmes muettes qui roulaient sur ses joues révélaient la douleur qui oppressait son âme. Quoique la journée fût déjà avancée, elle était encore dans un négligé de toilette que comportait seul le matin; mais heureusement elle n'avait reçu aucune visite, et d'ailleurs elle se serait excusée sur son état de souffrance. Les cheveux avaient été remis à la hâte sur le sommet de sa tête par un peigne d'écaille. Une légère redingote blanche enveloppait sa taille, dont elle trahissait à peine les gracieux contours; mais elle se décolletait largement vers le haut, et par le bas, s'ouvrait un peu au-dessus du genou, de manière à permettre à un œil indiscret d'admirer les formes délicates d'une jolie jambe. Les pieds s'échappaient de leurs pantoufles mignonnes. L'appartement était à peu près dans le même désordre que la toilette; un lit froissé, des robes de femme sur les fauteuils; sur le parquet, des fleurs, un bouquet flétri de la veille; un foulard sur une console; sur des chaises, une guitare et des romances; des tiroirs qui n'étaient pas fermés, et sur une petite table en laque, auprès d'elle, un écrin entr'ouvert. La pauvreté supporte mieux le désordre que la richesse. Une robe sale gisant au milieu d'un appartement somptueux me fait l'effet d'une vieille femme au bal. Il y a des contrastes qui plaisent beaucoup à l'imagination, qui l'éveillent, qui l'excitent; il y en a d'autres qui la dégoûtent merveilleusement. Hortense était charmante; mais son appartement en désordre n'aurait guère eu de charmes que pour un amant heureux.

La fenêtre près de laquelle elle était assise ouvrait sur le balcon, d'où l'œil pouvait contempler le beau spectacle de la rivière et des quais bordés par les

Tuileries. Mais elle était insensible à ce tableau, et quand elle entr'ouvrait le rideau, elle fixait longtemps et avidement ses regards sur l'avenue du Pont-Royal, que croisait dans les deux sens une foule de voitures. Souvent on voyait ses beaux yeux étinceler, quand un tilbury se montrait vers la partie la plus élevée de la chaussée; mais combien de fois fut dissipée son erreur! combien de fois, le cœur déchiré et les joues tremblantes, elle se retira de la fenêtre pour donner un libre cours à ses larmes! « Il ne reviendra pas, disait-elle, j'ai tort de l'attendre. Ne m'avoir pas vue depuis deux jours, et cette nuit, pour la première fois, n'être pas rentré! Ah! c'est pour une autre sans doute qu'il m'abandonne, une autre, une maîtresse... une coustisane peut-être... une courtisane plus heureuse que moi... plus aimée, plus belle à ses yeux! Moi, sa femme! une femme délaissée, dédaignée... Oh! quelle honte! »

Au même instant, la porte de l'hôtel s'ouvrit et une voiture entra. « C'est lui, c'est lui », s'écria-t-elle en tressaillant, car elle avait reconnu le bruit; et en même temps elle courait vers son cabinet, dont la croisée donnait sur la cour, afin de voir son mari descendre de cabriolet; mais elle sentit ses forces l'abandonner, et, toute tremblante de frayeur, elle se laissa aller sur son canapé. « S'il allait venir!... » Et la pauvre Hortense, incertaine, agitée, effrayée, aurait voulu pouvoir retarder encore ce qu'un instant auparavant elle avait tant souhaité. Elle pressait fortement ses deux bras croisés contre son sein, comme pour en contenir l'agitation violente; elle prêtait l'oreille au moindre bruit, au moindre son. Elle n'attendit pas longtemps. Des pas d'homme se firent entendre dans le salon qui précédait la chambre, et le comte d'Egmont entra chez elle.

Le comte Albert d'Egmont était un jeune homme de vingt-sept ans, qui avait quelque esprit, une tournure agréable et le ton un peu militaire, ce qu'il devait au séjour de quelques années qu'il avait fait dans les garnisons; car il avait donné sa

démission à l'époque de son mariage, afin, disait-il de consacrer tout son temps à sa chère Hortense. Quand il rentra dans l'appartement, il était assez élégamment vêtu, mais il y avait dans sa toilette je ne sais quoi de chiffonné qui annonçait une parure de la veille. Ses manières étaient lestes et dégagées, mais peut-être remarquait-on quelque affectation dans la façon assez légère dont il dit le bonjour à sa femme. Pas un mot sur le temps qu'il avait passé sans la voir ! pas une expression affectueuse ! Mais voilà un homme qui se frotte les mains, qui se promène de long en large, tout prêt à parler de la pluie et du beau temps, et remarque tout aussitôt le désordre qui règne dans l'appartement. Il ne demande pas à sa femme des nouvelles de sa santé, mais il distingue le négligé de sa toilette. Quelquefois on gronde pour éviter d'être grondé. Mais d'Egmont n'a rien à craindre ; car le dépit, la douleur, le ressentiment, la foule des pensées qui entrent à la fois et se pressent dans la tête et dans le cœur de la malheureuse Hortense l'étouffent, la suffoquent. Si elle laissait échapper une seule parole, elle fondrait aussitôt en larmes, et une femme blessée retient ses larmes devant celui qui a fait l'outrage.

« Quoi ! pas habillée encore ! en habit du matin !... à peine levée à quatre heures !... par un temps magnifique... quand tout le monde est dehors ! On se promène aux Tuileries, on est au bois, on est partout excepté dans sa chambre. Quel désordre ! bonne amie, vous avez deux femmes de chambre, et en vérité je ne sais à quoi elles vous servent. »

A cela, que répondre ? Hortense se mordait les lèvres de rage. Avoir tant souffert, tant sangloté, pour de tels remerciements ! avoir enduré, pour de si douces paroles, la longue insomnie d'une nuit affreuse ! avoir passé par toutes les angoisses de l'inquiétude ! Etre restée seule, malade, et à pleurer dans sa chambre, tandis que lui, peut-être plein d'orgueil, enivré de jouissances, allait au bras d'une autre femme se promener par la ville !

Tout en se promenant, et après un moment de silence, d'Egmont ajouta : « Bonne amie, je vous préviens que j'ai invité aujourd'hui à dîner Arthur de Rhéville, un de mes meilleurs amis, un charmant garçon, plein d'esprit et de

talent. Je veux que vous le receviez avec distinction, que vous soyez aimable. D'ailleurs, Arthur vous plaira. j'en suis sûr. Nous dînerons de bonne heure, parce que je sortirai ce soir. Ainsi, bonne amie, il faut vous habiller, faire un peu de toilette... Je vais faire avertir vos femmes. N'oubliez pas que nous dînons à cinq heures précises. »

On voit que d'Egmont y mettait des procédés ; après cela, il sortit. Hortense, laissée seule, donna un libre cours aux larmes qui la suffoquaient. Mais ce n'était plus la douleur seulement qui oppressait son âme, il y avait du dépit, un vif sentiment d'amour-propre froissé, et après l'outrage, une idée vague de sa vengeance. « En vérité, je crois qu'il a raison, et il me trace lui-même la route que j'aurais dû suivre déjà. Son M. de Rhéville, je le hais, mais il me servira. Je veux lui plaire, je veux qu'il me trouve jolie, aimable... je serai coquette, s'il le faut... Cela n'est pas bien difficile... Enfin je veux que mon mari étouffe de jalousie, et quand je le verrai, bien repentant, bien fâché, bien humilié, m'avouer ses torts à genoux et en solliciter le pardon, alors peut-être je lui pardonnerai. »

Une simple toilette d'été, fraîche et de bon goût ; des cheveux noirs bien lissés au sommet de la tête, une taille élégante, une légère pâleur qui est pleine de charmes, à la suite des chagrins de la matinée ; une main blanche, un pied mignon et une coquetterie exquise dans la voix, dans les yeux et dans la tournure, voilà plus qu'il n'en faut pour ramener un mari volage ; mais l'amour est singulièrement capricieux, et, quand il s'est une fois dissipé, il est bien rare que le cœur se laisse séduire de nouveau par les mêmes avantages. D'Egmont n'éprouve plus qu'un sentiment d'amour-propre, et, en voyant sa femme jeune et jolie entrer dans le salon, il est flatté de l'effet qu'elle produit sur le jeune Rhéville.

Le dîner fut gai. Hortense voulait être aimable ; elle fut charmante, et Arthur, qui la trouvait adorable, lui prodigua les louanges les plus délicates sur son esprit, sur sa beauté. D'Egmont parlait peu et mangeait beaucoup. Il était botté, éperonné, et prêt à monter à cheval. La conversation ayant d'abord roulé, comme il n'arrive que trop souvent, sur le beau

temps qu'il avait fait pendant la journée, Arthur demanda à M^{me} d'Egmont si elle en avait profité pour se promener.

« Non, répondit-elle, je n'ai pas quitté mon appartement. — Cela est surprenant, répliqua Arthur. — En vérité? — Vous aimez donc la solitude? — Elle me déplaît. — Ma femme est capricieuse, mon cher, dit d'Egmont. — La soirée sera belle, et si M. Arthur est libre, s'il n'est pas effrayé de mes caprices, s'il veut bien me donner le bras, je pourrai regagner ce soir le plaisir que j'ai perdu ce matin. — A merveille, s'écria d'Egmont; il me semble que vous devenez raisonnable. — Je suis libre, dit Arthur, et je suis trop heureux mille fois par votre charmante proposition pour ne pas l'accepter avec empressement. — Voilà qui est convenu. Quant à moi, bonne amie, vous savez que je suis obligé de me priver du plaisir de vous accompagner. Il faut que je monte à cheval pour une affaire importante. Vous êtes libre, ne vous apercevez pas de mon absence, et qu'elle ne trouble pas vos plaisirs. »

On épuisa différents sujets de conversation. Au dessert on parlait musique. « Je hais la musique, dit d'Egmont. — J'ai cependant vu un temps où vous l'aimiez beaucoup. — La musique militaire, peut-être... — Vous étiez un habitué des Bouffes. — Par ton, sans doute. — Un admirateur passionné de M^{me} Pasta. — Oui la Pasta était assez agréable; mais... — Puis, vous jouiez de la flûte, vous chantiez même. — Oui, j'ai soupiré la tendre romance pendant quelques mois à ma femme, peut-être, quand je lui faisais la cour... Fade! insipide! ridicule! Pour aimer la musique, il faudrait posséder un talent très-remarquable. Mais parlez-moi de la peinture. — Voilà un goût bien nouveau! dit Hortense. — Je l'ai toujours eu. La peinture! la peinture! art enchanteur! J'assiége les musées, je ne manque pas une exposition. — La musique a bien ses charmes, dit Arthur. — Oui, des sons qui se perdent dans les airs, quelques notes placées au hasard, qui se succèdent capricieusement, sans rien laisser au fond de l'âme qu'une impression vague, fugitive, un sou-

venir déjà effacé. Mais la peinture, qui fixe les objets sur la toile et les reproduit avec leurs formes et leurs couleurs; la peinture, image palpitante de la nature elle-même, qui trompe à la fois et les yeux et le cœur, qui survit à l'existence même, qui crée une seconde fois; la peinture, vive, brillante, animée, et qui est pour nous à chaque instant la source de mille émotions charmantes; la peinture doit-elle être comparée à la musique? J'aime la peinture, je l'avoue; sans posséder précisément la science de cet art enchanteur, je suis assez bon appréciateur des tableaux de nos grands maîtres; aussi je chéris les arts et les artistes, les peintres surtout. J'admire les artistes!... — Quel enthousiasme! s'écria Hortense; les passions les plus comprimées sont les plus violentes, sans doute, car jusqu'ici vous aviez assez bien dissimulé votre goût de la peinture pour que je ne m'en fusse pas aperçue. — Il y a, en effet, des passions, dit Arthur en plaisantant, dont le germe est au cœur, mais qui ne se développent que tard et soudainement. — Sans doute, sans doute, et il ne faut qu'une étincelle pour faire jaillir le feu. — Et plus de doute alors que vous n'ayez rencontré l'étincelle. — Je le pense aussi, répondit étourdiment d'Egmont. — Moi j'aime la musique, reprit Hortense. — Et je partage facilement, dit Arthur, un goût que mon séjour en Italie n'a pas peu contribué à fortifier en moi. — Mon cher, lui dit d'Egmont, quand on est de ta force, cela n'est pas surprenant. — Monsieur est musicien? — Un peu, madame. — Ne fais donc pas le modeste. Arthur, bonne amie, possède un talent du premier degré. A propos, ma femme chante aussi, mon cher Rhéville, elle ne chante pas mal... Vous devriez chanter ensemble, cela vous amuserait. »

On passa au salon, où Hortense et Arthur s'assirent au piano. D'Egmont prit le café, et, ayant vu par la fenêtre que son cheval était prêt, il s'esquiva sans bruit, laissant sa femme et le jeune de Rhéville, qui chantaient ensemble un duo italien.

D. H.

Le Gérant : A. TENNEVIN.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 18

NICOLAS GOGOL ET SON ŒUVRE, par Robert Franz.

NICOLAS GOGOL & SON ŒUVRE



NICOLAS Gogol est un satirique âpre et amer, habile à surprendre le ridicule, hardi à l'exposer ; fin observateur, quoique parfois enclin à exagérer le ridicule jusqu'à la bouffonnerie. Comme tous les satiriques, il s'attaque de préférence au laid et au triste. Il ne voit en beau ni les choses ni les hommes, s'acharne à étaler devant nos yeux la laideur humaine en général et la société russe comme un conflit d'égoïsme où tous sont légers, menteurs, corrompus, fripons, avides ; où, si tous les sujets sont voleurs, tous les juges sont à vendre ; où le czar lui-même sait que le plus sûr de ses fonctionnaires ne tiendrait pas contre une centaine de roubles.

Balzac aime les travers et les vices. Il les considère comme des forces, et, jugeant que la force est belle, il manie les bassesses, il se trouve bien dans la sottise en pleine fleur, les cent vilenies de la cupidité, du libertinage, du cynisme ; il suit avec un contentement intérieur tous les tripotages, il habite sans répugnance tous les êtres difformes qu'il met en saillie comme pièces d'élite. Le lecteur, saisi par la logique, ne se souvient plus qu'il est honnête homme, s'intéresse à Grandet, admire le baron Hulot, tressaille de plaisir lorsque Philippe Brideau, supplié par un camarade d'aller voir au lit de mort sa mère tuée par lui, par les brutalités de son ingratitude, se met à rire et s'écrie : « Eh ! que diable veux-tu que j'aie faire là ? Le seul service que puisse me rendre la bonne femme est de crever le plus tôt possible.

Je suis un vieux chameau qui se connaît en génuflexions. Ma mère veut, à propos de son dernier soupir, me tirer une dernière carotte pour mon frère. Merci ! »

Nicolas Gogol est blessé par les travers et les vices. Comme Thackeray, le satirique anglais, il hait les coquins et les imbéciles, et, comme Thackeray, cette haine, exagérée par la contemplation et armée par le malheur, le rend triste. Sa gaieté s'en ressent. Son caractère aussi.

Dans une comédie accueillie par des applaudissements unanimes, l'*Inspecteur général*, l'auteur fronde avec audace les vices de l'administration de la Russie.

Les principaux fonctionnaires d'une ville de province sont réunis chez le gouverneur (*gorodnitchii*). Il est fort ému d'une nouvelle qu'il vient de recevoir. Un inspecteur général (*revizor*), voyageant incognito, doit arriver sous peu dans la ville pour examiner la conduite des employés du gouvernement. L'avis alarme grands et petits, qui tous volent à l'envi. Le gouverneur, dont la conscience est la plus chargée, les avertit de se mettre en mesure pour qu'à son arrivée l'inspecteur général trouve les choses comme le gouvernement le désire.

« Vous, monsieur le directeur de l'hospice, vos malades sont sales comme des forgerons ; l'hôpital n'est pas tenu. Il faudrait aussi vous arranger pour qu'il y eût moins de malades ; autrement, on ne manquera pas de dire que c'est la faute de l'administration. »

Le directeur, qui met dans sa poche l'argent de la pharmacie, déclare qu'il est

prêt à recevoir l'inspecteur : « A quoi bon se creuser la tête pour faire des ordonnances de drogues qui coûtent très-cher, pour le premier venu? L'homme est un être simplement organisé : s'il meurt, il meurt; s'il guérit, il guérit. D'ailleurs, notre médecin allemand a trop de peine à s'entendre avec les malades, car il ne sait pas le russe.

« *Le Gouverneur.* — Vous, monsieur le juge, je vois avec peine que vous mettez vos oies dans la salle des Pas-Perdus; et puis, vous avez trop le goût de la chasse, vous vous laissez faire des cadeaux de chiens par les plaideurs.

« *Le Juge.* — Et vous-même, vous vous laissez bien donner des pelisses de 500 roubles.

« *Le Gouverneur (avec colère).* — C'est bon; mais savez-vous pourquoi vous vous laissez faire des cadeaux de chiens? C'est parce que vous ne croyez pas en Dieu. Vous n'allez jamais à l'église, tandis que moi je vais à la messe tous les dimanches. Quand vous vous mettez à parler de la manière dont le monde s'est fait, vous me faites dresser les cheveux sur la tête »

Ici, le gouverneur tire à part le directeur des postes et lui insinue, avec force ménagements, qu'en ouvrant avec adresse les lettres qui viennent de Pétersbourg, on pourrait peut-être savoir le jour où arrivera cet inspecteur redouté. Il doit y avoir des instruments pour cela.

« *Le Directeur des postes.* — Ne vous mettez pas en peine. Moi, je décachette toutes les lettres seulement pour voir ce qu'il y a dedans. Voulez-vous voir celle-ci, qu'un lieutenant écrit à un de ses amis pour lui faire part de ses bonnes fortunes?

Entrent Petr Ivanovitch Dobtchinski et Petr Ivanovitch Bobtchinski, deux de ces oisifs de petite ville russe, la physionomie niaise, le regard vide, le sourire stupide, bavards comme tous les oisifs, et qui, se coupant la parole à chaque moment, racontent avec mille détails interminables qu'un jeune homme, avec un passe-port de Pétersbourg pour Saratof, loge à l'hôtel depuis plusieurs jours. Il a l'air très-curieux, examinant tout; ne paye rien à l'auberge. Effroi du cénacle.

« *Le Gouverneur.* — Ah! mon Dieu! c'est fait de nous, misérables pécheurs. Et moi qui la semaine dernière ai fait fouetter la

femme d'un sous-officier (1)! Et les prisonniers qui n'ont pas eu leurs rations! Et les rues qui n'ont pas été balayées! Et les cabarets en plein vent!... Vite, vite, qu'on me donne mon chapeau neuf et mon épée... Ah! ces maudits marchands qui m'ont dénoncé! (A un inspecteur de police.) Toi, va-t'en tout de suite prendre les dizainiers,.. Mon Dieu! quel fourreau usé! Et ce coquin de chapelier qui le voit tout usé, et qui ne m'en apporte pas un autre! — Ah! scélérats de marchands!... Ah! drôles! Je suis sûr qu'ils ont déjà leurs plaintes par écrit, et que les suppliques vont sortir de dessous les pavés. Voyons! qu'ils empoignent chacun une rue... La peste de la rue! Je te dis de dire aux dizainiers qu'ils empoignent chacun un balai, et qu'ils nettoient comme il faut la rue qui va de l'hôtel ici. Entends-tu? de la propreté... Ah! écoute, je te connais, toi. Tu fais le bon apôtre, mais tu fourres des cuillers d'argent dans tes bottes. Qu'as-tu fait chez le marchand Tcherniaief? Il t'a donné deux archines de drap pour te faire un uniforme, et tu as gardé la pièce de drap. Tu voles trop pour ta place (2)... Vous allez planter des jalons dans l'enclos, près du bottier, comme si on allait y faire des constructions. Des constructions, voyez-vous, il n'y a rien qui témoigne plus de l'activité de l'administration. — Ah! mon Dieu! moi qui oublie qu'on a jeté dans l'enclos plus de quarante tombereaux d'ordures! La sale ville! — Et si l'inspecteur vous demandait : « Est-on content ici? » vous répondriez : « Oui, monsieur, tout le monde est content. » — A ceux qui auraient du mécontentement, je me charge de leur en donner quand il sera parti... Ah! Seigneur, aie pitié de nous! Si tu fais que je me tire de ses griffes, je te donnerai un cierge comme personne ne t'en a encore donné. Je ferai payer trois pouds de cire à chacun de ces coquins de marchands! »

Au second acte, on apprend que le voyageur qui trouble ainsi les fonctionnaires de la petite ville, le prétendu inspecteur général, est un petit employé en congé, nommé Khlestakof, joueur, débauché, qui

(1) Une femme libre ne peut être soumise à un châtement corporel.

(2) *Ty nie po tchinou berech.* Ce mot, d'un grand comique, est devenu proverbe en Russie.

a perdu son argent au jeu. Il ne sait comment sortir de l'auberge où il est descendu. L'hôte lui a coupé le crédit et le menace du gouverneur. Khlestakof a essayé de dîner en marchandant de l'esturgeon salé dont il goûte un morceau dans chaque boutique; mais son estomac ne s'accommode point de ces palliatifs. Sa blague aussi est vide. Il s'emporte contre le garçon, puis le cajole et obtient la soupe et le bouilli. Il est en train de dévorer lorsqu'on annonce M. le gouverneur. Il s' imagine que l'hôte a porté plainte et qu'on vient le chercher pour le conduire en prison. Il se propose de faire grand bruit, et d'abord il commence à se plaindre :

«*Khlestakof*.—C'est une horreur de la part du maître de l'auberge! Il me donne du bœuf dur comme une savate... de la soupe... le diable sait de quelle lavasse on l'a faite! J'ai été obligé de la jeter par la fenêtre... Il me fait mourir de faim... Son thé est fabuleux : il sent le poisson, non pas le thé.

«*Le Gouverneur* (très-timidement).—J'en suis désolé, monsieur; le bœuf est cependant fort bon, ici. Les bouchers sont gens de bien... Permettez-moi de vous proposer un autre logement.

«*Khlestakof*.—Non pas, non pas! Je sais bien ce que vous voulez dire avec votre logement : c'est la prison; mais vous verrez mon passe-port, je suis fonctionnaire public... Vous n'oserez pas... je me plaindrai.

«*Le Gouverneur* (à part).—Hélas! il sait tout! Comme il est en colère! Ces maudits marchands lui auront tout dit.

«*Khlestakof* (s'enhardissant).—Le ministre me connaît... Je n'irai pas!... Non, parbleu! vous ne me faites pas peur avec votre gouvernement!

«*Le Gouverneur*.—De grâce, monsieur, ne me perdez pas! J'ai une femme et des enfants!

«*Khlestakof*.—Je m'en moque pas mal! Voyez la belle raison : parce qu'il a une femme et des enfants, il faut que j'aie en prison!

«*Le Gouverneur*.—Manque d'expérience de ma part, monsieur, voilà tout. Et la place rapporte si peu! Les appointements ne payent pas le thé et le sucre. Les profits, s'il y en a, vraies misères! de petits ca-

deaux pour la table et une couple d'habits... Quant à la soi-disant femme de sous-officier qui faisait le commerce, et que j'aurais fait fouetter, c'est une calomnie! c'est une invention de mes ennemis, qui ne respirent que ma perte.

«*Khlestakof* (étonné).—Je ne sais pas pourquoi vous me parlez de vos ennemis et de la femme de ce sous-officier. Je ne la connais pas, je ne me soucie pas de ses affaires; mais vous ne vous aviseriez pas apparemment de me faire fouetter, moi, hein?... Je payerai plus tard... quand j'aurai de l'argent. Maintenant je n'en ai pas; je me trouve par hasard sans un kopeck.

«*Le Gouverneur*.—Si vous avez besoin d'argent comme de toute autre chose, veuillez disposer de moi, monsieur... Mon devoir est d'aider les voyageurs.

«*Khlestakof*.—Vous auriez l'obligeance de m'en prêter... je vous le rendrai tout de suite. Il ne me faudrait que deux cents roubles pour payer l'hôtel et retourner chez moi. Une fois chez moi, je vous renverrai aussitôt votre argent.

«*Le Gouverneur* (lui donnant des billets).—Mon Dieu, monsieur, je suis trop heureux de pouvoir vous les offrir. Voici deux cents roubles; ne prenez pas la peine de les compter.

«*Khlestakof*.—Mille remerciements... Je vois que vous êtes un galant homme. Je m'en étais toujours douté.

«*Le Gouverneur* (à part).—Loué soit Dieu! il prend l'argent. Nous allons être bien ensemble. Au lieu de 200 roubles, je lui en ai donné 400.

Au troisième acte, on se trouve dans la maison du gouverneur, qui a ordonné à tous de respecter l'incognito de l'inspecteur général, mais de le traiter comme un étranger de distinction. La femme et la fille du gouverneur attendent en grande toilette, l'hôte illustre. Il arrive, escorté de tous les employés de la ville, après un dîner magnifique que vient de lui donner le directeur de l'hospice.

Un salon chez le Gouverneur. *Khlestakof*, en pointe de vin; *le Gouverneur*; *Anna Andreievna*, femme du Gouverneur; *Maria Antonovna*, sa fille; *les Employés*.

«*Le Gouverneur*.—Permettez-moi de

vous présenter ma famille, ma femme et ma fille.

«*Khlestakof*. — C'est un grand bonheur pour moi, madame, d'avoir celui de vous voir dans votre famille.

«*Anna Andreievna*. — C'en est un bien plus grand pour nous de voir une personne si distinguée.

«*Khlestakof*. — Pardonnez-moi, madame, tout le bonheur est pour moi.

«*Anna*. — Vous êtes trop aimable, monsieur. Prenez donc la peine de vous asseoir.

«*Khlestakof*. — C'est déjà assez de bonheur, madame, d'être debout auprès de vous... Mais, puisque vous l'exigez... je m'assois. C'est un grand bonheur pour moi, madame, d'être assis auprès de vous.

«*Anna*. — Pardonnez-moi, monsieur; je n'ai pas la vanité de croire... Je pense, monsieur, que, venant de quitter la capitale, cette petite excursion vous a paru bien... monotone.

«*Khlestakof* (mêlant du français à son russe). — Monotone, c'est le mot. Voyez-vous, habitué à vivre dans le grand monde... et se trouver tout d'un coup sur une grande route... de sales auberges... de la grossièreté... de mauvaises façons... Si l'on ne faisait pas de temps en temps des rencontres comme celle-ci... Oh! cela dédommage de tout. (Il prend des attitudes.)

«*Anna*. — En effet, comme ce doit être désagréable pour un homme comme vous?

«*Khlestakof*. — Pardon, madame; rien de plus agréable comme ce moment-ci.

«*Anna*. — Oh! vous me faites trop d'honneur. Je ne le mérite pas.

«*Khlestakof*. — Comment donc, madame, vous ne le méritez pas! Vous le méritez.

«*Anna*. — Je vis dans la solitude de la campagne.

«*Khlestakof*. — Oui; mais la campagne a ses collines, ses ruisseaux... C'est vrai qu'après tout cela ne vaut pas Pétersbourg! Ah! Pétersbourg! C'est là qu'on vit! Vous croyez peut-être que je suis tout bonnement expéditionnaire dans un bureau. Non, le chef de division est avec moi dans les meilleurs termes. Il me frappe sur l'épaule et me dit : « Allons, mon brave, dînes-tu avec moi? » Je vais

au bureau pour deux minutes seulement, pour dire : — Ça comme ça, et ça comme ça. Il y a un employé pour les écritures, un pilier de bureau; avec sa plume, il écrit, tr, tr, tr... On voudrait bien me faire assesseur de collège, oui; mais à quoi bon? Et le garçon de bureau est là sur l'escalier qui court après moi : « Ah! Ivan Alexandrovitch, dit-il, permettez que je donne un coup de brosse à vos bottes. — Eh bien! Messieurs, vous êtes debout? Asseyez-vous donc.

«*Le Gouverneur*. — Nous sommes à notre place; nous connaissons notre rang.

«*Le Directeur de l'Hospice*. — Nous devons rester debout.

«*Le Recteur*. — Ne faites pas attention.

«*Khlestakof*. — Point d'étiquette, messieurs. Asseyez-vous, je vous en prie, sans distinction de rangs... Moi, je fais tous mes efforts pour glisser partout sans qu'on me remarque. Mais que voulez-vous? Je ne sais comment cela se fait. Je ne puis être incognito nulle part. Partout où je vais on dit : « Ah! dit-on, voilà Ivan Alexandrovitch. » Oui, une fois, figurez-vous qu'on m'a pris pour le commandant en chef. La sentinelle a crié aux armes, les soldats sont sortis du poste. L'officier, qui était une de mes connaissances, me dit après : « Tiens, dit-il, mon cher, nous t'avons pris pour le commandant en chef. »

«*Anna*. — En vérité.

«*Khlestakof*. — Les petites actrices me connaissent comme le loup blanc... Je vois souvent les vaudevilles... et les gens de lettres. Je suis à tu et à toi avec Pouchkine. Quelquefois, je lui dis comme cela : « Eh bien! mon cher Pouchkine, qu'est-ce que nous faisons? » — « Eh bien! qu'il me répond, euh..., euh... » — C'est un grand original.

«*Anna*. — Ah! vous écrivez aussi. Comme ce doit être amusant d'être auteur? Probablement que vous travaillez aussi pour les journaux?

«*Khlestakof*. — Mon Dieu, oui. Il faut bien y mettre quelque chose. C'est moi qui ai fait *Le Mariage de Figaro*, *Robert le Diable*, *Norma*... J'oublie les titres. ma foi... Oh! je ne fais cela qu'à l'occasion. Je ne voulais pas écrire, et puis les directeurs de théâtre viennent; ils me disent : « Voyons, mon cher, écrivez-nous donc

quelque chose.» Je réfléchis un instant, et puis je dis : « Allons, voyons ! » Je m'y mets pendant une soirée et voilà la chose bâclée. J'ai, comme cela, une facilité vraiment singulière. Tout ce qui a paru sous le nom de baron de Brambeus, la *Frégate l'Espérance*, le *Télégraphe de Moscou*... tout cela est de votre serviteur.

« Anna. — Vraiment ! Brambeus, c'est vous ? »

« Khlestakof. — Mon Dieu, oui. Je leur corrige leurs vers à tous. Smidrine me donne pour cela 40,000 roubles.

« Anna. — Eh ! dites-moi, est-ce que c'est de vous, *Jourii Miloslavski* ? »

« Khlestakof. — Oui, c'est de moi.

« Anna. — Je m'en étais bien doutée.

« Maria Antonovna. — Mais, maman, il y a sur le titre que c'est de M. Zakoskine.

« Anna. — Eh bien ! j'en étais sûre. La voilà qui veut encore disputer !

« Khlestakof. — Oui, c'est vrai, c'est de Zagoskine. C'est un autre *Jourii Miloslavski* qui est de moi.

« Anna. — C'est celui-là que j'ai lu.

« Khlestakof. — Moi, je l'avoue, la littérature c'est mon élément. Ma maison est la première de Saint-Pétersbourg. On se dit : « Voilà la maison d'Ivan Alexandrovitch. » Faites-moi la grâce, messieurs, si vous venez à Pétersbourg, je vous en prie, venez chez moi. Je donne aussi des bals.

« Anna. — Je suis sûre que vos bals sont charmants et d'un goût exquis.

« Khlestakof. — Oh ! tout simples ; il ne faut pas en parler. Sur la table, par exemple, un melon d'eau... un melon d'eau de 600 roubles. On m'envoie la soupe dans une casserole, de Paris, par le chemin de fer. On lève le couvercle... une vapeur ? il n'y a rien de semblable au monde. Je vais au bal tous les jours, et puis nous faisons notre whist, le ministre des affaires étrangères, l'ambassadeur de France, l'ambassadeur d'Allemagne et moi, et là, alors, nous nous exterminons... on ne s'en fait pas une idée... on revient éreinté... On grimpe à son quatrième étage, on n'a que la force de dire à sa bonne : « Voyons, Mavrouchka, ma robe de chambre. »... Qu'est-ce que je dis donc ?... J'oubliais que je demeure au premier... J'ai un escalier

chez moi qui... C'est une curiosité de venir dans mon antichambre quand je me lève. Des comtes, des princes sont là à s'étouffer... On dirait des bourdons... on n'entend que brr, brr, brr... Une fois le ministre... (le Gouverneur et les employés se lèvent avec effroi.) On me met sur mes paquets : « A son excellence... » Une fois j'ai fait le ministère. C'est drôle : tenez, le directeur s'en va ; où est-il ? on ne sait pas. Alors, naturellement, on se dit : « Qui est-ce qui va faire la place ? » Il y avait là des généraux qui avaient bonne envie de s'y mettre ; mais on essaye, et puis on trouve que c'est difficile. On croit d'abord que c'est tout simple, et puis quand on y est... le diable emporte ! on ne sait comment s'y prendre. Alors on retombe sur moi. Voilà des courriers en mouvement, des courriers, des courriers... Figurez-vous trente-cinq mille courriers ! Quelle situation, hein ? — « Ivan Alexandrovitch, venez donc faire aller le ministère. » Moi, je vous l'avouerai, cela ne m'amusait guère. Je viens en robe de chambre... Je voulais refuser... et puis j'ai craint que cela n'arrivât à l'empereur... et puis pour mes états de service... Eh bien ! messieurs, leur dis-je, je prends la mission, je la prends, que je dis comme cela... seulement... avec moi qu'on marche droit,, qu'on ne m'échauffe pas les oreilles ! ou bien... Là-dessus, je vais au ministère... C'était comme un tremblement de terre... Tout tremblait comme la feuille. (Le Gouverneur et les employés tremblent de peur. Khlestakof continue en s'échauffant.) Oh ! je ne plaisante pas... Je leur ai donné à tous un galop !... C'est que le conseil d'Etat a peur de moi... Pourquoi ? C'est que je suis comme cela. (S'assoupissant par degrés.) Je ne ménage personne, moi. Je leur parle à tous... Je me connais, je me connais bien. Je suis toujours comme cela... je vais à la cour tous les jours. Demain, peut être, on me fera feldmar... (Il chancelle et manque de tomber. Les employés le retiennent avec toutes les marques du plus grand respect.)

« Le Gouverneur, tremblant de tous ses membres. — Vo... vo... vo... »

« Khlestakof. — Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Le Gouverneur. — Vo... vo... vo... »

« Khlestakof. — Je ne comprends pas. Qu'est-ce que ce galimatias ? »

«*Le Gouverneur.* — Vo... vo... Exee... Votre Excellence... vous plairait-il de reposer?... Il y a dans votre chambre tout ce qu'il faut.

«*Khlestakof.* — Quelle bêtise, reposer! Ah! pardon. Oui, je suis prêt à reposer... Je suis très-satisfait... satisfait... Votre déjeuner, messieurs... Me voilà, me voilà... Fameux poisson! fameux poisson! (Il sort.) »

Cependant, les fonctionnaires du district doutent que M. l'inspecteur général soit homme à se laisser gagner par un dîner. Ils veulent lui offrir de l'argent, lui députent à cet effet le plus hardi de la bande. L'envoyé ne sait comment faire; il avance la main, la retire, terrifié, sachant qu'il risque de faire le voyage de Sibérie, si par hasard l'inspecteur est un homme d'honneur. Finalement, il laisse tomber à terre le billet de banque. Khlestakof le ramasse et demande à l'emprunter. Tous les fonctionnaires défilent l'un après l'autre, en grand uniforme et munis de billets de banque. Voici la plus courte des scènes qui suivent et qui se varient heureusement par le contraste des caractères. Le recteur du collège, homme très-timide, entre en tremblant et se heurte contre le seuil. Une voix se fait entendre : — « Allons, n'ayez pas peur. »

«*Le Recteur.* — Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous offrir l'hommage de mon respect. Je suis le recteur de l'Académie, conseiller titulaire, Khlepof.

«*Khlestakof.* — Soyez le bienvenu. Asseyez-vous donc. Voulez-vous un cigare ?

«*Le Recteur* (à part). — Que faire, mon Dieu! Prendre on refuser...

«*Khlestakof.* — Prenez, prenez. Ils ne sont pas mauvais. C'est vrai que ce n'est pas comme les cigares qu'on a à Pétersbourg. Là, voyez-vous, petit papa, j'en fumais à 25 roubles le cent. On s'en léchait les babines. Voilà du feu. Allumez-vous. Qu'est-ce que vous faites donc? Ce n'est pas là le bon bout.

«*Le Recteur* laisse tomber le cigare. — (A part.) Le diable emporte! maudite timidité!

«*Khlestakof.* — A ce que e vois, vous n'êtes pas fumeur. Moi, je l'avoue, c'est là mon faible... et les dames aussi. Et vous? hein? qu'aimez-vous le mieux, les brunes

ou les blondes? (Le recteur, stupéfait, ne répond rien.) Là, franchement, lesquelles préférez-vous?

«*Le Recteur.* — Je... je n'ose...

«*Khlestakof.* — Non, point de défaite. Je veux absolument savoir votre goût.

«*Le Recteur.* — Oserai-je?... exprimer... (A part.) La tête me tourne. Je ne sais ce que je dis.

«*Khlestakof.* — Vous ne voulez pas le dire? Je parie que quelque brunette vous a pris dans ses filets. Ah! vous rougissez? J'ai deviné, à ce qu'il paraît. Pourquoi donc ne parlez-vous pas?

«*Le Recteur.* — Excusez ma timidité, monsi... monseig... Votre Ex... (A part.) Ah! maudite langue, qu'es-tu devenue?

«*Khlestakof.* — Vous êtes timide? Eh bien! tenez, c'est que j'ai dans les yeux quelque chose qui impose, en effet. Au moins, je sais bien qu'il n'y a pas une demoiselle qui résiste à mon regard. Pas vrai ?

«*Le Recteur.* — Assurément.

«*Khlestakof.* — Il m'arrive l'aventure la plus étrange... J'ai été retenu dans mon voyage... si bien... Pourriez-vous, par hasard, me prêter 300 roubles?

«*Le Recteur*, lui remettant les billets de banque. — Voici, voici!

«*Khlestakof.* — Infiniment obligé.

«*Le Recteur.* — Je n'ose abuser plus longtemps de vos moments précieux. (A part.) Grâce au ciel, il n'a pas visité les classes! (Il sort en courant.) »

Khlestakof continue d'empocher force roubles. Il fait la cour à la fille du gouverneur, se fiance même avec cette dernière, et le gouverneur est enchanté d'avoir pour gendre un homme qui a écrit *Norma*, *Robert le Diable*, qui signe : baron de Brambeus, qui terrifie le conseil d'Etat, et à qui l'on expédie trente-cinq mille courriers pour lui faire faire le ministère.

Cependant, Khlestakof, conseillé par un valet prudent, se détermine à gagner au pied. On charge la voiture, tandis que le faux inspecteur reçoit les dernières visites. Ce sont d'abord des marchands qui viennent se plaindre du gouverneur, et qui entrent portant des pains de sucre et des bouteilles d'eau-de-vie.

« *Un Marchand.* — Nous venons battre du front contre le gouverneur. Jamais, monseigneur, on ne vit son pareil. Ses iniquités sont si nombreuses, qu'on ne saurait les écrire toutes. Ce qu'il fait, on est épouvanté de le dire. Il nous abîme de soldats à loger; on n'a plus qu'à se pendre. Il vous prend par la barbe et vous dit : « Chien de Tartare ! » Hélas ! mon Dieu ! si on lui avait manqué en quoi que ce soit ; mais nous sommes des gens d'ordre et soumis aux lois. Chacun de nous lui donne une couple d'habits, comme de juste, pour son épouse et sa demoiselle. Nous n'avons rien à dire là contre. Mais, vois-tu, ce n'est rien que cela ! Il vient à la boutique. Hélas ! hélas ! tout ce qui lui tombe sous la main, il l'emporte. Il voit une pièce de drap : « Ah ! mon cher, dit-il, voilà du beau petit drap ; porte cela chez moi. » Que faire ? il faut bien les lui apporter, et des pièces de cinquante archines !

« *Khlestakof.* — C'est-à-dire que c'est un coquin.

« *Le Marchand.* — Hélas ! mon Dieu ! personne ne se souvient d'avoir vu son pareil. Quand il vient chez vous, il vous emporte toute votre boutique. Et encore, ce n'est pas assez pour lui de prendre ce qu'il y a de fin, il empoche jusqu'aux cochonneries. Des pruneaux, parlant par respect, qui, depuis six ans, sont dans le tonneau, que mon garçon qui tient ma boutique ne mangerait pas, lui, il en bourre ses poches à pleines poignées. Son jour de nom, c'est la Saint-Antoine, et ce jour-là c'est encore plus fort, il lui faut tout, même ce dont il n'a que faire. Non, il dit toujours : Encore ! Il dit en outre que la Saint-Onuphre c'est encore son jour de nom, et il faut lui souhaiter la Saint-Onuphre.

« *Khlestakof.* — C'est tout bonnement un voleur.

« *Le Marchand.* — Si l'on s'avise de lui tenir tête, il vous enverra tout un régiment à loger. Il vous dit de venir lui parler. Bon : puis il ferme la porte. « Mon cher, dit-il, je ne peux pas te faire donner la bastonnade, ni te mettre à la question, puisque la loi ne le permet pas : mais, mon cher, vois-tu, je te ferai avaler tant de couleuvres, qu'à la fin je te rendrai souple comme un gant. »

« *Khlestakof.* — Quel coquin ! Il y a de quoi le faire aller en Sibérie.

« *Le Marchand.* — Monseigneur, faisons ce que tu voudras ; tout sera bien, pourvu que tu le fasses aller autre part. Notre père, ne dédaigne pas notre pain et notre sel. Nous t'offrons nos hommages avec ce sucre et cette eau-de-vie.

« *Khlestakof.* — Vous n'y pensez pas, mes amis, je n'accepte de cadeaux de personne ; mais, par exemple, si, entre nous, vous pouviez me prêter 300 roubles, ce serait une autre affaire. Je puis bien emprunter.

« *Les Marchands.* — De grand cœur, notre père. 300 roubles ! Qu'est-ce que cela ? Prends-en 500, et sois-nous en aide !

« *Khlestakof.* — Vous le voulez, je les prends. C'est une dette sacrée pour moi.

« *Les Marchands,* lui présentant les billets sur un plateau d'argent. — Prends au moins ce plateau.

« *Khlestakof.* — Passe pour le plateau.

« *Les Marchands,* se prosternant. — Prends encore le sucre avec.

« *Khlestakof.* — Oh ! jamais ! Point de cadeaux !

« *Le valet.* — Monseigneur, pourquoi ne pas prendre cela ? En voyage tout sert. Allons, voyons les pains de sucre et l'eau-de-vie. Qu'est-ce que cela encore ? De la ficelle. Donnez-moi cette ficelle. Cela peut servir en route. On rattache tout avec de la ficelle.

(Deux femmes succèdent aux marchands. Elles se jettent à genoux.)

« *Khlestakof.* — Levez-vous. Qu'une seule parle à la fois. Toi, que demandes-tu ?

« *Première femme.* — Je demande miséricorde. Je frappe la terre du front contre le gouverneur. Que le Seigneur l'accable de tous ses maux, lui et ses enfants, oui, ce gredin-là, ses oncles et ses tantes, et que rien ne leur profite. Il a fait raser la tête à mon mari pour qu'il fut soldat (1), quoique ce ne fut pas notre tour, le gredin ! Et la loi le défend, il est marié.

« *Khlestakof.* — Comment cela se peut-il ?

(1) Les paysans russes portent les cheveux longs. Lorsqu'un homme est désigné pour être soldat, on lui rase le devant de la tête afin qu'il ne puisse s'échapper.

«*Première femme.*—Il l'a fait, le gredin, il l'a fait. Que Dieu le frappe en ce monde et dans l'autre! S'il a une tante, que tout aille de travers chez elle. Si son père vit encore, qu'il crève, la canaille, ou qu'il étrange à tout jamais, le gredin qu'il est. C'était le tour au fils du tailleur, outre que c'est un ivrogne; mais les parents, qui sont riches, ont donné un cadeau. Pour lors, cela tombait au fils de la Pantaleïef, une marchande d'ici, mais la Pantaleïef alors a envoyé à madame son épouse trois pièces de toile. Alors on est tombé sur moi. Qu'as-tu affaire de ton mari, qu'il m'a dit, il ne te sert à rien? — Possible, que je dis, mais qu'il me serve ou qu'il ne me serve pas, c'est mon affaire... Quel gredin! il dit, ce voleur! Il dit: S'il n'a pas volé, c'est égal, qu'il dit, il volera. Pour lors, l'année suivante, on le prend pour un conscrit. Il me laisse sans mari, le gredin! Je suis une pauvre femme! Maudit vaurien! puisse toute ta lignée ne plus voir le jour du bon Dieu, et s'il a une belle-mère, que sa belle-mère...

«*Khlestakof.*—C'est bon, c'est bon, ma petite mère. Il payera tout cela.— Et toi, que veux-tu?

«*Deuxième femme.*—Je viens, mon petit père, frapper le front contre...

«*Khlestakof.*—Dépêche; de quoi s'agit-il?

«*Deuxième femme.*—Du fouet, mon père.

«*Khlestakof.*— Comment cela?

«*Deuxième femme.*— Par erreur, mon petit père. Nos femmes se sont disputées au marché. La police est venue, on m'empoigne, et ils ont fait un rapport, que j'en ai été deux jours sans pouvoir m'asseoir.

«*Khlestakof.*—Que veux-tu que j'y fasse?

«*Deuxième femme.*—Il y a bien quelque chose à y faire. Ordonne qu'à cause de l'erreur il me paye une indemnité; je ne la refuserai pas, et un peu d'argent m'arrangerait fort au jour d'aujourd'hui.»

Au cinquième acte, Khlestakof est parti. Le gouverneur rêve grades et dignités que son futur gendre ne peut manquer de lui procurer, lorsque le directeur des postes, qui a conservé l'habitude d'ouvrir les lettres, en apporte une que Khlestakof écrit à un de ses amis. Il raconte son aventure et persifle ses dupes. Le gouverneur rassemble à la hâte tous ses fonctionnaires, et la lettre est lue devant tous.

Chacun y trouva son paquet. Entre un gendarme, annonçant que le véritable inspecteur est arrivé et qu'il mande ces messieurs. La toile tombe sur le tableau général de tous ces coquins volés qui se lamentent à la perspective des destitutions ou de nouveaux billets de banque à donner.

Autre satire, non moins violente que *l'Inspecteur général*, le roman de Nicolas Gogol : *Les Ames mortes*.

En Russie, la fortune d'un propriétaire s'estime par le nombre de paysans qu'il possède. On les appelle des *âmes*, mais ce mot s'applique aux mâles seulement. Ne comptent point les femmes et les petits enfants. Or, le propriétaire paye pour chaque âme une contribution au trésor impérial. Comme les recensements n'ont lieu qu'à des intervalles très-éloignés, à chaque moment l'un paye pour ses *âmes mortes*, l'autre ne paye pas pour ses âmes vivantes.

Dans le roman de Gogol, un M. Tchitchikof, être insignifiant, arrivé dans une ville de province où le désœuvrement général se jette sur les étrangers comme sur uneproie. Tchitchikof fait sa visite aux autorités, se fait présenter aux notables; il est poli, aimable, s'inonde de thé, se bourre de gâteaux, joue au whist et perd de fort bonne grâce. Invité et recherché partout, il ne parle ni de son rang, ni de sa fortune, mais on devine qu'il a occupé un emploi élevé et qu'il a un capital dont il cherche le placement. Bientôt il connaît tout le district, fait une tournée de dîners dans les châteaux. Et chez tous les gentilshommes campagnards, au dessert, après le vin de Champagne, il hasarde timidement cette question : N'y a-t-il pas eu une épidémie chez vous dernièrement? N'avez-vous pas perdu des âmes? Les gentilshommes de se plaindre. — J'en ai perdu dix. — J'en ai perdu trente. — J'en ai perdu aussi pour lesquelles il me faut payer cher. — Eh bien, dit Tchitchikof, voulez-vous me les vendre?

Immense surprise, comme on pense. Le marché se fait cependant, et après tous ces dîners, le voyageur se trouve à la tête d'un millier d'âmes pour lesquelles il se fait donner quittance, et paye les droits d'enregistrement comme si elles étaient vivantes.

La considération de Tchitchikof s'en augmente. Un homme qui, dans une se-

maine, achète mille âmes, doit être un bon parti. Les demoiselles à marier mettent des robes blanches avec une profusion de rubans bleus, les mamans lui font des avances. Il va faire un choix, lorsque dans un bal un de ses clients, à moitié ivre, lui demande de façon à être entendu de tout le monde pourquoi il achète des *âmes mortes*. Personne ne s'explique trop le mal qu'il y a à acheter des *âmes mortes*, néanmoins cela scandalise tout le monde. Tchitchikof s'esquive, et l'auteur nous apprend que le plan de l'aventurier était de soutirer au conseil de tutelle qui avance des fonds, à raison de 200 roubles par paysan, — de soutirer à ce conseil de tutelle 200,000 roubles, en justifiant qu'il possède un millier de paysans.

Gogol n'a pas inventé son Tchitchikof. On a essayé de toutes les friponneries en Russie, et il s'est même fait avec tant de succès plusieurs spéculations sur les âmes mortes, que le gouvernement a dû prendre des mesures législatives pour en éviter le renouvellement.

Les détails de mœurs qui abondent dans le roman de Gogol, les portraits, sont tracés de main de maître. Le gentilhomme vaniteux qui fait cadeau de ses âmes mortes, l'avare qui en débat le prix, le joueur qui les joue au lansquenet, autant de médailles frappées au coin de la vérité la plus nette et la plus vigoureuse.

Voici une scène où Tchitchikof, surpris la nuit par un orage, égaré par un cocher ivre, est forcé de demander l'hospitalité dans une maison appartenant à une vieille dame veuve nommée Korobotchka, qui fait valoir elle-même sa propriété. On le reçoit très-bien, on lui fait un lit haut comme une montagne dans la pièce d'honneur de la maison. Le lendemain matin, discussion entre Tchitchikof et son hôtesse au sujet des âmes mortes.

— Vous avez là une jolie propriété, *matouchka* (petite mère). Combien de paysans?

— Des paysans, mon petit père, dans les environs de quatre-vingt; mais, mon Dieu, que les temps sont durs! L'année dernière, nous avons eu une récolte si mauvaise! Que le bon Dieu ait pitié de nous!

— Pourtant vos hommes ont l'air de gaillards solides, les chaumières ont bonne

façon... Me permettez-vous de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?...

— Madame Korobotchka. Feu mon mari était secrétaire de collège.

— Très-humble serviteur. Et votre nom et celui de monsieur votre père?

— Nastasie Petrovna.

— Nastasie Petrovna, beau nom! Moi, j'ai une tante, sœur de ma mère, qui s'appelle Nastasie Petrovna.

— Et vous, monsieur? vous êtes bien... comme cela... assesseur?

— Non, ma petite mère, répondit Tchitchikof en souriant; je ne suis pas assesseur, nous voyageons pour nos petites affaires.

— Ah! alors vous venez pour des achats? Oh! que je suis fâchée d'avoir vendu mon miel à des marchands, et si bon marché encore! Je suis sûre qu'avec vous, nous nous serions bien arrangés.

— Non pas. Je ne fais pas dans les miels.

— Dans quoi donc? Dans les chanvres, peut-être. Ma foi, je n'en ai pas gros à cette heure. Un demi-poud en tout.

— Non, petite maman; je suis dans une autre partie. Dites-moi donc, il est bien mort du monde chez vous?

— Hélas! mon petit père, dix-huit hommes, dit la vieille dame en soupirant. Et de si bonnes gens! Tous gens de métier. C'est vrai qu'il m'est venu des enfants. Mais qu'est-ce que cela fait?... On vous fait un compte... l'assesseur arrive. Faut payer, qu'il dit; oui, payer pour les âmes. Un homme vous meurt. Bon, vous payez toujours comme s'il était vivant. Tenez, pas plus tard que la semaine passée, voilà mon maréchal qui se brûle. Un garçon si habile, et qui entendait la serrurerie encore!

— Vous avez eu un incendie?

— Le bon Dieu nous en préserve! Un incendie! c'est encore pire. Il s'est brûlé, mon cher papa. C'est en dedans de lui, je ne sais quoi, qui s'est allumé. Il buvait toujours. Il est sorti de lui comme une petite flamme bleue... Et il se consumait, se consumait... Il noircissait comme un charbon... Un maréchal qui était si habile! Et maintenant, comment sortir de chez moi? comment faire pour ferrer les chevaux?

— Que voulez-vous ma petite mère? dit Tchitchikof en soupirant. C'est la volonté

de Dieu ! Il n'y a rien à dire contre la sagesse de la Providence... Dites donc, Nastasia Petrovna, si vous me les cédiez ?

— Quoi donc, papa ?

— Ceux-là qui sont morts.

— Et comment vous les céder ?

— Rien de plus simple. Vendez-les moi, si vous voulez ; je vous en donnerai, de l'argent.

— Comment ? que me dites-vous là ? Est-ce que par hasard vous voudriez les déterrer ?

Tchitchikof s'aperçut que la vieille dame était lente à comprendre et qu'il fallait lui mettre les points sur les i. En quelques mots, il lui expliqua que le marché qu'il voulait faire avec elle n'aurait lieu que sur le papier, et que les paysans seraient censés bien vivants.

— Eh bien ! alors qu'en veux-tu faire donc ? lui demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux.

— Oh ! cela me regarde.

— Mais puisqu'ils sont morts !

— Et qui est-ce qui vous dit qu'ils sont vivants ? C'est un malheur pour vous qu'ils soient morts, n'est-ce pas ? Vous payez l'impôt pour eux. Eh bien ! moi, je vous débarrasse du tracas et des frais... Comprenez-vous ? Non-seulement je vous en débarrasse, mais je vous donne par-dessus le marché 15 roubles. Est-ce clair cela ?

— Je... ne... sais... trop, dit la vieille dame, s'arrêtant pour réfléchir. Je n'ai pas encore vendu de morts, et...

— En effet, ce serait drôle si vous en aviez déjà vendu. Croyez-vous qu'il y ait à cela grand profit ?

— Quant à cela, je ne saurais dire... Profit... je ne sais pas trop... Ce qui fait l'embarras, c'est qu'ils sont morts.

Elle a la tête dure, se dit Tchitchikof.

— Ecoutez-moi, petite maman. Faites bien attention. Vous payez comme s'ils étaient vivants... vous vous ruinez...

— A qui dites-vous cela, mon petit père ! Il y a trois semaines qu'il m'a fallu trouver 150 roubles et graisser la patte à l'assesseur encore.

— Alors, ma bonne amie, figurez-vous bien que vous n'aurez plus à graisser la patte à l'assesseur, attendu que c'est moi qui payerai pour eux. Moi, pas vous. Je me charge de tout. A telles façons que nous allons faire le contrat, et vous aurez l'argent. Comprenez-vous maintenant ?

La vieille dame réfléchit. L'affaire semblait bien avoir son côté avantageux, mais l'étrangeté du marché l'inquiétait aussi. Et puis elle se demanda si elle ne risquait pas d'être attrapée par ce singulier chaland, tombé chez elle au beau milieu de la nuit, circonstance aggravante.

— Eh bien ! petite maman, demanda Tchitchikof, est-ce une affaire conclue ?

— En vérité, mon cher monsieur, c'est que je n'ai pas encore eu l'occasion de vendre des défunts. Pour des vivants, c'est autre chose. Tenez, il n'y a pas trois ans, j'ai vendu à M. Protopof deux filles à 100 roubles la pièce, et il m'a bien remercié, car c'étaient des travailleuses. Elles savaient tisser tout elles-mêmes jusqu'à des serviettes.

— Bien, bien ; mais nous ne parlons pas des vivants. Le bon Dieu soit avec eux ! C'est des morts que je vous demande.

— J'entends bien ; mais... j'ai peur que cela ne me fasse du tort... des fois. Il se pourrait bien, petit papa, que tu veuilles me mettre dedans... Cela vaut plus, d'abord.

— Encore une fois, mon enfant, écoutez-moi bien. Ah ! comme vous êtes ! Qu'est-ce que cela peut valoir ? Réfléchissez bien. C'est de la poussière, comprenez-vous ? rien que de la poussière. Vous ramassez tous les brimborions inutiles... Une loque, par exemple. Bon, mais une loque a sa valeur. On achète des loques pour les fabriques de papier, mais cela, à quoi cela sert-il ? Hein ? dites-le moi.

— Oui, c'est bien vrai... ; ça ne sert pas... C'est bien là ce qui me retient. S'ils n'étaient pas morts, je dirais...

— Oh ! quelle tête de bois de chêne, pensa Tchitchikof, prêt à perdre patience, Maudite vieille qui me fait suer !

Il tira son mouchoir pour essuyer les gouttes d'eau qui s'amassaient sur son front. D'ailleurs, la colère n'avancait rien. Quand une personne entêtée, fût-ce un grave fonctionnaire public, s'est chaussé quelque chose dans l'esprit, c'est en vain qu'on lui présente des arguments plus clairs que le jour ; tout rebondit sur lui comme une balle sur un mur. Après s'être essuyé, Tchitchikof voulut tenter de la ramener sur la voie par un autre chemin.

— Voyons, ma chère enfant, lui dit-il,

ou bien vous ne voulez pas comprendre, ou bien vous parlez pour perdre le temps. Je vous donne de l'argent, quinze roubles en assignations. Comprenez-vous? C'est de l'argent. Vous savez que cela ne se trouve pas sous le pas d'un cheval? Faites-moi le plaisir de me dire ce que vous avez vendu votre miel?

— Douze roubles le poud.

— Comment, vous n'avez pas de conscience, la petite mère! Douze roubles! mais cela ne se peut pas!

— Mon Dieu si! tout autant.

— Eh bien! soit, va pour douze roubles le poud de miel; mais faites bien attention : vous avez été près d'un an à le récolter, ce miel; vous avez eu de la peine, de la fatigue, du tracas. Vos mouches se sont envolées, elles sont mortes; il a fallu les nourrir tout l'hiver dans le cellier, tandis que des âmes mortes, ce ne sont pas choses de ce monde. Cela ne vous donne pas d'embarras; c'est le bon Dieu qui a tout fait pour qu'elles aient quitté ce monde, au grand dommage de votre maison. D'un côté, vous gagnez douze roubles avec bien du mal; d'un autre côté, vous empochez gratis, non pas douze roubles, mais quinze; pas en argent, mais en assignations bleues. — Après cette vigoureuse argumentation, Tchitchikof ne doutait pas que la vieille dame ne se rendit enfin.

— Mon Dieu! répondit-elle, une pauvre veuve comme moi, qui n'entend rien aux affaires, que voulez-vous qu'elle vous dise?... Je crois qu'il vaut mieux que j'attende qu'il vienne d'autres marchands : alors je verrai bien le prix que cela vaut.

— Allons donc, la mère! est-ce que vous songez à ce que vous dites? Qui diable voudrait vous acheter cela? Que voulez-vous qu'on en fasse?

— Mon Dieu! dans un ménage... des fois... tout peut servir, répondit madame Korobotchka; puis elle s'arrêta bouche bée, le regardant d'un air effaré et cherchant à savoir ce qu'il avait en tête.

— Des morts dans un ménage, où diable allez-vous? Cela vous sert peut-être à effrayer les moineaux, la nuit, dans votre potager?

— Ah! sainte mère de Dieu! quels vilains mots dites-vous là! s'écria la vieille dame en faisant le signe de la croix.

— Oui, voyons, où voulez-vous les mettre?... Au reste, les os et les fosses, je vous les laisse; c'est un transfert sur papier seulement que je vous demande. Allons, hein? Répondez-moi au moins, pour l'amour de Dieu!

La vieille Korobotchka restait toute pensive, sans répondre.

— Voyons, à quoi pensez-vous, Nastasie Petrovna?

— Non, je ne crois pas que nous puissions nous arranger; j'aime mieux vous vendre du chanvre.

— Du chanvre! Je vous parle d'une affaire, et vous me parlez chanvre! Gardez votre chanvre pour quand nous parlerons chanvre. Lorsque je repasserai par ici, nous nous arrangerons de votre chanvre. Allons, voyons, Nastasie Petrovna...

— Mon Dieu! une marchandise comme cela, c'est si drôle, si singulier!...

Ici Tchitchikof, arrivé aux dernières limites de sa patience, l'envoya à tous les diables, en jetant par terre la chaise qui était auprès de lui. La vieille avait une grande peur du diable.

« Oh! ne parle pas de celui-là! Dieu soit avec lui! s'écria-t-elle en pâlisant. Il y a trois nuits que j'en ai rêvé, du maudit. C'est que le soir, après la prière, je m'étais amusée à me tirer les cartes. C'est un jugement de Dieu qui l'a envoyé. Ah! qu'il était laid! et des cornes plus longues que des cornes de bœuf!

— Je m'étonne que vous n'en voyiez pas par douzaines! Moi, par pure charité chrétienne, je me dis : Voilà une pauvre veuve qui s'extermine à faire aller sa maison... Que le diable la confonde et la patafiole!...

— Oh! ne dis pas des mots comme cela! s'écria la vieille en le regardant d'un air effrayé.

— Et l'on ne peut vous arracher un mot! En vérité, vous êtes comme le chien (parlant par respect)... oui, le chien du jardinier qui est sur le foin, qui ne mange pas de foin et qui empêche les autres d'en manger. Moi, je voulais vous acheter vos produits, parce que j'ai des fournitures du gouvernement... »

Ce petit mensonge lui était venu tout à fait à l'improviste et en passant; néanmoins, le mot fit son effet. Fourniture du gouvernement, cela fit dresser les oreilles

de Nastasie Petrovna, et, d'une voix suppliante, elle lui dit :

« Eh! pourquoi donc, petit père, te fâches-tu comme cela? Si j'avais su que tu avais un si mauvais caractère, je ne t'aurais rien dit. Pourquoi te mettre en colère? »

— Moi! je ne suis pas en colère. Je me soucie de cela comme d'un œuf frais. Il n'y a pas là de quoi se fâcher.

— Allons. Eh bien! je te les donnerai pour 15 roubles en assignations; seulement, vois-tu, petit père, s'il s'agit en fait de fournitures, de farine de seigle, ou de sarrasin, ou de gruau, ou bien de salaisons, tu ne m'oublieras pas... »

Le volume de *Nouvelles* contient : *Tarass Boulba*, *Vyi ou le Roi des Gnomes*, *l'Histoire d'un Fou* et le *Ménage d'autrefois*.

Tarass Boulba est le tableau exact et pittoresque des mœurs de Zaporogues. La place nous manque pour citer la description de la steppe, celle de la *setch* (campement des cosaques), l'élection de l'*ataman* (chef), qui sont de toute beauté. Le lecteur se trouve en plein fantastique dans le *Roi des Gnomes*. Ce n'est point le fantastique d'Achim d'Arnim, ni celui d'Hoffmann. Hoffmann évoque des spectres qui lui font des grimaces du fond des théières chinoises; Achim d'Arnim conjure des morts, et ils sortent des fleuves et se montrent pâles et blêmes, une couronne d'argent sur la tête, tandis que la lune les éclaire d'une lueur chagrine. L'histoire de sorcellerie de Gogol vous saisit de l'effroi mystérieux que causent les séculaires légendes. Toutes les histoires de spectres français, mises ensemble, ne pourraient donner aux Français une idée de cette diablerie. « Spectre français, dit Henri Heine, quelle contradiction dans ces paroles! Dans ce mot *spectre*, il y a tant d'isolement, de grondement, de silence, et dans ce mot *français* tant de sociabilité, de gentillesse et de babillage! Comment un Français pourrait-il de-

« venir un spectre, et comment un spectre
« pourrait-il exister à Paris, à Paris, dans
« le foyer de la société européenne? Entre
« minuit et une heure, qui est de toute
« éternité, le temps assigné aux spectres,
« la vie la plus animée se répand encore
« dans les rues de Paris; c'est en ce moment
« que retentit à l'Opéra le bruyant
« finale; des bandes joyeuses s'écoulent
« des Variétés et du Gymnase, et tout vit
« et saute sur les boulevards, et tout le
« monde court aux soirées. Qu'un pauvre
« spectre errant se trouverait malheureux
« dans cette foule animée! et comment
« un Français, même s'il était mort, pourrait-il
« conserver la gravité nécessaire
« pour le métier de revenant, quand la
« gaieté populaire le cernerait de toutes
« parts? S'il y avait réellement des spectres
« à Paris, je suis convaincu que les
« Français, sociables comme ils le sont,
« se lieraient entre eux-mêmes comme
« revenants, qu'on verrait bientôt se former
« des réunions de spectres, se fonder
« un café des morts, une gazette des
« morts, une Revue de Paris morte, et
« que l'on recevrait des invitations à des
« soirées de morts, où l'on fera de la
« musique. »

L'*Histoire d'un Fou* met en lumière les deux grandes qualités de l'auteur : le sentiment du beau moral et l'ironie qui naît du spectacle de l'injustice et de la sottise. M. Mérimée a dit « qu'il faut laisser les fous aux commençants, avec les chiens, personnages d'un effet aussi irrésistible. » On pourra ne point aimer le genre, — ce conte attirera néanmoins l'attention du lecteur sur la faculté souffrante et révoltée qui traverse partout l'œuvre de Gogol.

On lit avec sourire d'abord, ensuite avec larmes, le *Ménage d'autrefois*, une nouvelle exquise, où règne une mélancolique sérénité, une rêveuse tendresse, et où la sensibilité de l'auteur, pour jaillir d'un cœur fort, point amolli, comme la belle source qui sort d'un rocher, n'en est que plus pure et plus abondante.

Robert FRANZ.

Le Gérant : A. TENNEVIN.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 19

LES PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS, par *Alexandre Dumas fils*.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU au *Mercure de France*.

LES PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

Les Premières, dans notre langue parisienne (qu'il ne faut pas confondre avec la langue française), les Premières veulent dire : Les premières représentations.

Les Premières ne sont pas, comme les courses de chevaux en Angleterre, comme les combats de taureaux en Espagne, comme les kermesses en Hollande, un de ces plaisirs nationaux qui affolent, pendant un certain temps, tout un pays ou toute une ville; ce n'est que la passion, à une heure dite, tout à coup, de cette fraction parisienne que, dans cette même langue particulière aux Parisiens, on appelle *Tout Paris*, et qui, en réalité, se compose de deux cents individus, mettons trois cents pour ne blesser personne.

Avec ces trois cents individus, lesquels se transportent durant tout l'hiver, dans tous les théâtres de la capitale, mais aux Premières seulement, il faut que nous comptions, nous autres auteurs dramatiques, car ils constituent, sans appel, ce qu'on nomme l'opinion ou plutôt le goût de Paris, par conséquent de la France, et en matière d'art, du monde entier, car les Français ont fini par faire croire qu'ils réglaient le goût du Monde. Disons tout de suite que le Monde c'est Londres, Pétersbourg et Vienne.

Ce groupe de juges définitifs est formé des éléments les plus dissemblables, les plus incompatibles les uns avec les autres comme esprit, comme mœurs, comme position. Ce sont des hommes de lettres, des gens du monde, des artistes, des étrangers, des hommes de bourse, des employés, des grandes dames, des commis

de magasin, des femmes honnêtes, des femmes légères. Tous ces gens-là se connaissent de vue, quelquefois de nom, et, sans s'être jamais adressé la parole, ils savent d'avance qu'ils se retrouveront aux Premières et sont bien aises de s'y retrouver. Il est arrivé à la princesse ***, dans une de ces solennités, de remarquer l'absence de mademoiselle X... et de dire :

« Tiens, mademoiselle X... n'est pas là ! est-ce qu'elle est malade ? »

Elle ne parlait pas ainsi par sympathie assurément, du moins je le crois, mais par habitude, et ce jour-là mademoiselle X... avait l'honneur de manquer à la princesse ***.

Comment toutes ces personnes si différentes les unes des autres, et qui ne sont appelées que dans les théâtres à formuler ensemble leur jugement sur une question générale, se sont-elles si bien donné le mot et s'entendent-elles si bien ? Voilà ce qui est inexplicable, même pour un Parisien. Cela fait partie, comme le rêve, la migraine, la rate et le choléra, des choses mystérieuses de la nature. Je constate un fait dont j'ignore absolument la cause. Ce sont des courants, dirait un physiologiste, des atomes crochus, dirait un philosophe.

Cette faculté d'appréciation, mais d'appréciation toujours juste, n'implique pas une éducation ou une instruction de premier ordre; il en est parmi ces tout-puissants qui n'ont jamais lu un livre, ni même une pièce de théâtre, qui ne savent pas très-bien qui a composé tel ou tel chef-d'œuvre dramatique des époques précédentes; et dont néanmoins la décision est irrévocable. Affaire de goût naturel et d'expérience acquise. Ces gens-là soupè-

sont une comédie ou un drame, comme un garçon de bain calcule la chaleur de l'eau rien qu'en plongeant la main dedans, comme un garçon de la Banque compte mille francs en or ou en écus en jetant un certain poids de pièces d'or ou d'argent d'une main dans l'autre.

Les gens du métier, les confrères en dehors même de la question de jalousie ou de sympathie, les critiques de profession les plus consciencieux et les plus intègres peuvent se tromper et se trompent très-souvent sur la carrière que doit fournir une œuvre de théâtre. Ces trois cents individus ne se trompent jamais.

Une pièce peut avoir réussi, bruyamment, avec éclat, avec transport, à la Première; si une de ces trois cents personnes vous dit : Ce n'est pas un succès, vous verrez, vers la *quarantième*, les mauvais symptômes se déclarer. Les symptômes sont des réclames ainsi conçues à la troisième page des journaux : Jamais le théâtre *** n'a obtenu un succès égal à celui de la pièce qu'il représente en ce moment. Tous les soirs on rappelle M. *** et madame ***; — ou bien : Les recettes du théâtre *** se sont élevées ce mois à la somme de ...; — ou bien : Le théâtre *** a dû faire établir deux bureaux pour répondre à l'empressement du public, etc.

Règle générale : Un théâtre ne commence à faire parler de son succès que lorsqu'il commence à ne pas en être sûr.

Le soir même d'une première, Paris sait à quoi s'en tenir sur l'œuvre nouvelle. Les trois cents spectateurs en question se répandent, après le baisser du rideau, dans tous les endroits où se font, se défont et se transforment les renommées, dans les cercles, dans les cafés, sur les boulevards, chez les femmes du monde et dans le monde des femmes. Au bout d'une heure il y a un grand homme de plus ou de moins, voilà tout.

Les jugements de cet aréopage sont rendus dans une formule particulière toute pleine de nuances.

Si l'on voit entrer au cercle, ou si l'on rencontre en quelque autre lieu que ce soit, après la représentation, un de ces habitués des Premières, et que l'on s'intéresse peu ou prou aux choses de théâtre, on lui dit :

- Eh bien ! la pièce de ce soir ?
- Peuh !

— Ce n'est pas bon ?

— Il y a un acte, ou une scène, ou un mot.

Ce qu'il y a, il l'a vu.

— Ça fera-t-il de l'argent ?

Car, dans ce siècle où l'argent est tout, comme dans tous les siècles précédents et comme dans tous les siècles à venir, le succès d'argent est devenu l'argument quand même, pour les foules bien entendu.

Vous qui me lisez, et moi qui écris, nous sommes au-dessus de ces mesquineries, cela va sans dire.

L'habitué répond : Ça fera ou ça ne fera pas d'argent.

C'est fini, la pièce est jugée.

Il y a des variantes :

— Eh bien ! la pièce de ce soir ?

— Très-remarquable.

— Ça fera-t-il de l'argent ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— C'est mal joué ?

— C'est très-bien joué.

— Alors...

— Alors ça ne fera pas d'argent, voilà tout ce que je puis vous dire. Ça en ferait peut-être à la reprise, si on reprend la pièce.

Il ne peut pas définir les raisons, mais il les devine. C'est le sixième sens qui fonctionne, le sens parisien.

Autre variante :

— Eh bien ! la pièce de ce soir ?

— C'est *idiot* (langue parisienne).

— C'est tombé alors ?

— Non, un succès à tout rompre.

— Il ne faut pas y aller ?

— Si, allez-y, il faut voir ça.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien, mais il faut voir ça.

Tels sont les dialogues qui suivent une Première; voyons ceux qui la précèdent.

Si la pièce annoncée pour le soir est d'un des deux ou trois hommes dont l'œuvre est un événement, voici ce que vous entendrez probablement dans les lieux publics ou dans les réunions intimes de la journée.

— Quest-ce que vous faites ce soir ?

— Ce que je fais ! Mais je vais à la *Première* de Ponsard ou d'Augier.

— Ah ! c'est ce soir ?

Celui ou celle qui dit cette dernière

phrase n'a jamais été et ne sera jamais dans les trois cents. Un Parisien qui ne sait pas *quand il y a une Première* peut être né à Paris, ne l'avoir jamais quitté, ce n'est pas un Parisien. Vous aurez remarqué que la personne interpellée a dit : « Je vais à *la Première* de Ponsard ou d'Augier. »

En effet, quand une pièce nouvelle porte un nom de cette notoriété, ce n'est plus une *Première*, c'est la *Première* de tel ou tel.

L'écrivain occupe-t-il le second rang, — voici le dialogue :

— Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

— Je vais à la *Première* de tel théâtre.

L'auteur ne fait plus rien à l'affaire. C'est la *Première* qui est importante par son seul fait de *Première*, c'est-à-dire par la réunion d'un certain nombre de personnes avec lesquelles il faut se trouver si l'on est du monde ; entendons-nous, si l'on est de son monde à soi ; car, maintenant, à Paris, chacun a le sien et c'est, à l'envers de ce qui se passait jadis, le mélange de ces mondes hétérogènes qui constitue le monde parisien.

N'allez pas croire que ces trois cents juges vont exprimer clairement leur opinion pendant la représentation de la pièce nouvelle, et qu'ils vont se trahir par la rigueur, ou l'impatience, ou la netteté de leurs impressions.

Loin de là. Ils n'applaudissent pas, ils sifflent encore moins, ils ne bâillent pas, pour qui les prenez-vous ! ils ne s'en vont pas avant la fin, ils ne rient pas outre mesure, ils ne sauraient pleurer non plus, et, si vous ne les connaissez pas, je vous défie de les deviner à aucune manifestation extérieure.

Un regard échangé à un certain moment avec un ami dans la salle, ou même, et voilà qui est admirable dans ce langage franc-maçonique des Parisiens, un simple clignement d'yeux, interpellant un des *deux cents quatre-vingt-dix-neuf autres*, sans être personnellement connu de lui, et la pièce est jugée. Tous ces initiés placés les uns en bas, les autres en haut, ceux-ci en pleine lumière, ceux-là dans l'ombre, magnétiquement reliés par une sensation commune, deviennent, pendant cette soirée, en dehors de leurs

mœurs ordinaires, confidents et amis les uns des autres.

Ils communient à la même table sous l'espèce du goût.

Une télégraphie s'établit à travers la salle, invisible et positive. Celui-ci prend sa lorgnette d'une certaine façon, celle-là se gratte le bout du nez d'une certaine manière ; un demi-sourire ici, un œil fermé là, tout est dit. L'auteur est dans le filet de ces oiseleurs impitoyables. Il peut se débattre tant qu'il veut, il est pris. D'ailleurs, il le connaît bien ce public partiel, et la salle peut s'effondrer sous les bravos, si le bataillon sacré ne *marche* pas, il sent qu'il manque quelque chose à son succès et comprend qu'il manque quelque chose à sa pièce ; et quand tout le monde le félicite, à la fin, il pense malgré lui à ce demi-sourire, à cet œil fermé, à cette lorgnette prise d'une certaine façon, à ce nez gratté d'une certaine manière, car il a tout vu, le malheureux. Cependant on offrirait à l'auteur d'exclure les trois cents de sa *Première*, il n'accepterait pas, quoi qu'il ait à redouter d'eux. Une pièce qu'ils n'auraient pas poinçonnée ne serait pas une pièce et ne le deviendrait jamais. Mais si on les prend, si on les empoigne (L. P.), quel triomphe ! C'est rare, mais ça se voit. Alors l'œuvre reste.

Vous avez entendu dire certainement qu'il y a en France des chef-d'œuvre incompris. Ce n'est pas vrai. Il n'y a pas de chefs-d'œuvre incompris, il n'y en a jamais eu. Comment saurait-on qu'un chef-d'œuvre est incompris ? Le déclarer incompris serait le proclamer chef-d'œuvre. Le jour où Boileau déclarait *le Misanthrope* chef-d'œuvre, *le Misanthrope* pouvait *ne pas faire d'argent* ; il avait trouvé les spectateurs qu'il lui fallait. On a toujours le public pour lequel on écrit. Ne pas être compris de ceux qui ne comprennent pas, ce n'est pas ne pas être compris ; et ceux qui comprennent, comprennent tout. Disons, si vous voulez, que certaines œuvres d'un ordre supérieur ne fournissent pas, à première vue, la même carrière que d'autres productions insignifiantes dont la foule s'engoue ; disons qu'il est regrettable que la pensée d'un homme de génie ne puisse pas se répandre dans les masses aussi facilement que les lieux communs

des hommes de métier ; disons enfin qu'il est malheureux qu'un grand artiste, à quelque forme de l'art qu'il appartienne, ne recueille pas immédiatement tous les bénéfices d'une belle et grande conception, mais ne disons pas qu'il est incompris, puisqu'il a justement pour lui le public qu'il veut avoir, les Trois cents pour lesquels il a travaillé, et que son rival inférieur et plus heureux échangeerait volontiers, une fois sa fortune faite, contre ses milliers de spectateurs.

J'entends aussi très-souvent critiquer le mauvais goût du public. Est-ce bien le public qui a mauvais goût ? De ce que la foule se précipite cent cinquante ou deux cents fois vers une composition vulgaire dont un homme de sens ne voudrait pas entendre, ni surtout lire une scène, s'ensuit-il absolument que cette foule a mauvais goût ? Non. Il s'ensuit que les auteurs qui font ces choses-là font de mauvaises choses, et le public parisien, pour qui le théâtre est un besoin, se contente momentanément de ce qu'on lui donne. Ce n'est pas lui qui a choisi ce genre facile, c'est l'auteur qui a trouvé plus facile d'exploiter ce genre. Pourquoi le public ne va-t-il pas entendre *Phèdre* ou *Britannicus*, au lieu de telle ou telle farce ? Parce que le directeur de théâtre qui est forcé de jouer *Phèdre* ou *Britannicus*, une fois par semaine, pour motiver sa subvention, sinon pour la gagner, n'apporte pas, à la représentation de ces chefs-d'œuvre, la même attention, les mêmes soins, les mêmes éléments de succès que le directeur qui doit donner du nouveau, à ses risques et périls, apporte à la représentation de sa farce. Donnez pour interprètes à *Britannicus* et à *Phèdre* des artistes qui soient à ces chefs-d'œuvre ce que M. Dupuis et mademoiselle Schneider sont à *la Belle Hélène* et à *Barbe-Bleu*, et la foule se portera aux œuvres des maîtres comme elle se porte aux bouffonneries. Ce que veut le public, c'est le plus haut point de perfection possible dans le genre qu'on lui offre, et il aime mieux, en quoi je l'approuve, une farce qui touche au sublime du genre, que le sublime tombant dans la farce par la manière dont il est présenté. Quand mademoiselle Rachel jouait *Phèdre* ou *Hermione*, le Théâtre-Français faisait salle comble ; était-ce le jeu seul de mademoiselle Rachel qui attirait la foule ?

Non, puisque cette même foule diminuait au moins de moitié quand l'artiste jouait une médiocre tragédie contemporaine. Ce qui attirait le public, c'était cette combinaison d'un chef-d'œuvre avec une grande actrice. Cela composait un spectacle dans les conditions absolues du Beau, et la foule accourait. Le jour où madame Allan jouait *le Caprice*, le Théâtre-Français faisait de nouveau salle comble avec ce seul petit acte, parce que la pièce et la comédienne arrivaient à la perfection dans le Charmant comme mademoiselle Rachel et Hermione dans le Beau. Redonnez aux chefs-d'œuvre l'interprétation qu'ils méritent, et les chefs-d'œuvre attireront les masses. Mais vous ne pouvez véritablement exiger de celles-ci qu'elles passent les ponts pour aller entendre estropier les sublinités de Racine et de Corneille par des acteurs de quatrième ordre.

Non, le public n'est pas aussi léger qu'on l'accuse de l'être ; il donne son argent et sa personne un peu au hasard, mais il ne donne son estime qu'à bon escient. Il est une littérature qu'il traite comme on traite certaines femmes qu'on à l'air d'aimer, qu'on aime peut-être pendant quelques temps, mais qu'on ne salue pas quand on les rencontre. On offre à ce public une marchandise nouvelle ; il en achète, et comme elle est de celles qui ne se revendent pas, il la jette quand elle est usée. Il retourne deux fois, trois fois, dix fois à la même pièce pour passer une soirée, pour accompagner ses amis, pour distraire sa femme, pour en rencontrer une autre, pour entendre une ronde de cabaret, pour revoir une danse de barrière, pour les épaules de mademoiselle Henriette, pour les jambes de mademoiselle Flora, pour le corps tout entier de mademoiselle Jacqueline !

Soit.

Eh bien ! si cette ronde lui plaît, si cette danse l'égayé, si les épaules de mademoiselle Henriette sont belles, si les jambes de mademoiselle Flora sont bien faites, si le corps de mademoiselle Jacqueline est remarquable, si ce bruit, ces couleurs, ces lumières lui font oublier pendant quelque temps les préoccupations, les regrets et les chagrins de la vie réelle, pourquoi voulez-vous qu'il s'abstienne ? Sommes-nous des saints, sommes-nous des anges ? Le théâtre n'est-il pas un plaisir sensuel défendu

par la religion, justement parce qu'il peut exalter en nous, et outre mesure, les délicatesses les plus raffinées de l'esprit et les plus vulgaires curiosités des yeux ! Les véritables puritains s'abstiennent de tout spectacle.

Je le déclare ici, devant l'*Europe assemblée*, je n'ai jamais vu le public injuste, méchant, ni bête, c'est le mot dont on se sert à son égard quand on n'est pas dans ses faveurs. Là où il se porte il y a toujours quelque chose, soit dans la pensée même de l'œuvre, soit dans son interprétation, qui mérite son déplacement. Là où il ne veut pas aller il y a une raison toujours très-bonne pour qu'il n'aille pas.

Il ne demande qu'à s'amuser, et il a raison, le théâtre n'étant pas un lieu d'épreuves et de mortifications. Il a été plus souvent indulgent pour ce qui était médiocre qu'intelligent pour ce qui était bon. D'une masse d'hommes réunis pour rendre un verdict dans les choses de la conscience et de l'esprit, il se dégage une moyenne qui est toujours la justice.

Cependant on parle de cabale, c'est-à-dire à une Première un certain nombre de spectateurs venus avec la ferme résolution de siffler et de faire tomber la pièce. Pendant assez longtemps, quand un ouvrage dramatique tombait, mais tombait ce qui s'appelle bien, l'auteur et le directeur disaient : Il y avait une cabale ; les amis, les artistes, les employés, les machinistes répétaient : Il y avait une cabale ; et le public disait naïvement : Il paraît qu'il y avait une cabale.

Erreur ! Consolation de l'amour-propre blessé ! Argument des gens en faute. Il y a toujours une cabale ; il n'y en a jamais, c'est-à-dire qu'à toute Première il entre un certain nombre d'individus très-désireux d'assister à une chute. Affaire de concurrence, de rivalité, d'envie entre auteurs, directeurs et comédiens, parce qu'il y a encore en France cette conviction que l'homme qui occupe une situation élevée nous prend cette situation, qu'il n'y avait justement que cette place-là pour tout le monde, et que si celui qui l'occupe ne l'occupait pas, nous l'occuperions tous. Mais il se trouve aussi que ces jaloux, ces envieux, ces ennemis sont précisément les seuls spectateurs qui ne peuvent pas manifester tout haut leur opinion secrète ; et comme ils tiennent eux-mêmes dans l'art

une position quelconque, ils sont par cela même condamnés au silence, ou, qui est plus douloureux encore, à une apparente sympathie. Disons tout. Si peu artistes que soient ces adversaires naturels, quand l'œuvre est bonne ils se laissent entraîner, et ils applaudissent très-franchement.

Je me rappellerai toujours le mot d'un de nos confrères, homme de talent, mort aujourd'hui, et qui avait conquis dans la littérature dramatique un rang assez élevé. Il avait écouté, sans décroiser les bras, les quatre premiers actes d'une comédie qui obtenait un grand succès, tout autour de lui, et qui allait le faire descendre de deux ou trois échelons. Au cinquième acte, l'artiste l'emporta tout à coup sur l'homme, et suivant le mouvement général, il s'écria, malgré lui, en battant des mains :

— Ma foi, tant pis, il faut que j'applaudisse !

Et, depuis ce jour, il fut un des partisans les plus sincères de l'auteur qu'il n'avait jamais voulu connaître jusqu'alors.

Voilà ce qui arrive de toutes les cabales : elles sont étouffées quand l'œuvre est bonne, elles triomphent justement quand l'œuvre est mauvaise ; bulle de savon ou rochers de granit, selon le vent qui souffle.

La cabale est une légende qui nous vient des grandes soirées de 1830 à 1835. Le public se divisait alors en deux camps bien tranchés, l'un résolu à siffler toujours, l'autre à battre des mains quand même. Ce n'était plus une cabale, c'était deux cabales, l'une pour, l'autre contre. Ces représentations étaient des batailles qui n'étaient jamais ni complètement gagnées ni complètement perdues. Comme après certaines batailles véritables, on chantait le *Te Deum* des deux côtés. Aujourd'hui le public ne nous fait plus tant d'honneur. Les choses se passent d'une manière plus simple, et quand nous tombons, c'est qu'il n'y a vraiment pas moyen de faire autrement.

Tout ce que nous pouvons pour nous-mêmes c'est d'avoir l'air de croire encore à la cabale, quand nous voyageons et que nous sommes forcés d'expliquer nos mésaventures à des personnes de province ; mais celui de nous qui voudrait invoquer sérieusement cette excuse, au milieu de ses confrères, se ferait rire au nez.

Les deux seuls exemples de cabale qui aient eu lieu dans ces derniers temps se sont produits, l'un à l'Odéon, l'autre au Théâtre-Français. Mais ce n'étaient pas des cabales littéraires, c'étaient des cabales politiques; ce n'était pas aux écrivains qu'on en voulait, c'était aux personnes.

Non-seulement il n'y a pas de cabales, mais, au contraire, les salles sont *faites* de manière à assurer le succès; les quelques protestations qui se font jour quelquefois, — bien rarement, — aux Premières, ne sont causées le plus souvent que par les amis de l'auteur et par la claque, qui veulent imposer trop vite et trop bruyamment le triomphe de leur opinion. Il est tout tout naturel, en effet, qu'un jour de Première, nous remplissions la salle de nos amis, des amis de nos amis, des amis du directeur et des amis de leurs amis, des amis des comédiens, etc., etc... Mais nous ne saurions trop engager tous ces amis réunis à ne s'enthousiasmer que peu à peu par un *crescendo* dont la gradation est d'un effet sûr.

Ce jour-là et la veille de ce jour-là, nous faisons bien assez de mécontents au dehors sans nous en créer encore au dedans, puisqu'il nous est impossible de répondre d'une manière efficace à toutes les demandes qu'on nous adresse et de faire pénétrer dans la salle tous les amis que nous avons.

Socrate, auteur dramatique ou directeur de théâtre, reviendrait bien vite, ce jour-là, sur ce qu'il disait des amis véritables. Il est vrai que le lendemain il se retrouverait tout seul dans sa petite maison d'Athènes; car nos amis, à qui nous n'avons pu faire voir la Première, se soucient fort peu de la seconde. Pour ma part, je n'ai jamais trouvé, jusqu'à présent, qu'un seul ami qui m'ait toujours demandé pour mes *Secondes*, et pour mes *Secondes* seulement, les deux places que je lui aurais volontiers données pour mes Premières. Il est vrai que c'est un artiste qui ne se laisse pas influencer par le tapage du premier jour, quel qu'il soit. C'est le Trois cent unième qui se fait *reporter*, comme on dit à la Bourse. Il veut connaître l'œuvre, l'entendre, la juger, la goûter. Il est de ces malins qui viennent déjeuner dans les maisons où l'on a fait un grand repas la veille.

Cette mode des Premières a pris un tel développement chez nous, qu'on ne saura jamais le parti qu'un auteur en renom ou en vogue pourrait tirer, ce jour-là, de sa situation exceptionnelle. Sa femme, ses enfants, ses amis, son domestique, sa femme de ménage, ses fournisseurs, ses voisins, ses créanciers, le quelqu'un qui connaît quelqu'un qui le connaît, quiconque a le moindre rapport direct ou indirect avec lui devient un personnage important.

On le câline, on le dorlote, on le flatte, on l'appelle : « — Mon cher maître, » — mon petit vieux, — mon illustre ami, — mon plus ancien camarade, — toi que je n'ai jamais oublié. — On lui fait des citations, on le tutoie en latin, on le compare à Molière, à Beaumarchais; Regnard n'est pas suffisant; on lui parle de sa mère; on lui rappelle une personne aimée; on met tout en jeu : les points suspensifs, les points d'exclamation, la plaisanterie, la tristesse, la grâce, la ruse; les uns écrivent quatre pages, les autres un seul mot qui doit tout dire. Celui-ci fait valoir qu'il vous a rencontré il y a six mois; il est vrai qu'on ne l'a pas revu depuis, mais on l'a rencontré il y a six mois, c'est un titre cela; celui-là a beaucoup connu monsieur votre père, il le voyait chez une dame qui est morte, bien malheureusement; l'un est jeune, l'autre est vieux, l'un est un homme, l'autre est une femme, voilà des droits ou je ne m'y connais guère. Bref, tous les gens qu'on connaît, une grande partie de ceux que l'on ne connaît pas, veulent assister à *votre nouveau triomphe*, et pour cela, naturellement ils s'adressent à vous, et, c'est comme fait exprès, ils veulent tous être à la Première, et tous aux meilleures places.

Il y a des amis plus terribles que ces derniers, lesquels en somme, ne sont pas des amis; ce sont les amis sincères et discrets, qui n'osent pas vous ennuyer de leurs demandes, qui se disent que vous penserez à eux parce que vous les aimez, que vous aimez en effet, et à qui vous ne pensez pas. Au beau milieu de la représentation, tout à coup leur nom se met à flamboyer sur tous les décors, ou bien vous les apercevez en chair et en os dans la salle. Ils ont payé, sans rien dire, leur stalle ou leur loge, ils applaudissent tant qu'ils peuvent; ou bien ils n'ont pu entrer,

quoi qu'ils aient fait, ils vous écrivent le lendemain pour vous féliciter dès qu'ils ont appris votre succès. Ces amis-là sont rares.

Pendant ce temps, *Tout Paris* s'occupe de vous. Les maris, les amis, les amants, les domestiques prennent des voitures à l'heure, courent les bureaux de location, se bousculent à l'agence des théâtres. enchez les marchands de vin où se fait le trafic des billets; il leur faut absolument une loge; c'est pour Madame une telle, et ils nomment une des célébrités du grand monde, une de ces femmes nobles, riches, belles, dont le nom a coutume d'ouvrir toutes les portes et auxquelles il paraît impossible de rien refuser. S'ils n'ont rien trouvé, ils s'adressent à l'auteur, armés de ce nom magique, auquel l'auteur ne se croit pas le droit de résister. Alors on retourne les listes, on déplace, on triche, je ne sais pas comment on s'y prend, mais Madame une telle a sa loge. Mauvais public, c'est moi qui vous le dis.

Je suis fâché d'imprimer de ces choses-là, mais la vérité avant tout : les femmes du monde sont le plus détestable public d'une première représentation. Comme, en leur qualité de femmes du monde, elles trouvent que tout ce que l'on fait pour elles leur était dû d'avance, elles ne vous savent aucun gré de la peine que vous vous êtes donnée pour leur procurer le plaisir qu'elles vous demandaient.

Elles ne vont pas jusqu'à souhaiter que la pièce tombe, mais il leur est parfaitement indifférent qu'elle réussisse. Elles vous disent, dans l'un et l'autre cas : « C'est charmant. » comme elles diraient : « il va pleuvoir, » et elles se considèrent comme quittes envers vous.

Elles sont arrivées tard, dans cette loge tant enviée par d'autres, elles y ont fait tout le bruit possible, elles ne se sont occupées que de la composition de la salle, elles n'ont fait attention qu'aux robes des actrices, elles ont causé tout le temps, elles n'ont pas écouté un mot, elles n'ont pas fait à l'auteur l'honneur d'attendre qu'on le nommât et sont parties avant la fin pour avoir leur voiture tout de suite. Pour tout dire, il y en a quatre-vingt-dix sur cent qui n'ont absolument rien compris à ce qu'elles ont entendu; ce qui les a frappées, c'est une erreur d'étiquette ou de convenance; elles ont remarqué que

les personnages mis en scène se donnent leur titre quand ils se parlent, ce qui n'est pas du monde, ou que le valet de chambre n'a pas apporté la lettre du cinquième acte sur un plat d'argent.

La littérature, la musique, les arts font partie de leurs habitudes, mais non de leurs goûts. Elles vont au théâtre, aux expositions de tableaux, voire même aux réceptions académiques, comme elles vont aux courses ou à Bade; mais d'apprécier, de juger, de discuter, elles n'y songent guère. Dix femmes du monde, à une première, dans les loges d'entre-sol, sont à l'auteur ce qu'est à un cheval favori une surcharge de soixante-quinze kilogrammes. Le cheval peut gagner tout de même, mais avec plus de peine, et s'il tombe, il se casse les reins.

Au point de vue de l'intérêt de l'auteur, le seul que nous puissions prendre en considération ici, le vrai public féminin, aux Premières, c'est : d'abord les femmes de nos amis, de ceux qui exercent une autre profession que la nôtre, bien entendu, celles qui savent ce que c'est que le travail et qui apportent non-seulement une curiosité naïve pour l'œuvre nouvelle, mais une sympathie déjà émue pour celui qui l'a exécutée. Celles-là ne demandent qu'à rire, à pleurer, à applaudir, à trouver tout excellent, parce que c'est de quelqu'un qu'elles aiment. et que l'opinion des femmes, même dans les questions d'esprit, ne vient jamais que de leur cœur. — En second lieu : les femmes de théâtre qui, toutes, sans exception, se laissent intéresser par les œuvres théâtrales, ont horreur des chutes par esprit de corps, et qui, s'il y a victoire, déchirent volontiers leurs gants pour mieux battre des mains; quelques étrangères, qui ne sont pas encore bien au courant des élégances parisiennes et qui ont le courage d'exprimer ce qu'elles pensent ou plutôt ce qu'elles éprouvent.

Enfin, faut-il le dire, hélas! — les femmes galantes, qui se laissent entraîner, par habitude sans doute, et qui, n'ayant peur de se compromettre ni là ni autre part, se penchent à moitié en dehors de leurs loges, crient, trépignent et iraient embrasser les acteurs par-dessus la rampe plutôt que de ne pas se faire remarquer. Voilà nos bonnes troupes les jours de ba-

taille. Les corps privilégiés, triste affaire ; brillants à la parade, mous au feu.

Vous comprenez très-bien que nous ne donnons qu'une valeur de circonstance à des choses et à des gens qui n'ont pas une valeur intrinsèque. Il y a des individus qui, comme les fiches de jeu, ne représentent qu'un capital momentané. La partie jouée, ces fiches redeviennent de l'ivoire ou de la nacre.

Nous ne disons donc pas (ceci est pour ceux de nos lecteurs qui ne demandent qu'à incriminer les tendances de l'auteur de *la Dame aux Camélias*), nous ne disons donc pas, ce qu'on nous a fait dire tant de fois, malgré nous, que les femmes galantes valent mieux que les femmes du monde ; nous nous plaisons même à déclarer que pour mères, pour épouses, pour amies, et pour toutes les intimités avouables du cœur, celles-ci sont préférables à celles-là ; mais, aux Premières, nous n'hésitons pas à déclarer que celles-là sont de beaucoup préférables à celles-ci, et nous conseillons fort à nos jeunes confrères encore inexpérimentés de se rallier à ce principe fondamental des bonnes Premières : l'exclusion des femmes du monde.

Un Russe, écrivain d'esprit et de talent, fit représenter il y a quelques années, sur le théâtre du Gymnase, une charmante pièce en trois actes que Scribe n'aurait pas désavouée. Malheureusement, cet étranger, si Français qu'il fût, ne savait pas ce que c'était qu'une première à Paris, et, comme il était de bonne maison, il crut devoir faire les honneurs de cet événement à toutes les femmes et à tous les hommes du son monde. Il loua toutes les loges, il en racheta aux marchands de billets pour pouvoir les offrir à la comtesse, à la baronne et à la princesse, à l'exclusion des Trois cents, qui voyant où l'on voulait en venir, se retirèrent sans discussion.

Il parvint ainsi à composer une représentation pour l'almanach de Gotha. De ce public élégant, maniéré, hypocrite, il ne se dégageait pas un souffle d'air respirable pour la pensée. Figurez-vous un poëme chinois de trois mille vers, débité devant une Académie de province. Tous les pauvres mots d'esprit, chatoyants et légers, accueillis d'un sourire de bon goût, retombaient à plat sur tous ces habits noirs comme des papillons frappés de

coups de sang. A force d'épurer l'atmosphère, l'auteur l'avait rendu inhabitable. La pièce fut embaumée sans avoir vécu.

Or, à cet auteur, qui m'avait communiqué son manuscrit, j'avais prédit un succès, car il ne pouvait me venir à la pensée que, du moment qu'il faisait jouer une pièce à Paris, il la ferait jouer devant un pareil public. Il vint donc me demander l'explication de l'accueil glacial qu'on avait fait à sa comédie. Je lui donnai cette explication, et il repartit pour Saint-Petersbourg, en me disant :

— Décidément, c'est trop difficile d'être Parisien.

Il avait su faire une pièce, il n'avait pas su faire une salle, et il vaut quelquefois mieux, pour une Première, avoir bien fait sa salle qu'avoir bien fait sa pièce.

Il y a des hommes de génie dans cette composition préparatoire. Bouffé, l'ancien directeur du Vaudeville, était un des maîtres du genre, et, comme on a pu le voir, il a laissé de bonnes traditions à son théâtre. Certains auteurs savent, véritables Mithridates, les noms de tous leurs soldats. Il n'entre pas à leur Première un spectateur, payant ou non payant, dont ils ne connaissent les habitudes, le caractère, la famille, et qui n'ait antérieurement donné des garanties et des preuves d'un dévouement aveugle.

Il faut subir un examen pour être inscrit, avoir prêté serment, précaution inutile là comme ailleurs. A peine êtes-vous entré dans la salle, que vous êtes sous la surveillance des grands parents. On a eu soin de mettre M. un tel, sur qui on ne peut pas compter absolument, entre X et Z, qu'il ne connaît pas, mais qui sont sûrs et qui l'assommeraient au besoin. Mademoiselle A... sera ici, mademoiselle B... sera là, il faut que celle-ci ait attendu sa loge jusqu'à cinq heures, et l'ait payée très-cher. Il faut que celle-là ait reçu la sienne trois jours à l'avance au prix de location, parce que, être agréable à mademoiselle A... une heure avant et à mademoiselle B... trois jours à l'avance, c'est être agréable à M. C..., à M. D..., à M. E..., à M. Po..., à M. Li..., à M. Chi..., à M. Nelle..., à tous ces messieurs qui sont de fondation à l'orchestre, qui font partie du Jockey ou du Miriiton, et qui diront le soir au club, en gens reconnais-

sants et bien élevés : C'est la meilleure chose de l'auteur.

Le placement des baignoires est un travail, il ne faut laisser entrer là que des amis éprouvés, qui consentent à ne pas être vus un jour de Première, qui peuvent donner avec la claque, et jeter au milieu du silence ces : « Ah ! bravo ! Ah ! charmant ! » involontaires, qui doivent éclater dans une salle bien faite comme des grains de poudre dans de la cendre chaude.

Mes chers confrères, je vous recommande bien les baignoires. C'est de là que part, si l'on n'y prend garde, le feu le plus meurtrier, celui qui rase la terre, et qui coupe les jambes. Sachez aussi placer *mal*, mais en évidence, aux secondes loges, voire même aux troisièmes, une femme connue, mais une seule : deux, ce ne serait plus original ni utile.

— Tiens ! une telle qui est aux secondes loges ou aux troisièmes.

— Elle n'a pas pu avoir autre chose.

Et une telle qui n'a qu'une idée, c'est de se faire remarquer là surtout, salue, se démène, fait des signes, en ayant l'air de dire : Oui, je suis là moi, comprenez-vous ! mais pour une pièce comme celle-ci j'aurais été bien autre part.

Excellente réclame.

Il y a aussi l'ami qui *fait* les couloirs pendant les entr'actes, qui renchérit sur le succès, qui explique, qui annonce, qui chauffe, qui *remet du bois*, en termes de coulisses.

Il y en a un à Paris, un qu'on payerait au poids de l'or, s'il n'était un allié volontaire et désintéressé.

Mes confrères le connaissent bien et moi aussi ; mais ce n'est pas eux qui le nommeront, ni moi non plus.

Il y a aussi la femme énigmatique.

Ah ! si l'on peut planter dans une grande loge de face, une belle personne pâle, brune, impassible, dont personne ne puisse dire le nom, on peut être tranquille. Elle sauve les longueurs, on la lorgne pendant ce temps-là,

C'est difficile. Une inconnue à Paris, ça

ne se rencontre qu'une fois et pas longtemps.

La belle comtesse A. de T..., qui a fait son apparition, à Paris, à la première des *Faux Bonshommes*, n'a été inconnue que trois quarts d'heure : il y avait dans la salle deux officiers de la garnison de Metz.

Enfin ; enfin. . . .

Tous les billets sont donnés, vendus, livrés, dérobés, trafiqués ; les amis, les ennemis, les claqueurs, les indifférents, les curieux, tout le monde est là.

Abeilles et frêlons bourdonnent dans la ruche ; il n'y a plus une place à donner ; chaque carreau de loge est une tête. On se reconnaît, on se salue, on se sourit, on discute d'avance, on questionne, on présume, on fait des mots. L'auteur énervé, ému, abruti le plus souvent, arpente la scène, adressant une recommandation à celui-ci, une observation à celle-là, rappelant une coupure, insistant sur un effet, regardant de temps en temps, par le trou du rideau, cette salle fiévreuse, et voyant que, malgré tous ses efforts, malgré toutes ses combinaisons, malgré toutes ses surveillances, cette salle est occupée exactement par les mêmes personnes, qu'il a vues huit jours auparavant, à la Première d'un autre théâtre.

On frappe les trois coups ! Le bruit tombe, ou plutôt glisse peu à peu du haut de la salle, jusque sous les banquettes du parterre, comme les toiles d'un bâtiment qui rentre dans le port.

Le rideau se lève, jetant sur toute cette masse le froid d'une cave, et le premier mot fait son trou dans le vide. L'idée commence à se profiler, comme une arabesque de couleur sur un fond noir, à se développer, à prendre une forme. Personne ne peut plus l'arrêter ; et elle devient de plâtre, de bronze, de marbre ou d'or, à la volonté de ces trois cents spectateurs de goût, qui sont toujours là, et qu'il est inutile de nommer, puisque nous croyons tous en être.

ALEX. DUMAS fils.

(Paris-Guide.)

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

AU *Mercur*e de France.

N ne trouva rien de mieux, pour récompenser Jean-Jacques Rousseau, que de lui offrir la rédaction du *Mercur*e de France.

C'était, dans ce temps-là, une des plus belles positions qu'il fût donné à un homme de lettres d'espérer, car la presse n'étant pas encore parfaitement libre, et le *Mercur*e étant le seul recueil qui eût le droit de paraître tous les huit jours, il arrivait nécessairement que, malgré la censure et la Bastille, et malgré l'absence totale des nouvelles politiques, l'absence même de tout ce qui fait aujourd'hui l'intérêt d'un journal, le *Mercur*e de France était à cette époque suivi de plus d'enthousiasme et d'influence que ne le sont aujourd'hui le *Constitutionnel*, le *Courrier* et les *Débats* réunis, à l'époque des élections.

D'ailleurs, la France de Louis XV commençait, quoique d'une manière très-confuse, à comprendre, qu'elle avait besoin de publicité; et de toutes parts, dans les lettres de Voltaire écrites pour le royaume, dans les lettres de Grimm écrites pour le dehors, dans la communication active avec la Russie et surtout avec l'Angleterre, dans cette effervescence si dramatique d'un peuple avide de se connaître et de connaître ses voisins, et de savoir de quoi il s'agit dans ses destinées, nous devons nécessairement reconnaître que tout en France tendait à la liberté de l'examen; ajoutez à cela ce besoin de renommée littéraire qui envahissait la ville et la cour, comme on disait encore alors, et vous comprendrez très-bien que dans un temps où une chansonnette aspirait aux honneurs du quatrain, la place de rédacteur en chef du *Mercur*e, avec des appointements assez honnêtes pour vivre, sans avoir recours à l'*Encyclopédie*, n'était pas absolument une place à dédaigner.

Mais Jean-Jacques Rousseau, quand cette place lui fut offerte, commençait à

être tourmenté de l'idée singulière qu'il était né pour ressusciter Diogène. Ce grand écrivain, qui n'était déjà plus jeune, avait passé par tant de vicissitudes bizarres, que la vie lui paraissait comme une amère plaisanterie dont il voulait tempérer le fiel par quelque chose d'éclatant. Pour cela il lui fallait de la gloire, c'est-à-dire la permission de ne plus vivre comme les autres, et cette permission, il avait su l'obtenir par son discours sur l'*inégalité*, et surtout, car le siècle était bien frivole encore, par un air ou deux du *Devin*, que personne ne peut plus entendre aujourd'hui.

À la première nouvelle de l'offre qui était faite à Rousseau, tout le parti des philosophes fut ému. Rousseau à la tête du *Mercur*e était une espèce de triomphe pour des écrivains qui étaient souvent battus en brèche par le journal des Jésuites de Trévoux, dont l'érudition leur faisait peur. Aussi ce fut chez Jean-Jacques une affluence extraordinaire. Si vous êtes du quartier latin, vous avez peut-être remarqué tout à côté de la place de la Sorbonne une petite maison à l'escalier étroit et tortueux, dont les fenêtres basses donnaient alors sur une église qui sert aujourd'hui de dépôt à un corroyeur. C'était dans cette petite maison, au troisième étage qu'habitait Rousseau avec Mlle Levasseur; c'était là qu'il avait enfin trouvé assez de meubles pour parler de son ménage, avec une petite épinette assez d'accord pour devenir le Rossini de son siècle. Du reste, il n'y avait guère d'apparat dans cette simple demeure. Rousseau n'y recevait personne, excepté peut-être Diderot, aux bons jours, quand il n'était pas à la Bastille.

Ce jour-là cependant la petite chambre était remplie; on y voyait entassés l'un sur l'autre, Marmontel, déjà connu par deux tragédies sombres et ses amours infortunées avec Mlle Clairon; d'Alembert, que sa probité rendait recommandable à ses amis, et dont le style sec et pincé avait

un grand succès chez les libraires de la rue St-Jacques; Diderot, qui n'avait pas encore lu *Clarisse*, quoiqu'il fût raisonnablement emphatique et furibond; le jeune Grétry, avec son modeste habit italien et la timidité d'un jeune homme qui commence, pauvre diable qui devait faire les délices de son temps, et qui vainement alors, courait après les paroles du *Sylvain* ou le drame de Zémire et Azor; enfin, avec plus de fracas arrivèrent le brillant Helvétius, qui était alors le plus riche fermier général de Paris et qui ne pensait guère alors à son *Traité de l'esprit*; d'Holbach, le seul homme titré de la compagnie, charmant par ses dîners et ses bons mots; le jeune Grimm, au sourire faux et à l'esprit railleur, qui, plus tard, devait supplanter Rousseau dans ses amours et lui faire tant de mal; enfin le protecteur, l'ami, le banquier de toute la littérature du siècle, Panckouke, homme de lettres par imitation, philosophe par instinct, mais pourtant assez homme d'esprit pour avoir compris le premier, et tout seul qu'il y aurait une fortune à faire dans son siècle, en se laissant emprisonner et persécuter à la suite des philosophes. En un mot, de toutes les célébrités contemporaines, il ne manquait peut-être là que Voltaire; mais à cette époque, Voltaire était déjà dans une sphère brillante et plus élevée, n'aspirant à rien moins qu'à devenir grand seigneur, qu'à flatter la maîtresse régnante et ne songeant pas encore à cette tactique savante et toute de génie, au moyen de laquelle il se mit à la tête des gens de lettres de son siècle, quand les dégoûts de la cour l'eurent contraint d'aller se faire roi à Ferney.

Telle était la société réunie chez Rousseau; et dans le nombre je ne dois pas oublier un homme de beaucoup d'esprit à cette époque, Francœur, un des petits violons de l'Opéra, homme charmant que ses liaisons si brusquement interrompues avec Mme d'Epinay avaient mis à la mode, et qui, en entrant chez Rousseau : « Mon cher Rousseau, lui dit-il en l'embrassant, je suis fort aise de vous trouver au milieu de vos amis; tel que vous me voyez, je sors de chez Mme de Pompadour, qui doit vous envoyer cinquante louis au premier jour, et qui chante votre Colette à ravir; c'est une véritable voix de marquise, à laquelle il

ne manque rien que d'être juste. Du reste, on ne peut être mieux disposé pour vous; et si vous le voulez, vous aurez le *Mercur*, avec dix-huit cents francs d'appointements.

— Dix-huit cents francs! reprit d'Alembert, mais savez-vous, Rousseau, que c'est une belle place, et qu'avec cela, vous et votre femme vivrez comme de grands seigneurs?

— Sans compter, reprit Diderot, que tu pourras merveilleusement servir la cause de la littérature et de la philosophie, comme un brave champion de mes amis. Il ne s'agit, mon cher que de bien comprendre ta mission, et de marcher à la tête de ton siècle en abattant toutes les erreurs, tous les préjugés, toutes les superstitions du genre humain.

— Et en vous faisant mettre à la Bastille pour toute votre vie, ajouta Grimm; pour ma part, M. Rousseau, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas accepter une place si périlleuse, et de chercher plutôt quelque bonne place de percepteur chez un receveur aux gabelles ou si vous le pouvez, chez un fermier général : rien n'est plus lucratif et plus commode que cela.

— Oui, oui, s'écria le baron d'Holbach avec un gros sourire de parvenu, une place de percepteur, afin que M. Rousseau soit sur la même ligne que M. Grimm. J'aimerais beaucoup mieux, à sa place, me faire secrétaire de quelque grand seigneur bel esprit qui me donnerait des idées, qui me lancerait dans le monde, qui me protégerait et m'inviterait parfois à sa petite maison pour faire les honneurs de son souper.

— Je plaide avant tout la cause de la morale, reprit gravement Helvétius. M. Rousseau n'est pas fait pour aller dans nos petites maisons faire le bouffon comme l'abbé de Linant ou M. Grimm. M. Rousseau est fait sans doute pour quelque chose de mieux même que ce métier littéraire, qu'il a flétri dans son premier ouvrage. J'opine donc pour qu'il accepte dans mes recettes quelque place de commis, qui lui donnera une vie paisible et tranquille.

— D'ailleurs, reprit Marmontel, qui n'avait pas encore parlé, j'ai imaginé une manière originale, intéressante et pleine de sécurité de remplir le *Mercur*. Dès

que M. Rousseau sera directeur, je lui ferai de petits contes bien moraux et bien champêtres, qui amuseront les lecteurs sans que M. Crébillon, notre censeur royal, ait rien à dire. Vous savez, messieurs, que j'ai la tête assez dramatique, et, Dieu aidant, j'espère que les jeunes auteurs du Théâtre-Français trouveront dans mes contes une matière digne d'occuper leur imagination. Ce sera, je vous assure, une nouveauté piquante dont madame de Pompadour sera bien aise, car on dit qu'elle aime beaucoup les contes, et qu'elle fait venir fort souvent M. de Voltaire à son chevet, le matin, pour qu'il lui lise les contes nouveaux qu'il a faits exprès pour elle.

— D'ailleurs, messieurs, reprit le jeune Grétry en rougissant, vous pourriez, de temps à autre, me donner de vos vers perdus, et je travaillerais de mon mieux à y faire de la musique pour les abonnés du *Mercury*, en attendant que M. de Marmontel ait la bonté de me faire un de ces opéras qu'il m'a promis.

— Ainsi, reprit Diderot, voilà donc tout le journal que tu feras, Jean-Jacques! Des énigmes, des charades, des logogripes, des contes pour madame la marquise, des histoires de Mallet-Dupont, des annonces de rouge végétal et des petites chansons de M. Grétry. Et dans tout cela, pas un mot de tolérance ou de religion, rien pour tes malheureux confrères; ainsi, tu vas préférer ton intérêt personnel à l'intérêt de l'humanité! Ah! malheureux Jean-Jacques, mon ami, tu me perces le cœur!

Ici Diderot se prit à pleurer, comme c'était son habitude; mais l'assemblée, qui était faite à cela, ne s'en émut guère, et Pankouke reprenant : « Si j'ose donner mon avis, messieurs, M. Rousseau doit accepter le poste qu'on lui propose; outre qu'il est lucratif et honorable, il pourra, par intervalles, trouver le moyen de nous servir, d'annoncer nos livres par exemple,

ou tout au moins d'empêcher que M. l'abbé Nadal ou M. Desfontaines ne nous déchirent à belles dents. D'ailleurs, ajouta le libraire, qui empêchera M. Rousseau de servir la bonne cause, et de lancer de temps à autre une brochure sur les affaires du temps? Personne, je pense; d'autant mieux qu'on ne le soupçonnera pas à la Cour d'être philosophe, et qu'il pourra toujours se couvrir du plus sévère incognito. »

A ces mots modestement prononcés, Grimm, Diderot, d'Alembert, qui étaient élevés dans un profond respect pour les libraires, s'écrièrent que Pankouke avait raison, et d'Holbach, obéissant à l'impulsion donnée, invita Jean-Jacques-Rousseau à souper pour le soir même. Alors l'affaire étant ainsi résolue, chacun prit congé du nouveau directeur du *Mercury*, comptant bien l'employer à son profit dans l'occasion.

Huit jours après, Paris, étonné et tout scandalisé de tant d'audace, vit paraître cette fameuse brochure contre l'Opéra, qui souleva le côté du roi aussi bien que le côté de la reine, et qui fit mettre Rousseau à la porte d'un théâtre où sa musique était chantée chaque soir. Un mois après la fameuse brochure, Jean-Jacques se laissa voler sa dernière chemise de baptême par son beau-frère, et, renonçant à la littérature, se fit, pour vivre, copiste de musique à tant la page. Ce qu'il fit ensuite, il n'est personne qui l'ignore : les belles pages d'*Héloïse*, *Emile* tout entier, la première partie des *Confessions*, la *Lettre à d'Alembert* et la *Lettre à M. de Beaumont*, ont assez expliqué comment Rousseau eût été un très-mauvais rédacteur du *Mercury*, quoique soixante ans plus tard M. de Fontanes et M. de Chateaubriand, sous un despotisme plus ombrageux peut-être que celui de Louis XV, n'aient pas dédaigné de s'en charger.

(Le *Mercury* de France.)

Le Gérant : A. TENNEVIN.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 20

LE VIEUX PARIS, par *Louis Blanc.*

LES DEUX NÉGOCIANTS, par *Hipp. Étienne.*

LES FEMMES AU TEMPS DES CROISADES, par *le vicomte de Vaublanc.*

GRIZEL COCHRANE.

L'OPIMUM EN ORIENT.

LE VIEUX PARIS

MONTAIGNE aimait Paris... j'aurais dit comme un amant aime sa maîtresse. C'est avec attendrissement qu'il en parle : « Paris, dit-il, a mon cœur dès mon enfance ; et m'en est advenu comme des choses excellentes : plus l'ay veu, depuis, d'autres villes belles, plus la beauté de celle-ci peut et gagne sur mon affection ; je l'aime tendrement, jusques à ses verivues et à ses taches. »

D'où venait cette extrême tendresse de Montaigne pour Paris ?

Ils n'existaient pas, à cette époque, les magnifiques boulevards que les édiles du jour ont créés d'un coup de leur baguette magique. Il n'y avait pas alors de rue de Rivoli conduisant à l'Hôtel de Ville ; pas de boulevards tels qu'aurait pu les envier Babylone ; pas d'hôtels gigantesques, pas de cafés étincelants, pas de squares ; rien qui approchât du Bois de Boulogne, rien qui ressemblât au Parc de Monceaux. Le Louvre actuel, dont la façade principale, commencée en 1666, sur les dessins de Claude Perrault, ne fut terminée qu'en 1670, présentait, en ce temps-là, l'aspect peu attirant d'un château féodal que défendait, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, un large fossé alimenté par les eaux de la Seine. Le château des Tuileries, que Catherine de Médicis avait fait construire en 1564, pour lui servir d'habitation particulière, mais d'où elle s'était enfuie, aussitôt après, sur je ne sais quelle prédiction d'un astrologue, était séparé du jardin par une rue, et ce jardin, bien différent

de ce que le fit, en 1665, André Le Nôtre, confusément rapprochés, une volière, un étang, une ménagerie, un garenne, le tout protégé par une forte muraille, un fossé, un bastion. Il n'y avait pas de *Place de la Concorde* alors, et les arbres qui forment aujourd'hui les Champs-Élysées ne devaient être plantés qu'en 1670. Le *Marché aux Chevaux*, où les mignons de Henri II se battirent contre les favoris du duc de Guise, ne devint que sous Henri IV la *Place Royale*. C'était une simple maison, qualifiée d'*hôtel bâti de neuf*, qui s'élevait sur l'emplacement où, quelques années plus tard, Marie de Médicis fit jeter les fondements du Palais du Luxembourg. Il va sans dire que le Palais-Royal n'existait pas, n'ayant été bâti, par Jacques Le Mercier, pour le cardinal de Richelieu, qu'en 1629. On avait entrepris, sur les dessins de l'architecte italien Boccardo, la construction de l'Hôtel de Ville ; mais l'ouvrage n'était que commencé. Les quais, composés de maçonneries grossièrement exécutées, ne s'étendaient pas, tant s'en faut, tout le long des rives de la Seine : la rive droite en avait trois seulement ; la rive gauche un seul ; l'île de la Cité n'en avait pas du tout. On ne comptait pas plus de quatre ponts : le Pont Notre-Dame, le Petit Pont, le Pont au Change et le Pont Saint-Michel. Il y avait, en outre deux théâtres italiens d'Albert Ganasse et des Gelosi, un théâtre français, l'Hôtel de Bourgogne, où jouaient les *Confrères de la Passion* et les *Enfants sans souci*, sous la direction du *Prince des*

Sots, mais quels théâtres ! Les places publiques n'étaient guère que des carrefours. En fait de promenades plantées d'arbres, on avait le *Pré aux Clercs*. Pour ce qui est des cafés, on ne savait même pas ce que c'était, les deux premiers cafés établis à Paris ne l'ayant été que vers la fin du dix-septième siècle, par l'Arménien Pascal et le Sicilien François Procope. Les rues, en général trop étroites pour laisser passer les voitures, étaient mal pavées, et, quant à leur nombre, il nous est fourni par ces vers du temps :

Dedans la cité de Paris,
Y a des rues trente-six,
Et, au quartier de Hulepoix,
En y a quatre-vingt-trois,
Et, au quartier de Saint-Denis,
Trois cents il n'en faut que six.
Contez-les bien tout à votre aise :
Quatre cents y a et treize.

On le voit, c'était un bien piètre Paris, comparé au Paris de M. Haussmann, que celui dont M. Montaigne parlait avec tant de révérence et d'amour. Serait-ce qu'il peut y avoir pour les villes une beauté autre que celle qui consiste dans la splendeur des palais, la somptuosité des édifices, le luxe des établissements publics, la multiplicité des promenades, le nombre et la largeur des rues ?

La vérité est qu'à toutes les périodes de son existence, Paris a eu un charme indépendant de sa beauté extérieure. C'est ce charme indéfinissable que subissait le César Julien, — sous l'administration de qui, soit dit en passant, le nom de *Paris* remplaça celui de *Lutèce*, — lorsqu'il écrivait : « Autrefois, je passais mes quartiers d'hiver dans *ma chère Lutèce* ». Et qu'était-ce que le Paris du quatrième siècle ! C'est ce genre de fascination qui faisait dire, si longtemps après, à Charles Quint, que Rouen était la plus grande ville de France, attendu que Paris était un monde. Pas d'époque où Paris n'ait été l'objet d'une admiration profonde, et, qu'on le remarque bien, toute morale. Quels hommages passionnés, par exemple, Paris ne reçut-il pas, dans le dix-huitième siècle, de la part d'étrangers accourus de chaque point du globe, parmi lesquels tant d'Anglais célèbres ! Richardson, John Wilkes, Horace Walpole, Gibbon, Hume, Sterne, respirèrent avec délices l'atmosphère de Paris, j'entends son atmosphère intellectuelle. « Ah ! écrivait

Gibbon avec un soupir, si j'avais été riche et indépendant, c'est à Paris que j'aurais fixé ma résidence. » Hume n'écrivait-il pas, lui aussi : « J'avais pensé à m'établir là pour le reste de mes jours ! » Et ce n'est point par la beauté extérieure de Paris que Gibbon et Hume expliquent l'attachement que Paris leur inspira. Tous deux ils donnent pour raison de cet attachement l'inexprimable douceur de la vie intellectuelle dont on y jouit.

Descendons du dix-huitième siècle au dix-neuvième, et écoutons ce que, le 3 mai 1827, Goethe disait de Paris, en s'entretenant avec Eckermann : « Imaginez-vous maintenant une ville comme Paris, où les meilleures têtes d'un grand empire sont toutes réunies dans un même espace, et par des relations, des luttes, par l'émulation de chaque jour, s'instruisent et s'élèvent mutuellement ; où ce que tous les règnes de la nature, ce que l'art de toutes les parties de la terre peuvent offrir de plus remarquable est accessible chaque jour à l'étude ; imaginez-vous cette ville universelle, où chaque pas sur un pont, sur une place rappelle un grand passé, où à chaque coin de rue s'est déroulé un fragment d'histoire. Et encore ne vous imaginez-vous pas le Paris d'un siècle borné et fade, mais le Paris du dix-neuvième siècle, dans lequel, depuis trois âges d'hommes, des êtres comme Molière, Voltaire, Diderot et leurs pareils ont mis en circulation une abondance d'idées que nulle part ailleurs sur la terre on ne peut trouver ainsi réunies, et alors vous comprendrez comment Ampère, grandissant au milieu de cette richesse, peut être quelque chose à vingt-quatre ans.

Le lecteur n'aura pas manqué, je l'espère, de noter ces mots : ... *où chaque pas sur un pont, sur une place rappelle un grand passé, où à chaque coin de rue s'est déroulé un fragment d'histoire.*

Que n'ajoute pas, en effet, aux enchantements de Paris, métropole de la science et des arts, de la mode et du goût, de la littérature et de l'esprit, l'imposante série des grands hommes et des grandes choses dont l'image anime celles de ses pierres qu'on n'a pas encore disjointes et dispersées ! Si, dès le quatrième siècle, le peu qui existait de Paris occupait tant de place dans le cœur de Julien ; si, au seizième siècle, Paris avait déjà aux yeux de Charles-

Quint la majesté d'un monde et se faisait adorer de Montaigne; si, au dix-huitième siècle, il exerçait sur tant d'intelligences d'élite un pouvoir de séduction irrésistible, quel surcroît de prestige et d'attrait ne lui donne pas aujourd'hui le nombre incessamment accru des fantômes illustres que la pensée peut y évoquer! L'ancienne Université et ses luttes savantes, les écoliers du temps jadis et leurs sauvages freddaines, les parlements, les états généraux, la révolution manquée du prévôt des marchands Marcel, le soulèvement des Maillotins, la sanglante querelle des Armagnacs et des Bourguignons, les Anglais un moment subis et chassés, le massacre des Calvinistes, les troubles de la Ligue, la Journée des Barricades, la Fronde, le règne des salons et des philosophes, la Révolution française et ce qui a suivi, quels aspects, quels épisodes vraiment mémorables, quelles péripéties du grand drame de l'histoire de France ne sont pas contenus dans l'histoire de Paris!

Et c'est là ce qui constitue ce que j'appellerais volontiers son âme; car les villes ont une âme, qui est leur passé; et leur beauté matérielle n'a tout son prix que lorsqu'elle laisse subsister les traces visibles de cette beauté qui se compose de souvenirs, — souvenirs terribles ou pathétiques, qui amusent ou émeuvent, qui attristent ou consolent, mais dont chacun renferme un enseignement et sert à entretenir la flamme de l'esprit. Pour ne citer que quelques exemples, je ne suis jamais passé dans la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois sans chercher du regard la maison d'où partit, le 22 août 1572, le coup d'arquebuse qui blessa l'amiral Coligny, et sans voir aussitôt se dresser les victimes de la Saint-Barthélemy. Je ne suis jamais entré au café de la Régence sans y apercevoir Diderot suivant une partie d'échecs jouée par « Legal le profond, Philidor le subtil, ou le solide Mayot », et sans être conduit par la filiation naturelle des idées dans cette fameuse armée des encyclopédistes que Diderot mena si bravement à l'assaut de la superstition. A l'époque du 10 août 1792, il y avait sur la place du Carrousel une boutique qu'occupait Fauvelet, frère de Bourrienne. Pendant que le peuple assiégeait le château, un homme, du haut des fenêtres de cette boutique, jouissait du spec-

tacle : c'était un officier renvoyé du service, fort pauvre, très-embarrassé de sa personne, et qui avait dû former, pour vivre, le projet de louer et de sous-louer des maisons. Il se nommait Napoléon Bonaparte. Napoléon encore ignoré par la Révolution française et la regardant faire, que de choses dans ce rapprochement! Or, tout ce qu'il suggère, la boutique de Fauvelet le disait en passant : qui ne la regretterait?

Paris est plein de ces souvenirs empreints sur le marbre, le bois ou la pierre. Sont-ils destinés à disparaître? Parmi ceux des enfants de la France qui l'ont quittée depuis longtemps, j'en connais qui pâlisent d'effroi quand on leur dit : « Si vous reveniez à Paris demain, vous ne le connaîtriez plus ». Quoi! déjà?... Paris, hélas! était pourtant bon à reconnaître!...

Entendons-nous, cependant. Qu'on jette bas les rues malsaines et qu'on ouvre des voies spacieuses; qu'on fasse place au soleil dans les quartiers sombres; qu'on donne à Paris des poumons là où il éprouve de la peine à respirer, il le faut, puisque l'hygiène l'ordonne et que le progrès l'exige. Mais partout où l'intérêt de la santé publique, partout où le développement inévitable de la civilisation ne prescrivent pas à l'idylité parisienne de se montrer impitoyable, grâce pour le vieux Paris! grâce pour les restes visibles de ce passé que le présent ne saurait détruire dans tout ce qui le rappelle sans commettre le crime de parricide! Grâce!... eh bien oui, grâce pour quelques-unss des *verruess* et des *tâches* qu'aimait Montaigne. (1)

(1) Montaigne qui, lors de son séjour à Paris, fréquenta la cour des rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III, et que les Ligueurs enfermèrent à la Bastille, avait vu la nouvelle aile occidentale du Louvre, élevée sous le règne de Henri II, l'aile méridionale et la petite galerie sous Charles IX, ainsi que la galerie du bord de l'eau déjà commencée. Mais, malgré ces élégantes constructions de la Renaissance, le Louvre gardait son caractère féodal, derrière les tours du moyen âge qui garnissaient ses deux façades de l'est et du nord et une partie de celle du midi, masquaient aux regards de la ville les bâtiments neufs que l'on pouvait à peine apercevoir de la pointe de la Cité et des rives de l'Université.

Maurevert, ou Maurevel, s'était embusqué, pour tirer sur Coligny, dans une maison située à l'angle de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois (alors rue de Béthisy) et ayant sur une petite

ruelle, dite du Demi-Saint (aujourd'hui supprimée), une issue où l'attendait un cheval pour s'enfuir. Coligny logeait près de là, à l'ancien hôtel des comtes de Ponthieu, appartenant alors au duc de Montbazou, et qui devint plus tard l'hôtel de Lisieux. Cet hôtel, auquel s'attachait le souvenir de Coligny, qui y fut tué ; de la duchesse

de Montbazou, maîtresse de Rancé, qui y demeura ; de Sophie Arnould, qui y est née, et de C. Vanloo, qui l'habita, a été démoli lors du prolongement de la rue de Rivoli, et se trouve, en partie, remplacé, dans cette rue, par la maison portant le n° 140.

LOUIS BLANC.

LES DEUX NÉGOCIANTS



'était le 20 janvier 1795. Les Français venaient de faire leur entrée dans Amsterdam ; les fusils étaient encore rangés en faisceaux sur les places, et les soldats, rangés autour de leurs armes, attendaient avec patience que l'on pourvût à leurs besoins et à leurs logements.

Malgré la rigueur de la saison, les habitants étaient tous sortis de leurs demeures et descendus dans les rues pour admirer cette armée en haillons qu'ils avaient reçue comme une armée de libérateurs. Le plus grand enthousiasme régnait dans la ville, et, dès le commencement de la nuit, d'innombrables lumières avaient été disposées sur les balcons en signe de réjouissance.

Cependant, à l'extrémité du port, du côté de l'Amirauté, s'élevait une petite maison dont l'aspect sombre et silencieux contrastait avec l'extérieur des maisons voisines. Une cour étroite, mais entretenue avec soin, et fermée, du côté de la rue, par un mur et une porte cochère, précédait l'entrée de cette demeure. C'était l'habitation de maître Woerden.

Maître Woerden était un riche négociant hollandais. Exclusivement préoccupé de ses affaires commerciales, il était resté tout à fait indifférent aux événements politiques qui se passaient alors dans son pays ; d'un autre côté, il comprenait trop bien l'économie domestique pour faire participer ses croisées au luxe d'éclairage que ses compatriotes avaient cru devoir déployer.

A l'heure dont nous parlons, maître Woerden était donc assis tranquillement dans un vaste fauteuil garni de coussins, devant une large cheminée au fond de

laquelle brûlait lentement quelques rares morceaux de houille.

Sa longue pelisse fourrée était croisée avec soin sur sa poitrine, et sa casquette de loutre enfoncée fort avant sur son front déjà dégarni de ses cheveux blancs.

Sur une table, près de lui, se trouvait une lampe en cuivre fort luisante, un grand pot de bière et une pipe de terre blanche, encore vierge des lèvres du fumeur.

A l'angle de la cheminée était accroupie une vieille servante, dont l'enbompment révélait l'origine flamande, et qui s'occupait, dans un respectueux silence, à repousser dans le foyer les petits fragments de charbon qui tombaient sur le parquet.

Tout à coup, le bruit d'une clochette se fit entendre. A ce bruit, la servante se releva vivement.

— Qui peut sonner à cette heure ? dit le vieux commerçant. Allez ouvrir.

La servante sortit, et quelques instants après, un grand jeune homme entra dans l'appartement. Il jeta son manteau sur un meuble, et, s'étant approché du vieillard :

— Bonjour père, lui dit-il.

— Comment ! c'est vous, Guillaume ? Je ne vous attendais pas si tôt.

— J'ai cependant quitté Broeck ce matin, mais les routes sont tellement encombrées de voyageurs et de fugitifs, que nous sommes restés toute la journée en voyage.

— Eh bien ! avez-vous vu Van Elburg.

Le jeune homme but un verre de bière et s'assit, lui aussi, devant le feu.

— Oui, mon père, maître Van Elburg consent toujours à mon mariage, mais il persiste à ne vouloir donner que quatre mille ducats de dot à sa fille.

— Ah! s'écria Woerden en fronçant ses gros sourcils blancs, eh bien! il gardera sa fille et sa dot.

— Oh!... mon père!

— Taisez-vous, Guillaume! à votre âge on sacrifie tout à son amour, et l'on dédaigne la fortune; mais l'amour passe, voyez-vous, et l'argent reste.

— Mais, mon père, M. Van Elburg est un des plus riches négociants de la Hollande, et ce qu'il ne veut donner durant sa vie, il faudra bien qu'il le laisse après sa mort.

— Eh parbleu! répondit maître Woerden en se découvrant, je ne suis peut-être pas riche, moi aussi? Ecoutez, mon fils, vous allez bientôt me succéder dans mon négoce, rappelez-vous bien les deux principes que je vais vous enseigner : Jamais il ne faut donner plus qu'on ne reçoit, ni faire des affaires pour le seul profit des autres; avec cela on réussit toujours dans son commerce, et par conséquent dans le mariage.

— Mais...

Maintenant, mon fils, n'en parlons plus.

Guillaume connaissait trop l'entêtement et l'absolutisme de son père pour insister davantage; néanmoins il ne put si bien dissimuler sa mauvaise humeur, qu'il n'en parut des indices sur son visage. Le vieillard chargea tranquillement sa pipe et l'alluma.

Cependant, pour la seconde fois, la clochette venait de se faire entendre; presque aussitôt on entendit les pas d'un cheval dans la cour et les chiens se mirent à aboyer avec furie.

— Ah! ah! s'écria Woerden, au bruit que font les chiens, je présume que c'est quelque étranger qui nous arrive; Guillaume, voyez cela.

Le jeune homme s'approcha de la croisée.

— Père, c'est un cavalier de la milice!

— Un cavalier de la milice!... que me veut-on!

A ce moment, la servante entra et remit une lettre au vieillard; celui-ci jeta d'abord les yeux sur le cachet.

— Gouvernement provisoire! s'écria-t-il.

Et son visage, s'altérant tout à coup, revêtit l'expression d'une profonde inquié-

tude. Maître Woerden déchira vivement l'enveloppe, déplia la lettre et la lut. Guillaume suivait avec anxiété les mouvements de son père, mais il se rassura bien vite, car la figure du vieillard reprit presque aussitôt sa sérénité.

— C'est fort bien! j'accepte, dit enfin Woerden.

Puis, ayant passé la lettre à son fils, il se mit à réfléchir. Le jeune homme la parcourut d'un coup d'œil; c'était une demande de quatre cents milliers de harengs livrables dans un mois au gouvernement, pour la subsistance de l'armée française.

— Guillaume, s'écria tout à coup le vieillard en sortant tout à coup de sa rêverie, il me vient une idée! Tu épouseras la fille de Van Elburg et tu auras une belle dot, c'est moi qui te le dis.

— Comment cela, père?

— Laisse-moi faire; seulement, comme tous les canaux sont arrêtés par les glaces, tiens-toi prêt et fais seller deux chevaux demain à la pointe du jour.

— Ce sera fait... Ah! père que je vous remercie!

— C'est bien, c'est bien... Et tu ne sais pas encore tout ce que tu me dois. Va, Guillaume, continua Woerden en frappant légèrement sur l'épaule de son fils, quand tu seras négociant, aie seulement le génie de ton père!...

Le lendemain, en se levant, le soleil trouva les deux voyageurs sur la route qui conduit d'Amsterdam à Broeck. Les chemins étaient couverts de neige et glissants, les chevaux ne pouvaient marcher qu'au pas; mais le jeune homme supportait ce désagrément avec courage; il allait revoir sa bien-aimée et conclure enfin le mariage qui devait mettre le comble à son bonheur. Le vieillard lui-même riait de cette marche pénible, car il tenait beaucoup au fond de son âme à ce que son fils épousât une si riche héritière.

Ils arrivèrent à Broeck vers midi; mais ils descendirent de cheval avant d'y entrer et laissèrent leurs montures dans une auberge, l'accès de ce village étant interdit aux bêtes de somme et aux voitures.

En effet, le village de Broeck jouit en Hollande d'une réputation proverbiale de propreté. Les rues, au lieu d'être pavées, y sont dallées en pierres polies, de diverses couleurs, et disposées en forme de

mosaïque. De chaque côté, le long des maisons, règnent des espaces réservés pour l'usage privé des habitants; ces espaces, parquetés en pierres plus belles et encore mieux assorties, sont séparées de la voie publique par des balustrades en fer poli, rehaussées de nombreuses garnitures en cuivre doré des bancs de bois précieux et richement façonnés y sont, en outre, disposés pour les causeries en famille, le soir, après les chaleurs accablantes de l'été. La manie de la propreté est, dit-on, poussée si loin dans ce village, que lorsque quelque feuille détachée de sa tige par une feuille indiscrete vient à se déposer sur cet élégant parquet, les habitants sortent en foule de leurs maisons et se ruent à l'envi sur la feuille proscrite pour l'enlever.

Quand Woerden et son fils entrèrent à Croeck avec leurs gros souliers salis par la neige, ils excitèrent donc l'indignation des habitants; mais, comme ils étaient connus depuis longtemps dans le pays, ils arrivèrent néanmoins sans encombre jusqu'à la demeure de Van Elburg.

Là, cependant, ils ne purent se soustraire à une formalité à laquelle Napoléon et Alexandre eux-mêmes furent obligés de se soumettre quelques années plus tard. A peine furent-ils entrés dans la cour qui précédait l'habitation du riche commerçant, qu'une servante leur apporta des espèces de babouches qu'ils échangèrent contre leurs grossières chaussures.

Enfin, ils furent introduits.

Au moment où ils pénétraient dans le salon, la porte vis-à-vis d'eux se refermait. Maître Woerden n'eut pas le temps de distinguer la personne qui venait de s'enfuir ainsi à leur approche, mais Guillaume l'avait déjà reconnue; ses yeux d'amant avaient tout vu, et les battements de son cœur le rassuraient assez contre la possibilité d'une méprise. En effet, c'était Clotilde, la fille de Van Elburg, qui cachée derrière les vitraux colorés de sa croisée, les avait vus entrer dans la cour, et était sortie pour aller en prévenir son père. Elle reparut presque aussitôt avec lui.

Clotilde portait le costume du pays; elle était coiffée à la frisonne, le front orné d'une plaque d'or, surmonté d'un petit bonnet à jour, collé délicatement sur les tempes, bordé de liserés d'or et parsemé de pierreries. Deux gros chats angoras

qui l'avaient suivie tournaient autour d'elle, en se frottant familièrement le long de la robe de leur maîtresse.

— Eh ! bonjour, maître Woerden ! s'écria Van Elburg en tendant la main à celui-ci. Est-ce que, vous aussi, vous fuyez devant les Français ? Soyez le bienvenu.

— Maître Van Elburg, il ne s'agit point de cela, répondit Woerden; vous savez bien que je ne m'occupe jamais de politique; je me soucie aussi peu des Français que du prince d'Orange, et je viens vous proposer une bonne affaire.

— Parlez, je vous écoute.

— Mon cher confrère, j'ai une livraison de quatre cents milliers de harengs à faire dans un mois; pouvez-vous vous engager à me les fournir dans trois semaines ?

— A combien ?

— A dix florins le millier.

— A dix florins?... soit, je vous le promets.

— Eh bien ! régularisons cela sur le champ et mettons-nous à table, car je meurs de faim. Pendant le déjeuner, nous causerons mieux du second sujet de ma visite.

En disant ces mots, Werden lança un regard significatif à la jeune fille qui baisa les yeux.

Pendant le repas, en effet, l'habitant d'Amsterdam parla du mariage de son fils, et chicana de nouveau sur la dot de la future épouse; mais Van Elburg ne voulut pas changer d'un stuner le somme qu'il avait promise. Maître Woerden, qui s'en souciait désormais fort peu, feignit encore quelques regrets et finit par se rendre.

Enfin la célébration du mariage fut fixé à huit jours de là.

Dès le lendemain, Guillaume et son père se remirent en chemin pour Amsterdam. A peine furent-ils sortis de Broeck et remontés à cheval, le jeune homme hasarda une question à son père.

— Père, lui dit-il, vous avez donc changé d'avis ?

— Pourquoi cela ?

— Mais n'avez-vous pas accepté la dot de Van Elburg ?

Le vieillard jeta un regard de côté à son fils.

— Guillaume, répondit-il brusquement, pour qui me prenez-vous?... Laissez-moi donc faire et cessez de m'interroger, car

vous ne saurez rien. L'affaire est sérieuse maintenant; dix florins le millier de harengs, c'est bien cher. Me voilà avec un engagement de quatre mille florins sur les bras; j'ai besoin de toutes mes réflexions.

En effet, à partir de ce moment, maître Woerden ne desserra plus les dents; Guillaume le suivit en gardant un profond silence, et en s'estimant fort heureux néanmoins d'être si proche de la réalisation de ses vœux les plus chers.

A peine fut-il rentré chez lui, le vieux négociant monta dans son appartement et s'y enferma à clé. Ce mystère éveilla la curiosité du jeune homme; mais, malgré toute sa vigilance, il ne put rien découvrir.

Cependant, vers le soir, maître Woerden sortit de son cabinet; il donna à sa servante un gros paquet de lettres à jeter à la poste; et, trois jours après, lorsque Guillaume se présenta, suivant sa coutume, pour présenter ses devoirs à son père;

— Enfant, s'écria joyeusement le vieillard, en approchant sa face ridée de la figure du jeune homme, j'ai ta dot!

Enfin le jour du mariage étant arrivé, Woerden et son fils retournèrent à Broeck. Cette fois, ils entrèrent chez Van Elburg par une porte spéciale à doubles battants et d'une apparence somptueuse, qui, suivant la coutume du pays, ne s'ouvre que dans trois occasions solennelles, les baptêmes, les mariages et les enterrements. Un grand nombre de parents et d'amis se trouvaient déjà réunis dans le salon. Le maître de l'habitation perça cette foule et s'avança vers les nouveaux arrivés; mais son visage était si pâle et si altéré, que Guillaume crut qu'il venait leur annoncer une mauvaise nouvelle. Woerden ne partagea nullement les inquiétudes de son fils, car le malin vieillard savait mieux que personne à quoi attribuer l'affliction de son hôte.

— Maître Van Elburg, lui dit-il avec un sourire fin et hypocrite, qu'avez-vous donc? vous êtes tout changé.

— Ah! cher ami, je suis dans un cruel embarras! il faut que je vous parle!

— Qu'est-ce donc? le mariage vous contrarierait-il? dites-le, confrère; vous pouvez encore vous rétracter.

— Mais non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Alors, reprit l'habitant d'Amsterdam qui craignait que quelque difficulté ne surgit de l'explication qu'il présentait, procédons d'abord à la cérémonie, je ne change jamais l'ordre de mes idées; je suis venu pour assister au mariage de mon fils, commençons par là; je serais ensuite tout à votre disposition.

Maître Van Elburg eût bien voulu se décharger au plus tôt du fardeau qui pesait sur sa poitrine; mais ayant jeté un regard sur le front de son confrère, il comprit qu'il n'y avait rien à tenter contre l'obstination d'un crâne de cette forme-là.

On se mit donc en marche pour l'église, et quelques instants après les deux époux étaient unis aux pieds des autels.

A peine fut-on de retour au logis?

— Maintenant, maître, dit Van Elburg, vous avez promis de m'entendre; montons dans mon cabinet.

— Je vous suis.

— Confrère, reprit le premier après avoir fermé la porte avec soin derrière lui, il faut, d'après mon engagement, que je vous livre quatre cents milliers de harengs dans quinze jours, et je n'ai encore pu m'en procurer un seul; ils sont tous vendus.

— Je le crois bien, répondit Woerden en éclatant de rire, je les ai tous achetés.

A ces mots, Van Elburg demeura stupéfait.

— Ah! s'écria-t-il... alors que comptez-vous faire de ma promesse.

— Maître, je compte qu'elle sera exécutée... Ecoutez, Van Elburg, vous laisserez un jour une brillante fortune à votre fille, je le sais; mais j'en laisserai une au moins égale à mon fils; il est donc inutile de faire entrer ces avantages futurs en ligne de compte; de ce côté, il y a compensation. Quant aux avantages présents, c'est bien différent. Moi, je cède prochainement ma maison de commerce à mon fils; vous, vous ne donnez que quatre mille ducats à votre fille. Or, ce sacrifice est évidemment au-dessous du mien. Je n'ai pas voulu, pour ce motif, contrarier les affections de nos enfants; mais je me suis promis de rétablir l'équilibre et de vous forcer, malgré vous, de tenir votre rang.

A mesure qu'il Woerden parlait, Van

Elburg ouvrait des yeux de plus en plus ébahis.

— Pour cela, continua l'habitant d'Amsterdam, voici ce que j'ai fait. Vous vous êtes engagé à me livrer quatre cents milliers de harengs, à raison de dix florins le millier; mais je les tiens, les harengs. Pour que vous fassiez honneur à votre signature, il faut donc que vous me les achetiez. Or, je vous les vends cinquante florins le millier; ainsi, c'est seize mille florins que vous avez à me remettre, et vous serez quitte.

Pendant cette péroraison lucide, Van Erburg avait repris ses esprits et tout son sang-froid habituel.

— C'est juste, répondit-il, maître Woerden, vous êtes un fin négociant, j'ai été pris dans un piège habilement dressé; je m'exécuterai.

En achevant ces mots, Van Elburg salua profondément son confrère, et, ayant r'ouvert la porte de son cabinet, ils descendirent ensemble au salon.

Bien que le procédé de maître Woerden fût au moins étrange, Van Elburg se garda bien de laisser voir son dépit; il avait trop d'expérience pour cela. Son visage reprit au contraire toute sa sérénité, et il ne fut

plus question que de la fête qui devait terminer cette heureuse journée.

Huit jours après, l'habitant de Broeck étant allé à Amsterdam, sous le prétexte de voir sa fille qui habitait alors sous le toit de son époux. Cette fois, les rôles se trouvèrent changés, Woerden était dans la désolation.

— Ah! maître, s'écria-t-il aussitôt qu'il aperçut son confrère, vous voyez un homme au désespoir! Voilà tous les pêcheurs qui rentrent avec mes harengs, et je n'ai pu me procurer un seul tonneau. Toute ma marchandise va être perdue!

— Que voulez-vous, maître? reprit froidement Van Elburg, vous avez acheté tous mes harengs, j'ai acheté tous vos tonneaux. Je pourrais vous les vendre bien cher, mais, comme je tiens seulement à ne donner que les quatre mille ducats que j'ai promis à ma fille, je vous les cède pour la somme que vous avez su tirer de moi par votre adresse. Vous avez assez d'esprit à Amsterdam; mais, à Broeck, nous avons du génie!

— C'est égal! c'est moi qui vous ai donné l'idée, répondit fièrement maître Woerden.

HIPP. ETIENNE.

(Commerce).

LES FEMMES AU TEMPS DES CROISADES



l'époque des croisades, la femme de noble extraction se présente à nous rehaussée par je ne sais quelle grandeur nouvelle; elle paraît sans crainte dans la vie publique, elle vient s'asseoir sur le siège d'honneur que le chevalier lui a préparé, comme lui, elle porte une couronne; elle est dame comme il est seigneur; il la nomme son *amie*; il fait plus, il l'appelle sa souveraine, il fléchit le genou devant elle.

D'où venait cette importance de la femme au moyen âge? Comment expliquer cette adoration?

Sans doute les traditions de nos ancêtres avaient pu subsister en partie à travers la brutalité du premier âge de la mo-

narchie. La vénération superstitieuse de Germains et des Gaulois pour certaines femmes avait pu laisser quelques traces chez les compagnons de Clovis et de Charlemagne, et se renouveler peut-être lors de l'établissement des races normandes; mais que l'on veuille bien comparer le rôle des femmes dans les six premiers siècles de notre histoire avec celui qui devint leur partage au temps de la chevalerie, et l'on s'étonnera du pas immense qu'elles firent en liberté, en influence et en dignité.

C'est que les destinées du christianisme s'accomplissaient: l'égalité morale sortait de l'Évangile et pénétrait les esprits; l'esclavage du serf et l'esclavage de la femme tombaient peu à peu. La femme, de ser-

vante de l'homme qu'elle était, devenait sa compagne, et quand la tour seigneuriale perdait son défenseur, la femme prenait la place du châtelain, levait les ponts, et appelait au son du cor ses fidèles vassaux.

La littérature de l'époque contribua encore à relever dans l'opinion le sexe faible. Les romans célébrèrent le dévoûment des paladins pour la veuve et pour la beauté malheureuse; ils appliquèrent la couleur des temps passés ou imaginaires aux réalités du présent, car les chevaliers tyrans, les donjons inaccessibles, n'existaient que trop positivement au sein de la société féodale. En parlant d'une chevalerie idéale, ils améliorèrent la chevalerie réelle. Ils proclamèrent les lois d'une courtoisie galante; loyauté dans l'amour; protection généreuse envers les dames. Les portraits qu'ils traçaient de quelques caractères héroïques se popularisèrent et agirent insensiblement sur les mœurs publiques. La vie réelle avait prêté ses habitudes à la poésie qui les lui rendait en les idéalisant autant que le lui permettait la rudesse des caractères.

D'un autre côté, le régime féodal, en se régularisant, accroissait l'importance de l'héritière du fief, étendait et relevait les obligations de l'épouse, du prince ou du simple seigneur. L'une apportait en dot des châteaux, des provinces, l'hommage ligé de mille vassaux, et pouvait être tutrice ou régente; l'autre, gardienne du manoir et des intérêts du fief, signait les actes et partageait les dangers de la guerre.

Ainsi la remuante Éléonore d'Aquitaine transmet des domaines immenses à son second époux, et intrigue dans toutes les affaires politiques; ainsi la comtesse de Champagne est régente de cette province pendant la minorité de Thibaut le Jeune; une comtesse de Flandre gouverne à la place de son mari, prisonnier de Philippe-Auguste; une autre, Jeanne de Flandre, réclame pour son époux, au sacre de Saint-Louis, le droit de porter l'épée nue; Isabelle de la Marche exerce une grande influence sur son fils Henri III, roi d'Angleterre, et Blanche de Castille, la femme forte du treizième siècle, annonce, comme nous allons le voir, dès le vivant de Louis, son mari, la vigueur de son caractère,

Louis, fils du roi Philippe-Auguste,

était à Londres, manquant de tout; la couronne qu'il avait reçue des ennemis de Jean-sans-Terre vacillait déjà sur sa tête. Blanche supplia le roi d'envoyer de l'argent à son époux.

« Certes, je n'en ferai rien, répond le roi.

— Non! s'écrie Blanche étonnée.

— Non, vrai!

— Et moi, je sais bien ce que je ferai.

— Que ferez-vous donc?

— Par la benoïste mère de Dieu! j'ai beaux enfants de monseigneur, je les mettrai en gage, et bien trouverai qui me prêtera sur eux. »

Après ces mots, elle quitte le roi toute hors d'elle; et quand le roi vit aller ainsi sa belle-fille, il reconnut qu'elle ne lui en imposait point; il la fit rappeler et lui dit :

« Blanche, je vous donne tout ce que vous voudrez de mon trésor. »

Lorsque la couronne et son jeune héritier furent confiés à cette femme énergique, on crut voir auprès de l'enfant royal une lionne courageuse veillant à côté de son lionceau. Une ligue se forme d'abord contre elle. Enguerrand de Coucy, issu d'une race royale par sa mère, se pare des ornements de la royauté; sceptre doré et manteau d'azur fleurdelisé. Il usurpe le vêtement royal, il veut s'asseoir sur le trône. La régente gagne les comtes de Boulogne, de Flandre et de Champagne, met une épée dans les mains du jeune Louis, et tout rentre dans l'ordre. Maître Pierron de Bretagne, le *mauvais clerc*, à la mauvaise tête, est obligé d'implorer le pardon de son roi.

Blanche aimait avec passion ce fils dont elle avait si bien gardé la couronne. Il faut se rappeler la dernière entrevue de la mère et du fils au départ pour l'Égypte, si l'on veut apprécier ce que valaient ces deux cœurs :

« Belle très-douce mère, lui dit-il au moment de la séparation, retournez désormais. Je vous remets mes trois enfants en garde : Loys, Phelippe et Isabel, et vous laisse aussi à garder le royaume de France; et je sais, de fait, qu'il sera bien gardé et bien gouverné.

— « Beau très-doux fils, comme pourra mon cœur endurer la départie de moi et de vous? Certes, il sera plus dur que pierre, s'il ne se fend en deux moitiés; car vous m'avez été le meilleur fils qui

« oncques fut à sa mère. » A ces mots, elle chut pâmée, et le roi la redressa et releva, et prit congé d'elle en pleurant; et la reine se repâme : « Beau et tendre fils, « jamais plus ne vous verrai, le cœur me « le dit bien. » Et elle dit vrai, car elle fut morte avant qu'il revint. »

On conçoit que de pareilles femmes ne redoutaient ni les sièges, ni les batailles, et ne craignaient pas plus de manier l'épée que cette Beatrix (1) dont parle le troubadour Rambaud de Vachères.

Beatrix trouva un jour chez elle une épée que son frère y avait oubliée. Elle déposa son *turcot* (2), ceignit l'épée sur sa *gonelle*, la tira du fourreau, la lança en l'air, la reprit, et se mit à espadonner de tous côtés. Le gentil troubadour, qui vivait sous le même toit qu'elle, et qui l'épiait à travers les ais de la porte, la surprit dans cet exercice. Depuis il ne l'appela que son *bel cavalier*; il assura que l'exemple du bel cavalier avait exalté son propre courage, et il mérita bientôt lui-même d'être admis dans l'ordre de chevalerie.

Les historiens arabes reconnaissent eux-mêmes la bravoure des femmes de l'Occident. « Une femme chrétienne, dit Emad-Eddin, se mit en mer avec un vaisseau équipé à ses frais et portant cinquante hommes. »

Il remarque plus loin que « dans les combats, celles qui n'étaient *plus* en état de supporter le fardeau des armes furent chargées d'exciter ou de calmer l'ardeur des guerriers, de les pousser ou de les arrêter. » Ne croit-on pas entendre Tacite parler des femmes Germanes? Ce passage fait supposer que le nombre des femmes qui combattaient devait être considérable.

Guibert de Nogent, en rappelant une attaque livrée au château d'Amiens, dit « que quatre-vingts femmes voulurent y prendre part et se firent toutes blesser. » Alix de Montmorency amena des secours de troupe à Montfort, son époux, pendant la croisade du Languedoc. Dans l'absence de son mari, Sybille de Caprée, femme de Robert Burdet, se couvrit d'une cuirasse, monta sur les murs un bâton en main, et réveilla les sentinelles endormies.

(1) Sœur du marquis de Montferrat.

(2) Vêtement de dessus, *Gonelle*, robe.

« Pendant le siège de Jérusalem par Saladin, dit la sœur d'un moine de Beauvais, je remplis autant que possible, les fonctions d'un soldat. Je portais un casque comme un homme, c'est-à-dire que j'allais et venais sur les remparts la tête coiffée d'un vase de cuivre en guise de heaume. Quoique femme, j'avais l'air d'un guerrier; je lançais des pierres avec la fronde, et, remplie de crainte, j'apprenais à dissimuler ma faiblesse. Il faisait chaud; les combattants n'avaient point de repos. Je donnais à boire sur les murs aux soldats fatigués. Enfin, une grande pierre, semblable à une meule de moulin, vint tomber près de moi, et je fus frappée d'un de ses éclats. »

Florine, fille du duc de Bourgogne, l'image pure et touchante de l'amour conjugal, suivit son mari dans le pèlerinage de la Palestine; elle avait épousé Suénon, roi de Danemark. Elle partagea tous ses périls, elle combattit à cheval à ses côtés. Tous deux, à la fleur de l'âge, trouvèrent une mort prématurée dans les mêmes lieux et dans le même instant. Sur leur tombe est restée une couronne d'immortelles que la muse du Tasse y a placée.

Il faut avouer que le courage des femmes au commencement de l'époque chevaleresque, participe encore de la barbarie.

Eustache de Breteuil, époux de Julianne, fille naturelle de Henri II, roi d'Angleterre, avait reçu en otage de ce souverain, le fils de Raoul Harens, châtelain de la forteresse d'Ivry. Eustache, ennemi de Raoul, pour assouvir son animosité personnelle, après avoir fait arracher les yeux du jeune homme, ose renvoyer au malheureux père, cet horrible présent. Celui-ci demande vengeance au roi Henri II, qui avait auprès de lui, dans ces moments mêmes, deux filles d'Eustache et de Julianne. Le roi les lui abandonne, et Raoul, traitant les petites-filles naturelles du roi comme Eustache avait traité son fils, ordonne qu'on leur mutile le visage.

Julianne, leur mère, affolée de douleur et résolue de se venger, court s'enfermer dans Breteuil; le roi y vient assiéger sa propre fille. Julianne réclame alors un entretien. Quand le prince paraît, elle fait tendre une baliste et lui décoche un trait qu'il esquive. Réduite aux dernières extrémités, il faut qu'elle se rende enfin; son

père l'oblige à se laisser glisser du haut d'une muraille humide jusqu'au fond d'un fossé, où elle tombe à demi-nue dans l'eau glacée.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette histoire, c'est le respect du cruel Eustache pour le lien féodal.

Julianne parvient à rejoindre son mari; ils vont l'un et l'autre hardiment trouver le roi; ils entrent nu-pieds dans sa tente, ils se mettent à genoux.

« Comment avez-vous pu vous introduire ici sans un sauf-conduit de moi, leur crie le monarque irrité, vous qui m'avez fait de si grands outrages ? »

Eustache répond :

« Vous êtes mon seigneur, mon suzerain. Je me présente à vous comme vassal, prêt à expier ma faute ou à vous servir fidèlement. »

Le roi se sentit touché et pardonna. Julianne prit le voile à l'abbaye de Fontevault.

Mais au milieu de cette rudesse, et même de cette atrocité des mœurs, la femme se montra souvent, comme Florine, la digne compagne du chavalier,

L'histoire prouve que le lien conjugal eut alors ses martyrs. On en voit un exemple touchant dans le drame sanglant qui se passa au château de la Roche-Guyon et dont le souvenir est retracé par la *Chronique de Saint Denis*, avec une éloquence naïve qui peint bien le grand caractère de la châtelaine au moyen âge :

« Au rivage de la Seine, sur un tertre admirable, fut jadis fondé un château des plus forts et des plus orgueilleux, qu'on appelle la Roche-Guyon. Il est si haut placé que l'œil a peine à mesurer l'élévation du monticule sur lequel on l'a assis. On y voit dans le roc vif une caverne grande comme une maison.

« Les anciens du pays en attribuent la création au Destin. Là, disent les fables, on recevait par une petite ouverture les réponses du dieu Apollon.

« Le sire de ce châtel avait nom Gui. Jeune et vaillant bachelier, il y vivait honnêtement en vrai prud'homme, sans rien dérober ni ravir; jamais il n'eût vécu autrement. L'envie et la trahison du plus félon des félons abrégèrent ses jours, je vous dirai comment.

« Guillaume, normand d'origine, un des plus déloyaux traîtres qui fut jamais, était

son beau-père. Gui le croyait fort de ses amis et familiers; mais, au contraire, le Normand cherchait à surprendre son gendre en son château et à le perdre par trahison mortelle.

« Un dimanche au soir, il advint qu'après avoir médité son coup, Guillaume entra dans une église qui avoisinait la Roche-Taillée, avec une troupe de misérables comme lui portant le haubert sous des chapes. Ils se mêlèrent à ceux qui allaient prier; ont eût dit qu'il priait avec eux, mais il regardait çà et là comment il pourrait s'introduire au château de Guyon.

« Tant fit qu'il avisa une porte par laquelle le sire de la Roche se rendait à l'église, et il s'en empara de vive force avec sa déloyale compagnie.

« Dès qu'ils se virent dans le château, les épées furent tirées. Guillaume courut sur son gendre comme un forcené; il le frappa et refrappa, il occit cet homme qui n'avait aucune défiance de lui.

« Quand la dame, qui tant prude vaillante femme était, vit cela, elle se prit par les cheveux toute ébahie, déchirant et meurtrissant son visage, comme femme qui ne se connaît plus. Puis elle courut à son mari, sans peur de la mort, et se laisse tomber sur lui, le couvrant d'elle-même contre les coups d'épée.

« Occis-moi, criait-elle, déloyal meurtrier, moi qui t'ai desservi, et laisse mon seigneur. »

« Elle recevait les coups et les blessures que les traîtres accumulaient sur son mari, et elle disait en mourant :

« Doux ami, doux époux, qu'as-tu fait à ces gens? N'êtes-vous pas amis comme gendre et beau-père doivent être?... Quelle forsennerie est-ce là? Vous êtes donc enragés et hors de sens? »

« Les traîtres la prirent par les cheveux et l'arrachèrent de dessus son baron, toute dépiécée et déglairée, et presque toute trenchiée, et la laissèrent dans un coin demi-morte. Après quoi ils retournèrent au seigneur pour achever de le tuer et faire mourir cruellement. Ils prirent tous les enfants qui se trouvaient là, et leur fracassèrent la tête contre la roche; cela fait, ils cherchèrent partout s'il n'y avait plus personne au castel.

« Alors la pauvre dame, du coin où elle gisait, leva la tête, et quand elle aperçut

son seigneur sans vie et en lambeaux, étendu au milieu de la salle, elle fit un tel effort par amour, qu'elle vint jusqu'à lui, toute dépiécée qu'elle était, rampant et se traînant comme un serpent. Elle commença à le baiser mort et sanglant, comme s'il vivait encore, et à lui rendre les obsèques par une douloureuse complainte :

« Mon cher ami, mon époux, en « quel état vous vois-je ? Aviez-vous mé-
« rité cela par l'admirable fidélité que
« vous m'avez gardée dans la compagnie
« conjugale, ou parce que vous aviez aban-
« donné ou démenti la félonie et la dé-
« loyauté de vos pères, de votre aïeul et
« bisaïeul ? »

« Elle dit ces mots seulement, puis tomba dans pâmaison de la mort, de telle sorte qu'on ne pouvait les séparer l'un de l'autre. Ils étaient confondus dans le même sang.

« Quand les meurtriers eurent jeté dehors les deux cadavres, ces bêtes sauvages, souillées de sang humain, se calmèrent.

« A donc commença Guillaume à examiner le castel mieux qu'il n'avait fait encore, à juger de l'assise et de la force de la roche. Il songeait comment il pourrait accabler et épouvanter les Français et les Normands. Il mit la tête à une des fenêtres et appela les gens du pays, il leur promit beaucoup de biens s'ils voulaient lui faire hommage ; mais nul ne voulut venir à lui.

« Assiégé par les barons du Vexin, il offrit de se rendre, et demanda à faire un traité. Pour lui complaire ils entrèrent

dans son castel, mais en tel nombre qu'ils s'en rendirent maîtres au même instant. Les complices furent précipités par les fenêtres, et reçus d'en bas sur la pointe des lances. Quant à lui, on lui arracha le cœur pour le mettre au bout d'une perche. Les corps attachés sur des claies et jetés dans la Seine, allèrent dire à Rouen qu'elle avait été la punition du traître. (1)

Trois siècles après cette lamentable scène le comte de Warwick assiégeait dans la Roche-Guyon, la fille de Jean Bureau, chambellan du roi de France.

« Prêtez-moi serment, lui dit-il, et je vous laisserai vos terres, seigneuries et meubles.

« Non, répondit la veuve de Guy VI de la Roche-Guyon, j'aime mieux tout perdre, et m'en aller dénuée de tous biens, moi et mes enfants, que moi mettre es mains des ennemis mortels du royaume, et délaïsser ainsi mon souverain seigneur et roi. »

« Plus tard encore, la belle duchesse de Guercheville y faisait à Henri IV cette réponse si connue :

« Je ne suis pas d'assez haut lieu pour être votre femme, et je suis de trop bonne maison pour être votre maîtresse. »

On a commencé à écrire l'histoire des châteaux de France, que ne peut-on l'achever ! Bien d'autres que celui de la Roche-Guyon glorifieraient par de beaux traits la mémoire de leurs nobles dames.

LE VICOMTE DE VAUBLANC.

(1) *Chronique de Saint Denis*, tom. XII, page 160.

GRIZEL COCHRANE

I



ORSQUE la tyrannie et la bigoterie de Jacques VI contrainquirent ses sujets à prendre les armes, un des plus dangereux adversaires de ses dangereuses usurpations fut sir John Cochrane, qui prit une part importante à la rébellion d'Argyle. Pendant plus d'un siècle, un arrêt sangui-

naire demeura suspendu sur la maison de Campbell et sur tous ceux qui avaient associé leur fortune à la cause des Chieftains. Cet arrêt atteignit sir John Cochrane. Il fut enveloppé par les troupes du roi ; sa résistance fut longue, terrible, désespérée ; mais à la fin, écrasé par le nombre, il fut fait prisonnier, jugé et condamné à périr sur l'échafaud. Il ne lui restait que quelques jours à vivre, et son

géôlier n'attendait, pour le conduire au lieu de l'exécution, que la réception du *warrant* de mort. Sa famille et ses amis étaient venus successivement le visiter dans sa prison et lui apporter leurs dernières et douloureuses consolations. Une personne pourtant qui était l'objet de ses plus tendres affections et l'orgueil de sa maison, n'était point encore venue recevoir sa bénédiction ; c'était Grizel, sa fille bien aimée.

Le crépuscule jetait une pâle lueur à travers les étroites ouvertures de la prison, sir John se désolait de n'avoir point embrassé une dernière fois sa fille chérie, et pour rafraîchir sa tête en proie à une fièvre brûlante, il la tenait appuyée contre les murs froids et humides de son cachot. Tout à coup, la porte tournant paisiblement sur ses gonds, lui laissa voir son gardien qui entra suivi d'une dame dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Sa taille était élancée, et sa marche pleine de noblesse ; ses yeux noirs, naguère si brillants, disaient aujourd'hui sa douleur, douleur trop profonde pour s'exprimer par des larmes, et sa chevelure tombait, en tresses blondes, séparée sur son front doux et uni comme le marbre le plus pur. Le malheureux prisonnier leva la tête ; « mon enfant ! ma Grizel ! » et l'ange de consolation se précipite dans les bras de son père.

« Mon père ! mon bon père ! » Ici la jeune fille ne put retenir les sanglots qui entrecoupaient sa voix.

Le géôlier se retira en les prévenant que leur entrevue devait être courte.

« Dieu te protège, ma pauvre enfant ! » ajouta sir John en la pressant sur son cœur, et en lui imprimant un baiser sur le front, « je craignais de mourir sans pouvoir prodiguer à ma fille une seule caresse, et cela eut été plus cruel que la mort même ; mais tu es venue, ma fille chérie, et la bénédiction de ton malheureux père.... »

— Non, ne dites pas cela ! ne le dites pas ! mon père ! ce n'est pas votre dernière bénédiction que je reçois ; non, non ! mon père ne périra point.

— Plût au ciel que je pusse te donner une lueur d'espérance, mon enfant, ma pauvre enfant, mais je ne puis ni te tromper, ni me tromper moi-même. Dans trois jours, toi et tes frères, vous serez... »

Orphelins, voulait-il dire, le mot expira sur ses lèvres. « Trois jours, répéta-t-elle ; trois jours ! Non, non, vous dis-je, il y a de l'espoir, et mon père vivra ! Le confesseur du roi, le père Pierre, n'est-il pas l'ami du comte de Dundonald, mon grand-père ? Ne peut-il intercéder pour la vie de son fils ? Non, mon père ne périra pas, répéta-t-elle une seconde fois avec un accent de voix plus énergique, et en pressant avec ardeur la main de sir John.

« Hélas ! ma pauvre Grizel, il faut renoncer à cette consolante illusion. Tout est perdu, Mon arrêt est signé de la main du roi, et le messager qui en est porteur, est maintenant en route.

— Et cependant, je vous le dis, mon père ne périra pas ! le ciel secondera mes dessins. »

Puis se tournant vers son père, elle lui dit avec calme : « Maintenant, il est temps de nous séparer, mais nous nous reverrons.

— Comment cela serait-il possible ? (et il jeta sur sa fille un regard de désespoir et d'incrédulité...)

— Ne me le demandez pas mon père, mais priez le ciel qu'il seconde mes projets, et donnez-moi votre bénédiction. Croyez-le bien, ce ne sera pas la dernière. »

Il la pressa de nouveau sur son cœur. Le géôlier entra et ils s'arrachèrent des bras l'un de l'autre.

II

Dans la soirée du second jour qui suivit cette entrevue, un voyageur entra par la porte du nord dans la ville de Berwick, et s'étant avancé par la rue principale, s'arrêta et s'assit sur un ban placé près de la porte d'une hôtellerie, à peu près vis à vis du lieu qu'on nommait alors le *Main-guard*. Il n'entra pas dans l'hôtel, trop considérable pour sa condition apparente, car ce n'était rien moins que celui où Olivier Cromwell avait établi son quartier général quelques années auparavant, et où, à une époque plus récente, Jacques VI avait séjourné avant de pénétrer dans son royaume d'Angleterre. Le voyageur portait une jaquette grossière serrée par un ceinturon de cuir autour du corps, et pardessus cette jaquette un manteau court,

d'étoffe également fort commune. C'était un jeune homme, mais son chapeau était baissé de manière à lui cacher presque entièrement le visage. Il portait d'une main une petite valise, et de l'autre, le bâton de voyage. Après avoir demandé un verre de vin, il tira un morceau de pain de sa valise, et se reposa quelques moments, puis il se leva pour continuer sa route. Les ombres du soir s'épaississaient, et un temps d'orage s'annonçait pour la nuit. Des nuages venant de la mer s'amassaient dans le ciel; bientôt des rafales de vent, accompagnées de grosses gouttes de pluie s'engouffrèrent dans les rues et sillonnèrent les eaux de la Tweed.

« Le ciel te protège si tu as l'intention de voyager par une nuit comme celle qui se prépare, » dit à l'inconnu la sentinelle anglaise placée à l'entrée du pont que le premier se disposait à passer. Le voyageur poursuivit son chemin sans mot dire.

En peu d'instants l'inconnu se trouva au milieu de cette plaine nue et désolée qui longe l'embouchure de la Tweed. A ce moment, elle ne présentait, pendant plusieurs milles qu'une lande déserte, semée de ronces et de bruyères et offrant çà et là un vallon recouvert d'épaisses broussailles. L'étranger gravissait lentement la colline, affrontant la tempête qui était alors dans sa plus grande intensité. Il était déjà parvenu à deux ou trois milles de Berwick, lorsque, ne se sentant plus la force de résister à sa violence, il se résolut à chercher un abri sous quelques touffes d'arbres. Une heure s'était écoulée; les pas d'un cheval éveillèrent son attention, il s'embusqua près de la route, et quand passa le cavalier, qui baissait la tête pour résister à l'impétuosité du vent, l'inconnu saisit brusquement la bride de son cheval, et au moment où le premier relevait la tête, il lui plaça le canon d'un pistolet sur la poitrine, en lui ordonnant de mettre pied à terre.

Le cavalier, saisi d'épouvante, fit un effort pour arracher l'arme fatale des mains de son adversaire; mais, celui-ci lâchant au même instant la bride, saisit le voyageur par le milieu du corps et le renversa à terre. Tandis que le cavalier, étourdi de sa chute et presque sans connaissance, gisait sur la route, l'inconnu lui enleva le sac de cuir qui renfermait

les dépêches pour le nord, et, le jetant sur ses épaules, il s'élança à travers la plaine.

Le lendemain matin de bonne heure, on voyait les habitants de Berwick se réunir en groupes au lieu où le vol avait été commis. Ils se dispersèrent dans toutes les directions pour courir sur les traces du voleur, mais toutes leurs recherches furent inutiles.

III

Trois jours s'étaient écoulés et sir John Cochrane vivait encore. Le messenger porteur du *warrant de mort* avait été, disait-on, dépouillé de ses dépêches, et, avant qu'on put obtenir un nouvel ordre pour l'exécution, les démarches actives du comte de Dundonald près du confesseur du roi pouvaient être couronnées de succès.

Pendant ce temps, Grizel était devenue la compagne assidue de son père, et s'efforçait, par ses douces paroles, d'entretenir la confiance dans son cœur. Près de quatorze jours s'étaient écoulés depuis l'enlèvement de la dépêche, et l'espoir nourri dans l'âme du prisonnier commençait à s'évanouir, pour faire place à une incertitude plus cruelle encore que le désespoir.

Bientôt même on apprit que le comte de Dundonald n'avait rien obtenu, et que le monarque, bigot et cruel, avait une seconde fois signé l'acte d'exécution du malheureux sir John. Cet ordre était attendu depuis trois jours.

« La volonté du ciel soit faite! murmura douloureusement le prisonnier.

« Amen! répondit Grizel avec une véhémence extraordinaire. Puis, après un moment de silence, elle ajouta : « Cependant mon père ne périra pas ! »

IV

Or, le messenger du roi, porteur du *warrant de mort* de sir John Cochrane, avait atteint de nouveau la plaine située à l'embouchure de la Tweed. Il pressait vivement de l'éperon les pas de son cheval, regardant avec précaution autour de lui, et tenant dans sa main droite un pistolet

armé pour sa défense. La lune ne répandait qu'une clarté douteuse, qui donnait un aspect lugubre à ces landes désolées. Il était parvenu à l'angle d'un taillis assez épais, lorsque son cheval se cabra à la détonation d'un pistolet et le jeta hors de selle. Au même instant un inconnu se précipite, lui appuie le genou sur la poitrine, et lui montrant la lame d'un poignard lui dit : « Tes armes ou la mort !... c'est bien !... ton cheval maintenant et les dépêches !... c'est bien !... Tu peux continuer ton chemin. Adieu... »

Le messenger se releva plus mort que vif et se dirigea d'un pas tremblant vers Berwick, tandis que l'inconnu, s'élançant sur le cheval, disparaissait à travers la plaine.

V

Tous les préparatifs étaient faits pour l'exécution de sir John Cochrane, et les exécuteurs de la loi n'attendaient plus que l'arrivée du message porteur du second *warrant* de mort, lorsqu'arriva la nouvelle qu'une fois encore la dépêche avait été enlevée de vive force. C'était donc pour sir John une nouvelle prolongation d'existence. Il se jeta au cou de sa fille. « Le doigt de Dieu semble se montrer dans tout ceci, lui dit-il, puisse-je ne pas être déçu par cette dernière lueur d'espérance ! »

— « Ne vous le disais-je pas ? mon père ne périra pas ! » Et ce disant, Grizel donna pour la première fois un libre cours à ses larmes.

Cependant quatorze jours ne s'étaient point encore passés, que les portes de la prison s'ouvrirent tout à coup et que l'on vit le comte de Dundonald se précipiter dans les bras de son fils. L'intervention du confesseur du roi avait enfin réussi. Après avoir signé deux fois la sentence de mort, sentence si mystérieusement sous-

traite avant d'arriver à sa destination, Jacques s'était décidé à accorder un pardon que le ciel semblait commander. Sir John Cochrane, accompagné de son père lui-même, se rendit immédiatement dans sa demeure, où l'attendaient ses proches et ses amis, et où furent répandues bien des larmes de joie.

Grizel seule, qui, pendant sa captivité lui avait donné tant de preuves de tendresse, Grizel était absente. En ce moment un étranger se présenta à la porte du logis et demanda audience. L'inconnu dont nous avons parlé entra. Il était vêtu, comme nous l'avons dit, d'un manteau d'étoffe grossière et d'une simple jaquette ; mais sa contenance annonçait une condition moins obscure, que ne semblaient l'indiquer ses vêtements. Il porta négligemment la main à son chapeau, mais il resta couvert.

« Lorsque vous aurez lu ceci, dit-il en présentant à sir John deux papiers, jetez-les au feu. »

Sir John lut, parcourut, et tressaillit : c'étaient les deux *warrants de mort* !

« Comment pourrais-je reconnaître un tel service, répondit-il ? Comment récompenser celui qui m'a sauvé la vie ? Mon père, mes enfants, rendez grâce à mon libérateur ! »

Le vieux comte saisit la main de l'étranger, ses enfants le pressèrent dans leurs bras et quant à lui, il se prit tout-à-coup à verser des larmes.

« Quel nom dois-je donner à mon sauveur, reprit vivement sir John ? »

L'inconnu à ces mots, ôta le chapeau qui lui cachait à moitié la figure, et l'on vit une longue et blonde chevelure se répandre et flotter en boucles soyeuses sur l'étoffe grossière de ses vêtements.

C'était celle d'une femme, et cette femme, c'était Grizel Cochrane,

(The English novelist.)

L'OPIUM EN ORIENT



Le marché de Theriakî Tchachissy, près de la mosquée de Solymania, est l'endroit où les amateurs d'opium vont satisfaire leur goût pour ce délicieux poison.

J'avais beaucoup entendu de rapports contradictoires sur les sensations que produit cette drogue, et pour savoir à quoi m'en tenir, je fus m'asseoir dans un café avec une demi-douzaine de *thériakis*. Leurs gestes étaient effrayants : ceux qui étaient entièrement sous l'influence de l'opium poussaient des cris, parlaient d'une manière incohérente ; leur visage était allumé, leurs yeux avaient un éclat extraordinaire, et l'on apercevait dans tout l'ensemble de leur personne quelque chose de sauvage et de terrible.

L'affaiblissement moral et physique qui résulte de son usage est une chose effrayante : l'appétit se détruit, les muscles se roidissent et toutes les fibres s'ébranlent. J'ai vu des *thériakis* qui avaient les doigts tout contractés et le col de travers ; mais il leur est impossible de renoncer à cette funeste habitude une fois qu'ils s'y sont livrés. Ils sont misérables et languissants jusqu'au moment où l'heure arrive de prendre leur dose quotidienne ; mais dès que l'influence de l'opium commence à se faire sentir, toutes leurs facultés assoupies se réveillent. Quelques-uns composent, dans cet état, d'excellents vers ; d'autres adressent aux personnes présentes d'éloquents discours, convaincus qu'ils sont en possession de l'empire, et que tous les harems de l'Asie sont à leurs ordres.

Je voulus essayer sur moi-même l'action de cette substance. Je commençai par en prendre deux grains au bout d'une heure

et demie ; je n'éprouvai aucun effet sensible. Deux heures et demie après la première dose, je pris deux autres grains, et je ne tardai pas à ressentir une excitation très-vive ; le plaisir que j'éprouvais paraissait résulter d'une expansion extraordinaire de l'âme et de la matière. Mes facultés étaient agrandies ; tout ce que je regardais semblait avoir grandi de volume. Je n'éprouvais pas le même plaisir quand je fermais les yeux que lorsqu'ils étaient ouverts. Je retournai chez moi aussi promptement que possible, craignant à chaque pas de faire quelque extravagance. En marchant, je sentais à peine le sol sur lequel je m'avais ; il me semblait que je le rasais légèrement, poussé par l'impulsion de quelque agent invisible ; on eût dit que quelque substance éthérée avait remplacé le sang dans mes veines et me rendait plus léger que l'air. Dès que je fus rentré, je me mis au lit. Pendant toute la nuit, mon imagination fut absorbée par des visions délicieuses. Le lendemain matin, je me levai avec un violent mal de tête ; j'étais pâle et tellement affaibli que je fus obligé de rester tout le jour étendu sur un sofa.

Ce fut ainsi que j'expiai le premier essai que j'avais fait des voluptés des *thériakis*. Félicitons-nous de ce que nos relations continuelles avec le Levant n'ont pas introduit dans l'Europe Occidentale le goût de ces funestes et délicieuses puissances qui consomment rapidement la vie, et dont cependant, malgré la certitude d'une mort prématurée, on ne peut se détacher une fois qu'on les a senties. On ne saurait nier que Mahomet n'ait fait preuve de peu de sagesse en interdisant le vin à ses sectaires et en leur laissant l'opium. (LE LUTIN. *Écho des salons.*)

Le Gérant : A. TENNEVIN.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 21

LA RÊVERIE A PARIS, *par George Sand.*

LA PIVARDIÈRE, *par G. B.*

A LA TAVERNE.

LE PETIT FRANÇAIS, *par Bénédicte G.*

LA RÊVERIE A PARIS

EXCELLENT ami, je vous avais promis une étude sur les squares et jardins de Paris, autrement dit sur la nature acclimatée dans notre monde de moellons et de poussière. Le sujet comportait un examen sérieux, intéressant, que j'avais commencé; mais la maladie a disposé de mes heures, et ce n'est plus une étude que je vous envoie. C'est une impression rétrospective que je dois avoir la conscience et l'humilité d'intituler simplement : *La Réverie à Paris.*

C'est qu'en vérité je ne sais point de ville au monde où la rêverie ambulatoire soit plus agréable qu'à Paris. Si le pauvre piéton y rencontre, par le froid ou le chaud, des tribulations sans nombre, il faut lui faire avouer aussi que, dans les beaux jours du printemps et de l'automne, il est, « *s'il connaît son bonheur* », un mortel privilégié. Pour mon compte, j'aime à reconnaître qu'aucun véhicule, depuis le somptueux équipage jusqu'au modeste sapin, ne vaut, pour la rêverie douce et riante, le plaisir de se servir de deux bonnes jambes obéissant, sur l'asphalte ou la dalle, à la fantaisie de leur propriétaire. Regrette qui voudra l'ancien Paris; mes facultés intellectuelles ne m'ont jamais permis d'en connaître les détours, bien que, comme tant d'autres, j'y aie été nourri. Aujourd'hui que de grandes percées, trop droites pour l'œil artiste, mais éminemment sûres,

nous permettent d'aller longtemps, les mains dans les poches, sans nous égarer et sans être forcés de consulter à chaque instant le commissionnaire du coin ou l'affable épicière de la rue, c'est une bénédiction que de cheminer le long d'un large trottoir, sans rien écouter et sans rien regarder, état fort agréable de la rêverie qui n'empêche pas de voir et d'entendre.

C'est encore un danger, j'en conviens, que d'être distrait au milieu d'une grande ville qui n'est pas obligée de s'occuper de vous quand vous ne daignez pas prendre garde à vous-même. Paris est encore loin d'avoir trouvé un système de véritable sécurité qui séparerait la locomotion des chevaux de celle des humains, et qui réussirait à supprimer, sans préjudice pour les besoins de l'échange, ces voitures à bras dont je veux me plaindre un peu en passant.

Remarquez que, sur cent embarras de voitures, quatre-vingt-dix sont causés par un seul homme attelé à une mince charrette, qui n'a pu se mettre à l'allure des chevaux et qui ne peut ni se hâter, ni se réfugier sur le trottoir. C'est un spectacle effrayant que de voir ce pauvre homme pris dans le fragile brancart qui ne le protégerait pas un instant si les cinquante ou cent voitures qui le pressent devant et derrière, souvent à droite et à gauche, se trouvaient poussées par le mouvement d'avance ou de recul d'un

équipage récalcitrant. Il serait broyé comme un fagot. Mais s'il court un danger extrême, des centaines de piétons plus ou moins engagés dans cette bagarre ne sont guère moins exposés. Et la perte de temps, dans un temps où l'on dit, à Paris comme en Amérique : « *Time is money!* » Quelques vieux troubadours disent encore : « Le temps, c'est l'amitié, c'est l'amour, c'est le dévouement, c'est le devoir, c'est le bonheur. » On ne s'occupera guère de ces esprits démodés : mais que ceux qui ne songent qu'à la richesse et qui prédominent dans la société nouvelle, cherchent donc ou encouragent le moyen de ne pas perdre un quart d'heure, soit à pied, soit en voiture, à tous les carrefours de notre aimable cité. On a bien trouvé le moyen de supprimer les attelages de chiens, ne trouvera-t-on pas celui de supprimer les attelages humains ?

Espérons. Rien ne marche jamais assez vite en fait de progrès ; mais tout marche quand même, et profitons, en attendant mieux, des véritables améliorations dont nous pouvons déjà nous féliciter.

J'oserai soutenir que les gens distraits, pour cent périls qu'ils courent encore dans Paris, y bénéficient déjà de la compensation de cent mille joies intimes et réelles. Quiconque possède cette précieuse infirmité de la préoccupation dira avec moi que je ne soutiens pas un paradoxe. Il y dans l'air, dans l'aspect, dans le son de Paris, je ne sais qu'elle influence particulière qui ne se rencontre point ailleurs. C'est un milieu gai, il n'y a pas à en disconvenir. Nulle part le charme propre aux climats tempérés ne se manifeste mieux (quand il se manifeste) avec son air moite, ses ciels roses moirés ou nacrés des tons les plus vifs et les plus fins, les vitres brillantes de ses boutiques follement bigarrées, l'amenité de son fleuve ni trop étroit ni trop large, la clarté douce de ses reflets, l'allure aisée de sa population, à la fois active et flâneuse, sa sonorité confuse où tout s'harmonise, chaque bruit, celui de la population marinière comme celui de la population urbaine ayant sa proportion et sa distribution merveilleusement fortuite. A Bordeaux ou à Rouen, les voix et le mouvement du fleuve dominant tout, et on peut dire que la vie est sur

l'eau : à Paris, la vie est partout ; aussi tout y paraît plus vivant qu'ailleurs.

Il est donc très-doux, pour quiconque peut jouir du moment présent, de se laisser bercer par le mouvement et le murmure particuliers à cette ville folle et sage, où l'imprévu a toujours établi son règne, grâce aux habitudes de bien-être que chacun y rêve et à la grande sociabilité qui la préserve des luttes prolongées. Paris veut vivre ; il le veut impérieusement. Au lendemain des combats il lui faut des fêtes : on s'y égorge et on s'y embrasse avec la même facilité et la même bonne foi. On y est profondément égoïste chez soi, car, dans chaque maison, un petit monde, assez malheureux et souvent mauvais, s'agite et conspire contre tout le monde. Mais descendez dans la rue, suivez les quais ou les boulevards, traversez les jardins publics : tous ces êtres vulgaires ou pernicieux forment une foule bienveillante, soumise aux influences générales, une population douce, confiante, polie, on dirait presque fraternelle, si l'on jugeait des cœurs par les visages, ou des intentions par la démarche. Quel est donc, je ne m'en souviens plus, l'illustre étranger qui disait avoir du plaisir à se jeter dans les foules de Paris pour s'entendre dire à chaque instant par ceux qui le coudoyaient ou le poussaient involontairement : « *Pardon Monsieur!* »

Mais nous voici, nous autres gens distraits, dans les nouveaux jardins publics, et tout à coup nous devenons attentifs, pour peu que nous ayons pensé à quelque chose en ayant l'air de ne penser à rien. Impossible de marcher, même dans une ville amusante et charmante, sans rêver un espace illimité, les champs, les vallées, le vaste ciel étendu sur l'horizon des prairies. Voici de la verdure : on y court, on ouvre les yeux.

Le nouveau jardin vallonné et semé de corbeilles de fleurs exotiques, c'est toujours, en somme, le petit Trianon de la décadence classique et le jardin anglais du commencement de ce siècle, perfectionnés en ce sens qu'on en a multiplié les mouvements et les accidents afin de réussir à réaliser l'aspect du paysage naturel dans un espace limité. Rien de moins justifié, selon nous, que ce titre de *jardin paysager* dont s'empare

aujourd'hui tout bourgeois dans sa villa de province. Même, dans les espaces plus vastes que Parie consacre à cette fiction, n'espérez pas trouver le charme de la nature. Le plus petit recoin des roches de Fontainebleau ou des collines boisées de l'Auvergne, la plus mince cascadelles de la Gargilesse, le plus ignoré des méandres de l'Indre ont une autre tournure, une autre saveur, une autre puissance de pénétration que les plus somptueuses compositions de nos *paysagistes* de Paris ! Si vous voulez voir le jardin de la création, n'allez pas au bout du monde. Il y en a dix mille en France dans les endroits où personne n'a affaire ou dont personne ne s'avise. Cherchez, vous trouverez !

Mais si vous voulez voir le jardin *décoratif* par excellence, vous l'aurez à Paris, et disons bien vite que l'invention en est ravissante. C'est du décor, pas autre chose, prenez-en votre parti, mais du décor adorable et merveilleux. La science et le goût s'y sont donné la main ; inclinez-vous, c'est un jeune ménage.

Le monde végétal exotique qui, peu à peu, nous a révélé ses trésors, commence à nous inonder de ses richesses. Chaque année nous apporte une série de plantes inconnues dont plusieurs enrichissaient sans doute déjà les herbiers et troublaient les notions des classificateurs éperdus, mais dont nous ignorions le port, la couleur, l'aspect, la vie, enfin. Les nombreuses serres de la ville de Paris possèdent un monde de merveilles qui s'accroît sans cesse, et où habiles et savants horticulteurs naturalistes peuvent s'initier aux secrets de la conservation et de la reproduction propres à chaque espèce. Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu là comme dans un rêve des Mille et une Nuits. Mais ce sanctuaire est fermé au public, qui en est dédommagé par l'arrangement exquis que, dans des espaces libres de gradins et de vitraux, ces maîtres jardiniers-botanistes savent donner aux élèves sortis de leurs mains. Ces élèves sont devenus robustes et luxuriants quand ils les livrent à la décoration des palais, des squares et des jardins publics. Déjà, ils ont mis en plein air, durant l'été, d'admirables végétaux qui n'avaient orné encore que les grandes serres vitrées dites *jardins d'hiver*. Ils

ont étudié le tempérament de ces pauvres exotiques qui végétaient perpétuellement dans une chaleur factice ; ils ont découvert que les uns, réputés délicats, avaient une vigueur toute rustique, tandis que d'autres, plus mystérieux, ne supportaient pas, sous notre ciel, des froids aussi intenses que ceux qu'ils endurent patiemment sur leur terre natale. Mais, comme les animaux, les végétaux sont susceptibles d'éducabilité, et un moment viendra, je n'en doute pas, où plus d'un qui se fait prier pour vivre chez nous produira des fruits ou des rejets de bonne volonté (1).

Nous aurons donc gratis sous les yeux, à toute heure de la belle saison, des formes tropicales, peut-être des fougères arborescentes, déjà faciles à transporter en serre malgré leur âge respectable de plusieurs centaines de siècles, des orchidées splendides, des lataniers colosses, des fûts de colonnes végétales dont la vieillesse semble remonter à l'âge de la flore des houillères, des feuilles sagittées de dix mètres de longueur qui ont l'air de descendre d'une autre planète, des feuillages colorés dont l'éclat effacera celui des fleurs, des graminées plus semblables à des nuages qu'à des herbes, des mousses plus belles que le velours de nos fabriques, des parfums inconnus aux combinaisons de la chimie industrielle, enfin de gigantesques herbiers vivants mis à la portée de tout le monde.

Arrêtons-nous ici ; rêvons un peu, puisque, le premier étonnement passé et la première admiration exprimée, nous voilà emportés par l'imagination dans les mondes lointains, dans les îles encore désertes, dans les solitudes ignorées d'où le naturaliste courageux et passionné nous a rapporté ces trésors au péril de sa vie. En fait de périls, il ne faut pas parler seulement des caprices de la mer, du venin des crotales, du nuisible appétit des animaux sauvages et des cannibales indigènes, dont certains sont friands de chair blanche à la sauce tomate ; les plantes elles-mêmes ont parfois des moyens de

(1) La *géothermie*, ou manière de chauffer les terrains avec des briques et autres moyens artificiels, est une ingénieuse découverte récente ; l'*hydrothermie*, ou arrosage à l'eau chaude, est due à M. André, auteur d'excellents travaux scientifiques et pratiques.

défense plus prompts et plus directs, à preuve la belle ortie, que nous avons vue toute ouverte naturellement d'une buée argentée, visqueuse, qu'on peut toucher, mais toute fournie en dessous de poils couleur de pourpre, dont le moindre contact avec la peau donne la mort.

Rassurez-vous : celle-là ne sortira pas de sa prison de verre.

Nous errons donc à quelques milliers de lieues du parc de Monceau ou des nouveaux jardins décoratifs qui bientôt doivent, dit-on, le surpasser. La riche décoration qui nous environne ne peut nous faire illusion longtemps : trop de contrées diverses, trop de pays très-différents et très-éloignés les uns des autres ont contribué à cette ornementation fabuleuse qui se présente là comme un résumé artistique de la création. Nous courons nécessairement de l'un à l'autre sur les ailes de l'intuition et, frappés, honteux de la quantité de choses que nous ignorons encore, nous sommes pris du désir de voyager pour apprendre ou d'apprendre pour voyager avec plaisir et avec fruit.

Croît-on que cet instinct de curiosité, éveillé dans des tempéraments aussi légers et aussi paresseux que ceux de la population parisienne, ne soit pas une véritable découverte faite par le progrès à son propre bénéfice ? Le progrès n'y a pas songé ; il est de sa nature de marcher un peu comme le distrait dont j'ai fait l'apologie, sans savoir où il va. Ou bien il cherche une chose et il en trouve une autre, et longtemps il la tient dans ses mains par caprice, par mode ou par désœuvrement, sans savoir à quoi elle est bonne. Un matin, le goût des fleurs s'empare de lui et entre comme un élément essentiel dans la civilisation. On veut des tulipes d'un prix exorbitant ; un autre jour, on s'avise de la beauté des feuillages, et on demande des feuillages aux quatre coins du monde. Pendant une saison, on veut des aroïdées et pas autre chose ; un peu plus tard, il ne faut parler que de fougères ou de bégonias tachetés. Enfin, au bout d'un certain temps, il se trouve que la mode a formé et répandu partout un musée d'histoire naturelle très-beau, très-précieux, à la portée de presque toutes les bourses, à la merci de tous les regards. Le progrès du luxe a travaillé

pour celui de la science. L'art s'en est mêlé puissamment. Il a éduqué l'œil du public en lui montrant des groupes où la grâce a présidé au choix des formes et à l'arrangement des masses. Le populaire qui passe apprend les secrets de la lumière et ce que signifie en réalité le mot *couleur* et celui d'*effet*. Des masses de papyrus percent le gazon et cachent sous leurs tiges pressées le baquet où plongent leurs racines. (Je me rappelle le temps où l'on me disait que ces plantes ne pouvaient plus vivre que dans les eaux limpides et courantes de la fontaine Aréthuse !) Le passant apprend l'emploi ancien du papyrus, et de là lui viennent mille notions sur le passé, depuis ces premiers essais jusqu'à ceux de toutes les matières végétales qui peuvent remplacer le *chiffon*, déjà si cher et si rare, bientôt introuvable. Mille autres plantes éveillent les notions géographiques, d'où découlent toutes les autres notions scientifiques, sociales, économiques, historiques, religieuses, politiques, industrielles. Voilà l'enfant du peuple initié au besoin de connaître, de trouver et d'agir, par le frère oublieux de la misère, par le luxe ! La France n'est pas encore assez riche pour donner l'instruction gratuite ; des millions sont dépensés en détail pour la donner indirectement : n'y a-t-il pas là de quoi rêver !

Voilà pourquoi, chers provinciaux, le peuple de Paris est ou devient si vite plus vivant que vous-mêmes. Il n'a pas votre santé, ni même votre activité soutenue ; il est *badaud* ; il perd beaucoup de temps ; il se distrait pour une mouche. Les fortunes qui se font chez vous viennent pourtant s'engloutir dans cette vie intense du doux Paris au teint pâle qui vous absorbe et vit plus longtemps que vous.

A qui la faute ? A vous qui, dans vos petites villes, ne savez pas ou ne voulez pas organiser le *luxe pour tous*. Déjà les grands centres suivent le bon exemple : suivez-le dans les petites localités, et puisque vous ne faites pas des écoles gratuites, faites des jardins, faites des théâtres, donnez des concerts, des fêtes, ayez des musées. Il n'est si petit coin qui ne puisse fournir des matériaux intéressants et relativement complets pour toutes ces choses. Portez chez vous le sentiment de ce que vous aurez vu de beau et de bon à Paris.

Quitterons-nous les jardins décoratifs

sans rêver auprès des délicieux bibelots hydrauliques qui jouent maintenant un si grand rôle dans nos *embellissements*? L'eau, clarifiée par le mouvement précipité, est toujours une musique et une lumière dont l'art ne peut rompre le charme. L'insoumise par excellence peut modifier son allure, mais elle garde son éclat et sa voix.

J'ai vu des artistes naturalistes véritablement furieux contre ces jouets ruineux qui prétendaient leur rappeler la nature, et qu'ils traitaient de puériles et monstrueuses contrefaçons. « Qu'on nous apporte, disaient-ils, les puits de roches et de verdure de Tivoli avec leurs tourbillons d'eau impétueuse, ou que l'on nous rende les tritons souffleurs de Versailles, les concerts hydrauliques des jardins de Frascati, toutes les folies du rococo, plutôt que ces grottes postiches et ces cascades menteuses. C'est fausser toutes les notions du vrai, toutes les lois du goût, tout le sentiment d'une génération que l'on prétend rendre artiste et savante! » Ils étaient indignés, et nous n'avons pu les calmer.

Partagerons-nous leur colère? Non. Il y a entre le réel et le convenu, entre l'art et la nature, un milieu nécessaire à la jouissance sédentaire du grand nombre. Combien de pauvres citadins n'ont jamais vu et ne verront jamais les sites pittoresques de l'Espagne, de la Suisse et de l'Italie, et les enchantements de la perspective particulière aux grands accidents de la montagne et de la forêt, du lac et du torrent, qu'à travers les fictions de nos théâtres et de nos jardins? Il est impossible de leur en présenter des spécimens réels; il faut se borner à copier un détail, un recoin, un épisode. Je ne puis vous apporter l'Océan, contentez-vous d'un récif et d'une vague. Ce détail ne gagnerait rien à centupler à prix d'or ses proportions déjà notables; il ne serait pas plus vrai. Tout ce que l'on peut nous demander, c'est de le faire joli; et, sous ce rapport, nos jouets hydrauliques sont sans reproche. Jadis, ils étaient bien plus coûteux et ils nous transportaient dans un monde mythologique de marbre ou de bronze, qui ne réalisait pas davantage le style antique et la poésie des jardins et des temples grecs. Ils ont formé longtemps un style à part, tout de fantaisie, qui a

bien son charme, mais qu'il faut laisser où il est. Apollon et ses nymphes, Neptune et Amphitrite, n'ont plus rien à nous dire, à moins qu'ils ne nous parlent de Louis XIV et de sa cour, que nous ne comptons pas recommencer. La pensée de notre époque vise à nous faire aimer la nature. Le romantisme nous a débarrassés des fétiches qui ne nous permettaient pas de la voir, de la comprendre et de l'aimer pour elle-même. Ce que nous voulons apprendre aujourd'hui à nos enfants, c'est que la grâce est dans l'arbre et non dans l'Hamadryade qui l'habitait jadis; c'est que l'eau est aussi belle sur le roc que dans le marbre; c'est que *l'affreux rocher* lui-même a sa physionomie, sa couleur, sa plante chérie dont les enroulements lui font une tenture merveilleuse; c'est que les rocailles n'ont pas besoin de symétrie et de revêtement de coquilles: il ne s'agit que d'imiter, avec une habileté amoureuse du vrai, leur disposition naturelle et leurs poses monumentales, aisées ou fantasques. Plus tard, si nos enfants voient comment la vraie nature procède, ils ne la goûteront que mieux, et ils se rappelleront les rocailles de Longchamps, de Monceaux et des buttes Chaumont, comme on se rappelle avec plaisir et tendresse la petite plante grêle que l'on a cultivée sur sa fenêtre, et que l'on voit, puissante et grandiose, s'épanouir dans sa patrie.

Quittons les jardins décoratifs (1). Ce soir, tout en rêvant, nous irons peut-être à l'Opéra ou à quelque ballet des théâtres de féeries; nous y verrons les fantastiques effets de la lumière électrique créer, sous nos yeux, une nature de convention bien autrement infidèle que celle des jardins éclairés, du moins, d'un vrai soleil ou d'une vraie lune. Est-ce à dire qu'il faille proscrire ces splendides illuminations de la peinture? je protesterais, je l'avoue. Cette lumière colorée si intense m'emporte plus loin encore que la vue des plantes exotiques. Elle me fait monter jusqu'à ces autres mondes où des astres, éblouissants et en plus grand nombre que dans le nôtre, embrassent de leurs rayonnements des paysages indescriptibles.

George SAND.

(1) Ne quittez pas le parc Monceaux sans l'avoir parcouru avec l'excellent petit livre de M. André : *Le Mouvement horticole*, 1861-1865.

LA PIVARDIÈRE

Il y a trois semaines, je causais avec quelques personnes du drame judiciaire qui se déroulait alors devant la Cour d'assises de Riom, et la conversation commençait terriblement à languir.

Un jeune homme qui jusque-là avait à peine prononcé quelques mots, prit soudain la parole :

« Ces pauvres maris, voués à une fâcheuse célébrité, me rappellent une histoire dont l'on parla beaucoup, de 1690 à 1700, et que l'on a eu tout le loisir d'oublier. C'est, en ce genre, ce qu'on l'on connaît jusqu'ici de plus singulier. Le mort revint assurer qu'il était en vie, et il trouva beaucoup d'incrédulés obstinés. »

— Vous voulez parler de l'affaire La Pivardière, tout le monde la sait par cœur, interrompit un avocat.

— Je vous accorde, monsieur, que beaucoup de personnes connaissent, en effet, le nom que vous avez prononcé, mais je maintiens que cette affaire est loin d'être bien connue. Peut-être en avez-vous lu les détails dans Gayot de Peteval, dans Desessarts, dans quelques compilateurs de *Causes célèbres*. Ces divers écrivains se copiant l'un l'autre, ont tous puisé à une source inexacte, et, depuis lors, des recherches faites dans la poudre des greffes, ont présenté sous un nouveau jour divers incidents de ce mystérieux procès.

Je vous demanderai la permission de vous la raconter aussi brièvement que possible et sans rien inventer.

Il se fit quelques gestes d'assentiment on de résignation; le narrateur ne changea point de pose; il ne toussa point, il ne se moucha pas, et il reprit sa voix de tous les instants :

« Sous le règne de Louis XIV, à une époque que la notre ne fera peut-être pas tout à fait oublier, vivait, dans le fond du Berry, un gentilhomme sans fortune aucune, Louis de La Pivardière. En 1687, il épousa une veuve, âgée de vingt-quatre

ans, mère de trois enfants, propriétaire de la terre de Nerbonne. C'était surtout la terre que La Pivardière avait compté épouser.

« Cette union fut peu heureuse : l'époux n'avait rien, mais il aimait beaucoup la dépense; l'épouse avait le même goût et elle était coquette. La zizanie fit de rapides progrès dans ce ménage, et la calomnie vint brocher sur le tout.

« La Pivardière parut se soucier fort peu des propos du voisinage; d'ailleurs, l'arrière-ban fut convoqué en 1689; notre héros fut obligé de partir; on en fit un lieutenant de dragons; il se trouva aux journées de Fleurus et de Nerwinde, où sous les yeux de Luxembourg, il n'enleva aucun drapeau aux bataillons de Guillaume d'Orange.

« Après quatre ans de service, La Pivardière fut congédié; il quitta la Flandre et se dirigea vers le Berry; mais, peu jaloux de s'en revenir par le plus court, il résolut de prendre d'abord la route de la Champagne, pour de là gagner la Bourgogne, la Provence, la Guienne, et rentrer dans le domicile conjugal en passant par la Bretagne. C'était agir en véritable écolier. Or, La Pivardière avait alors trente ans.

« Le 19 juillet 1692, un dimanche au soir, La Pivardière, arrivé à Auxerre, alla se promener autour de cette petite ville. Il voit, sur une fraîche pelouse, une ronde qui tourne, qui tourne avec des cris joyeux; brune ici, blonde là, longs cheveux flottants, joues de roses, pieds qui effleurent à peine le gazon; le militaire s'arrête, il regarde; voit une petite main bien blanche qui vient à lui et qui l'invite à la danse; cette main, c'était celle de la fille d'un huissier, charmante enfant au regard limpide, à la taille svelte et dont le sourire eût fait perdre la tête aux sept sages de la Grèce et à bien d'autres encore; du reste, sage autant que jolie. La Pivardière en devint épris; sa passion ne connaît plus de frein.

« — Je t'adore.

« — Je ne puis être que votre femme.

« — Tu combles ainsi tous mes vœux, répond l'amant en pâissant, car il se rappelle qu'il est déjà marié.

« Il était trop avancé pour reculer, la noce se célèbre; peu de temps après le beau-père meurt; son gendre lui succède dans son emploi, et l'ex-seigneur berriçon, de dragon se métamorphose en huissier. Il avait pris le nom de Bouchet.

« Au bout de six mois, La Pivardière voulut aller voir ce qui se passait à Nerbonne; il annonce à sa femme d'Auxerre qu'il part afin de toucher le prix de quelques fermages; il se rend tout droit chez lui; les chiens, ne le reconnaissant plus, veulent le dévorer; la première personne qu'il trouva dans le salon délabré du vieux castel, ce fut le baron de Mizeray, neutralisant au moyen de deux bouteilles de vin l'ardeur d'un grand feu, devant lequel il se prélassait. La Pivardière ne manifeste ni mécontentement, ni surprise : sa femme le revoit sans émotion, de part et d'autre on s'abstient de questions embarrassantes sur le passé.

« — Je vais être obligé de retourner, sous fort peu de jours, à mon régiment, mais il me faudrait de l'argent, car la solde se fait souvent attendre.

« — Voici mille écus, mon cher mari, c'est tout ce qu'il est possible de vous donner pour le moment; retournez bien vite à votre corps; je craindrais qu'il se livrât quelque bataille meurtrière où vous ne fussiez pas, ce qui vous priverait de l'occasion de vous signaler, d'acquérir de l'avancement.

« — Soyez tranquille, je ne serai pas tué, et l'année prochaine, sans faute, vous me reverrez.

« La Pivardière s'éloigna, la bourse pleine; il s'en revient à Auxerre. Il tint parole; l'année suivante il vint de rechef lever une nouvelle contribution à Nerbonne, et durant quatre années il continua ce manège. Il devint père de quatre enfants qui jouaient sur les bords de l'Yonne.

« Certes, la conduite de notre héros était sans excuse; on ne lui eût point alors fait grâce de la potence, ni aujourd'hui des travaux forcés; ce n'était pas cependant un méchant homme; il avait été faible, et la maison de l'huissier présentait

l'image du bonheur domestique. Les enfants riaient en le voyant venir de loin, de bien loin; ils s'accrochaient à ses jambes, il lui tiraient les cheveux; il leur apprenait à marcher en leur donnant la main, puis un doigt, et ils ne se débarrassaient de ses caresses que pour recevoir celles de leur mère.

« Cependant, la première en date des dames de La Pivardière, apprend vaguement, on ne sait trop par quelle voie, que son mari la trompe, qu'il a renoncé au service et qu'il est remarié. Sa colère est extrême. Lorsque La Pivardière revient pour la cinquième fois, une société assez nombreuse était réunie au château de Nerbonne; il fut accueilli de la façon la plus froide, et à peine furent-ils seuls, que la femme éclata, elle reprocha à son mari ses coupables prouesses.

« — Ah! monsieur, vous croyez vivre chez les Turcs; combien vous en faut-il? Vous verrez si je me venge, je vais vous dénoncer, l'on vous pendra, et vous mériteriez bien pis; l'on devrait vous brûler à petit feu après vous avoir écartelé.

« La Pivardière se trouble, il nie fort et ferme, il ne sait de quoi l'on veut parler; l'on ne croit pas un mot de ses protestations, l'on se sépare avec colère. Le mari se retire dans sa chambre, une servante l'avertit charitablement que s'il passe la nuit au château, il court risque d'être arrêté.

« La chose n'était pas improbable; notre homme eut peur; avant le jour il était parti à la sourdine, laissant son cheval qui était boîteux, abandonnant ses pistolets et ses hardes, qui l'auraient embarrassé dans un voyage à pied.

« Quelques jours après, des rumeurs sourdes circulent dans le pays; on se dit tout bas, on répète tout haut, que La Pivardière a été assassiné; on accuse sa femme; le procureur fiscal de Châtillon-sur-Indre commence une enquête; des témoins sont appelés; l'un a entendu des cris plaintifs, un autre a souvenir d'un coup de fusil; une servante prétend que deux valets du baron de Mézerac ont commis le crime; une autre a été réveillée par un bruit d'allées et de venues dans le château durant cette nuit funeste; elle a distingué le bruit d'une lutte acharnée, des accents étouffés.

« On trouve dans un chemin creux un

chapeau qui est reconnu pour celui que portait La Pivardière.

« La dame est décrétée de prise de corps; elle s'était cachée; on apprend qu'elle est allée se réfugier à Paris; on l'arrête, ainsi que le baron; on les renvoie devant le tribunal de Romorantin.

« Les deux valets soupçonnés de complicité avaient été également jetés en prison; l'un est trouvé mort un matin; on donne la question à l'autre; la jurisprudence du temps admettait alors ce moyen, tout comme un autre, pour arriver à la connaissance de la vérité; on broie à ce misérable le genou dans un étau de fer, on lui crève la poitrine en l'emplissant d'eau. Il résiste d'abord, puis convient d'avoir étranglé La Pivardière. Il ne sait ce que l'on a fait du cadavre; c'est son camarade qui l'a emporté sur son dos dans un sac; Mme de La Pivardière le conduisait; peut-être le corps a été enterré dans quelque coin écarté.

« On cherche dans les bois et dans les champs, l'on ne trouve rien; l'on fouille de plus belle, on furète partout; on ne trouve rien encore.

« La justice fait opérer des recherches à Auxerre; l'huissier Bouchet a quitté son domicile depuis quelque temps, annonçant qu'il allait, suivant son usage, rendre ses fermiers une visite intéressée; depuis il n'est pas revenu, on n'en a aucune nouvelle.

« Si La Pivardière est en vie, il doit craindre, en effet, d'être conduit à la potence; il est bigame, il ne pourra s'en justifier; peut-être s'est-il sauvé en pays étranger.

« Le tribunal de Romorantin n'avait point encore prononcé sa sentence, mais personne ne doutait qu'il ne condamnât les accusés.

« Tout d'un coup un personnage se présente :

« — On dit que j'ai été assassiné, quelle erreur! me voici, je suis plein de vie; je me cachais, il est vrai, mais j'apprends ce qui se passe, et j'accours délivrer des innocents, je suis La Pivardière!

« — C'est lui, en effet, disent quelques témoins.

« — Non, c'est un imposteur, répliquent d'autres; La Pivardière était plus grand. — Il était plus petit. — Il avait le teint plus clair. — Il avait le nez moins long.

« Ceux-ci soutiennent que le mort étant revenu pour faire preuve de vie, le procès est terminé.

« Ceux-là maintiennent que le mort et le vif sont deux individus distincts et séparés, et que La Pivardière que l'on voit buvant, mangeant et parlant, est un aventurier dont Mme La Pivardière a été assez heureuse pour faire la découverte à Paris; que sa ressemblance étonnante avec le défunt a donné l'idée d'une supposition hardie, qu'il a appris son rôle, et qu'il s'est fait largement payer pour se prêter à ce stratagème.

« On cite le célèbre procès de Martin-Guerre; c'était un Béarnais, qui fut obligé de quitter sa famille pour se rendre à l'armée; on le crut mort; un imposteur, qui lui ressemblait d'une façon vraiment merveilleuse, se fait passer pour lui; il est accueilli comme tel par la femme de l'absent et par tous ses enfants; au bout de quelques années, le véritable Martin se présente, il se trouble en face de son double; procès; sur cent cinquante témoins, quarante n'osèrent se prononcer, cinquante soutinrent que le faux Martin était le vrai, et soixante maintinrent le contraire. Martin-Guerre fut au moment d'être pendu, celui qui était son portrait vivant finit enfin par tout avouer; on le hissa à une potence. Ce débat, jusque-là sans exemple, fut souvent invoqué dans l'affaire dont nous parlons.

« D'ailleurs, le nouveau La Pivardière niait son second mariage; il niait avoir jamais mis les pieds à Auxerre; il ne savait ce qu'on voulait lui dire lorsqu'on lui parlait de ses fonctions d'huissier.

« On le confronta avec Mme Bouchet, avec plusieurs Auxerrois notables.

« La femme le reconnut d'abord positivement; lors des nouvelles épreuves, elle manifesta quelques doutes. Trois personnes ne doutèrent pas de l'identité de l'homme en face de qui ils se trouvèrent avec l'huissier; deux autres ne l'admirent point.

« Survint un nouvel accident qui compliqua un procès déjà passablement embrouillé.

« On reçut par l'ordinaire de Dijon une lettre signée La Pivardière; l'écrivain annonçait qu'il était en vie, qu'il avait gagné la Suisse, que son double n'était qu'un fripon, mais que l'innocence des prévenus

n'en était pas moins certaine; il disait profiter d'une occasion favorable pour faire parvenir cet avis à la justice, et il ajoutait que, pour toujours, il avait dit adieu à la France, qu'on ne le reverrait jamais.

« Il ne fallut pas songer à comparer avec l'écriture de La Pivardière celle de cette lettre; elle était tracée en majuscules et évidemment contrefaite.

« Plusieurs personnes n'y virent qu'une assez mauvaise plaisanterie de quelque bel esprit, de quelque sot désireux d'intervenir dans une affaire qui faisait alors grand bruit.

« Traversant tous les degrés de la juridiction compliquée de l'époque, les prévenus allèrent de Romorantin à Chartres, et finalement devant le Parlement de Paris.

« La cour et la ville s'intéressaient vivement à ce roman bizarre; le marquis de Dangeau en parla en diverses reprises dans le *Journal* où il écrivait chaque soir tout ce qu'il avait vu et entendu dire, journal dont il n'a été imprimé qu'un très-court extrait; Mme de Maintenon chercha plus d'une fois dans le récit des infortunes ou de l'audace du revenant le moyen d'amuser le roi, qui devenait inamusable.

« Après plaidoyers éternels, requêtes innombrables, réquisitoires multipliés, le Parlement rendit enfin un arrêt bien impatiemment attendu. Tous les prévenus furent mis en liberté, le fait de l'assassinat n'ayant pas paru constant.

La Pivardière, ou son sosie, se hâta de rentrer au service. La guerre de la Succession venait d'éclater; il disparut dans la déroute de Ramillies; était-il prisonnier? avait-il été tué? on n'en eut aucune nouvelle. La châtelaine de Nerbonne resta

dans sa province; un matin, elle ne se leva point à son heure ordinaire; on pénétra dans son appartement; elle gisait sans vie dans son lit; on supposa qu'une attaque d'apoplexie était cause de cet accident; elle fut ensevelie sans qu'on y regardât davantage.

« Mme Bouchet l'Auxerroise était dans la plus singulière des positions; elle avait à la fois deux maris, elle n'en avait aucun, c'était à s'y perdre, à en devenir folle; elle fit, en tout cas, constater la nullité de son union avec le La Pivardière, mort ou vif, qui l'avait épousée, quoiqu'il ne fut ni célibataire ni veuf, et elle se remaria en bonne forme avec un propriétaire de Joigny.

« Dix ans après, un Français qui venait d'Italie, affirmait qu'ayant visité le monastère du Mont-Cassin, il avait revu, sous la robe de bure et le capuchon, le premier, le véritable, le seul La Pivardière, dont les traits lui étaient parfaitement connus. Communiquer avec ce cénobite avait été impossible et le supérieur avait été en vain interrogé.

« D'un autre côté, la mort de Mme La Pivardière ayant fait passer Nerbonne dans d'autres mains, divers travaux eurent lieu; ils amenèrent la découverte de quelques ossements au fond du lit d'une petite rivière qui traversait la propriété; dans ces débris, les uns crurent reconnaître les restes d'un homme; d'autres n'y virent que des fragments du squelette d'un quadrupède. Les connaissances de l'époque en anatomie comparée ne permettaient pas de résoudre la difficulté.

« Le sort de La Pivardière resta donc ce qu'il est encore, un des plus insolubles problèmes qu'offre l'histoire des tribunaux. »

G. B.
(Quotidienne.)



A LA TAVERNE

Nous nous réunissions tous les soirs, pendant l'hiver que je passai à Londres, au *North-American coffee house*, derrière la Banque. Là, nous entendions chaque jour, en fumant du tabac du Canada, et en buvant le punch, l'ale et le grog, de longs récits de voyages lointains et d'aventures extraordinaires, des relations de combats, de naufrages et de découvertes; c'était un vrai cours de géographie, un journal de voyages mis en drame et en action.

Un jour, comme nous étions à parler des mers du Nord et de la troisième expédition du capitaine Parry et du danger des navigations polaires, le vieux capitaine Warens, qui avait passé la plus grande partie de sa vie à la pêche de la baleine, ôta sa pipe de sa bouche, la posa sur la table et dit :

« Je me trouvais, au mois d'août 1775, naviguant vers le 77° degré de latitude nord, lorsqu'un matin, à environ un mille de mon vaisseau, je vis la mer entièrement fermée par les glaces; on ne découvrait, aussi loin que la vue pouvait porter, que des pics couverts de neige; le vent tomba bientôt, et je restai pendant deux jours dans la continuelle perspective d'être écrasé par cette épouvantable masse, que le moindre vent pouvait pousser sur nous.

« Nous avions passé le second jour dans les alarmes, lorsque, vers minuit, le vent s'éleva et aussitôt nous entendîmes l'horrible craquement des glaces qui se brisaient et qui se heurtaient, et dont le bruit ressemblait aux éclats du tonnerre. Cette nuit fut terrible pour nous, mais le matin nous vîmes la barrière de glaces qui était devant nous entièrement rompue, et un large chenal s'étendre à perte de vue entre ses deux côtés; le soleil brillait, et nous naviguions par une légère brise du Nord.

« Tout à coup, en regardant du côté du chenal, nous vîmes apparaître les mâts d'un vaisseau; mais ce qui nous étonna plus encore, ce fut l'étrange manière dont

les voiles étaient disposées, et l'aspect démantelé de ses vergues et de ses manœuvres. Il continua à marcher pendant quelque temps; puis, s'arrêtant sur un bloc de glace, il demeura sans mouvement.

« Je ne pus alors résister à la curiosité; je descendis dans ma chaloupe avec quelques-uns de mes matelots, et je me dirigeai vers le singulier navire. Nous vîmes, en approchant, qu'il était extrêmement endommagé par les glaces; pas un homme ne paraissait sur le pont, qui était couvert de neige. Nous hélâmes, et personne ne répondit. Avant de monter à bord, je regardai par un sabord qui était ouvert, et je vis un homme assis devant une table sur laquelle étaient tous les objets nécessaires pour écrire.

« Arrivés sur le pont, nous ouvrimmes les écoutilles et descendîmes dans la cabine, où nous trouvâmes l'écivain du vaisseau assis, comme nous l'avions vu par le sabord; mais quels ne furent pas notre étonnement et notre terreur, lorsque nous vîmes que c'était un cadavre, et qu'une mousse verte, humide recouvrait ses joues et son front et voilait ses yeux, qui étaient ouverts. Il avait une plume à la main et le journal de route devant lui; les dernières lignes qu'il avait écrites étaient celles-ci : « 11 novembre 1762. — Il y a maintenant dix-sept jours que nous sommes renfermés dans les glaces; le feu s'est éteint hier, et notre capitaine a essayé depuis de le rallumer sans succès; sa femme est morte ce matin. Il n'y a plus d'espoir. »

« Mes matelots s'éloignèrent épouvantés du cadavre qui semblait vivant. Nous entrâmes alors dans la grande chambre, et le premier objet qui nous frappa ce fut le corps d'une femme couchée sur un lit, dans l'attitude d'une grande et perplexe attention; on eût dit, à voir la fraîcheur de ses traits, qu'elle était en vie; seulement, la contraction de ses membres nous annonçait qu'elle était morte.

« Devant elle, un jeune homme était assis sur le plancher, tenant un briquet d'une main et une pierre de l'autre, et

ayant devant lui plusieurs morceaux d'amadou.

« Nous passâmes à la chambre de proue, et nous y trouvâmes plusieurs matelots couchés dans leurs cadres et un chien au bas de l'escalier. Ce fut en vain que nous cherchâmes des provisions et du bois à brûler, nous ne découvrîmes rien. Alors mes matelots commencèrent à dire que c'était un vaisseau enchanté, et ils m'annoncèrent qu'ils ne resteraient pas plus longtemps à son bord. Nous partîmes donc, après avoir pris le journal de route du navire, et nous revînmes à notre vaisseau, frappés de terreur et songeant à ce funeste exemple du danger des navigations polaires, dans un degré de latitude septentrionale aussi élevé.

« Lorsque je fus de retour à Hull, je fis mon rapport à l'amirauté et, d'après les documents que j'avais, sur le nom du navire et du capitaine, j'appris que le vaisseau avait été perdu depuis treize ans, et c'était, par conséquent, depuis cette époque qu'il avait été enfermé dans les glaces. »

Le capitaine Warens avait cessé de parler que nous écoutions encore, tant était profonde et terrible l'impression que son récit avait faite sur nous.

— Quelque terrible que soit votre histoire, elle ne l'est pas davantage que le naufrage des *Six-Sœurs*, interrompit le vieux contre-maître Griffiths.

— Le naufrage des *Six-Sœurs* ?

— Oui, je vais vous le conter.

— Au mois d'août 1825, les *Six-Sœurs* quitta les Seychelles pour aller à Maurice; il y avait à bord l'ex-commandant de ces îles, quatre passagers et une quarantaine de nègres que l'on envoyait au Port-Louis, sous la licence du gouvernement, pour les y attacher à la culture. Le navire avait un chargement de coton. Trois jours après son départ, le feu se manifesta parmi la cargaison : les progrès de l'incendie furent si rapides, qu'il fallut se déterminer aussitôt à abandonner le navire; noirs et blancs se précipitèrent dans la chaloupe, elle pouvait contenir tout au plus trente-cinq personnes. Lorsqu'elle fut pleine, ceux qui s'y trouvaient, voyant qu'elle allait couler si on y admettait une nouvelle charge, s'armèrent contre leurs malheureux compagnons, et les écrasaient à coups de hache lorsqu'ils s'approchaient

de la chaloupe. Les premières personnes qui s'en étaient emparées y avaient jeté quelques morceaux de viande salée, des grappes de bananes et un mouton; avec ces faibles provisions, on se disposa à gagner la terre, qui était éloignée de 150 lieues. Le lendemain de ce funeste jour, la mer devint affreuse; on s'attendait à chaque instant à voir s'engloutir la chaloupe, dont un excès de charge gênait et retardait la marche. On tint conseil : il fut décidé que le sort désignerait les victimes qui devaient être jetées à la mer pour alléger l'embarcation. Dans ce moment, deux nègres, esclaves de madame Mallefile, une des passagères, la supplièrent de ne pas s'exposer aux chances du sort, qu'ils allaient mourir pour conserver sa vie et celle de ses deux enfants. *Maîtresse*, disaient-ils, *nous aimons mieux mourir et sauver vous avec petits maîtres à nous*. Malgré l'opposition que madame Mallefile mettait à l'exécution de cet acte d'une héroïque générosité, les nègres se jetèrent à ses genoux, lui baisèrent les mains, serrèrent tour à tour les enfants dans leurs bras, se recommandèrent à Dieu et s'élancèrent dans la mer, sur laquelle ils flottèrent longtemps. Tant qu'ils aperçurent la chaloupe, ils ne cessèrent d'agiter leurs mains en l'air, en signe d'adieu à leur maîtresse. Cette scène déchirante fit une vive impression sur tous ceux qui en avaient été les témoins. Il fut décidé qu'on renoncerait au sort et l'on se résigna à mourir ensemble. La mer devint plus calme, mais les provisions touchaient à la fin : on était réduit à une banane par jour.

Le jeune Mallefile, âgé de douze ans, voyant que sa mère ne pouvait plus allaiter son frère, ne mangeait plus que la pelure du fruit, il en présentait l'intérieur à sa mère, en lui disant que cela lui donnerait des forces et du lait pour nourrir son petit frère... Au bout de huit jours des plus cruelles souffrances, au moment où la rame échappait aux mains des malheureux naufragés mourant d'inanition, on découvrit la terre... La chaloupe fut aperçue des hauteurs de l'île de la Digue, une des Seychelles... Le gouverneur l'envoya reconnaître, et les passagers des *Six-Sœurs* durent la vie à la sollicitude de ce digne commandant.

Pour faire diversion à l'effet du récit de Griffiths, effet dont il était jaloux, le capitaine Warens reprit la parole :

— Voulez-vous que je vous conte à présent ce que c'est qu'un dîner chinois ? écoutez :

Un dîner chinois est ce qu'il y a au monde de plus curieux, et l'homme qui aime les choses singulières doit désirer d'avoir vu comme moi un repas de cette espèce. Un des premiers négociants de la compagnie privilégiée des Hanistes donna à dîner à quelques personnes choisies de la factorerie anglaise, et j'eus le bonheur d'être du nombre. Sa demeure me donna une idée exacte de l'habitation du chinois aisé. On ne pouvait pas dire que ce fut précisément une maison, car c'était une suite de bâtiments épars, entremêlés de parterres et de réservoirs couverts de fleurs et de nymphéas. En avançant à travers ce labyrinthe d'appartements et de corridors, nous passâmes sous plusieurs arcades circulaires, pareilles à celles que l'on voit fréquemment figurées sur les porcelaines de la Chine, et nous arrivâmes enfin à la salle du banquet.

Nous étions à peu près une quinzaine de convives. La première chose qu'on nous servit, fut une soupe de nids de salanganes, contenue dans de petites jattes de porcelaine. Je la trouvai très-bonne et très-délicate, ressemblant plus à un potage au vermicelle qu'à tout autre ; mais elle ne peut, observe ici le natif de la vieille Angleterre, soutenir la comparaison avec la soupe à la tortue ou au canard sauvage. Il y eut vingt services, et des plats sans nombre, j'en comptai sur la table soixante à la fois.

C'étaient de petites jattes, ou coupes de la plus belle porcelaine, placées sur trois rangs au milieu de la table. On nous fit entendre (mais j'ignore jusqu'à quel point la chose était vraie) que nous avions le bonheur d'être régalez d'œufs de pigeon à l'étuvée, de chat sauvage, de grenouilles en fricassée, de ces vers secs que l'on recommande particulièrement pour bien goûter le vin au dessert, d'un ragoût de nageoires de requin, et d'une diversité d'autres friandises que les préjugés européens seraient tentés de faire nommer tout différemment ; mais de quelque substance que ces plats aient pu réellement

être composés, l'addition d'un peu de soya du Japon, le meilleur que j'aie jamais goûté, les rendait extrêmement savoureux. Toute la viande, comme faisans, perdrix, gros gibier, était coupée menue et servie dans de petites jattes, ce qui, vu que nous n'avions au lieu de couteaux et de fourchettes, que deux petites baguettes d'ivoire garnies d'argent, bien arrondies, unies et luisantes, ne laissait pas d'être extrêmement embarrassant à manger ; en effet, durant la première demi-heure, je désespérais entièrement de faire parvenir la moindre parcelle de ces chairs appétissantes jusqu'à mon palais impatient. Enfin, ayant découvert, comme par une inspiration soudaine, la véritable manière de me servir de mes armes, je vins à bout de ce que je désirais, et, à la fin du régal, je me trouvai si adroit, que je pouvais prendre la plus petite miette avec mon bâtonnet d'ivoire.

Tous les mets sont extrêmement succulents, de sorte qu'on est obligé d'avaler une quantité considérable de sei hing, espèce de vin ou plutôt d'esprit de couleur blanche et dont le goût n'est pas désagréable ; la petite tasse dans laquelle on le boit, est à peu près de la dimension de celle des ménages d'enfants. La cérémonie de boire à la santé de quelqu'un consiste à prendre la tasse à deux mains et à baisser et remuer la tête en se tournant l'un l'un vers l'autre pendant quelque temps, ensuite on boit le vin, et l'on montre à son ami le fond de la tasse, afin qu'il puisse se convaincre qu'il n'y reste rien. C'est l'étiquette, dans le courant de la soirée, de demander à son ami de faire raison. Pou-Ki-Koua proposa plusieurs *toast* auxquels nous nous joignîmes très-cordialement : nous bûmes à la santé de l'empereur, du roi d'Angleterre, de la Compagnie des Indes, de la factorerie, des négociants, banistes, de notre digne hôte.

— Je n'ai point dîné avec des Chinois, ajoutai-je timidement, mais j'en ai vu dîner.

— Diable ! dit le capitaine, en jetant un regard de mépris sur ma physionomie de tout jeune homme.

— Il y a cinq ans, à Calais, repris-je, je me disposais à retourner dans ma famille, après un assez long voyage sur le continent, lorsqu'arrivèrent dans ce port fran-

çais quatre jeunes Chinois, Joseph et Mathieu Lic, François Chue et Jean-Baptiste Then, qui venaient en France pour s'instruire dans les arts de l'Europe. Ils étaient adressés à un prêtre, avec lequel ils semblaient s'entretenir facilement au moyen de la langue latine, qui leur était familière.

A l'exception de l'un d'entre eux, petit et fort laid, ces jeunes gens, dont l'œil est vif et spirituel, étaient, malgré leur teint cuivré, d'un physique assez agréable.

La singularité de leur costume avait nécessairement fixé sur eux l'attention générale.

Ils n'avaient point de barbe, et leurs cheveux, ramenés très-lisses sur le derrière de la tête, y formaient une tresse qui descendait jusqu'aux talons. Ils portaient des bas de toile blanche, une robe courte de drap bleu de ciel, avec de larges manches pareilles, et de hautes manchettes blanches retroussées; le tout recouvert d'une longue veste noire à boutons de cuivre. Leur coiffure consistait en un petit bonnet d'étoffe noire, formant une espèce de bateau à bords élevés, recouvert d'une grande calotte bleu de ciel, surmontée d'une petite houppe en soie rouge et d'un bouton d'or.

Ces Chinois parlaient fort bien latin, et pouvaient facilement s'expliquer en cette langue avec toutes les personnes qui leur adressaient des questions. Quand ils ne comprenaient pas, ils répondaient distinctement : *quomodo?* ou *non intelligo*; et lorsqu'on leur disait quelque chose d'obligeant, ils disaient de la manière la plus affectueuse, en portant la main sur le cœur : *gratias tibi, domine*.

A table, ils mangeaient de la main gauche, et comme ils n'avaient jamais vu de pommes, ils se trouvèrent fort embarrassés pour peler celles qui leur étaient offertes.

Le lendemain de leur arrivée, ils assistèrent avec recueillement à la messe du doyen de l'église, tenant d'une main un chapelet, et de l'autre un livre chinois, dont ils tournaient les feuillets de gauche à droite, au lieu de les tourner, comme nous, de droite à gauche.

Ils ont ensuite parcouru divers établissements et sont allés à l'Hôtel-de-Ville, où il a été dressé procès-verbal de leur

visite, procès-verbal qu'ils ont signé en caractères de leur pays.

— Est-ce là tout? reprit Griffiths d'un air dédaigneux, et après avoir trois fois vidé son verre pendant le récit de Toby.

— N'est-ce pas assez? demanda Toby d'un ton provocateur.

— J'ai ouï parler d'un naufrage qui n'est pas plus intéressant, me hâtai-je d'ajouter, pour détourner la discussion et prévenir une querelle imminente. Néanmoins, il présente quelque chose de curieux, car la navigation s'est faite sur un glaçon!

— Sut un glaçon?

— Oui, mes maîtres, et voilà ce qu'en racontait le journal où j'ai lu la chose :

Lorsque la mer d'Azow est gelée, les pêcheurs, dans plusieurs endroits de la côte orientale de cette mer, s'établissent sur la glace même. Il arrive qu'à la suite des dégels subits et des vents violents de l'est, des glaçons portant des hommes et des cabanes de pêcheurs se détachent des côtes et sont emportés dans la haute mer. Quelques pêcheurs sont jetés sur le rivage opposé; la plupart périssent.

L'hiver dernier, on vit un de ces malheureux, sur un glaçon fragile, porté du détroit de Kertch dans la mer Noire. De la côte, on remarqua son désespoir, on entendit ses lamentations; mais il n'y avait aucun moyen de le sauver. Au mois de décembre de l'année passée, un autre événement semblable a eu lieu dans la mer d'Azow.

Un cosaque de la mer Noire, nommé Jean Potapenko, du village de Grivennoë, se trouvait dans un établissement de pêcheurs situé près d'Atchounie. Le 25 décembre, la glace, à la suite de grandes gelées, paraissant très-ferme, il alla examiner ses filets tendus dans les ouvertures pratiquées dans la glace, à un quart de lieue de distance de la côte. Tout en s'occupant de son travail, il remarqua que le glaçon sur lequel il se trouvait s'était détaché et voguait avec rapidité sur la surface de la mer. N'apercevant aucun moyen de salut, il se résigna à la volonté du Ciel, et attendit la mort avec calme. Il passa six jours dans cette cruelle attente, et quoiqu'il eût avec lui un petit morceau de pain; cependant, sentant une répugnance invincible à prendre de la nourriture, il n'en mangea

point, et ne fit qu'étancher la soif qui le dévorait en buvant de l'eau de pluie qui remplissait les crevasses du glaçon sur lequel il se trouvait. Il était chaudement habillé dans un temps de dégel; il ne souffrit donc presque pas du froid; il dormit très-peu, et cela assis sur la glace. Le septième jour, il aperçut une côte fort escarpée, et résolut de s'en approcher en marchant sur la glace, mais la fatigue et l'épuisement le firent souvent tomber en défaillance. Pendant ce temps, le glaçon flottant s'attacha fortement à la glace solide qui bordait le rivage, et le neuvième jour de cette étrange navigation, le 3 janvier 1830, Potapemko descendit sur le rivage, près du cap Kazan-Dip, entre Kertch et Arabat, et gagna le village tartare le plus proche, d'où il fut conduit à Théodosie et ensuite à Kertch. C'est ainsi

que fut sauvé cet homme dont la perte paraissait inévitable. Il traversa, dans le courant de huit jours, un espace de 37 à 38 lieues de France, à compter de la cote orientale de la mer d'Azow jusqu'à sa côte sud-ouest. Sauf quelques engelures aux pieds et l'épuisement dont, au reste, il se remit facilement, Potapemko conserva sa santé.

— Histoire de journal, s'écria Toby d'un air de dédain.

— Histoire de journal, répéta Griffiths sur le même ton.

— Capitaine Warrens, s'écria le taver-
nier, ne dormirons-nous point aujourd'hui!

— Le vieux a raison. Allons, encore un bol de punch et salut à tous.

(Traduit du *Times*.)

LE PETIT FRANÇAIS



'ÉTAIT le jour de la Saint-Nicolas. L'Église de Casan, la plus fréquentée de toutes celles de Pétersbourg, parce qu'elle est habituellement le rendez-vous de la haute aristocratie, avait peine à contenir la foule qui se pressait dans son enceinte; car à ce premier motif, s'en joignait un autre non moins décisif: le fameux métropolite Platon (1) devait officier en personne.

L'autel sur lequel officiait l'archimandrite, resta caché pendant une grande partie de la cérémonie; car, à l'imitation de l'ancien temple de Jérusalem, le sanctuaire des églises russes est fermé pendant le service sacré. Il ne s'entr'ouvre qu'à de rares intervalles, et il n'est possible d'en découvrir entièrement l'intérieur qu'à l'instant où l'officiant, muni de deux flambeaux, dont l'un est garni de deux bougies, et l'autre de trois, vient donner au peuple sa bénédiction.

Ce fut au moment où le Saint des Saints

s'entr'ouvrit, et où chacun des assistants, sans exception de qualité, se prosterna ventre à terre sur les dalles du temple, qu'entra dans l'église le plus grotesque individu qu'il soit possible d'imaginer. Il était vêtu à la Française, une culotte courte et des bas de soie recouvraient des jambes incroyablement maigres; un habit à larges basques et un petit chapeau à livrée, complétaient son ajustement. C'était un singe, mais il était réellement impossible d'avoir une ressemblance plus complète avec un homme. Il considéra d'abord avec surprise le singulier tableau qu'il avait devant les yeux; puis, se laissant emporter à sa manie d'imitation, il s'étendit ventre à terre, mais quelques minutes lui suffirent pour lui rendre cette inaction insupportable. Il se souleva, sans bruit, se glissa le long du mur, et s'arrêta devant le sanctuaire, devant lequel il s'accouda. Le métropolite Platon reconnut le singe, et sourit imperceptiblement; celui-ci ne perdit pas un des gestes de l'archimandrite, et lorsque après avoir donné sa bénédiction au peuple, l'officiant fut rentré dans le Saint des Saints, le singe franchit d'un bond l'espace qui séparait le sanc-

(1) Très-instruit, doué d'un génie naturel, d'un caractère doux et tolérant, Platon, métropolite de Moscou, fut un exemple de modération et de lumière.

taire du reste de l'église, s'affubla à la hâte des ornements abandonnés, et ce prêtre de nouvelle espèce vint gravement, ses deux flambeaux à la main offrir au peuple une sconde bénédiction.

Il n'est pas besoin d'ajouter que cette étrange parodie produisit une immense sensation parmi les assistants. Jamais chien nomade entrant dans une église russe ne souleva contre lui une plus violente tempête de malédictions. Mille voix crièrent à la fois à l'impiété, mille mains se levèrent contre le malencontreux animal. Étonné d'un tumulte dont il ne pouvait, à coup sûr, deviner la cause, le singe avait continué d'abord avec une imperturbable gravité, d'imiter le métropolitain. Mais quand les démonstrations du peuple devinrent de plus en plus significatives, il abdiqua tout à coup ses manières d'homme et reprit sa nature élastique. Il redevint l'homme des bois, bondit en l'air, comme un chat sauvage et se tordit comme un serpent. Livres saints, calices, flambeaux sacrés, tout devint armes dans ses mains agiles et nerveuses. Vains efforts! le pauvre animal avait à lutter contre un peuple, le plus féroce de tous quand on a le malheur d'éveiller ses passions superstitieuses.

Il fut saisi, garotté, et livré au grand maître de police comme impie et profaneur.

Or, ce singe appartenait au marquis de l'Hôpital, alors ambassadeur de France en Russie. C'était une véritable merveille. Les dames russes, qui se passionnent si aisément pour tout ce qui présente un côté bizarre, en raffolaient Catherine elle-même l'avait admis dans ses bonnes grâces, il la servait durant les repas nocturnes de l'Ermitage, où cette impératrice recevait chaque soir ce qu'elle nommait sa *petite société*. Quant au peuple, il s'était refusé à croire que ce singe ne fut pas un homme, et il avait exprimé cette conviction en le baptisant sous le nom du *Petit Français*, nom sous lequel le singe du marquis était devenu populaire.

M. de l'Hôpital était chez Marie Paola, la Ninon de Lenclos de la Russie, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'étrange événement qui venait de mettre en émoi toute la ville. Il s'empressa de courir chez l'impératrice. Les chevaliers-gardes, revêtus de leurs cuirasses d'argent d'un genre

tout-à-fait antique, un grand nombre de seigneurs, portant chacun un uniforme militaire, mais différent de couleur, selon la province ou le gouvernement auxquels ils appartenaient, plusieurs des généraux qui se signalèrent lors de la première guerre avec les Turcs, et deux ou trois des petits officiers qui devinrent tour à tour les favoris de Catherine II, et dont quelques-uns étaient destinés à payer bien cher ce quart d'heure de puissance, s'étaient rassemblés en hâte au palais d'hiver, car le gouvernement se rappelait le meurtre encore récent du vertueux archevêque Grégoire, et l'on craignait que, profitant de sa réunion passagère, le peuple ne se portât à de graves excès contre les Français qui habitaient la capitale. Parmi les militaires les plus distingués réunis chez l'impératrice, on remarquait particulièrement le prince Repnin, Kamenskoï, le maréchal Romanzoff, Potemkin et le grand amiral Alexis Orloff, frère et complice du célèbre assassin de Pierre III.

L'impératrice était assise sur un divan. Catherine Alexwina était revêtue du costume national des anciens Russes. Sa longue tunique était recouverte d'une petite veste en velours noir, boutonnée sur le devant et dont les manches allaient en se rétrécissant jusqu'au poignet. Plusieurs cordons, de couleurs variées se croisaient sur sa poitrine et soutenaient les plaques de Saint-André, de Saint-Georges, de Saint-Alexandre et de Saint-Wladimir. Sa coiffure en cheveux était surmontée d'une couronne de diamants magnifiques. Sa taille était peu élevée et quoique jeune encore, ses formes avaient déjà pris trop d'embonpoint. Son port était majestueux, son regard fier et pénétrant, et son sourire avait une grâce et une douceur intraduisibles.

Elle se leva à demi en voyant entrer l'ambassadeur, qu'elle honorait d'une considération qui allait dit-on jusqu'à l'intimité.

— Qu'avez-vous donc, monsieur? lui demanda vivement l'impératrice, surprise de sa pâleur et de son émotion.

Le marquis lui conta l'aventure qu'elle connaissait déjà.

— J'ai une grâce à demander à votre majesté, dit-il en frémissant.

Job est mon vieil ami, madame. Depuis

quinze ans, il ne m'a pas quitté un seul jour, et votre majesté a été à même souvent d'apprécier son intelligence merveilleuse. « Pardonnez, je vous supplie, tout ce que cet attachement a d'étrange et de burlesque peut-être. Quoiqu'il en soit, votre majesté ajouta le marquis, en attachant sur Catherine un regard significatif, me liera à son service par une reconnaissance sans bornes, si elle consent à retirer mon singe des mains de la justice et à empêcher qu'une bête soit jugée ainsi qu'on le ferait d'un homme....

Catherine II se rapprocha de la princesse d'Atskoff, échangea avec elle quelques mots à voix basse, et se retournant vers l'ambassadeur de France :

— Je regrette vivement mon impuissance ; mais ce que vous me demandez est impossible.

— Impossible ! répéta le marquis avec agitation... Cependant votre majesté règne souverainement en Russie.... Votre volonté s'élève au-dessus des lois... et chargée d'approuver les arrêts des tribunaux, vous avez le droit de les casser....

Les sourcils de Catherine II se rapprochèrent légèrement.

— Je suis souveraine, il est vrai, interrompit l'impératrice d'une voix altérée, mais la superstition est plus puissante que moi.... Le ciel m'est témoin, Monsieur le marquis, que je donnerai 25,000 roubles pour sauver votre singe.... Mais, ajouta-t-elle en se penchant à l'oreille de l'ambassadeur, ne connaissez-vous pas votre histoire?... Si le petit Français est gracié, qui me garantira que je serai encore impératrice demain ?

— Eh quoi ? madame, répliqua hardiment le marquis, se pourrait-il que la Russie n'eut pas encore dépouillé des préjugés aussi barbares ? Que votre majesté veuille bien y réfléchir... Que dira... que pourra dire l'Europe en apprenant qu'il s'est trouvé au XVIII^e siècle un peuple assez ignorant pour croire à la raison parfaite d'un singe.... et des juges assez lâches ou assez stupides pour le condamner.

— Que voulez-vous ? répondit Catherine en sortant de sa rêverie... Le fanatisme a jeté des racines trop profondes en Russie pour qu'une main humaine puisse les extirper... Ce sera l'œuvre du temps et non celle des hommes.

Huit jours après cette entrevue, le petit Français fut condamné par la cour criminelle à recevoir cinquante coups de knout. Cette sentence équivalait à un arrêt de mort. En vain le marquis de l'Hôpital essaya par des offres considérables de tenter la cupidité, habituellement si complaisante, des gardiens du petit Français et des juges qui l'avaient condamné. Les uns et les autres restèrent et pour cause, invulnérables à la séduction. En vain il adressa des nouvelles prières à l'impératrice. En vain il fit intercéder auprès d'elle les plus puissants seigneurs de l'empire, tout échoua contre la peur. Les leçons du passé ne furent pas perdues pour Catherine ; elle ne se dissimulait pas qu'elle pouvait laisser sa couronne dans cet acte de clémence, et l'on conçoit aisément que cette impératrice, qui n'avait pas craint de l'acheter par un assassinat, ne voulut pas risquer de la perdre pour un singe, fût-il cent fois plus merveilleux que celui du marquis de l'Hôpital.

En conséquence, le petit Français reçut le knout sur la place ordinaire des exécutions. Une foule innombrable assiégeait les abords de l'échafaud de bois, sur lequel le malheureux animal était étendu, les jambes et les bras liés. Deux bourreaux le frappaient alternativement, essuyant avec leurs mains, à chaque coup, le sang qui ruisselait à flots de tout son corps et qui rougissait l'instrument. Nous n'insisterons pas davantage sur cette scène dont on a déjà pressenti le dénouement. Le marquis de l'Hôpital fut inconsolable de la perte de son vieil ami, et l'impératrice elle-même donna des regrets sincères à la fin malheureuse du petit Français.

Ce fait s'est passé il y a cinquante ans.

BÉNÉDICT G.

(*Le bon sens*).

Le Gérant : A. TENNEVIN.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 22

UNE VISITE A CHARENTON, par *Édouard Lemoine*.

LA BALLE MACHÉE, par *Bural de Gurgy*.

LE BARON DE SAINT-ANGEL, *nouvelle historique*, par *Rocheport*.

UNE VISITE A CHARENTON

UN de mes amis, acteur fort distingué, qui, au rebours de bien des illustrations, pense que le drame et la comédie sont choses à être étudiées avec soin et conscience, venait d'être chargé, dans une pièce destinée, dit-on, à faire courir tout Paris, d'un rôle de fou. Mon ami, bonhomme s'il en fut, crut qu'avant de jouer la folie, il ne serait pas hors de propos d'aller la prendre sur le fait; il résolut un pèlerinage à Charenton. Je fus de la partie.

Donc, par une assez belle matinée de septembre, nous voilà en route. Une dame-blanche fut notre chaise de poste, chaise quelque peu lente, quelque peu prodigue de cahots, de stations répétées, d'incommodes voisins, de fatigantes voisines, mais, en revanche, chaise économique, sans postillons, sans pourboires, sans auberges, sans gendarmes, sans douaniers, cette autre espèce à qui les gendarmes doivent de n'être pas les créatures les plus ridicules du monde.

Le trajet nous parut court : nous l'employâmes à nous remettre mutuellement en mémoire nos souvenirs historiques, topographiques et anecdotiques sur le lieu que nous allions visiter.

Car à ce petit bourg se rattachent de grands événements. Voyez ce pont : déjà en 865 il existait; les Normands le détruisirent. Puis on le réédifia, puis vint le bon Henri, Henri IV, qui, assiégeant sa bonne ville de Paris, le renversa à coups de canon.

Non loin de là s'élevait le principal temple des calvinistes, bâti sur les dessins de Jacques de Brosse, ce grand architecte dont les maçons nous gâtent en ce moment le chef-d'œuvre. Le temple de Jacques de Brosse pouvait contenir douze mille assistants. Lorsqu'en 1685, fut révoqué l'édit de Nantes, cinq jours suffirent pour le démolir. Seize ans après, des ruines du temple consacré au culte de Calvin surgissait un couvent de religieuses du Saint-Sacrement. Encore cent années, et le monument catholique disparut comme avait disparu le monument réformiste; et là où jadis avait été semée la parole de Dieu, la terre recevait, pour les rendre au centuple, les semailles que lui confiait la main du laboureur.

A quelques pas plus loin commence la partie de Charenton connue sous le nom de Charenton Saint-Maurice : elle est ainsi appelée parce qu'elle est dans les limites d'une seigneurie dédiée au martyr chef de la légion thébaine. Apercevez-vous là-bas ces vastes bâtiments de peu d'apparence, irrégulièrement groupés sur un coteau que borne au nord le parc du château de Vincennes, et qu'au sud la Marne semble envelopper de ses replis onduleux ? Arrêtez-vous un instant, pensez et priez, car entre ces murs souffrent, sans penser et sans prier, des intelligences autrefois actives, puissantes, aujourd'hui faibles, débiles, des êtres que Dieu avait faits à son image, et qui aujourd'hui n'ont plus ni élégance, ni dignité, ni noblesse : là sont les fous.

Là fut enfermé Billard, l'auteur de la comédie du *Suborneur*. Refusé au Théâtre-Français, Billard avait perdu la tête. Pauvre Billard ! Les auteurs dramatiques de notre temps sont moins susceptibles : j'en sais qui ont été repoussés par tous les comités, sans exception aucune, et qui se sont bien gardés de devenir fous pour si peu. Il est vrai qu'ils n'en sont guère plus sages.

Là mourut le marquis de Sade, là mourut Cécile, poète dramatique arrêté par la perturbation de ses facultés mentales, au milieu d'une carrière toute pleine de magnifiques espérances, toute étincelante des rayons d'une gloire à son aurore. Là aussi mourut le spirituel Devienne, l'auteur de la ravissante partition des *Visitandines*. Là encore languissent des célébrités artistiques dont nous admirons souvent les ouvrages sans nous demander où sont les auteurs. Que voulez-vous ? l'indifférence est une chose si commode ! Et puis, a-t-on le temps de penser à tout ?...

Où en étais-je, je vous prie ?... N'était-ce pas aux souvenirs que réveille la *Maison royale* ? J'y reviens.

Or c'est une maison qui remonte haut, que la maison des fous ! En 1641, Sébastien Leblanc la fonda. Elle n'était pas riche alors. On y compta d'abord huit lits destinés uniquement aux pauvres de la commune, qui trouvaient là soins, asile et bien-être.

Cependant, comme la pauvreté est de ces plaies qui tendent beaucoup plus à s'agrandir et à s'envenimer qu'à se restreindre et à se cicatriser, les huit lits furent déclarés insuffisants. On alla jusqu'à douze, puis jusqu'à soixante, puis jusqu'à deux cent cinquante. Deux cent cinquante lits, fondés par la richesse en faveur de la maladie indigente, cela était beau, cela était noble ; aussi cela ne dura pas. Les lits n'étaient pas toujours occupés, les malades faisaient défaut. Charenton chômaît de population ; on trouva un excellent moyen de parer à ce petit inconvénient : on fit de l'hospice une prison. La *Maison royale* devint une succursale de la Bastille. On n'admettait, dans le principe, que les aliénés ; on n'admit plus, dès lors, que les gens trop raisonnables. Il y avait progrès. Les frères de la Charité passaient pour de bons gardes-malades ; ils durent se mettre

aux rudiments de la geôle. En quelques mois, les apprentis devinrent maîtres. A les voir s'acquitter avec tant d'intelligence de leurs fonctions de porte-clefs, on eut juré qu'ils n'avaient été créés et mis au monde que pour cette besogne, et que cette besogne n'avait été imaginée que pour eux. Ce n'était pas qu'ils fussent trop méchants, les bons frères : mon Dieu non ! Ils ne fustigeaient pas trop rudement leurs pensionnaires, ils savaient au juste combien de jours de cachot il faut pour affaiblir un homme sans le tuer, et ils n'allaient pas au delà des limites. Ils savaient nourrir à point, c'est-à-dire de façon à ce qu'on ne mourût point de faim. En vérité, il n'y avait pas à faire le procès à leur mémoire ; car si on les compare aux lazaristes, aux frères ignorants, ils étaient d'une clémence qui pourrait être taxée d'exagération. Seulement, ils ne manquaient pas d'une certaine habileté de calculateurs, ils n'ignoraient point que l'argent a son prix, et ils rançonnaient les prisonniers.

Il y avait dans la maison trois ou quatre tarifs, comme aux pompes funèbres. On obtenait des égards de *première classe* pour 4,000 livres par année. A 3,000 livres, le bouillon était plus clair, les draps prenaient de l'épaisseur. Si les parents ne pouvaient payer que deux mille livres, le bouillon tournait à l'eau, la cuisse de poule des grandes fêtes se métamorphosait en petit salé. Pour douze cent livres, on avait la faculté de prendre l'air plus souvent que ceux qui ne payaient rien. Et l'air, pour un prisonnier, c'est la vie. Ils savaient cela, les bons frères, et, négociants économes, ils ne fournissaient point gratis une marchandise si précieuse. Aussi Dieu bénit leurs efforts : en quelques années, ils étaient devenus propriétaires de la totalité des biens qui avaient composé la seigneurie de Saint-Maurice, le tout payé en espèces sonnantes.

Malheureusement, cette prospérité n'eut qu'un temps. Le 14 juillet 1789, la Bastille, cette métropole des prisons d'État, avait été rasée ; en avril 1790, on s'occupa de Charenton. Ordre fut donné de laisser sortir tous les prisonniers détenus en vertu de lettres de cachet. Il ne resta plus à Charenton que les fous et les frères de la Charité. Déjà ils espéraient reprendre paisiblement leur vie commerçante, ces

bons frères, et ils s'étaient résignés à réduire leur exploitation humaine, lorsque fut décrété la loi sur la destruction des ordres monastiques. Il fallut fuir, chacun emportant avec soi le plus solide et le plus commode bagage qui put être ramassé.

Vers la fin de 1792, la maison fut désorganisée. Elle devint propriété nationale. Peu après, l'hospice prit le nom de maison de santé de Charenton, et fut dirigée par l'abbé Decoulmiers. A cette époque encore, il se commit d'incroyables abus; le bon plaisir de l'abbé Decoulmiers était la loi souveraine. C'était à se demander si les frères de la Charité étaient revenus de l'émigration. L'empereur lui-même ne fut pas étranger aux actes blâmables dont la maison de santé se rendit coupable ou complice. Il y eut certaines folies, par ordre supérieur, dont le caractère n'était rien moins qu'authentique : on put croire un instant que les lettres de cachet n'avaient pas été définitivement abolies. Mais les hommes de bien firent des représentations énergiques : on rentra dans une meilleure voie; les douches n'intervinrent plus dans la politique, et l'on ne délivra plus de brevets de démence qu'aux véritables aliénés.

Depuis 1825 jusqu'à nous, d'immenses améliorations ont été introduites dans l'établissement, qui, aujourd'hui, peut être considéré comme une maison-modèle. Les malades y affluent de toutes les parties de la France et même des pays étrangers. Tous paient pension, sauf 62 places gratuites, 29 demi-places et 10 autres à des prix plus ou moins réduits. Ces places sont à la charge du gouvernement, qui en dispose en faveur de militaires, d'invalides et de personnes pauvres qui ont rendu des services à l'État.

La nourriture est pour tous saine et abondante. La table du directeur est de soixante-dix couverts, et il s'y trouve presque toujours quarante aliénés des deux sexes. Être admis à cette table est une récompense de bonne conduite; en être exclus est une grave privation à laquelle les malades se montrent on ne peut plus sensibles.

Nous expliquâmes au directeur le but de notre visite. Il nous accueillit avec une extrême obligeance, mais il nous affirma que, selon toute apparence, nous ne

trouverions pas ce que nous étions venu chercher, un type de folie dont la reproduction au théâtre fut d'un grand effet dramatique. « Les fous, nous dit-il, res-
« semblent singulièrement à tout le monde. Sauf quelques exceptions, ils ont
« presque tous, lorsqu'ils ne parlent pas,
« un air de gravité, de tenue, qui trompe
« rait l'œil même le mieux exercé. Néanmoins, il en est dont la physionomie,
« ou mobile ou grimaçante, ou ricanieuse,
« ne manque pas d'une certaine originalité, mais c'est une originalité tellement
« individuelle, tellement inséparable des
« habitudes corporelles, du personnage
« même en qui on le remarque, que,
« transporté à la scène, elle paraîtrait
« fausse et repoussante. Au reste, vous en
« jugerez. Voici M. F***, l'inspecteur de
« la maison, qui se fera un plaisir de vous
« guider et de vous donner sur nos pensionnaires les renseignements qui pourront vous paraître utiles. »

M. F***, qui venait d'entrer, confirma la promesse bienveillante qui venait de nous être faite. Je remarquai que sa cravate était froissée, son col de chemise semblait avoir été chiffonné à plaisir, sa chemise s'échappait toute boursoufflée, toute fripée par l'ouverture de son gilet. M. F*** vit mon étonnement, il nous demanda la permission de réparer le désordre de sa toilette, quelque peu compromise, et, tout en se rajustant devant la glace, il nous dit avec sang-froid : « Vous
« m'excuserez, messieurs, c'est qu'il y a
« un de mes gaillards qui voulait, à toute
« force, m'étrangler. Heureusement, ajouta-t-il en souriant, il n'y a pas mis de
« persévérance; j'en ai été quitte pour la peur. »

Le début n'était pas encourageant pour des visiteurs, aussi je portai involontairement la main à mon cou. Je me rassurai toutefois, pensant que, sans doute, nous allions voir les fous à travers de bons barreaux en fer, ou tout au moins en chêne; et d'un pas ferme nous suivîmes l'inspecteur.

Nous traversâmes de vastes corridors au milieu desquels allaient, venaient, circulaient un assez grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe. Nous entrâmes dans les jardins, et nous fûmes tout à coup entourés d'individus dont quelques-uns nous considéraient

avec un vif sentiment de curiosité; d'autres que nous coudoyions ne semblaient même pas nous voir. Un jeune homme d'une jolie figure, d'une taille athlétique, d'un extérieur plein de grâce et de distinction, vint au-devant de nous. Il nous salua de la manière la plus gracieuse du monde, et tendant la main à l'inspecteur : « Bonjour M. F***. Et votre santé?... »
 « Toujours bonne? — Mais oui. Grâce au ciel, je me porte bien. Et vous, monsieur Charles? — Oh! moi, j'ai une santé de fer!... Ces messieurs visitent la maison? S'ils veulent bien accepter ma compagnie, nous la parcourrons ensemble :

« Nourri dans le sérail, j'en connais les détours. »

Les paroles me manquaient pour remercier cet aimable jeune homme. Mais lui, comme s'il eut voulu nous sauver ce premier embarras qui existe toujours entre gens qui se voient pour la première fois : « Si je ne me trompe, messieurs, l'un de vous ne m'est pas tout à fait inconnu. » Il s'adressa alors directement à mon compagnon :

— Vous êtes acteur, monsieur?

— Oui, monsieur.

— Je vous ai applaudi plus d'une fois. Vous êtes jeune, la nature a fait beaucoup pour vous; avec du travail, de la constance, vous devez arriver. Je parie que vous venez étudier. C'est très-bien. Ah! pour être acteur, bon acteur, il faut être vrai, et la vérité, on ne l'obtient que par l'observation. Eh bien! vous trouverez ici de grandes bizarreries, des singularités bien remarquables.

— Oh! pour cela, j'en suis bien certain, répondit mon ami. Aussi mon impatience est vive. Est-ce que nous ne verrons pas bientôt les fous?

Le jeune homme partit d'un immense éclat de rire. M. F*** l'imita; mon ami et moi nous demeurions abasourdis de cette explosion d'hilarité toute énigmatique.

— Mais, depuis une demi-heure, vous êtes au milieu d'eux, dit M. F***.

— En vérité?

— Comment! vous ne vous en étiez pas aperçu, dit monsieur Charles? Oh! vous n'êtes pas physionomistes. Au fait, il y a dans le monde une si innombrable quantité de personnes douées de sens qui ont

l'air d'être folles, que des fous peuvent bien avoir l'air de gens très-raisonnables. Mais tenez, en voici un qui ne vous trompera pas : abordons-le.

L'homme qu'il nous désignait était un vieillard à tête chauve. Quelques cheveux s'échappaient de dessous son bonnet de soie noire. Son visage, franc et ouvert, sillonné de rides profondes; son œil gris ne manquait ni de vivacité ni d'éclat, mais il avait quelque chose de vague et d'incertain qui trahissait l'égarement. Il parlait à haute voix, son articulation était difficile, empâtée. Autour de lui faisaient cercle une douzaine d'autres fous qui semblaient s'amuser beaucoup de toutes les babioles qu'il débitait du ton le plus solennel du monde.

Monsieur Charles se pencha à mon oreille : « C'est le roi, me dit-il, qui fait ses farces. Je vais vous présenter à lui, nous allons rire. Quel nom voulez-vous lui donner?

— N'importe lequel.

— Il faudrait un nom de guerre, il n'aime que ceux-là. J'ai envie de vous appeler le marquis Annibal.

— Va pour le marquis Annibal!

Monsieur Charles me prit par la main, me conduisit vers le vieillard et lui dit avec une très-bouffonne imperturbabilité : « Sire, permettez que je recommande à la justice de votre Majesté, mon ami, le marquis Annibal, militaire distingué qui a battu l'ennemi en plusieurs circonstances. Le gouvernement est ingrat avec lui, on l'a mis à la retraite.

Sa Majesté écouta cette harangue avec beaucoup d'attention, puis, me regardant sous le nez, elle me dit avec ce son de voix sourd et guttural que j'avais remarqué : « Votre grade?... Hem?... Quoi?... Êtes-vous muet?...

L'envie de rire m'étouffait. Enfin, je fis un effort, et je répondis : « Chef de bataillon, sire. — Chef de bataillon?... Diable!... beau grade!... Vous avez fait la guerre?... — Oui, sire. — Contre qui... — Contre les Romains... »

Le roi parut ne pas avoir compris; il s'arrêta, me toisa pendant quelques secondes, et d'un ton d'affabilité tout particulier, il me dit : « Je vous fais général. — Sire, je vous rends grâce. — Attendez, attendez... Je vous fais général, mais à une condition, c'est que vous irez tout de

suite vous commander un uniforme, un bel uniforme, bien doré. — Oui, sire, doré sur toutes les coutures. — Très-bien, et vous irez voir mon ministre de la guerre. — Je n'y manquerai pas. — En uniforme? — En uniforme. — Vous êtes un excellent officier, je veux faire quelque chose de vous... donnez-moi une prise de tabac... — Sire, je n'en use pas. — Que le diable vous emporte! »

Cela dit, Sa Majesté me tourna le dos, oubliant de contresigner ma nomination et de me donner l'adresse de son ministère de la guerre.

A quelques pas plus loin, nous rencontrâmes un bossu vêtu avec une extrême recherche. Ses cheveux grisonnants étaient soigneusement frisés, un col de chemise d'une entière blancheur, comme dirait monsieur Planard, lui montait jusqu'aux oreilles, son jabot de batiste, plissé à fort petits tuyaux, s'étalait sur un gilet de satin noir coupé dans le dernier goût; son habit bleu à boutons guillochés lui prenait exactement la bosse et la faisait merveilleusement saillir; sa culotte de casimir blanc dessinait ses cuisses plates et maigres; ses longs pieds s'engouffraient dans d'élégantes bottes à la Souwaroff; il avait des gants, un binocle et l'air dégagé d'un beau du balcon de l'Opéra. Son lorgnon fut quelque temps braqué sur nous, et il s'écria : « Parbleu, voilà des coquins vêtus d'étrange sorte! ça n'a pas de goût, pas de noblesse! Pourquoi laisse-t-on entrer ça ici? »

Il s'approcha de nous et nous dit, à demi-voix : « Êtes-vous donc si misérables que vous n'avez pas les moyens de vous acheter un habit plus propre que ça?... Voulez-vous que je vous prête de l'argent? Allez chez mon banquier : c'est Laffite. Dites-lui que vous venez de ma part, de la part du comte de Cagliostro. Il n'a rien à me refuser. Je lui ai appris le secret de faire de l'or. Mais, chut!... Si les autres savaient cela, on me pendrait. Je ne veux pas être pendu. Chut!... »

Et il s'enfuit, marchant sur la pointe du pied, comme s'il eut craint que le bruit de ses pas fut entendu.

Monsieur Charles nous montra ensuite le frère d'une de nos illustrations littéraires. Impossible de voir une physionomie plus belle, un front plus développé, un œil plus expressif. Je me sentis ému de

pitié, car cet homme avait sur son visage je ne sais quel caractère de grandeur qui imposait. Je lui parlai, je prononçai le nom de son frère. Il murmura quelques sons inarticulés, sembla sourire et ce fut tout.

Tout à coup nous apercevons venir à nous un homme de haute taille. Sa figure était traversée par une large cicatrice, ses cheveux étaient d'un blanc d'argent; dans sa démarche il y avait cette vive, mais régulière brusquerie qui caractérise les mouvements du soldat. Son ample redingote bleue était boutonnée jusqu'au collet. Quand il fut en face de moi, il s'arrêta, et, du doigt, touchant le ruban rouge qui décorait ma boutonnière, il s'écria avec emphase : « Messieurs, de la main de l'empereur!... oui, messieurs, de l'empereur Napoléon!... de sa propre main!... »

Disant cela, il nous examinait comme s'il eut cherché à deviner l'impression que ces paroles avaient faites sur nous. Puis, il s'éloigna rapidement. Mais, de temps en temps, il retournait la tête, répétait son geste, et ses regards rayonnaient d'un noble orgueil.

Nous interrogeâmes M. F***. Il nous apprit qu'en effet le colonel N*** avait été décoré sur le champ de bataille par Napoléon. Le colonel avait pour l'empereur cette affection naïve et absolue que savait inspirer à tous ceux qui l'approchaient le grand homme. Les désastres de 1815 avaient violemment altéré la santé du vieux brave, et quand la fatale nouvelle du 5 mai 1821 fut connue à Paris, le colonel n'eût la force ni de la supporter, ni de mourir, il devint fou.

Ce court récit nous jeta dans des réflexions mélancoliques contre lesquelles furent impuissantes les grotesques criaileries d'une sorte de marquise de Pimbêche, courant à travers les jardins, les dortoirs, et disant à tous : « Vous n'auriez pas trouvé mes femmes, par hasard? Mes femmes! mes femmes! on me les a volées! Où est le commissaire de police? Je veux qu'il me rende mes femmes! C'est une honte qu'une maison comme celle-ci! On y vole tout! Mes femmes! mes femmes! » Je ne pus même pas rire de ce singulier malade, dont la manie est de croire que, s'il ne maîtrise pas les exigences de la nature, il court

risque de renouveler le déluge universel. Ces folies peuvent avoir leur côté plaisant quand on les raconte, mais pour celui qui les voit, elles ne sont qu'affligeantes. On éprouve je ne sais quelle honte à considérer de près, combien il y a de misères dans l'humanité. Ces femmes, encore belles et fraîches, ces vieillards à têtes vénérables, ces hommes pleins de vigueur physique qu'un gardien traite comme un enfant (et il faut bien qu'il agisse ainsi s'il veut être obéi), que l'on met en pénitence, que l'on gronde, et qui écoutent les reproches et les menaces avec la soumission piteuse des marmots qu'une maman réprimande, tout cela, je vous jure, est un douloureux spectacle.

Aussi j'avais hâte de quitter ce lieu de dégradation et de déplorables souffrances. Déjà je m'apprêtais à franchir la porte qui conduit aux appartements du directeur, lorsque derrière moi j'entendis s'engager une conversation qui excita ma curiosité. C'était M. Charles, notre guide volontaire, notre spirituel *Cicerone* qui disait à M. F*** d'un ton d'humilité que je n'oublierai jamais : « Mon bon M. F***, est-ce que je ne dînerai pas à table aujourd'hui ? »

— Non, monsieur !

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que vous n'êtes pas en état de dîner en société !

— Ah ! cette fois, M. F***, vous plaisez. Autrefois, j'ai pu être malade ; je veux bien le croire, puisque vous vous entêtez tous à le soutenir, mais aujourd'hui, grâce au ciel, j'ai ma raison. J'en appelle à ces messieurs ; qu'ils disent si

j'ai l'air d'un fou ? Vouloir me faire passer pour tel, c'est une chose atroce, indigne. Qu'en pensez-vous, messieurs ?... Il se tourna vers nous. Son front était légèrement coloré, mais rien en cet homme n'annonçait la démence.

Franchement, je ne savais qu'en penser. Je me demandais lequel de mes deux guides était le fou. J'en vins, un instant, à soupçonner, ou qu'ils ne l'étaient ni l'un ni l'autre ou qu'ils l'étaient tous les deux.

M. F*** comprit mon incertitude, et lançant à M. Charles un de ces coups d'œil impérieux, saisissants, qui magnétisent les fous, il dit avec autorité : « Votre frère, où est-il ? »

La figure de M. Charles, tout à l'heure belle et pleine d'expression, subit alors une vive altération ; elle se contracta hideusement ; ses yeux semblèrent tout prêts à sortir de leur orbite, et d'une voix aigre, forte et sèche, il s'écria : « Mon frère !... je n'ai pas de frère, je n'ai pas de frère, je suis fils unique, *fil de Dieu*, entendez-vous ! et au Jugement dernier, vous me le paierez, entendez-vous ?... »

Et, le poing tendu, l'écume à la bouche, il s'élançait.... Quatre gardiens le saisirent et l'emmenèrent hurlant à ébranler la maison : « Je suis fils de Dieu, fils unique de Dieu, entendez-vous ?... »

Cette dernière scène nous avait douloureusement émus. Nous revînmes à Paris sans pouvoir échanger une seule parole, car notre cœur était plein de larmes...

EDOUARD LEMOINE.

LA BALLE MACHÉE

MORT-DIEU ! vous verrez ce qui se passa à l'ambulance du camp de Saint-Nicolas et quelle en fut la suite.

Deux Génois, soldats volontaires de la République, avaient de-

mandé à entrer dans une légion française. Sur l'avis qu'ils pourraient bien être de quelque utilité dans l'occasion, on les avait incorporés dans les troupes légères commandées par le comte de Vaux.

Le père Giacomo, plus calciné par le

fréquent usage de l'eau-de-vie que par le corrosif de l'âge, avait une tête énorme et d'une expression effrayante. Un front large et fortement veiné en fourche presque noire de sang, lui prenait bien au delà des tempes; et une touffe de cheveux, épaisse et dure comme crin, se dressait en brosse sur le haut du crâne. Une moustache, noire encore, lui descendait jusque pardessus la lèvre inférieure et lui chatouillait le menton. On l'entendit mille fois jurer par son âme et le diable quand, dans l'action, il lui arrivait de se mordre le poil en voulant déchirer sa cartouche. Ses grands yeux, rouges de feu, scintillaient sous de longs sourcils gris en ligne horizontale.

Le singulier homme que ce Giacomo! Vrai! il était peut-être moins hideux de couleur au physique que vu de près dans son abrutissement moral. Quand un homme percé de part en part, soupirait son dernier râle, et que chacun détournait la tête, Giacomo, lui, le regardait avec un sourire féroce, un rire d'hyène ou de chacal.

Encore une fois, c'était un singulier être que Giacomo le Génois, enrôlé dans la légion du comte de Vaux.

Mais plus extraordinaire, peut-être, était son fils, ex-contrebandier. Une habitude le distinguait de son père : dans les différentes rencontres qu'ils eurent avec les gens de la douane, à la suite de leurs expéditions nocturnes et leurs transports de fraude, quand il y avait quelque employé du fisc de tué (et c'était l'ordinaire), Giacomo le vieux s'adressait d'abord au flacon d'eau-de-vie, mais son fils allait droit à la bourse.

L'argent était, à lui, sa seule passion; la haine et le jeu, ses deux amours, ses affections vraies, profondes. Il était surtout joueur à l'excès, à la rage, si bien qu'un jour, n'ayant plus rien à placer sur une carte ou un dé, il voulait jouer l'âme de sa mère.

Un soir, un soldat français, joueur aussi, manqua à l'appel et ne reparut jamais. Je n'ai pu me défendre de l'idée (depuis que j'ai connu la vie antérieure des deux Génois) qu'il pourrait bien se faire que le jeune Giacomo l'eût poussé au fond de quelque ravin, après une querelle de jeu.

Le lendemain, nous eûmes une grande affaire. A plusieurs reprises, notre corps

fut des premiers à charger. Giacomo était là comme sur des roses et s'en donnait en vrai sabreur. A défaut de munitions, son fils avait jeté son fusil, et, ayant saisi par le corps un soldat ennemi, il le tordait comme une branche d'arbre. Mais le Corse reprit le dessus, le harponna avec les dents à la partie qui couronne l'œil et lui déchira le sourcil et la chair. Lui, quand il sentit le sang lui couvrir les lèvres, il y passa la langue pour se lécher, comme un dogue qui caresse sa plaie. Un éclat d'obus, qui intervint, termina la lutte : le Corse avait disparu, emporté je ne sais où, et le tigre génois roulait à quelques pas, étouffé et râlant presque.

Le fils de Giacomo était remis de sa contusion, mais pas encore de sa morsure, quand, le 5 mai, nous arrivâmes en face du camp Saint-Nicolas. Il fut décidé sur-le-champ d'en faire le siège; on donna des ordres.

Vers la tombée du jour, dans les rangs ennemis, on aperçut qu'on remarquait sans le chercher; il y avait une sève de génie dans son regard, un germe de grandeur, comme un emblème impérial sur sa tête. Près de lui, et le suivant de très-près, une femme superbe, belle et jeune, une copie de ces statues qu'on rencontre en Italie, à la porte des temples, avec ce teint qu'ont les figures de certaines fresques voluptueuses. Elle était montée sur un cheval noir, et s'attachait aux pas du chef corse qui paraissait être son mari. On ne pouvait se défendre d'un sentiment profond d'intérêt pour cette femme que son intrépidité poussait (quoique enceinte) à partager les périls du soldat.

Le lendemain, le camp Saint-Nicolas nous appartenait. On n'entendait plus que quelques coups de fusil dans le lointain, quand tout à coup un éclat inattendu retentit à cent pas de moi et vint frapper Giacomo dans la mâchoire. La balle lui avait brisé plusieurs dents et fendu la bouche de deux pouces de plus. Giacomo tomba à la renverse en hurlant. Il était affreux ainsi, et sa rage faisait peur.

« Je n'en ai pas assez pour mourir de suite, disait-il à son fils; je suis donc condamné à aller crever dans un hôpital, tonnerre !... »

Et il se roulait dans la poussière, la ramassant avec le sang qui dégouttait de sa blessure. Son fils était muet, à genoux

devant lui, et le regardait d'un air stupide. On plaça le vieux Giacomo sur un brancard, et on le transporta à l'ambulance.

« Tonnerre! tonnerre! criait le patient, suivant sa coutume. — Un coup de carabine, et la guérison est sûre. Par San Giacomo, mon patron, laissez-moi! laissez-moi mourir en paix, vous dis-je; seulement, qu'on aille me chercher mon fils... »

Le fils Giacomo arriva.... « Enfant! lui dit son père, j'ai la balle qui me creuse la tête; il faut que tu me la tires avec un sabre ou un couteau, n'importe; il faut me la sortir de là... C'est tout ce que je te lègue... avec ma vengeance, reprit-il au bout d'un instant et en se couchant avec peine sur le côté.

Et ce n'est pas peu, au moins pour tout le mal que m'a fait le Corse...

Et voici ce que je prétends que tu fasses de ce que je te laisse... (Giacomo, le fils, était tout oreilles, et, sans un frisson qui le secouait par intervalle, on l'eût pris pour une pierre.) — D'abord, la vengeance! »

L'énorme bouche du blessé s'élargit béante de joie à ce mot, et il eut mille peines pour la refermer ensuite.

« La vengeance!... Egorge en mon honneur autant de ces brigands que tu pourras... »

Et son fils répétait froidement sa phrase.

« Quant à la balle, la loger dans le corps d'un chef, ce serait trop peu... Mais voici.... lorsque tu rencontreras cette femme enceinte et si belle... cette femme que tu as vue au camp Saint-Nicolas : Joue! feu de ton escopette sur elle et son enfant, entends-tu? »

Et le fils, d'une voix lourde et monotone, reprenait son refrain qui lui servait de réponse, et redisait chaque mot, comme ferait un écolier d'une prière qu'on lui apprend.

« Je suis content de toi... Maintenant, je souffre trop, tu peux commencer... Prends mon couteau, il est plus tranchant... Ah! d'abord, verse-moi dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie, c'est le moins du monde; je n'en boirai de longtemps, à moins, cependant, qu'il n'y ait une cantine là-haut... ou là-bas... »

En effet, le Génois prit le flacon d'osier qui contenait la liqueur, et en versa plusieurs gouttes sur les chairs déchirées.

Puis, c'étaient des jurons, des yeux qui sortaient de leur orbite, des larmes de rage, des convulsions affreuses et une respiration pénible et haletante.

Enfin, il mourut sous le couteau de son fils, car son fils tint parole, et quand il fut mort, toute l'armée voulut voir, avant qu'on ne l'inhumât, l'homme qui avait parlé longtemps encore avec la moitié de la tête de moins.

A peu d'intervalle de là, et après notre entrée victorieuse à Corte, le fils du vieux bandit aperçut la belle femme enceinte; mais il n'eut pas le temps de la coucher en joue, tant elle disparut rapidement.

Cependant nos succès ne se démentaient pas, et les Corses, découragés qu'ils étaient de voir Pascal Paoli, leur chef, quitter son pays et faire voile pour Livourne, se soumirent enfin à la valeur des armes françaises.

C'était une veillée à Ajaccio. — Giacomo jouait encore; mais il venait de tout perdre, tout; il ne lui restait ni pain ni gîte.

« Quoi! tu n'as plus rien? lui demandèrent ses amis.

— Cherche mieux, Giacomo.

Alors il fouilla dans sa poche et en retira une balle toute marquée avec les dents et faite encore de sang.

— Une balle!

— Si elle était d'argent!

— Je ne la jouerais peut-être pas; mais elle est de plomb, et je la garde.

On rit beaucoup de son attachement à un morceau de plomb.

— Eh bien! amis, il faut nous donner quelques plaisirs demain!

— C'est le 15 août, Assomption de la Vierge, grande fête à Ajaccio, s'écria l'un d'eux.

— Va! dirent tous les membres de la joyeuse société. Giacomo seul garda le silence.

— Ce diable d'écorcheur réfléchit toujours, depuis que la Corse est à la France.

— Oui, ma foi; du jour où la guerre a cessé, Giacomo est malade.

— Je vois ce que c'est; jetez-lui une bonne bourse pleine, un autre Vecchio à forcer au passage, la baïonnette en avant, et vous le ferez rire.

— Que n'ai-je été emporté par un boulet de canon à la bataille de Ponte-Novolo ! je ne serais ni en butte à vos sottises plaisanteries, ni réduit peut-être à ne pouvoir tenir un serment !

— Prendrais-tu de l'humeur ? lui demanda un de ses camarades, en lui secouant le bras.

— Un serment ? un serment ? cria un autre, en couvrant la parole du questionneur. — Et quel est-il ?

— Elle sera pour moi, si je ne puis la faire aller à son adresse ! murmura Giacomo, en la roulant entre ses doigts, puis resserrant dans sa bourse de cuir, vide d'argent, sa balle de plomb mâchée.

— Adieu, adieu, Giacomo ! lui dirent alors ses amis, qui ne comprenaient rien à ses manies de tristesse.

— Adieu, camarades ! — Et Giacomo resta seul.

— Voilà plus de trois mois, se dit-il alors, que j'ai juré à mon père de le venger avec la même arme qui l'a frappé ! Quand donc retrouverai-je cette femme ! J'en ai bien tué des leurs ; je n'en ai pas fait faute à la mémoire de mon père ; mais elle ! elle !...

Son supplice le brûlait ; comme dans une sorte d'ivresse, il se jeta lourdement sur son lit, mais il n'y dormit pas : il songea à ses pertes et au serment du lit de mort. Le jour le surprit y réfléchissant encore.

A cette heure du matin où le soleil colore d'un rouge pâle les édifices d'Ajaccio, toutes les cloches se mirent à exécuter leur sauvage et grandiose harmonie. Ce concert tira Giacomo de sa léthargie, et il se sentit comme une chaleur interne qui le grandit et centupla ses forces : « C'est là peut-être son glas ou le mien, peut-être l'agonie de tous deux ; la journée sera belle et la fête brillante, ajouta-t-il après avoir regardé le ciel au travers des barreaux de fer de sa lucarne. — Oh ! oui, bien brillante, car c'est aujourd'hui le 15 août 1769 ! »

Il se rendit d'abord à l'église. — Beaux étaient les ornements et flamboyants les autels ; de l'or et des cierges allumés partout ; des chants, de la musique et de l'encens s'élevaient par nuages du pavé froid, où les assistants étaient tous dévotement agenouillés, jusqu'à la voûte. Sur une estrade élégamment tapissée d'échar-

pes à grands dessins fleuris, s'offrait aux regards des fidèles la Vierge, ornée de perles et coraux, belle de son air de céleste candeur et de sa mondaine parure.

« Les beaux tableaux ! dit un des amis de Giacomo.

— J'aime mieux les diamants de la Madonna, répondit un second.

— Que de femmes ! fut le cri luxurieux d'un autre.

— Je n'en veux qu'une ! dit à voix basse notre Génois, — et je la cherche... »

Ses yeux roulaient de tous côtés, jusque sur les parvis de l'église. Vint le moment de partir. La bénédiction recueillie, chacun était joyeux, Giacomo seul dépité. Dehors, ils trouvèrent les places et les rues jonchées de palmes et de roses, roses blanches et rouges, de bluets, de marguerites étoilées et de genêts safranés ; c'était un parfum qui enivrait, comme la musique, comme l'opium, comme le baiser d'une femme ; et le ciel aussi prenait sa part de cette fête, car il était tout bleu, transparent et uni, et puis, partout c'étaient des tentes ; il n'y avait pas une seule avenue qui ne fût parasolée.

Quand le moment de la procession arriva, la foule se porta sur son passage. Tout Ajaccio reflua dans les rues que le cortège devait traverser. Et, par-dessus cela, des redoublements de folle ivresse, et des ondées de fleurs effeuillées, et les jeunes femmes surtout parées de leurs plus beaux bijoux et le peuple de ses habits neufs, prenaient plaisir à se montrer et plaisir encore à passer en revue les autres. Enfin, un bruit général de cloches annonça le moment attendu. — C'était beau, par ma foi ! De fraîches figures encadrées dans des ornements blancs et brodés, avec des voiles et des rubans qui flottaient, des bannières de toutes couleurs, des guidons lamés en or, des oriflammes de feu avec de gros glands de soie, des guirlandes artificielles parodiant la nature, des chants, une odeur de cire, et puis encore de la musique aérienne, vaporeuse ; des cantiques religieux, et des prêtres en file avec de riches chapes, suivis de nombreux enfants de chœur. Après, entre deux haies de soldats, la statue de la Vierge, colosse en argent, héritage d'un siècle éteint légué à la piété d'un siècle vivant. Venaient ensuite, pour fermer la marche, les nobles d'Ajaccio, les

vieux rejets des anciennes familles patriciennes.

» Et Giacomo ! Qu'est devenu Giacomo ? demandèrent ses camarades. » Et du regard ils le cherchaient dans la foule sans le découvrir. Mais leur attention fut distraite par un chœur de jeunes filles qui passaient, et pour un moment ils oublièrent Giacomo.

Ensuite : « Tenez, regardez là-bas... Suivez mon doigt.

— C'est vrai, et que fait-il ? — Alors l'interlocuteur se haussa sur la pointe des pieds pour mieux voir, et, à l'aide des épaules de ses voisins, il vit : — Dieu ! comme il regarde fixement cette femme placée sur une terrasse, vis-à-vis de lui !

— Une femme jolie, ma foi ! et enceinte, si je m'y connais... Giacomo ! Giacomo !

L'un d'eux essaya de l'appeler ; mais un officier de justice le fit taire, parce qu'il troublait l'ordre et la paix de la procession.

— Mais que diable cache-t-il sous sa mante ?... Comme il est pâle !

— Voyez, il a fait peur à ces femmes qui s'éloignent de lui. »

En effet, Giacomo tremblait de tous ses membres ; un projet fatal lui pesait dans la tête, et, au désordre de ses mouvements, à l'altération de ses traits, celles qui étaient près de lui avaient reculé de frayeur. Giacomo ne s'en était pas aperçu, et il continuait à épier la jeune personne assise sur la terrasse, pieuse et recueillie.

Mais bientôt, au moment où le cortège allait cesser de défiler, un coup d'escopette part, un gémissement se fait entendre, et la femme enceinte s'évanouit. — Une balle venait de lui passer au-dessus de la tête.

Le désordre fut tel qu'on perdit l'assas-

sin. On ne sut jamais plus ce qu'il était devenu.

Et, devant la maison où l'on avait transporté la femme inanimée, le peuple s'ameuta. Les uns disaient qu'elle avait reçu un plomb dans le cœur, et qu'après sa mort elle était encore admirable de ses fraîches couleurs. D'autres prétendaient que ce n'était point au cœur que la balle avait pénétré, mais bien qu'elle et son enfant étaient frappés du coup. Il y en eut même qui assurèrent que celui qui l'avait tuée était un jeune amant rebuté.

Mais rien de tout cela n'était vrai, rien, car l'explosion seule avait effrayé la jeune femme, et la balle fut si mal dirigée qu'elle en entendit à peine le sifflement.

Tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville se pressait dans les appartements ; au nombre se trouvaient plusieurs médecins advenus fort à propos, car la jeune dame éprouvait une crise. Deux minutes après, elle était couchée, blême, décolorée, dans son alcôve, dont pour un moment les rideaux se baissèrent sur elle.

Et chacun l'interrogeait.

On attendait avec inquiétude ; enfin, la malade revint à elle, et le plus âgé des médecins dit en grossissant la voix et en élevant dans ses mains l'être qui venait de recevoir le jour :

« Enfant, tes aïeux patriciens figurent au grand livre d'or. Tu ne démentiras pas la gloire qu'ils t'ont laissée, fils de Letizia Romalini, petit-fils du gonfalonier de Saint-Nicolas, gouverneur de Florence ; à toi revient le nom de l'un des Ursins. Fils de Charles Bonaparte, — salut ! »

Napoléon venait de naître.

BURAL DE GURGY.



LE BARON DE SAINT-ANGEL

(Nouvelle historique.)

DANS l'hiver de 1666, à deux milles de Londres, une jolie soubrette anglaise du nom de Peggi, attendait sa jeune maîtresse. Trois heures venaient de sonner à la pendule du riche salon où Peggi était assise; le vent d'ouest, mêlé de flocons de neige, rendait la nuit très-froide, et la petite suivante, se trouvant presque seule dans le château, éprouvait une grande frayeur qui l'avait empêchée de s'endormir jusqu'ici. Tout à coup la porte du fond s'ouvre avec bruit, et une femme vêtue d'un domino rose et masquée s'élance dans l'appartement et vient tomber en tremblant sur un fauteuil. Peggi la reconnaît, court à elle et lui demande avec émotion le sujet de son effroi.

— *O my dear*, s'écrie la jeune miss, je ne sais si j'aurai la force de le dire. Tantôt, quand tu n'étais pas là, ma cousine est venue me chercher en voiture pour me conduire au bal masqué, à Londres. J'ai eu la faiblesse d'accepter, sans prévenir le comte Antoine, mon frère. Arrivées toutes deux au milieu de cette brillante société de seigneurs et de dames de la cour, j'écoutai avec trop de plaisir peut-être les galanteries d'un cavalier très-poli, très-spirituel, qui me poursuivait avec un empressement dont je commençais à me trouver embarrassée, lorsque ma cousine vint me dire à l'oreille que mon frère avait été vu dans le bal, qu'elle croyait que nous allions être reconnues, et qu'il fallait partir. Ce dernier mot ayant été entendu de celui qui s'obstinait à ne pas me quitter, il me supplia de rester encore, il osa prendre ma main pour me retenir; mais dans cet instant une voix qui ne m'est que trop connue lui donna l'ordre de se retirer et de me livrer passage, ainsi qu'à ma compagne: c'était mon frère qui lui parlait ainsi. Une réplique un peu vive amena bientôt une querelle sérieuse entre eux, et ils sortirent pour se battre. Au premier bruit de cette querelle je me suis échappée à la hâte et je suis revenue

ici sans savoir le résultat d'un combat dont je suis la cause et qui me fait trembler pour les jours de mon frère.

— Rassurez-vous, miss, reprit Peggi, nos jeunes seigneurs anglais y regardent à deux fois avant de se battre; ils connaissent la rigueur des lois sur le duel.

— Eh! qu'importe, Peggi! l'épée d'un gentilhomme sortirait du fourreau même devant le bâton d'un constable; l'inquiétude me dévore!... Il faut envoyer John à la ville sur-le-champ, je veux qu'il sache si mon frère...

Dans ce moment un homme couvert d'un manteau brun, un large feutre sur les yeux, parut devant les jeunes filles, une épée nue à la main.

— Sauvez-moi, dit-il d'un accent effrayé, je suis poursuivi, on va m'arrêter; ils viennent; je suis perdu...

— Placez-vous là, derrière ce paravent, s'écria Peggi.

— Mais, avant tout, qui êtes-vous? dit la maîtresse, tremblante.

— Vous le saurez plus tard, chère miss, mais je suis plus intéressé encore à connaître ma bienfaitrice pour la remercier. Refusera-t-elle de me dire son nom?

— Monsieur, je n'ai aucune raison pour le cacher: je suis Henriette Hamilton.

— Ciel!... la sœur de celui...

La voix du constable, qui se faisait entendre en ce moment, mit fin à ce dialogue précipité. L'étranger s'enveloppa vivement dans les feuilles du paravent, et les deux femmes virent entrer les gens de justice sans connaître le mot de cette mystérieuse énigme. L'homme de police ne leur en fit pas attendre l'explication, il annonça que l'individu qui s'était réfugié dans le château était précisément le jeune homme qui venait de blesser en duel M. le comte Hamilton.

— Blessé!... mon frère?...

— Très-légèrement, miss, répondit le constable, cependant comme la faute a la même gravité pour moi, je vous prie de me livrer le coupable. Nous l'avons pour-

suivi depuis Londres jusqu'ici avec beaucoup de peine, mais la Providence a voulu qu'il fut pris justement dans la maison de sa victime.

Ici un léger bruit se fit entendre derrière le paravent.

M^{lle} Hamilton, émue de pitié et rassurée d'ailleurs sur le sort de son frère, déclara qu'elle n'avait pas vu le fugitif. Le constable et ses agents se mirent alors à faire dans le château une minutieuse visite domiciliaire, en laissant dans le salon deux surveillants qui ne permettaient pas à Henriette de délivrer le malheureux captif. Toutes les recherches ayant été inutiles, les gens de justice ouvrirent brusquement les ailes du paravent; ils n'y trouvèrent personne, seulement la fenêtre du premier étage était entr'ouverte, et des traces de pas étaient imprimées sur la neige.

A peine les hommes de police furent-ils partis qu'Henriette, en s'approchant de la fenêtre, trouva sous son pied quelque chose d'assez dur pour froisser son soulier de satin. Elle se baissa et ramassa un portefeuille noir, en maroquin d'Espagne, dont la doublure en tabis et le fermoir en or ciselé révélaient un propriétaire noble et opulent. Un sentiment de joie brilla dans les yeux de M^{lle} Hamilton; elle devina facilement que l'étranger avait laissé tomber ce portefeuille en escaladant la fenêtre pour se sauver. Tous ses désirs étaient comblés; elle allait donc enfin connaître le personnage intéressant qui avec l'accent du cœur lui avait adressé tant de galanteries! Ici aucune indiscretion ne pouvait être reprochée, car il était naturel de chercher à savoir le nom du propriétaire des tablettes, pour les lui restituer plus tard. En conséquence elle se livra sans scrupule à l'inventaire du portefeuille. D'abord elle y trouva des sonnets écrits en français, puis deux lettres dont elle lut précipitamment la signature; elles portaient toutes deux le nom d'*Hortense, duchesse de Mazarin*. Enfin plusieurs autres papiers, parmi lesquels des lettres confidentielles de Fouquet, donnèrent à notre curieuse la certitude que l'agenda appartenait à M. de Saint-Evremont. Ce poète célèbre venait en effet d'être exilé en Angleterre pour ses épigrammes contre la cour de France, et particulièrement pour sa fameuse remontrance à

M. de Créqui, sur la *Paix des Pyrénées*.

M^{lle} Hamilton, dont le frère était un gentilhomme littéraire qui ne rougissait point d'avoir de l'esprit et qui avait publié sous le titre des *Quatre Fagardins*, du *Bélier* et de *Fleur d'Épines* des contes de fées qui rivalisaient la réputation de Perrault, M^{lle} Hamilton, dis-je, vit avec joie cette rencontre heureuse, elle comprit qu'une liaison d'intimité pourrait facilement s'établir entre deux adversaires qui s'étaient battus pour elle, et qui pour elle encore pourraient devenir deux amis sincères; elle s'endormit avec cette idée favorable.

Le lendemain, elle se rendit à Londres, près du comte; il était déjà levé et plaisantait lui-même sur son coup d'épée, qui définitivement n'était qu'une égratignure presque invisible. Il n'eut pas même le courage de reprocher à sa sœur son imprudente aventure de bal, et le seul regret qu'il témoigna fut celui de n'avoir pu connaître son loyal adversaire, qui plus adroit que lui l'avait ménagé et s'était honorablement conduit. Henriette lui raconta sommairement l'incident du château en lui annonçant qu'elle avait découvert le nom de l'inconnu, et au moment où elle allait livrer à son frère le portefeuille qu'elle avait trouvé, un envoyé du roi parut et remit au comte Hamilton un billet d'invitation pour assister le soir même au *jeu de la cour*. Ces invitations étaient alors une faveur très-recherchée. Hamilton témoigna toute sa gratitude de courtisan pour l'honneur que Sa Majesté lui faisait, et promit de se rendre au Palais avec sa sœur.

Les apprêts inattendus d'une brillante toilette occupèrent si complètement toutes les idées de M^{lle} Hamilton qu'elle oublia la confidence qui lui restait à faire. Le soir ils parurent tous deux au milieu de cette cour galante et joyeuse où Charles II régnait par le plaisir, et où la duchesse de Cleveland gouvernait en réalité, par le pouvoir qu'elle avait su prendre sur le cœur et sur les moindres volontés du monarque.

M^{lle} Hamilton regardait avec indifférence tous ceux que les huissiers introduisaient successivement, lorsque, à sa grande surprise, elle entendit annoncer : monsieur Charles de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremont.

Elle leva la tête avec vivacité, mais qu'on juge de son étonnement quand elle voit entrer un petit homme de cinquante ans, légèrement voûté, dont les sourcils grisonnants étaient séparés par une loupe saillante qui donnait à toute sa figure un air de difformité.

A cette vue, Henriette fut près de s'écrier que le nouveau venu n'était qu'un imposteur, mais elle s'arrêta quand elle vit le roi s'approcher avec empressement et dire de l'air le plus gai à celui qu'on venait d'introduire :

« Enfin, seigneur de Saint-Evremont, vous avez cessé de nous tenir rigueur ! Votre présence m'est d'autant plus précieuse que c'est après trois invitations que vous nous permettez d'en jouir. »

Le poète s'exécuta avec politesse, et M^{lle} Hamilton ne savait plus que penser du personnage qu'elle voyait, entendait, mais dont elle ne pouvait encore s'expliquer le mystère.

Le roi, qui avait parcouru les tables de jeu, avait fini par s'asseoir à l'une d'elles ; les dames se rapprochaient, se groupaient autour de la favorite pour écouter les contes spirituellement caustiques de Saint-Evremont, quand un huissier vint avec respect parler secrètement à Charles II.

— Qu'on le fasse entrer, dit le prince. J'avais oublié notre rendez-vous, j'espère qu'il n'est pas seul ?

— Non, sire, une jeune dame l'accompagne.

— Bien. On la dit d'une grande beauté et je ne suis pas fâché de la connaître.

L'huissier sortit, et un instant après il annonça d'une voix forte : Madame la baronne et monsieur le baron de Saint-Angel.

A ce nom la duchesse de Cleveland parut troublée et se leva par un mouvement involontaire. Dans ce moment, un seigneur, d'une toilette riche et élégante s'avança dans le salon en donnant la main à une femme éblouissante de grâce et de beauté. Le roi courut à sa rencontre, lui fit un accueil très-empressé, puis attirant le mari dans l'embrasure d'une fenêtre, il se mit à causer à voix basse avec lui. Henriette, qui avait eu occasion de regarder le baron, éprouva une surprise extrême en reconnaissant en lui le jeune homme du bal et l'adversaire de son frère. Son cœur battait avec force ; il lui sem-

blait qu'elle dut être reconnue, quoi qu'elle n'eût été vue que sous le masque. Une autre pensée vint occuper son esprit : celui qui avait laissé en elle un souvenir si aimable, si tendre, peut-être, était marié, marié à la plus jolie femme de Londres !

Pendant qu'elle se livrait à ces réflexions en soupirant, elle ne s'était pas aperçue que le roi avait emmené le baron de Saint-Angel dans son cabinet et qu'un bruit effrayant, odieux, dominait toutes les conversations dans le salon royal. La baronne de Saint-Angel venait d'annoncer à la duchesse de Cleveland que le but de l'audience secrète demandée par son mari depuis plusieurs jours était de découvrir au roi un complot préparé pour l'assassiner ; c'était un Gênois qui devait accomplir le crime. Le baron connaissait le lieu de sa retraite et il venait offrir à Charles II le moyen sûr de le faire arrêter. Un cri d'épouvante venait d'accueillir cette nouvelle quand le roi reparut avec M. de Saint-Angel.

— Baron, lui dit-il, les papiers que vous m'avez montrés, les preuves complètes que vous m'avez données ne peuvent plus laisser le moindre doute à mon esprit. Puisque vous le désirez, je vous charge du soin d'amener adroitement jusqu'à Londres ce meurtrier fanatique, payé sans doute par des ennemis puissants. Voilà deux mille guinées pour faire toutes les démarches nécessaires à ma sûreté ; quant à ma reconnaissance, elle sera sans bornes à votre retour. Partez bientôt, et n'oubliez pas que je m'estime surtout heureux de devoir un si grand service à un gentilhomme français.

— Sire, répondit le baron, par mon mariage je suis devenu votre sujet et je vous prouverai que je suis digne de ce titre par ma fidélité.

La société s'étant séparée, M^{lle} Hamilton, en rentrant avec son frère, lui apprit alors seulement que le sauveur du roi était le même gentilhomme avec lequel il s'était battu en duel. Hamilton se rendit chez le baron dès le lendemain, mais on lui dit qu'il était parti et qu'il avait laissé sa femme à Londres. Le comte fit part de cette circonstance à sa sœur, en regrettant de n'avoir pas reconnu dans le salon de Charles II celui dont il avait juré de faire son ami.

A dater de ces événements, M^{lle} Ha-

milton devint triste, rêveuse; le séjour de son château la fatiguait autant que celui de la capitale. Le comte s'aperçut de ce changement et proposa à sa sœur un voyage en Italie. Henriette consentit avec joie, et peu de jours après nos deux voyageurs débarquèrent dans la ville républicaine de Doria.

A Gênes, le comte Hamilton voulut satisfaire son goût dominant en visitant les savants et les académies de cette ville, toute commerçante. Il ne découvrit en ce genre qu'une seule société où les études scientifiques fussent en honneur, c'était une académie qui avait adopté le nom grotesque des *Endormis* (adormentati), soit quelle eut pris cette dénomination parce que ses séances ne se tenaient que la nuit, soit par toute autre raison. Cette assemblée existait alors et existe peut-être encore aujourd'hui sous la protection du roi de Sardaigne.

Hamilton et sa sœur s'empressèrent de s'y faire présenter. On les accueillit avec distinction, et ils eurent l'honneur d'assister à une leçon de littérature italienne à laquelle ils ne comprirent rien. Au moment où le président se disposait à donner la parole à un nouvel orateur, des cris douloureux partis de la salle de jeu se firent entendre, la porte s'ouvrit et un homme, les cheveux en désordre, les yeux égarés, s'élança au milieu de la société effrayée.

Cet homme venait de recevoir au bras gauche un coup de stylet, son sang coulait, et plusieurs jeunes seigneurs qui le suivaient l'accusaient d'escroquerie. Pâle et tremblant il vint aux pieds de M^{lle} Hamilton, qui s'empressa de le secourir. Mais qu'on se représente son émotion et son étonnement, lorsque l'ayant regardé de près, elle se retourna vers son frère en s'écriant :

« C'est lui, c'est le baron de Saint-Angel ! »

L'expression qu'Henriette avait mise dans cette exclamation fut comprise par les Gênois ; ils s'arrêtèrent pour causer tout bas. Quand au comte Hamilton, il leur fit entendre que ce gentilhomme était de ses amis, qu'il était caution de sa probité et que son épée était prête à répondre aux accusations portées contre lui ; personne n'ayant relevé cette provocation, Hamilton et sa sœur firent transporter

dans leur voiture le baron évanoui, et ils l'emmenèrent dans leur hôtel pour lui prodiguer tous les soins que son état rendait nécessaires.

Une heure après que le blessé eut été déposé sur un lit de repos, ses yeux se rouvrirent, son premier mouvement fut de porter la main sur des papiers qui étaient cousus dans son justaucorps, et un sourire effleura ses lèvres quand il les sentit sur son cœur. Il se retourna ensuite et parut regarder avec étonnement l'appartement où il se trouvait et les deux personnes qui étaient présentes.

— Eh bien ! mon cher baron, lui dit Hamilton, comment vous trouvez-vous maintenant ?

— Un peu mieux, monsieur, répondit le malade avec un accent franco-italien qui étonna beaucoup Henriette ; mais, dites-moi, je vous prie, seigneur étranger, chez qui je suis ?

— Chez un véritable ami que vous ne reconnaissez pas et avec lequel cependant vous vous êtes battu à Londres.

— A Londres ? je n'y suis jamais allé.

— Comment, reprit à son tour Henriette, vous ne vous rappelez pas...

— Hélas, ma belle signora, je vous jure que j'ai bien toutes mes idées et que je ne puis me souvenir d'une chose qui n'est pas.

Hamilton et sa sœur se regardèrent avec surprise.

— Il est pourtant impossible que ma sœur se soit trompée à ce point, dit le comte ; est-ce que votre nom n'est pas Saint-Angel ?

— Si, signor, mais je vous dois une explication à ce sujet ; nous sommes trois frères jumeaux, nés tous trois en France, dans la Guyenne ; notre ressemblance est si parfaite que notre mère ne nous reconnaissait pas dans notre enfance quand nous étions réunis ; l'un de mes frères habite l'Angleterre, l'autre a disparu sans qu'on sache ce qu'il est devenu, et moi je suis naturalisé Gênois et marié dans ce pays depuis un an. Il n'est pas commun de voir trois enfants nés le même jour et vivre longtemps ; néanmoins cela n'est pas sans exemple.

— Il est vrai, monsieur, répondit Hamilton d'un air d'incrédulité.

— Signor, jamais je n'oublierai le service que vous m'avez rendu en m'arrachant

au poignard d'un maudit Corse qui n'est venu à Gênes que pour commettre un crime bien plus effroyable !... Mais je connais son horrible projet, et le doge en sera bientôt instruit ! Mon cher signor, je ne veux pas abuser de l'hospitalité généreuse que vous m'avez offerte, je me sens assez bien pour retourner chez moi.

Et il partit en se confondant en salutations tout italiennes,

M^{lle} Hamilton était restée muette de surprise, son frère trouvait le Gênois assez impertinent et ne s'expliquait pas les projets du Corse dont il avait été question, projets qui paraissaient menacer le doge. Deux jours après on sut dans la ville qu'un Corse avait effectivement voulu assassiner le chef de la république, et que le signor de Saint-Agnel, après avoir découvert le complot, avait été le révéler au doge ; il avait reçu de l'argent, et une frégate avait été mise à sa disposition pour poursuivre le fugitif, qui s'était embarqué sur la Méditerranée. Des réflexions fort singulières naissaient pour Hamilton et sa sœur de ce nouvel événement, qui était absolument semblable à ce qu'ils avaient vu déjà en Angleterre ; mais ils l'oublièrent bientôt et la ville de Gênes ne leur offrant plus rien de nouveau, ils profitèrent du départ d'un bâtiment marseillais pour se rendre en France ; leur but était de voir Paris. Ils se logèrent, en arrivant, dans le plus bel hôtel de la cité, sur la place même du Palais-de-Justice. A cette époque, Mazarin venait de mourir, et Colbert lui avait succédé dans la faveur du roi Louis XIV. Les projets ambitieux de l'Espagne, qui occupaient sans relâche le cabinet de Versailles, n'empêchaient pas les ministres d'un prince si fastueux de donner des fêtes dont M^{me} de La Vallière était la divinité. Hamilton et Henriette s'y firent inviter par l'intermédiaire de l'ambassadeur anglais.

A l'hôtel Colbert, où l'une de ces enivrantes soirées avait réuni le souverain et toute sa cour, M^{lle} Hamilton, fatiguée de la chaleur des salons, avait passé dans le jardin pour rejoindre son frère, qui causait alors avec le poète Benserade, lorsqu'elle vit passer près d'elle M^{lle} de La Vallière, escortée d'un jeune gentilhomme d'une tournure aussi noble que distinguée. La favorite lui disait qu'elle l'attendait à minuit dans son cabinet. Ce mot éveilla la

curiosité d'Henriette. Elle se cacha derrière un massif de lilas pour voir l'imprudent qui osait braver les dangers d'un pareil rendez-vous, et comme sa destinée semblait l'y condamner, elle reconnut encore dans cet homme le baron de Saint-Angel !

— Faisons mieux, monsieur de Saint-Angel, dit la favorite, je vais prier le roi de passer dans le jardin, et comme les courtisans nous remarqueraient si nous n'étions que tous les trois, j'emmènerai M^{me} la baronne de Saint-Angel avec moi, de cette manière vous causerez librement avec Sa Majesté, sous ce berceau, et nous veillerons toutes les deux pour que personne ne vous surprenne.

Le baron fit un signe approbatif, et après quelques minutes le roi et les deux dames étaient au lieu désigné.

Henriette se trouvait dans une position fort embarrassante, mais elle crut devoir rester à son poste sans faire de bruit. M. de Saint-Angel, qui paraissait très-agité, fit à mi-voix une confidence à Louis XIV, et cette confidence parut inconcevable à celle qui l'entendait involontairement. Il s'agissait encore, comme à Londres et à Gênes, d'un projet d'assassinat. Cette fois c'était un Espagnol, un catalan, qui attendait dans un village des Pyrénées ses dernières instructions de Madrid pour venir poignarder le roi de France. Des lettres écrites en langue espagnole furent remises à Louis XIV, et le dénonciateur se faisait fort d'amener le coupable pieds et poings liés, si on voulait lui donner tous les moyens d'exécution nécessaires. Le roi prit avec calme les papiers, recommanda à M. de Saint-Angel le plus profond silence, en lui faisant remarquer que l'ambassadeur d'Espagne assistait à la fête ; puis il rentra dans les salons avec M^{me} de La Vallière, dansa un passepied en invitant M. de Saint-Angel à en faire autant que lui, puis il emmena Louvois dans un cabinet, et une heure ne s'était pas encore écoulée que M. de Saint-Angel était en route pour Perpignan dans une chaise de poste, emportant des instructions pour le gouverneur militaire de la province et de l'or dans toutes ses poches.

M^{lle} Hamilton mit son frère dans la confidence de ce qu'elle avait appris, et il renonça comme elle à comprendre les

trois hasards qui avaient produit des complots et un Saint-Angel pour les déjouer dans tous les pays où ils se trouvaient, et ils se promirent bien de ne pas quitter Paris avant de connaître le résultat du dernier de ces bizarres événements. Ce résultat ne se fit pas longtemps attendre ; on apprit bientôt que la chaise de poste du baron s'était brisée à Orléans, et que, par un concours de circonstances, tous ses papiers étaient tombés entre les mains du lieutenant de police de Paris.

Il y avait deux mois que M^{lle} Hamilton goûtait avec un charme complet tous les plaisirs de la capitale de la France. Son cœur avait trouvé dans un nouvel ami de son frère, M. le chevalier de Grammont, un ardent adorateur qui voulait la suivre à Londres, et déjà elle faisait ses préparatifs de retour.

Un matin que ses fenêtres étaient ouvertes, elle vit une grande foule rassemblée sur la place du Palais-de-Justice, et les cris barbares de ces gens qui vendent dans les rues les arrêts de mort lui firent comprendre qu'un malheureux allait subir le dernier supplice. Un tremblement nerveux la retint à sa place. La charrette dans laquelle le criminel était placé à côté d'un prêtre sortait de la cour du Palais, elle

passait sous les fenêtres de M^{lle} Hamilton : son œil s'arrêta sur les traits du coupable, un cri de terreur lui échappa.

« Encore lui ! lui à l'échafaud ! »

Henriette succombait à son émotion violente, lorsque son frère vint heureusement à son secours. Elle se remit assez pour entendre la lecture d'une feuille publique qu'Hamilton tenait en entrant, et dans laquelle il lut les lignes suivantes :

« Aujourd'hui 2 mai 1667, aura lieu sur « la place de l'Hôtel-de-Ville l'exécution à « mort de Jacques Baloufeau, fils d'un « avocat de Bordeaux, qui, après avoir « commis le crime d'escroquerie en trom- « pant le roi de France, le roi d'Angle- « terre et le doge de Gênes, sur l'existence « de complots régicides qu'il avait ima- « ginés successivement, en prenant fausse- « ment le nom de Saint-Angel, s'est en « outre rendu coupable de polygamie, par « son mariage avec trois femmes de diffé- « rents pays.

« Priez Dieu pour le repos de son « âme. »

Henriette Hamilton, effrayée de tous ses souvenirs, partit le lendemain pour l'Angleterre.

ROCHEFORT.

Le Gérant : A. TENNEVIN.



LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 23

LA VIE DE PARIS, par *Paul Féval*.

LE DAGUERRÉOTYPE AU HAREM, par *Pitre-Chevalier*.

LE COUREUR DE NOUVELLES, par *Frédéric-Thomas*.

LA VIE DE PARIS

I

LE poulx de Paris bat cent vingt à la minute, montre en main; ailleurs ce serait une fièvre de Cheval. Paris, néanmoins, se porte à merveille.

Il vit, ou si mieux vous aimez, on y vit avec une hâte miraculeuse, ce qui n'empêche pas qu'on y vive longtemps. Je ne prétends point qu'il n'y ait, dans cette immensité, des miasmes délétères : au pied de toute moisson vous trouverez le fumier ; mais tel pieux spectateur en scandales, sachant que Paris achète follement toutes les injures crachées à sa propre face, a calomnié par trop grossièrement l'haleine de Paris. Cet homme voit laid dans son miroir, c'est tout simple ; qu'il en gratte le tain, il apercevra autre chose que lui-même et cessera d'avoir honte.

Admettons que l'atmosphère de Paris ait ainsi à subir l'outrage de quelques milliers de souffles méchants et résolûment pernicioeux, puisque Dieu a voulu que, dans toute agglomération humaine, certains gagnassent leur pain à mal faire : il y a, pour combattre cette influence, un million de citadins et un million de passants qui respirent aussi, songeant à eux-mêmes d'abord, au prochain, s'il leur reste du loisir. Ce sont des gaz neutres dont s'empare le grand vent de l'activité parisienne, et le tout forme un courant

d'air si puissant, qu'à dix pas de Tartufe égoutier j'ai vu des citoyens paisibles marcher sans donner aucun signe de nausée.

Paris est énorme ; les infamies s'y perdent alors même que les boutiques de bruit battent la caisse autour d'elles : si ces infamies ont ajouté une pulsation au poulx de Paris pendant un jour, c'est qu'elles sont de grand style ; Paris leur jette, en ce cas, une poignée de billets de banque, comme il fait à Thérèse qui l'amuse ou aux frères Davenport qui l'ennuient ; puis il passe, riant ou bâillant.

II

Paris est un bon garçon, un peu bourgeois, avec des prétentions à l'allure artistique. Il ne lui faut pas toujours des marchandises de premier choix. Le suffrage universel consulté préférerait, je vous l'affirme, le vin de Pontoise au château-margaux, pourvu que beaucoup d'annonces et beaucoup d'affiches prissent le soin de crier : Qu'on se le dise ! Plus d'oignons brûlés ! Grande révolution dans la nature et dans l'art ! C'est demain qu'on met en vente le vin de Pontoise du seul Isambart, à 10 sous le litre ! bien supérieur à l'ancien château-laffitte, qui coûte 10 francs et qui ne vient pas de chez le seul Isambart !

Paris achète le pontoise et rit de tout

son cœur. Le pontoise est abominable, Paris en convient et rit plus fort.

Il n'y a qu'Isambart pour rire encore de meilleur cœur que Paris.

Ils sont tous deux très-spirituels, Isambart et Paris. Ils se moquent l'un de l'autre à faire plaisir. Paris appelle Isambart saltimbanque et lui achète chaque matin trois cents mille numéros de sa piquette populaire.

Isambart aime Paris, Paris aime Isambart. Ils se tapent mutuellement sur le ventre ; mais Isambart, en somme, est bien autrement intelligent que Paris.

III

Ils sont deux millions de Parisiens contre le seul Isambart. Ils le méprisent de pied en cap et ils se cotisent pour lui assurer le traitement de trois ministres.

Ils sont deux millions aujourd'hui. Ils seront quatre millions dans dix ans ! Les appointements d'Isambart seront alors quadruplés, car il remplacera le pontoise par l'encre de la Petite-Vertu, étendue d'eau de Seine, et il aura raison, sa statue colossale ornera le sommet du Panthéon. Tel se présente l'avenir.

C'est un devoir pour la patrie d'être reconnaissante envers les grands hommes.

IV

Là-bas, justement, du côté du Panthéon, en quelque endroit où nul boulevard ne rase encore, voici une maison de cinq étages, noire et pauvre, relique de cette vieille ville bâtie en boue et en crachat il y vingt ans.

Il est minuit. Deux lumières brillent à deux petites fenêtres mansardées. Paul, penché sur son méchant papier, dépense sa fièvre à écrire des vers qui ne seront pas lus.

Peut-être n'en valent-ils pas mieux pour cela.

Virginie, dans l'autre mansarde, pique des bretelles.

Ils sont jeunes tous deux. Les bretelles de Virginie lui donnent du pain sec à

manger ; les vers de Paul lui permettent de mourir de faim.

Il faut que vous le sachiez, je n'ai aucune vergogne. Je veux marcher sur la trace des dieux, Victor Hugo, le Maître, a fait *Paris à vol d'oiseau*, je vais faire *Paris à vue de nez*.

V

D'où viennent-ils ? car bien rarement ils sont de Paris. Le Parisien naît à Quimper ou à Carcassonne les trois quarts du temps. Mettons que Paul soit Marseillais et Virginie Normande. Ils s'aiment peut-être quand ils ont un moment.

Du haut de cette grande mesure, située sur une montagne, ils voient le plan de Paris aussi nettement que M. le baron Haussmann lui-même. Le boulevard Saint-Michel descend carrément à la Seine ; le boulevard de Sébastopol remonte vers la gare de Strasbourg, les quais coupent cette longue voie à angles droits, marquant la ligne d'intersection par un des plus charmants paysages urbains qui soient en Europe. Vers l'ouest, le faubourg Saint-Germain s'étend derrière le Luxembourg, contrée immobile ; vers l'est, la Seine et les hôpitaux rejoignent discrètement le Jardin des Plantes. Au nord-est, l'industrie fume par la bouche de ses obélisques creux ; au nord-ouest, Paris, le vrai Paris, vu par-dessus la Sainte-Chapelle, l'Institut, le Louvre et les Tuileries, pense, s'efforce et s'agite depuis la Bourse jusqu'au Bois, en passant par l'Alcazar, l'Opéra et la Madeleine.

Ils ont regardé cela bien souvent, Paul et Virginie. Le poète contemplait la Bourse, l'ouvrière lorgnait l'Opéra.

Or, la route est belle et libre maintenant des hauteurs de Sainte-Geneviève aux champs d'or qui commencent au Palais-Royal. Pourquoi végéter toujours ? Une, deux ! Partez, muscades !

Les deux mansardes sont vides, puis louées de nouveau ; et ceux qui ont remplacé Paul et Virginie pourraient déjà les voir descendre le grand boulevard qui mène à la vie de Paris.

VI

Un matin, Paul a rencontré Isambart qui sortait de chez Virginie. Le vin de Pontoise se fait avec Paul et avec Virginie piétinés dans le même cuvier.

Isambart est directeur de tous les Alhambras, rédacteur en chef de tous les *Triboulets*, entrepreneur de toutes les Californies. Il a fondé, dit-on, des maisons énormes où il n'y a que des mandsardes propres à la culture de Paul et de Virginie.

Paul, l'ayant reconnu pour un méridional de première classe, s'est prosterné et a dit :

— Majesté, fais-moi gagner de quoi dîner tous les deux jours.

— A l'administration ! a répondu le géant. Je t'alloue quinze sous pour porter mon petit vin ; Virginie en aura autant pour plier mes prospectus.

Et il s'en va, répandant de semblables bienfaits tout le long de sa route. Le soleil n'a pas d'autre métier dans les cieux.

VII

Que tout sourire sceptique soit ici prohibé. Paul ne dînait pas ; Isambart le fait mal dîner : il y a progrès évident. Quant à Virginie, elle a un rond de cervelas à mettre sur son pain sec.

La baguette d'Isambart les a touchés. C'est le premier pas.

Le second se fait tout seul. Virginie a soupé chez Philippe avec un choriste du théâtre des Amabilités. Elle peut, au gré du sort, mourir à l'hôpital ou grimper au mont Cythère. Donnez-lui six mois pour cela.

C'est trop : le trentième jour du quatrième mois elle est « odeur de Paris ». Paul la rencontre en panier-chaise, et elle lui offre des billets pour venir l'entendre à son alcazar.

Elle n'est pas jolie et ignore la musique, mais elle a une voix de crécelle ou de marteau de forge ; elle hurle comme on danse les pas prohibés. Les mères de famille honnêtes viennent la voir chanter. Elle gagne de cinq à dix mille francs par

mois et se plaint de la lésinerie des directeurs.

Elle est la fille d'Isambart. Isambart a douze cents filles. Mesurez l'infirmité de Priam !

VIII

Virginie a refusé un duc en mariage. Isambart lui offre tout l'or du monde si elle veut s'habituer à avaler quelques sabres de cavalerie sans cesser de chanter comme un canon enroué.

Mais elle fuit avec un jeune ramoneur qui la ruine, et qui est maintenant gérant d'une forte responsabilité limitée.

Paul a végété dix mois, puis il a compris l'Annonce. Ayant annoncé n'importe quoi, un roman, une agrafe, une julienne, il fait faillite un nombre de fois indéterminé, et l'estime publique se drape sur ses épaules comme un manteau. Un jour il se regarde dans sa glace et reconnaît Isambart. Il est Isambart. Paris lui appartient. Il vend Paris, il le rachète, il le revend. La colonne Vendôme lui vient à la cheville.

C'est à lui, ce château, et ce cuisinier, et cette comédienne. Il a ces journaux et cette écurie. Tel de ses chevaux est célèbre plus que M. de Bismarck.

Les rois lui parlent ; les tambours ont envie de battre aux champs quand il passe. On dit que le bon Dieu le salue le premier.

IX

La lune filtre dans la charpente à jours d'une maison démolie. Les rats, qui se préparent à émigrer, regrettent ce logis habité par leurs ancêtres, et parlent de M. le préfet de la Seine avec amertume.

Deux lanternes se promènent dans les décombres, portées par une femme en loques, par un homme en haillons : un chiffonnier et une chiffonnière. Les deux lanternes se rencontrent.

— Paul !

— Virginie !

Si on a deux sous, on s'entre-offre la goutte de philosophie.

Mais tout n'est pas toujours si triste.

On a vu Paul prendre Virginie pour laveuse de vaisselle, et Virginie établir Paul son portier.

Isambart continue d'étonner le monde par l'annonce, l'affiche et le cœur.

X

Il est midi, Stella s'éveille au fond de cette conque d'amour que le fils de Vénus fabriqua pour elle avec du bois de rose, de l'émail et de l'or. Elle bâille, puis elle appelle. Ses esclaves, attentifs à sa voix, lui apportent tour à tour la richesse de sa gorge, les perles de son sourire, le corail de ses lèvres, les lis et les roses de son teint.

Stella ne couche jamais ni avec ses cheveux si doux, ni avec ses yeux pleins d'éclairs. C'est la plus belle femme de l'Europe, après le rentoilage quotidien.

Du haut de son char, en remontant les Champs-Élysées, elle va éparpiller ses œillades dans la foule. Au bout de chaque œillade il y a un hameçon microscopique, mais capable de pêcher les plus fiers saumons de la politique et de la finance. On ne connaît pas au juste l'âge qui lui donne l'expérience de Nestor. Elle a ruiné plusieurs tribus d'Israël, une princesse et deux gouvernements.

Rien n'est au-dessus d'elle, sinon le cent-garde qui lui lance des coups de botte aux heures de la discrète intimité.

XI

Hélas ! qui est ce héros dont la vieillesse fait froid comme le marbre ? Il raconte à des levriers mélancoliques la légende de ces jours où il sauva la civilisation menacée. Est-ce Stello ?

Il est pauvre. Il entend, à travers ses fenêtres fermées, l'implacable raillerie des jeunes et des heureux. Dans un coin dort sa lyre aux cordes détendues.

Peut-être envie-t-il le sort de l'autre poète qui, des sommets de son exil, regarde fièrement la patrie, pendant que la maison des immortels ouvre ses portes à tous ceux qui écrivent sur leur drapau : Nous ne sommes pas des poètes !

XII

La poésie n'est pas morte pourtant, car voici trois directeurs de théâtres qui se regardent sans rire en chantant l'hymne de la résurrection littéraire :

« A bas la comédie !

« A bas le drame !

« A bas l'esprit, le cœur, le style et autres antiquités !

« Vive l'écuyère nue qui gagne sa vie à promettre sa mort ! Vivent les lions de Batty ! On va introduire le musée Hartkopf dans un ballet... »

— Messieurs, si vous achetiez la Morgue ?

Salle comble tous les soirs !

Leurs regards pleins d'une intelligente pitié se sont fixés sur moi, et le plus aimable d'entre eux m'a répondu :

— Il y a longtemps que j'ai creusé la combinaison, mais les noyés sont trop verts !

Le moindre noyé, paraît-il, demandait huit cents francs par soirée pour chanter faux : *Rien n'est sacré pour un Sapeur.*

XIII

Saltar entre à la Bourse escorté de ses prétoriens. Il a fait la baisse hier pour gagner un million ; pour gagner un million il va faire la hausse aujourd'hui. Chaque fois que Saltar gagne son million, il affame cent créatures humaines.

Mais il lui faut son million. Le dieu de Midas l'a touché.

Que fait-il, cependant, de son million ? Ce qu'il fait de ses autres millions. Il s'en sert pour gagner de l'argent.

On dit qu'il est incapable de dépenser dix sous utilement, pour ses plaisirs ou ses besoins. Il ne peut ni manger, ni boire, ni dormir, ni aimer. Il ne peut que gagner son million.

Et il accuse amèrement les gens qu'il tue d'avoir faim, soif et le reste.

On dit cela. Infortuné Saltar ! Gens assassinés, une larme, s'il vous plaît ! Jamais vous ne pouvez placer mieux vos charités.

XIV

Quittons la Bourse en détournant les yeux pour ne pas voir ces dames ; abordons le boulevard où l'Europe fait les cent pas. Qui donc prêche à la Madeleine ! Madame la comtesse a emporté son bracelet d'entraînement.

Hein ? vous avez dit : « Son bracelet d'entraînement ? »

Madame la comtesse, remuée jusqu'au fond du cœur une fois par un appel du père Lacordaire, laissa tomber dans la bourse des pauvres un bracelet de soixante louis.

On ne peut répondre de soi. D'ailleurs madame la marquise avait donné sa chaîne.

Par précaution, les jours où prêchent les étoiles, madame la comtesse agrafe autour de son poignet, — qui est par délices, — un bracelet de cinquante écus.

Vous en trouverez chez tous les bijoutiers du boulevard des Capucines.

On appelle aussi cela un *paraquète*.

XV

Les bois ! le lac ! Calèches sincères, coupés de louage, foire aux sourires, marché des apparences ! Dans l'univers entier, rien ne peut être comparé à cela. Vous mettriez en tas toutes les capitales de l'Europe sans trouver tant de dettes à la promenade.

Mais que d'élégances aussi et que d'éblouissements !

Les dots s'y ramassent à pleins paniers, l'amour y nage en grande eau. Toutes les séductions du globe sont là, travaillant, luttant, trahissant. La candeur y croise sans scandale les hontes les plus illustres.

Saltar y vient quelquefois, quand il a gagné son million de bonne heure. Qui est ce bottier ? demandent les ignorantes. Dès qu'elles savent, elles le trouvent plus beau qu'Apollon.

Saltar passe. Que ne donnerait-il pas pour avoir pendant une heure les appétits vivants de son valet de pied !

Ceux qui le connaissent affirment qu'il irait jusqu'à vingt-cinq centimes ; mais ce sont des imprudents.

XVI

Cependant la nuit tombe. Paris s'alume : on y met le feu comme à un soleil d'artifice. Dix-huit cents mille cuillers attaquent le potage, les unes d'or, les autres de fer. Quelque neveu des Gracques dévore sur le trottoir un morceau de pain sec, tandis que ce gros bourgeois, dont la cravate est de l'histoire, étonne le café par ses dix louis d'appétit quotidien.

Le petit tribun a frotté son ambition sur sa croûte. Ses longues dents s'aiguisent contre le pain dur. Gare aux truffes de l'avenir !

Le président Lucullus, cloué à sa chaise par la goutte, farcit avec mélancolie les truffes du passé dans son souvenir.

Depuis un sou jusqu'à trois cents francs par tête, Paris dîne. Il n'y a pour ne point dîner à Paris que Saltar.

On dit pourtant qu'un jour, par impossible, il perdit son million au lieu de le gagner, — et qu'il avala une côtelette.

XVII

Paris digère. C'est l'heure splendide. L'Opéra chante et danse, les théâtres rugissent ou rient à gorge déployée, les cafés-concerts glapissent. De la barrière du Trône à l'arc de l'Étoile la grande ville entonne le cantique de l'estomac satisfait.

Cent églises du plaisir s'ouvrent à la fois.

Dans les nobles faubourgs et dans le quartier de l'argent de longues files de voitures bordent le trottoir. Levez les yeux. Au premier étage de cette opulente demeure les rideaux discrets laissent sourdre une lueur.

Cette lueur qui passe avec quelques accords voilés de l'orchestre amène des groupes où des pauvres fillettes sont en majorité.

Les petits cœurs battent. On danse là-haut !

Là-bas, on danse. A travers la cotonnade quadrillée du cabaret des sons rauques détonnent. S'amuse-t-on davantage chez le millionnaire ? ou les Auvergnats dansent-ils plus gaiement ?

De chauds parfums ici, là l'odeur terrible de la joie populaire ; plus loin, les effluves ennemies de l'absinthe qui empoisonne les bandits et les gens de talent ; de suaves accords, des cris insensés, la gaieté qui éclate, l'amour qui murmure...

Paris s'amuse !

XVIII

C'est une vaste salle, éclairée faiblement. Le long des murailles nues des lits s'alignent. Le bruit du bal ne vient pas jusque-là. Pour ceux qui sont là, le bal est fini.

On entend des plaintes qui serrent le cœur.

Des femmes, habillées de gris sombre, vont de chevet en chevet. Elles ont, sous leurs coiffes, des figures douces mais tristes.

Ce sont ici les blessés du plaisir et les martyrs de la misère. Ces femmes les aident à vivre ou à mourir.

Paris passe pour railler tout, mais il ne s'est jamais moqué de ces femmes.

XIX

Tout dort, excepté les sergents de ville, les filous, Saltar et l'hôte de cette chambre où l'huile solitaire s'obstine à brûler.

Qui veille là-haut ? Il est trois heures du matin, et Babylone se repose en un large silence.

Qui veille ? Le petit tribun ? Un fils de la science ? Un poète ?

Fasse Dieu qu'il ne soit pas poète ou qu'il chante assez haut pour prosterner le siècle de fer à ses pieds !

Mais qu'il soit poète, savant ou tribun, la veille est toujours féconde. Demain, peut-être, la fenêtre s'ouvrira comme la coquille qui, brisée, donne passage au jeune oiseau, et quelque chose sortira de

là s'élançant et planant au-dessus de Paris, c'est-à-dire au-dessus du monde, quelque chose qui a des ailes puissantes et larges, quelque chose qui s'appelle la Victoire ou la Mort.

XX

Quatre heures ! L'autre Paris s'éveille, le Paris du travail.

C'est à peine si ces deux Paris se connaissent : celui qui se lève à midi celui qui se couche à huit heures. Ils se regardent en face rarement, — mais trop souvent, — aux jours funestes des révolutions.

Ils demeurent loin l'un de l'autre ; ils parlent une langue différente. Ils ne s'aiment pas : ce sont deux peuples.

XXI

D'autres vont dire en détail la vie de ces deux peuples, puisque j'en ai vainement tenté l'esquisse impossible. Celui qui travaille ou qui pense est puissant ; celui qui spéculé ou se borne à jouir est utile comme le luxe, fortune de nos sociétés.

La critique peut mordre : il y a lieu, malheureusement ; la satire peut déployer son fouet, c'est son droit et peut-être son devoir, mais il reste un fait dont l'évidence frappe les regards de l'univers comme un éblouissement.

La réunion de ces deux peuples est Paris, et Paris est le pôle prestigieux où viennent aboutir toutes les grandes choses : la science, l'art, la beauté, la vaillance, la poésie, l'éloquence ; en un mot, et de quelque nature qu'elles soient, toutes les semences qui produisent cet arbre divin : LA GLOIRE !

PAUL FÉVAL.

LE DAGUERRÉOTYPE AU HAREM



CHACUN sait que notre célèbre peintre H. V... était, il y a quelque temps, chez le pacha d'Egypte. Cette visite a été signalée par une aventure tout orientale dont nous devons la confidence aux indiscretions d'un ami.

Il y avait déjà plus d'une semaine que H. V... était à Alexandrie. Logé dans le palais même du vice-roi, il allait tous les jours parcourir la ville, enveloppé d'un long manteau égyptien; et ces excursions le forçaient de passer chaque matin par la même rue, au-dessous des terrasses inaccessibles où se promènent les femmes du pacha.

Un jour qu'étant sorti de fort bonne heure, il se trouvait à peu près seul dans la rue, un objet qui semblait s'adresser à lui vint tomber à ses pieds dans la poussière... Il reconnut et releva une rose blanche, attachée à un ruban rouge, et vit un bout d'écharpe de la même couleur s'agiter sur le parapet de la terrasse.

« Que veut dire ceci? se demanda le peintre avec étonnement. Et, se rappelant les *Contes des Mille et une Nuits*, il ajoutait:—C'est une déclaration d'amour!... »

Qui n'eût deviné, en effet, le langage de cet envoi symbolique. La rose blanche ne signifiait-elle pas : « Je suis une vierge du harem », et le ruban rouge attaché à son pied : « Je brûle pour vous, mais je suis esclave » ?

Malheureusement, notre illustre artiste est un homme respectable, et son auréole de gloire est entremêlée de cheveux blancs.

« On me prend sans doute pour un autre », se dit-il avec un sourire philosophique.

Et, regardant autour de lui dans la rue, il fut très-étonné de la trouver déserte.

« Si cette rose n'est pas pour moi, pensa-t-il, j'ai du moins le droit de la conserver. »

Puis il continua sa route en respirant le parfum de la fleur, non sans rêver involontairement à la bizarrerie de cette aventure.

Il y songeait encore le lendemain matin, comme il repassait à la même place, lorsqu'une seconde rose tomba à ses pieds, et l'écharpe s'agita de nouveau sur sa tête. Troisième fleur et troisième signal le lendemain, et ainsi de suite pendant toute la semaine.

« Décidément, c'est pour moi! dit l'artiste en relevant la sixième rose; j'ai séduit, sans m'en douter, quelque femme de mon hôte, et me voici comme un autre Joseph devant le moderne Pharaon! »

Tout en plaisantant ainsi, H. V... était sérieusement intrigué, et il n'entrait plus chez Méhémet-Ali qu'avec un trouble mêlé de remords. Pas la plus petite découverte, d'ailleurs, qui pût le mettre sur la trace de l'inconnue; il ne voyait pas même l'ombre d'une femme dans le palais du pacha, et les roses avaient cessé de pleuvoir sur les terrasses du harem.

Cependant l'artiste et le vice-roi avaient chaque jour de longs entretiens. Dans un de ces entretiens, H. V... expliqua le daguerréotype à Méhémet. Celui-ci fut si ravi des merveilles de cette découverte qu'il voulut de ses propres mains en faire l'expérience; et voilà le pacha étudiant, soir et matin, les lois et les procédés du photographe! En peu de jours, l'élève fut assez habile pour se passer du maître, et il voulut donner solennellement la preuve de son savoir-faire.

« Si le temps est beau demain, dit-il au peintre, nous irons visiter nos grands travaux du port; je ferai porter avec nous votre miraculeux instrument, et c'est moi-même qui me chargerai de la façon des miracles. »

Le lendemain, le soleil d'Egypte était éblouissant; l'artiste et le vice-roi partirent avec plusieurs officiers. Au moment où ils passaient devant un établissement de bains pour les femmes, H. V... arrêta brusquement son cheval.

Un magnifique bouquet venait de tomber sur le devant de sa selle, et tout le monde l'applaudissait de sa bonne fortune.

« Second chapitre de mon aventure, pensa l'artiste; mon amoureuse inconnue se baigne dans cette maison. »

Puis, remarquant qu'on examinait son bouquet avec la plus vive curiosité, il se mit à le considérer lui-même fort attentivement. Les fleurs en étaient aussi singulières que rares, et l'arrangement plus singulier encore. Il y avait évidemment là-dessous quelque charmant hiéroglyphe dont l'artiste se désolait de n'avoir point l'intelligence.

« Vous cherchez le sens de ce message embaumé, monsieur, lui dit un jeune officier des mamelucks du pacha qui parlait parfaitement le français. Si vous voulez me permettre de l'étudier un instant, je me charge de vous en donner l'explication.

— Volontiers, répondit le peintre, qui passa le bouquet à l'officier. »

Celui-ci le retourna et l'observa dans tous les sens, respira le parfum de chaque fleur et s'exprima ainsi :

« Les battements de mon cœur me disent que je vous aime; les battements de votre cœur vous disent-ils que vous m'aimez? Mon corps est aussi exempt de toute tache que mon âme est pure de toute affection; votre âme est-elle également vierge de toute inconstance? Je ne soupire après la liberté que pour être votre esclave; voulez-vous vous appeler mon maître et m'aider à devenir libre? Ne passez plus sous la terrasse le matin; mais passez-y le soir. Les roses blanches pleuvront encore sur vous, ô mon bien-aimé! et le parfum des roses n'est pas moins doux le soir que le matin. — Si jamais vous me rencontrez, vous me reconnaîtrez à mon écharpe rouge. »

En achevant cette lecture d'un nouveau genre, l'officier remit le bouquet à l'artiste, et, félicité cette fois par le pacha lui-même, H. V... demeura pensif et souriant...

« Je vous remercie, monsieur, dit-il ensuite au galant interprète; mais je vous prie de vouloir bien compléter votre ouvrage en rédigeant une réponse digne de la lettre.

— La chose ne sera pas longue, dit l'officier qui défit le bouquet. »

Et, changeant légèrement la disposition des fleurs, il en retourna ainsi la signification :

« Oui, les battements de mon cœur me disent que je vous aime; oui, mon âme est pure comme la vôtre de toute inconstance! Je veux vous délivrer à une condition, c'est que je serai votre esclave et non votre maître. J'attendrai ce soir un souvenir de vous sous les terrasses, ô ma bien-aimée! Tous mes souvenirs à moi sont avec vous, aussi bien le soir que le matin. Partout où vous me rencontrerez, vous me reconnaîtrez à mon manteau bleu. »

— A merveille! monsieur, à merveille! s'écria le peintre en reprenant le bouquet.

— A merveille! répéta tout le cortège, qui arrivait en ce moment en face du port.

Là, quelque temps encore, on parla de l'aventure de l'artiste, et lui-même parut bientôt l'oublier pour surveiller l'opération daguerrienne.

Grâce à quelques avis et à un peu d'aide, le vice-roi sortit de l'épreuve à son honneur, et, sur le métal disposé par lui dans la chambre obscure, le brillant soleil qui éclairait le port et la ville en dessina nettement la perspective : rade couverte de navires à l'ancre, et vaste mer étincelant au loin; noirs rochers surmontés de phares, et môles de granit rose avancés dans les flots; maisons blanches de la cité nouvelle, surgissant des sombres ruines de la Nécropolis; Arabes immobiles au milieu des tombeaux ou agitant les bras au sommet des mosquées, tel fut le tableau saisi par le daguerréotype. Trois fois le pacha reprit l'expérience à divers points de vue, et trois fois elle fut couronnée du même succès; si bien que, félicité par son professeur en personne, il résolut de devenir professeur à son tour. C'est ce qu'il fit en s'entourant des plus jeunes officiers de son escorte; et, en dirigeant une quatrième expérience, exécutée par eux-mêmes, elle réussit comme les trois premières, et le pacha fut déclaré maître photographe! Il était si content de lui-même en ce moment, qu'il eût voulu opérer devant toute l'Égypte réunie, et c'est alors qu'il lui vint à l'esprit une idée qui devait avoir pour lui les plus fâcheuses conséquences :

« Retournons au palais, dit-il vivement à l'artiste. Vous mettrez le daguerréotype à ma disposition pendant une heure, et vous y joindrez quelques plaques de métal toutes prêtes à recevoir la lumière.

— Votre Altesse sera satisfaite », répondit H. V... avec courtoisie.

Et il ne put s'empêcher de tressaillir en entendant Méhémet prononcer le nom de ses femmes,

« Vos femmes, monseigneur ? s'écria-t-il en pressant le bouquet qu'il avait encore à la main ; c'est à vos femmes que vous voulez donner une représentation daguerrienne ? »

— Comme vous dites, répondit le pacha en souriant, et voilà pourquoi il me faut, cette fois, votre instrument sans vos conseils. »

Tout civilisé que fût le vieux chef musulman, l'artiste vit que la jalousie orientale gardait encore son harem, et ce ne fut pas sans une cruelle tentation qu'il se dit, en songeant aux roses blanches :

« Quelle occasion de voir l'odalisque à l'écharpe rouge, si je pouvais entrer avec le daguerréotype au harem ! »

Mais en vain il fit observer au pacha combien il était peu sûr de son fait ; combien, à l'instant même, il avait encore eu besoin de direction ; à quelle humiliation s'exposait son amour-propre, s'il allait échouer devant ses femmes ; quel titre, enfin, l'âge et l'expérience de son maître lui donnaient pour être honoré d'une exception... A toutes ces raisons, excellentes sans doute, le pacha répondit par un malicieux hochement de tête, et par ces mots qu'il répéta sur le seuil du palais, en passant sa main sur sa barbe blanche :

« Votre daguerréotype pour une heure, mon cher hôte, avec cinq plaques de métal prêtes à fonctionner ! »

H. V... se résigna donc en soupirant, et le photographe entra sans lui dans l'appartement des femmes.

Que le lecteur se figure maintenant un tableau digne du photographe lui-même, et il pourra se faire, intrigue à part, une idée des regrets de notre artiste.

Au sommet inaccessible du harem, sur la terrasse ombragée d'où tombaient les roses blanches, le vieux pacha est seul avec ses jeunes odalisques. Au milieu de ces frais visages et de ces rians costumes, le soleil seul voit passer sa barbe blanche, son fez brodé d'or et son caftan fourré. Prenant avec précaution le daguerréotype, il le pose sur le parapet de la plate-forme, et toutes les femmes quittent leurs divans

et leurs nattes pour venir contempler les merveilles de l'art. Méhémet prend une des plaques préparées par le peintre, la soumet au foyer de la lentille, et attend quelques minutes... Bientôt, jugeant le travail de la lumière accompli, il retire la plaque de la chambre obscure, il lui fait subir l'épreuve qui doit la convertir en tableau, et voilà toutes les femmes penchées curieusement vers le prodige.

Mais, ô désenchantement ! le prodige n'a pas lieu !... Le métal argenté n'a rien perdu de sa blancheur première, et le visage seul du pacha se colore d'une vive rougeur.

« Je me suis trop pressé ! » dit Méhémet avec dépit.

Et il reprend l'opération plus lentement, sans obtenir un meilleur résultat.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria-t-il alors tout confus ; il faut que je m'y sois encore mal pris, ou que j'aie oublié quelque petit détail. »

Il recueille longtemps ses idées en silence, et il recommence avec plus de soins que jamais. Soins inutiles ! le miracle avorte encore ! Il avorte une quatrième, une cinquième fois ! Et le puissant Méhémet se laisse tomber anéanti sur un divan, plus mystifié que le pauvre jongleur qui aurait manqué ses tours de gobelet.

Bientôt les molins chuchottements de ses femmes changent sa honte en colère. Il s'élance sur le maudit instrument, et peu s'en faut qu'il ne le mette en pièces. Il le retourne dans tous les sens, l'examine sous toutes les faces, et finit par n'y plus rien comprendre.

Comment sortira-t-il de là cependant ? Et par quel moyen prendre sa revanche ? Par quel moyen ? — Il n'y en a qu'un seul : C'est de faire venir H. V... au harem !

Devant une telle extrémité, le pacha hésite longtemps. Enfin, l'amour-propre l'emporte sur la jalousie, et un esclave va chercher l'artiste.

L'artiste arrive avec un empressement facile à concevoir, et la première femme qu'il aperçoit entre toutes, c'est l'odalisque à l'écharpe rouge, véritable perle du harem, toute radieuse de ses dix-sept ans !

Mais d'où vient donc qu'elle semble aussi calme qu'il est agité ! Est-ce indifférence ou désenchantement ? quiproquo ou

dissimulation? Etrange mystère que paraît s'expliquer le peintre et qui bientôt, sans doute, s'expliquera pour nous-mêmes.

Aussi ravi qu'attentif, H. V... écoute à peine le pacha, et ce n'est qu'après avoir promené un long regard sur le harem qu'il daigne examiner l'impuissant photographe.

« Par le prophète ! s'écria-t-il alors avec une surprise affectée; que Votre Altesse me pardonne une telle distraction ! j'avais oublié de mettre de l'iode à vos plaques. »

On sait que, par un nouveau perfectionnement du daguerréotype, cette partie de l'opération doit avoir lieu d'avance. En comptant que H. V... en avait pris le soin, le vice-roi avait compté sans son hôte... De là les échecs successifs qui l'avaient tant humilié, et dont le prétendu oubli de l'artiste avait seul été la cause volontaire...

Méhémet-Ali devina promptement le stratagème, et il l'accusa d'autant plus volontiers qu'il y trouvait sa propre satisfaction.

« Ma jalousie vous pardonne en faveur de ma vanité, dit-il en souriant à l'oreille de H. V.... Puisque vous êtes aussi épris de mon harem que je le suis de votre daguerréotype, nous pouvons transiger en amis. Allez chercher pour Méhémet-Ali quelques plaques iodées, et vous regarderez tout à votre aise le harem du pacha d'Egypte. »

H. V... ne se le fit pas dire deux fois; il revint au bout de quelques minutes. Cette fois, l'artiste et le vice-roi furent également contents d'eux-mêmes; car, tandis que le second émerveillait ses femmes par le succès de son opération, le premier fit parvenir son bouquet-réponse aux mains de l'odalisque à l'écharpe rouge...

Mais au moment où le pacha se retourne au bruit des compliments, d'où vient que son œil étincèle de surprise et de colère?... D'où vient que H. V... tremble en lui voyant porter la main à son poignard?...

C'est que Méhémet-Ali a surpris le mouvement du peintre et de l'odalisque, et reconnu dans l'écharpe de celle-ci le bouquet composé sous ses propres yeux.

« Allons, je suis perdu ! se dit H. V... plus mort que vif, et mon roman finira comme les histoires orientales, par le cimetière ou par le cordon !... »

Mais jugez de l'étonnement et de la joie de notre artiste, lorsqu'il voit l'œil de Méhémet s'adoucir jusqu'à la bonté et la contraction menaçante de ses lèvres céder au plus aimable sourire.

« Il y a cent ans, votre tête serait déjà tombée, dit le vice-roi; moi qui ne suis point pacha comme les autres, et qui n'ai qu'à faire de cette jeune fille, je lui pardonne, ainsi qu'à vous-même, et, puisqu'elle vous plaît, je vous en fais présent.

— Je l'accepte ! répondit le peintre enchanté, à condition que j'en disposerai à ma volonté.

— En Egypte, cela va sans dire, reprit Méhémet. Elle est à vous comme votre daguerréotype !

— Vous êtes décidément le plus grand des pachas ! s'écria l'artiste, et je vais faire de ce pas deux heureux dans votre palais !... »

Entraînant, en effet, la belle odalisque, effrayée de ce qu'elle ne pouvait comprendre, H. V... la conduisit tout droit chez l'officier de mamelucks qui expliquait si bien les bouquets amoureux, et, la lui jetant dans les bras avant qu'il fût revenu de sa surprise :

« Elle est à vous ! » dit-il en les laissant ensemble.

Et le grand artiste retourna à ses travaux.

On comprend quel est le dénouement d'un simple quiproquo dont H. V... avait eu la clef pendant sa promenade au port. Le trouble de l'officier devant la maison des bains lui avait révélé la destination des fleurs emblématiques. Un rapport entre leur taille et la couleur de leurs manteaux avait expliqué tout le reste; et, s'étant assuré du noble caractère de l'Egyptien, le Français avait servi comme on a vu ses amours.

S'il faut en croire l'ami du célèbre peintre qui nous a garanti l'authenticité de cette aventure, elle formera le sujet d'un charmant tableau que nous verrons à l'Exposition de 1841.

PITRE-CHEVALIER.

LE COUREUR DE NOUVELLES



On appelle ainsi le fournisseur de ces petites nouvelles qu'on insère dans le journal sous la rubrique de *Faits divers* et qu'en terme de presse on nomme *Faits-Paris*.

Deux qualités sont indispensables au *coureur de nouvelles*. Comme le solliciteur, il est tenu, sous peine de nullité, d'être audacieux et fluët. Voilà l'homme, examinez-le à la hâte, sinon tant pis pour vous ; il fuit, il vous échappe. Au bureau même du journal, il n'entre que pour sortir, il ne se montre que pour disparaître. Ainsi que l'aigle, il porte le butin à son nid et s'envole aussitôt vers de nouvelles captures. Corps grêle, jambe idem, large chapeau, parapluie sous le bras, bon pied, bon œil, papier en main, écritoire en poche, il prend l'essor à l'aventure. Quelle existence bizarre ! Flâner par état, voir par métier, être l'historiographe de tout accident, de toute solennité, de tout désastre, telle est la destinée du *coureur de nouvelles*.

Ne vous y trompez pas, c'est là le journaliste dans toute l'acception primitive du mot et de la profession ; c'est le nouvelliste pur sang ! C'est lui qui timbre d'*actualité palpitante* la feuille où s'improvise au jour la journée la chronique de notre vie contemporaine.

Théophraste Renaudot, vous l'inventeur du journalisme français, qu'étiez-vous autre chose, si ce n'est un *coureur de nouvelles* ? Et votre journal, qu'était-il, sinon le résumé de tous les faits recueillis dans vos visites de docteur, et que vous rapportiez à vos clients avec une véracité toujours irréprochable fors à l'endroit du décès de vos malades ?

En vain la politique et la littérature ont-elles débordé le domaine et l'individualité du coureur. Il n'en demeure pas moins la pierre angulaire et fondamentale du journal. Il est le secrétaire intime de la grande ville, le Tacite du boulevard, le Thucydide de la place publique.

Qui nous marie ? qui nous enterre ? qui jauge la rivière ? qui regarde pour nous

l'état de l'atmosphère ? qui voit les monuments se bâtir, les révolutions éclater ? qui assiste à notre convoi ?

Vous l'avez tous nommé cet Argus qui, à l'instar du solitaire, sait tout, voit tout, entend tout, est partout. Oh ! combien de rois il a vu naître et tomber ! combien d'édifices bâtir et crouler ! L'homme qu'on emprisonne, qu'on juge, qu'on marque, qu'on tue, il l'a vu, il le connaît, il lui a parlé ; il en sait long sur vous, sur moi ; c'est à faire frémir.

Mais ne craignez rien, le brave homme est un tombeau de discrétion, il ne dit que ce qui peut honorablement se divulguer. Ne le redoutez point, il ne trahit personne ; à moins, toutefois, que vous ne jetiez vous-même le bonnet par-dessus les moulins ; en ce cas, c'est votre faute et non la sienne. Le scandale ne vient jamais de lui. Et jugez ce qu'il lui faut d'héroïsme et de contenance pour se taire, lui qui a déshabillé plus d'hommes et découvert plus de maisons que le *Diable boîteux*, de Lesage.

Rien ne lui échappe ; il ne s'inaugure pas même une borne-fontaine sans qu'il ne soit sur les lieux pour entendre le discours du maire. Si l'on élève un monument, il en a touché la première pierre. Il a les prémices de tout, prémices qu'il gagne à la sueur de son front et dont il veut faire part à la France entière. Pour combien ? Vous rougirez, ma foi, de l'apprendre ; pour moins d'un quart de franc chaque ligne.

Encore, ne s'avise-t-on pas de le chicaner sur la prolixité de ses relations ? Mais n'a-t-il pas bien de quoi se dédommager de ces mesquines tracasseries ?

Pas une tuile ne se détache sans sa permission. On ne peut assassiner sans son visa. Nul n'a le droit de nous arracher un seul cheveu de notre tête sans qu'il ne lui en demande compte. Il fixe à une ligne près la hauteur de la rivière, la direction du vent et cote le mercure dans son tube physique. Il en est de cet homme comme de la mort, il est ubiquiste et omnipotent ; il entretient des

relations en tous lieux ; il connaît un expéditionnaire au moins dans chaque administration, un portier dans tous les ministères, des huissiers, voire même des représentants dans les deux Chambres. Il connaît du monde partout, jusque chez le bourreau.

Ceci nous met sur la voie de raconter un fait qui date de quelques années à peine. Il s'agissait d'une exécution capitale pour crime politique.

Le procureur général, qui avait à se plaindre de la publicité donnée par les journaux à ce triste spectacle, avait rigoureusement défendu au geôlier de laisser approcher personne, excepté les *gens de l'art* de la prison du condamné. De plus, toutes les mesures étaient prises pour que le public fût tenu à une grande distance de l'échafaud.

Qu'arrive-t-il ? Le lendemain, M. le procureur général reçoit sous la bande de son journal le récit le plus circonstancié de l'événement ; rien n'était passé sous silence, ni les préparatifs qu'on appelle la *toilette du patient*, ni les appréhensions du condamné, ni son dernier repas avec la carte exacte de cette suprême collation, son départ pour la geôle, ses adieux à un compagnon de captivité ; enfin des détails si minutieux qu'un témoin oculaire pouvait seul les avoir recueillis. Venaient ensuite les épisodes du trajet, le dernier mot au confesseur, l'*ultima verba* du condamné, sa pâleur, ses frissons en apercevant l'instrument du supplice que le prêtre lui cachait. Enfin sa dernière protestation sacramentelle soulignée, le tout au plus précis.

Comment s'était opéré ce prodige ? Une indiscretion de l'exécuteur pouvait seule expliquer cette infraction à la défense la plus sévère. Le bourreau, mandé à la barre de l'accusateur public, n'a pas de peine à se disculper, certifiant qu'il n'a ouvert la bouche à personne sur cette *expédition*. Serré de plus près, il confesse qu'une de ses connaissances, un *amateur* est venu avant la *cérémonie* lui offrir un verre de vin et ses services ; qu'ayant soif, et manquant d'un second valet il avait accepté. Qu'en conséquence, il avait pris dans sa voiture cet homme sans *préjugés* dont l'assistance lui avait été d'un puissant secours dans l'exercice de ses fonctions. Il ajouta qu'il n'aurait

jamais supposé qu'un personnage aussi délicat eût pu commettre un abus de confiance.

Vous avez déjà désigné cet amateur *sans préjugés* qui se fait l'ami du bourreau pour en venir à ses fins. C'est là l'héroïsme du genre.

Le plus célèbre *coureur de nouvelles* de ces derniers temps, celui qui a droit de nous servir de type, s'appelait Matthieu Donzelot, autrement dit l'*Enfoncé paré*, à cause de sa démarche solennelle qu'il réglait en battant la mesure et le paré d'une longue canne à pomme d'ivoire.

Le père Donzelot logeait sur le quai aux lunettes, si l'on peut assurer qu'il logeât quelque part, car il était toujours par monts et par vaux, c'est-à-dire par rues et par carrefours.

Il était le meuble obligé de toutes les fêtes, le témoin de tous les sinistres. S'agissait-il de porter en terre quelque illustre personnage, sur-le-champ le père Donzelot appropriait sa mine à la circonstance. Il arborait un crêpe au chapeau et se glissait dans une voiture de deuil. Une fois en lieu opportun, il devenait tout yeux et tout oreilles ; il receuillait les plaintes, interceptait les soupirs, interrogeait, avec des larmes locales dans la voix, les compagnons de sa douleur, et prenait ses notes.

Le matin, avant de quitter sa chambre, le père Donzelot consultait le ciel et un baromètre qui décorait sa mansarde ; puis il prenait sa canne et son écritoire en disant : « De la pluie ! Nous aurons aujourd'hui des gens écrasés en glissant sous les roues des voitures ! »

On bien : « Le temps est à l'orage ! Nous constaterons quelques aliénations mentales et quelques cas d'hydrophobie ! »

Ou enfin : « Sombre ! nébuleux ! Beau temps pour le *spleen*. Faisons la chasse aux suicides ! »

Et selon le conseil de ces probabilités, Donzelot réglait ses démarches et distribuait sa journée ; car il avait établi un système très-compiqué des influences de l'atmosphère sur le tempérament de Paris. C'était la méthode de Gall étendue de l'individu à une grande population et basée sur les observations météorologiques, ou, si vous l'aimez mieux, sur la *crânologie* du ciel.

Un jour que la girouette de Donzelot tournait au vent de l'émeute, le coureur se rendit en grande hâte sur la place du Panthéon, où les étudiants en droit organisaient une petite émeute, dont notre historiographe voulait prendre au vol la silhouette. Aussitôt qu'il se présente, une grêle de pierre accueille le nouveau venu. « Bon ! se contente de dire le père Donzelot, ça commence bien ! Je m'y connais. » Et sans être déconcerté par cette attaque, il installe son observatoire à l'endroit le plus périlleux.

Un de ses amis passe par là : « Que faites-vous ici, malheureux ? lui crie-t-il. Partez ! fuyez ! »

Donzelot, sans l'écouter, tire sa montre, et constate minute par minute les phases et les évolutions de l'émeute.

— Vous ne vous sauvez pas ? cria de nouveau l'ami.

— Dieu m'en garde ; mais puisque vous partez vous-même, obligez-moi de remettre ceci à *mon* journal ; vous leur direz que je reste sur les lieux pour leur envoyer la suite !

Une heure après, le désordre était à son comble ; les deux partis en étaient venus aux mains. La garde municipale fit feu, et le coureur fut atteint d'une balle.

Un chirurgien se hâta de lui porter secours.

— Vous êtes blessé ! lui dit-il.

— Oui, reprit Donzelot, et grièvement, car je ne puis écrire !

— Il s'agit bien d'écrire ! observa brusquement le praticien ; il s'agit de vous guérir !

— Ce n'est pas le plus pressé, répliqua Donzelot. Chacun sa tâche ; la mienne c'est de raconter l'événement. Vous allez me suppléer. Tenez, écrivez au bas de cette page ce post-scriptum :

3 h. 20 m. du soir. — A la suite d'une décharge de mousqueterie faite par la troupe, on a compté dans les rangs du peuple trois blessés et un mort.

— Quel est donc le mort ? demanda le chirurgien.

— Moi ! répondit Donzelot, et il expira. Il expira comme Epaminondas, sur le champ de bataille ; comme Turenne, comme Bayard. Il mourut comme Molière sur le théâtre de ses exploits.

Avec le père Donzelot, l'ancien beau type du *coureur de nouvelles* s'est éteint.

Quel homme étrange que cet homme ! On eût dit qu'il avait l'instinct et le flair de l'événement. Le hasard le portait toujours au fort de la mêlée. Nous serions bien en peine de décider lequel des deux de l'homme ou de l'accident recherchait l'autre. Regardait-il un échafaudage : il se détraquait ; une voiture : elle perdait une roue ; une femme : elle était battue. Ce singulier privilège était tellement avéré qu'un jour un rédacteur de journal se voyant suivi par l'*Enfoncé paré*, se retourna pour dire : « Mon cher Donzelot, obligez-moi de ne pas me suivre, il m'arriverait quelque malheur ! »

Depuis ce type extraordinaire, le *coureur de nouvelles* s'est abâtardi. La *Gazette des Tribunaux* a porté un coup terrible à cette industrie ambulante. Les autres feuilles puisent les faits et gestes de la journée dans ce *Moniteur officieux* des crimes et guets-apens. A peine si à trois ou quatre, elles ont un coureur commun, tandis qu'autrefois, chaque journal avait le sien.

Quoi qu'il en soit, le coureur de nouvelles porte un grand chapeau, de grandes jambes et un petit œil. Il court ; il écoute et il observe ; il a de l'entregent et du moelleux. Obséquieux et bon homme dans ses relations ordinaires, il devient fier, astucieux, important lorsqu'il s'agit de faire bénéficier de ces défauts les renseignements qu'il pourchasse. Ici, il s'insinue, il escamote l'entrée ; plus loin, il marche la tête levée, et jette, du haut de sa grandeur, un mot qui impose à la consigne. Vingt fois il s'est donné pour un député, cent fois il a pris la qualité de pair, et s'il regrette quelque chose, c'est de n'être pas décoré, pour rendre ses usurpations plus vraisemblables.

Il est des lieux communs auxquels le *coureur de nouvelles* ne fait jamais défaut. Son récit aime mieux les femmes que les hommes. Et dans les femmes, il ne tient pas à lui qu'elles ne soient plutôt jeunes que vieilles, enceintes s'il se peut, ce qui les rend plus intéressantes. Les badi-geonneurs qui tombent, il les érige en pères de famille de son propre chef. Il ne néglige enfin aucun de ces légers artifices, qui font valoir le fait par des détails secondaires.

Tous ses récits ont quelque chose de la plainte ; ils affectent une forme pro-

lix et lamentable. Cela s'appelle dans l'argot du métier *tirer à la ligne*.

La conscience a déserté le giron du coureur; elle n'est plus la vertu inhérente et constitutive de la profession. Les coureurs actuels ont plus d'imagination que de jambes, plus d'oreilles que d'yeux. Il en est même, Dieu leur pardonne ! qui, dans un cas urgent, ont eu recours à l'industrie du *canard* ! Tous leurs articles ne sont plus des articles de foi, et trop souvent s'est reproduit le fait que nous allons narrer, son authenticité garantie.

Sous la Restauration, à l'époque où le Panthéon céda son temple païen à l'église Sainte-Genève, le coureur du *Journal de Paris*, décoré du sobriquet de *Monsieur Exact*, fut expédié pour être l'historiographe de cette cérémonie.

La consécration devait se faire en grande pompe. Monseigneur l'archevêque de Paris officiait à la tête des dignitaires de son diocèse.

Cette célébration solennelle était annoncée pour l'heure de midi. M. Exact avait à faire au Marais. Midi venait de frapper.

Bon ! dit-il, ça ne presse pas ; et puisqu'il n'existe pas d'heure militaire dans les casernes, à plus forte raison dans les églises.

De pareils sophismes l'autorisèrent à s'endormir sur la foi de ce fameux quart d'heure de grâce. Aussi, par l'effet d'une partie de billard qu'il conduisait bien et d'une citadine qui le conduisait mal, deux heures sonnaient à l'horloge de Saint-Étienne-du-Mont, lorsque notre historiographe arriva.

L'église Sainte-Genève était encore parée de guirlandes, odorante d'encens, mais excessivement dépourvue de populaire. Le nouvelliste se frotta les yeux, descendit de son char et entra seul dans la basilique. A peine s'il rencontra un dernier sacristain qui éteignait les dernières bougies. Il se dirigea vers cet unique assistant.

— La cérémonie est remise ? lui demanda-t-il.

— Remise ? répondit l'autre ; vous voulez dire finie.

— Comment finie ! elle a donc eu lieu ?

— Mais je le crois bien, par la grâce du Seigneur ! ajouta le sacristain avec un soupir.

— Sans moi ?

Ce mot étonna le sacristain. Il considéra l'inconnu comme pour découvrir dans toute sa personne quelque chose pour justifier l'outrecuidance royale de cette interrogation *sans moi* ?

Mais dans cette exclamation soudaine, il démêla plutôt l'expression du regret que celle du reproche. En conséquence, il se contenta d'ajouter après une pause :

— Oui, sans vous ! Ne faudrait-il pas, par hasard, recommencer, parce que monsieur n'y assistait pas !

— Oh ! si cela se pouvait !

— Je m'y opposerais ! objecta le sacristain. J'en ai par-dessus les oreilles. D'ailleurs, figurez-vous que c'est toujours la même chose.

M. Exact s'empara de son interlocuteur.

— Toujours la même chose ! lui cria-t-il avec transport. Répétez-moi cette consolation, homme de Dieu ! Toujours la même chose, vous avez raison !

— Oh mon Dieu ! oui. Une procession autour de l'église, quelques cantiques, un sermon, et voilà.

— Un sermon, dites-vous ? Cela devient embarrassant.

— Pourquoi ? Un sermon de monseigneur ; qui l'a entendu une fois, sait son homme par cœur, ça revient au même.

— Vous me rendez la vie et la confiance.

Cela dit, le coureur prit une chaise, en fit un pupitre et relata par le menu, l'ordre, l'impression et jusqu'aux moindres incidents de la cérémonie.

Le lendemain, le *Journal de Paris* enregistra le récit circonstancié de cette solennité.

Quel ne fut pas l'étonnement des propriétaires du journal lorsqu'ils s'aperçurent que les autres feuilles mettaient dans la bouche de l'archevêque de Paris une homélie qui n'avait aucun rapport avec celle que leur feuille avait insérée. Tout le camp est en émoi, on chuchotte, on parle, on s'assemble, on tient conseil, et le coureur délinquant est mandé pour comparaître devant ce terrible aréopage.

M. Exact explique le désaccord de sa version avec celle des autres journaux de la manière la plus plausible. « Le vrai, dit-il, peut se passer d'être vraisemblable.

Moi seul j'assistais à la cérémonie ; mon sermon est l'unique, véritable et authentique. Mes confrères étant arrivés trop tard, m'ont demandé la communication de mon manuscrit, sur mon refus, ils ont *fabriqué* tous ensemble un discours qui se trouve le même, parce qu'ils l'ont copié les uns sur les autres, aux fins de lui donner une créance dont n'est pas digne cette œuvre apogryphe. »

Une telle explication est accueillie avec la plus haute faveur, et on vote des remerciements à l'historien consciencieux et sévère.

M. Exact sortait à peine avec sa cargaison de louanges imméritées, que le secrétaire de l'archevêque de Paris se fait annoncer.

Tous les membres du consistoire s'attendaient à recevoir des félicitations.

On introduit le mandataire, on le fait asseoir.

Mais, hélas ! les actionnaires avaient compté sans leur hôte.

— Monseigneur, dit aigrement celui-ci, se sert de mon intermédiaire pour se plaindre que le *Journal de Paris* soit précisément le seul qui ait entièrement dénaturé son discours, et au point d'y avoir glissé plusieurs hérésies et certains principes tout à fait hétérodoxes.

Je vous demande si cette communication de l'autorité ecclésiastique mit en rumeur l'assemblée et souleva des colères. On s'indigna, mais toujours au préjudice du pendable coureur. Les plus vieux, qui étaient aussi les plus féroces, parlaient de sévir contre lui dans toute la rigueur des lois et d'autres amabilités de cette nature, qui, pourtant, grâce à l'intercession du plaignant lui-même, se convertirent en une destitution en bonne forme qu'on fulmina, séance tenante, contre le coupable.

Du *Journal de Paris*, après cette équipée, M. Exact passa à l'*Aristarque*. En homme habile et indulgent, le directeur du journal avait trouvé un emploi qui interdisait toute prévarication au nouvel enrôlé. M. Exact fut chargé du compte rendu des séances de la Chambre, travail dont le directeur était à même de surveiller l'inexactitude, car il siégeait alors à la Chambre en qualité de député.

Un jour, néanmoins, le sténographe de l'*Aristarque* se laissa retarder par sa

fâcheuse habitude de flânerie. Et, entraîné par les mœurs de son ancienne industrie, il suivit à la piste les traces d'un événement qu'il croyait se développer d'une manière tout effrayante pour lui. Cela fit qu'il n'arriva à son poste de sténographe que quelques minutes seulement avant la clôture de la séance. Le retardataire, pour se mettre au courant, quêtâ des informations de droite et de gauche.

— Voyons, mes amis, qu'a-t-on fait, qu'a-t-on dit, qu'a-t-on parlé ?

Un de mes voisins, jeune homme espiègle et malicieux s'il en fut, partit par cette exclamation :

— Oh ! le fameux discours !

— Quel discours ? demanda le nouveau venu d'un ton inquiet.

— Parbleu ! le magnifique discours de ton directeur.

— Un discours ! pas possible !

— Une improvisation superbe. Demande plutôt à ces messieurs, répliqua le voisin du plus grand sérieux du monde.

— Grand Dieu ! en voilà du guignon. Mais aussi qui diable aurait pu se douter ? lui qui parle si rarement. Et dire qu'il a été choisir précisément le seul jour de l'année que je n'y...

— Que veux-tu ? c'est toujours ainsi. Il suffit que l'on s'absente une fois pour...

— Il a donc prononcé un discours ?

— Adorable ! mon cher ; et je voudrais n'avoir pas envoyé à l'imprimerie les trois quarts de ma séance pour te le communiquer. Tu en serais enchanté ! Ton patron s'est surpassé, ma parole d'honneur !

— Vraiment ! que le diable l'emporte. Et sur quoi son discours ?

— Sur l'impôt des tabacs.

Le sténographe ouvrait des yeux émerveillés en dressant des oreilles perplexes. Il se lamentait sur ce raffinement d'infortune dont il était victime. Tout à coup, il se relève d'un air délibéré, saisit sa tête d'une main, sa plume de l'autre et s'écrie :

— C'est inutile. J'ai beau me retourner, je ne puis pas paraître au journal sans mon discours. Voyons, qu'a-t-il dit ? Le confrère se met alors en devoir de raconter de point en point l'improvisation du député. Dès les premiers mot l'auditeur l'arrête :

— J'en sais assez, je connais l'homme. Je vois son discours, je devine l'ordre de ses idées. Et tout aussitôt, sans désemparer, M. Exact écrivit un discours complet sur les tabacs, accidenté de rumeurs, d'applaudissements, de murmures flatteurs et de tout cet attirail parlementaire disséminé par des parenthèses adroites jusqu'à la fanfare finale, qui se chante sur cette formule : « Après cette brillante improvisation, l'orateur descend de la tribune et reçoit les félicitations empressées de tous ses amis. La séance demeure quelque temps suspendue. »

Le soir, le directeur passe à l'imprimerie de l'*Aristarque*.

— Vos épreuves sont prêtes à corriger, lui dit le prote.

— Des épreuves ! mais je n'ai pas d'article.

— Je le sais bien, monsieur, mais votre grand discours ?

— Moi, un discours ! quel discours ?

— Votre discours à la Chambre sur les tabacs.

Et comme pièce justificative, le prote présente la copie au directeur. Celui-ci la lit d'un bout à l'autre. Souvent il s'interrompt par ces paroles : « Très-bien ! parfait ! comme c'est cela ! charmant ! » Puis, à la fin, il sourit en frappant du pied : « Quel dommage qu'on ne puisse pas imprimer ce discours ! »

— Pourquoi donc, monsieur ?

— Je n'étais pas à la Chambre.

Et il jeta le manuscrit dans le panier, non sans dire à diverses reprises : « Ma foi ! je suis désespéré d'être venu ce soir ! »

Nonobstant ces éloges flatteurs, on

écrivit le lendemain à M. Exact qu'on lui reconnaissait trop d'imagination pour écrire ainsi sous la dictée des orateurs et des accidents ; qu'en conséquence, l'*Aristarque* se voyait forcé de renoncer à sa collaboration.

Tant mieux ! s'écria le coureur en recevant sa destitution, leurs députés m'en-nuyaient à périr. D'ailleurs il faut rester sur place. J'aime mieux mon histoire active que je pêche à tous les coins de carrefour et dont tout le monde peut être acteur. Je retourne à ma rue et j'y resterai, c'est là ma vocation !

Et il a tenu parole. Ce modèle des coureurs, bien que sa profession ait dégénéré comme importance et comme salaire, il l'a conservée dans ses belles traditions, il en a fait un art. Que lui importe que les profanes ne sachent pas apprécier les mérites de son emploi ! Il passe glorieux comme le soleil versant des torrents de nouvelles sur ses obscurs blasphémateurs. Pauvre homme, il a constamment semé l'utile sans jamais récolter l'agréable. Il a toujours ressemblé au chien qui va chercher le gibier et n'en mange que quelques os dégarnis.

Cet homme accomplira gaîment jusqu'au bout sa vie d'abnégation ; jusqu'au trépas, il sera utile à la feuille ingrate qu'il nourrit et qui ne le lui rend guère. Le coureur s'arrangera pour mourir de manière à fournir un fait-Paris très-curieux à son journal. Il n'emportera dans le tombeau qu'un regret, celui de n'avoir pu lui-même annoncer le premier et rédiger de sa main la nouvelle de sa mort.

FRÉDÉRIC THOMAS.

Le Gérant : A. TENNEVIN.



LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 24

LES BOHÉMIENS OU TZIGANES A PARIS, par Paul Bataillard.

LES BOHÉMIENS OU TZIGANES A PARIS

Dès qu'une place est consacrée dans ce recueil, comme ce devait être, à quelques-unes des colonies étrangères qui se sont établies dans la capitale de la France, et qui y forment des sociétés plus ou moins distinctes, comment ne pas dire ici quelques mots des Bohémiens? La colonie bohémienne de Paris est, à la vérité, bien peu nombreuse, plus mobile qu'aucune autre, presque insaisissable; mais qu'une telle colonie existe, qu'elle soit possible de nos jours dans cette grande cité, n'est-ce pas déjà bien curieux? J'ajouterai que, toute disséminée qu'elle paraisse, et quoique les gens qui la composent se glissent actuellement parmi nous sans attirer l'attention, quoique d'ailleurs la plupart d'entre eux puissent à bon droit réclamer la qualité de Français, elle est certainement, de toutes les sociétés étrangères de Paris, la plus originale et la plus distincte. C'est à ce titre qu'elle méritait ici une mention particulière.

Le nom de Bohême ou Bohémien a pris dans notre langue une extension qui ne doit pas donner le change au lecteur. On l'a appliqué, par suite d'analogies bien ou mal comprises, d'une part, à la classe entière des bateleurs et des banquistes de toute espèce, parmi lesquels les Tziganes ont, il est vrai, des représentants distingués; de l'autre, aux fainéants de bas étage, aux filous et aux mendiants plus ou moins vagabonds, qui sont comme un reste de ces anciens truands, avec lesquels

les ancêtres de nos Bohémiens ont frayé autrefois dans les *Cours des Miracles*.

Le nom de Bohémiens a été donné encore quelquefois, mais alors très-mal à propos, soit à ces pauvres émigrants d'Alsace ou d'ailleurs, qu'on a pu voir cheminer tristement, avec leur famille et leur bagage, dans une charrette qui les menait à un port d'embarquement; soit à quelques membres détachés de familles de même origine ou de même apparence, qui autrefois (car depuis quelques années, on n'en rencontre plus guère), s'en allaient de porte en porte, dans les villes ou les villages, offrant à vendre de petits balais de bois, de petits ouvrages de vannerie ou d'autres menus objets, et recevant volontiers l'aumône d'un sou ou d'un morceau de pain.

Je n'ai guère besoin d'ajouter que le nom de Bohémien s'emploie aussi, dans un sens figuré, dès lors très-élastique et très-divers, pour désigner tout ce qui est déguenillé, tout ce qui aspire à une indépendance plus ou moins déréglée, quelquefois même pour représenter un idéal plus ou moins incorrect, mais toujours séduisant, de vie libre, insouciant et joyeuse. Nature, voyages, nuits passées sous le ciel étoilé, que de rêves n'a pas évoqués, chez les moins chimériques d'entre nous, ce nom mystérieux de Bohême! La liste serait d'ailleurs trop longue des poètes, des romanciers et des artistes (1)

(1) Comment ne pas rappeler au moins les noms de M. Maréchal père, de Raffet, de M. Valério, et aussi de M. Colin, de Nîmes? Ce sont de vrais

qui ont célébré les Bohémiens vrais ou faux, et dont plusieurs ont eux-mêmes illustré la vie de Bohême.

Tout cela n'est point de mon ressort, et je n'ai parlé des faux Bohémiens que pour bien les distinguer des vrais, qui doivent nous occuper ici. Ceux-ci forment une race à part, fortement caractérisée par son type oriental et son teint cuivré, qui ne s'est répandue dans nos pays d'Occident qu'au quinzième siècle, qui trouve encore le moyen, à l'heure qu'il est, d'y mener une vie à demi nomade, et qui a conservé jusqu'aujourd'hui un idiome propre, non pas un argot comme celui des voleurs, mais une vraie langue, dont de savantes recherches ont prouvé l'affinité particulière avec le sanscrit (2). Belle race, forte et fine, très-résistante aux intempéries, s'accommodant de tous les climats, très-déliée d'esprit, très-artiste, pourvue d'un sens musical extraordinaire (3), moins bien douée, j'en conviens, sous le rapport moral et religieux, très-capable pourtant de sentiments affectueux et reconnaissants, et d'élans généreux; ayant en somme des vertus sauvages et un génie particulier qui expliquent seuls sa persistance inouïe.

Je m'empresse d'ajouter que ce n'est pas une race numériquement insignifiante : un auteur sérieux et tout récent (Simson) prétend qu'on ne peut évaluer à moins de quatre millions le nombre de ceux qui existent aujourd'hui en Europe et en Amérique seulement. L'Asie et l'Afrique

Bohémiens que ces artistes, et beaucoup d'autres, depuis une trentaine d'années, ont représentés dans une foule d'œuvres charmantes ou d'études non moins précieuses.

(2) Sur la langue des Bohémiens et les données qu'elle fournit sur leur origine, voyez surtout les deux volumes de M. Pott, *Les Zigenner en Europe et en Asie* (en allemand), Halle, 1844-45. Parmi les travaux postérieurs, je n'en connais pas de plus sérieux et de plus intéressant que le volume publié à Christiana, en 1850, par le Norvégien M. Sunpt. — Quant aux origines des Bohémiens recherchées historiquement, j'ai fait une étude toute spéciale, dont j'espère publier bientôt enfin les résultats. Voyez, en attendant, mes *Recherches sur l'apparition des Bohémiens en Europe*, dans la *Bibliothèque de l'école des chartes*, t. V, 1^{re} série (1844), p. 438-475 et 521-529, et t. 1^{er}, 3^e série (1849), p. 14-55.

(3) Voir le volume de Liszt, *Les Bohémiens et leur musique en Hongrie*. Paris, Librairie-Nouvelle, 1859.

en comprenant au moins autant que ces deux parties du monde, on arriverait ainsi à un chiffre énorme. Il est vrai que l'auteur anglais comprend dans cette évaluation tous les métis et la foule, selon lui très-nombreuse, de tous ceux qui, dans les positions sociales les plus diverses, cachent leur origine. Même ainsi commentés, je suis loin de garantir de pareils chiffres, si supérieurs à tous ceux qu'on avait donnés jusqu'ici; mais fussent-ils très-exagérés, ils répondent suffisamment à ceux qui imaginent que les Bohémiens n'existent plus guère que dans les romans.

On se tromperait également si l'on croyait qu'en France les Bohémiens ont perdu leur caractère. Il est certain que la civilisation les entame peu à peu, que leurs traditions, parmi lesquelles il y en aurait, ici comme ailleurs, de très-précieuses à recueillir, se perdent, qu'ils n'ont plus guère d'organisation régulière ni de chefs ayant un pouvoir étendu et bien effectif, que leurs costumes et leurs allures apparentes se sont modifiés, au point qu'à moins d'être un fin connaisseur, on peut croiser dans la rue un Bohémien isolé, même un Bohémien de sang assez pur, sans s'en douter; mais ce ne sont guère là que des modifications extérieures, des concessions habilement faites, pour déguiser précisément un caractère qui reste le même. Je ne veux pas dire par là que les Bohémiens soient incivilisables, comme on l'a d'autre part prétendu très-inhumainement; sans sortir de mon pays, je pourrais donner des preuves remarquables du contraire. Mais si des individus et même un certain groupe (à Saint-Jean-de-Luz et à Cibourne, dans l'arrondissement de Bayonne), ont été conquis à la vie sédentaire et laborieuse, ce ne sont là encore que des exceptions. Pour les civiliser en masse, — transformation qui est en voie de s'accomplir à l'autre bout de l'Europe, parmi les 300,000 Tsiganes de la Moldo-Valachie, — il faut un ensemble de circonstances favorables et de mesures bien entendues, surtout un contingent d'indulgence sympathique et d'efforts généreux, qui a manqué chez nous plus que partout ailleurs. En France, on n'a guère su, autrefois, que les proscrire, et, en dernier lieu, que sévir, par instants, avec emportement, sans suite et sans mesure, contre

un certain nombre d'entre eux (1). En général, on peut dire que, partout où ils ont été ainsi maltraités, ils sont devenus pires, et c'est ce qui est arrivé, non pas dans tout le pays basque (j'ai dit plus haut que l'arrondissement de Bayonne fait une heureuse exception), mais tout particulièrement dans l'arrondissement de Mauléon (Basses-Pyrénées).

Les Bohémiens sont donc restés en France beaucoup plus identiques à eux-mêmes qu'on ne le croit généralement. Même sous le rapport physiologique, la race n'a été que faiblement altérée par des mélanges qui sont pourtant assez fréquents; car la force du sang bohémien est telle, que les Bohémiens demi-sang sont presque toujours de vrais Tsiganes par le type et par l'esprit, et qu'on peut souvent même en dire autant de ceux qui ont une origine encore plus mêlée.

En somme, quoiqu'ils soient aujourd'hui peu nombreux en France (de 2,000 à 6,000 peut-être), je ne crois pas qu'il existe un autre pays d'Occident où l'on puisse les étudier sous des aspects aussi variés. Obligés par les anciennes persécutions de se retirer sur certains points de nos frontières, d'où il leur était facile de passer dans le pays voisin pour esquiver les poursuites, ils se sont fractionnés en tribus distinctes, qui, entretenant des rapports constants avec les tribus de l'étranger, sont restés en parfaite communauté d'esprit avec elles. Or, depuis quatre siècles et demi que les Bohémiens sont en Occident, les groupes qu'ils y ont formés, et qui pouvaient avoir déjà, dans un passé très-ancien, des origines plus diverses qu'on ne l'imagine, qui devaient avoir subi au moins des influences très-variées, notamment en Perse, dans l'Asie Mineure, en Égypte et enfin dans l'Europe orientale, — ces groupes, dis-je, en sont arrivés à présenter des différences notables sous le rapport des dialectes, des traditions, des usages, etc. C'est partout le même fond, mais qui revêt souvent des formes très-diverses. Eh bien! nous avons

en France les représentants d'au moins quatre ou cinq tribus différentes. Nos Bohémiens d'Alsace et de Lorraine, très-disséminés depuis quelque temps, font partie du grand groupe des Tsignes allemands, et se rattachent particulièrement aux tribus des contrées rhénanes. Ceux du pays basque français, que la police vient de disperser en grande partie, ne font qu'un avec les Bohémiens, Égyptiens et Cascarots du pays basque espagnol, beaucoup plus étendu que le nôtre. Ceux qui ont leur centre en Roussillon, et qui de là se répandent dans une assez large zone de notre Midi, surtout par la route de Béziers et de Nîmes, se confondent avec les Gitanos catalans, qui font eux-mêmes partie de la nombreuse tribu espagnole. On rencontre enfin dans le département du Var et sur notre frontière italienne, sans parler des départements nouvellement annexés, des Zingari piémontais et savoisiens, et sans doute aussi, un peu plus haut, quelques Bohémiens suisses.

Je ne veux pas pousser plus loin le détail (1), et m'arrêter à parler des familles bohémiennes de telle ou telle des origines déjà indiquées, qui se sont disséminées dans l'intérieur de la France, et qui se fixent, au moins passagèrement, dans des localités diverses, où presque tous les Bohémiens de passage les connaissent et viennent fraterniser avec elles. Mais je dois dire qu'il existe, en outre, une petite tribu d'origine assez récente, qui a pris ses habitudes les plus ordinaires dans l'ouest de la France, et qui, en conséquence, se donne elle-même aujourd'hui pour la tribu spéciale des *Romnitchel* ou *Romanitchel* français. Elle dérive tout entière d'une famille de Bohémiens savoisiens et suisses, c'est-à-dire déjà à demi-français, qui vint se fixer en Saintonge vers la fin du siècle dernier. Le chef actuel de cette famille a eu une très-nombreuse postérité; la plupart de ses membres se sont alliés à des Bohémiens ou Bohémiennes du midi et du nord de la France; cette bande a pu faire encore quelques

(1) Je songe surtout ici à l'enlèvement des Bohémiens du pays basque, en l'an xi de la République (1802), et un peu aussi aux mesures de rigueur qui, surtout depuis 1859, ont été prises contre eux dans le même endroit. Je raconterai sans doute quelque jour ces deux épisodes douloureux et instructifs de leur histoire en France.

(1) Il vient certainement aussi, de temps en temps, en France, des Bohémiens d'Angleterre, de Belgique, de Hollande. Mais je suis moins renseigné à cet égard. La Hollande, qui a été un de leurs lieux de prédilection aux xv^e et xvi^e siècles, en possède, du reste, très-peu aujourd'hui.

autres recrues : en sorte que je ne serais pas surpris qu'elle comptât maintenant jusqu'à deux cents têtes. Le fait de la formation toute récente d'une tribu ayant acquis déjà cette importance, méritait, ce me semble, d'être signalé.

Les Bohémiens, ayant une langue propre, ont aussi naturellement des noms pour désigner leur race. Ils n'acceptent, en effet, aucun des noms qui leur sont donnés communément, pas même celui de Tsiganes (2), qui paraît être cependant de très-antique origine bohémienne, ni celui d'Égyptiens (3) qu'ils ont eux-mêmes accredité à leur arrivée en Occident, encore moins celui de Bohémiens, qui est tout accidentel et tout particulier à la France. Les principaux noms qu'ils se donnent en Europe sont connus de tous les Bohémiens de cette partie du monde; mais tel d'entre eux est plus particulièrement adopté dans certains groupes : ainsi nos Bohémiens allemands s'appellent de préférence *Mânnousch*; ceux qui viennent du Piémont, *Sinti*; ceux qui ont leur centre en Catalogne et en Roussillon, comme généralement les Gitanos d'Espagne, s'appellent le plus souvent *Khalé*; tandis que les Bohémiens du pays basque se donnent le nom de *Roumancel*, *Romnitchel* ou *Romanitchel*, qui est également en usage dans la tribu française de l'ouest. Ainsi les Bohémiens de France, qui, comme je l'ai dit, se recommandent à l'étude par leur variété, se distinguent même en quelque manière par leurs noms secrets. Ajoutez que ces quatre noms, tous intéressants à divers titres, sont les principaux et presque les seuls qui aient cours parmi les Tsiganes d'Europe.

Je remarquerai en passant que, de tous ceux qui viennent d'être distingués, ce sont les Bohémiens d'Espagne et ceux du pays basque, qui ont le langage le plus altéré, le plus corrompu. Chez eux, presque toutes les formes grammaticales sont espagnoles ou basques : ils n'ont guère conservé que des substantifs, des adjectifs et des verbes, qui ont perdu leurs flexions

originales. Les autres, au contraire, parlent encore des dialectes assez purs, qui peuvent fournir des matériaux précieux, non-seulement au vocabulaire, mais à la grammaire bohémienne.

Je n'ai guère besoin d'ajouter que la France, comme tous les pays d'Europe, est assez fréquemment visitée par des Bohémiens venant de pays très-éloignés, et qui, le plus souvent, étant isolés ou peu nombreux, n'attirent pas l'attention. Quelques Bohémiens hongrois sont même venus s'y établir jusque dans ces derniers temps. A Paris même, des Bohémiens de ma connaissance ont rencontré des Tsiganes russes. En revanche, des Bohémiens de notre pays sont allés jusqu'en Amérique, sans parler de ceux qui y ont été transportés par mesure de haute police.

Tout le monde, du reste, a pu voir dans les journaux quelques détails sur la grande bande, — si curieuse, si analogue à celles qui parcoururent pour la première fois l'Occident au commencement du quinzième siècle, — dont la Suisse reçut la visite vers le mois d'août dernier, et qui se trouvait certainement encore dans ce pays à la fin d'octobre. Dans un endroit, près de Rorschach, canton de Saint-Gall, la bande comptait cent dix individus et trente chevaux (1); et elle n'était peut-être pas au complet, car il est dans les habitudes de ces hordes voyageuses de se fractionner souvent, d'avoir au moins presque toujours des détachements d'éclaireurs en campagne. Un Roumain de mes amis a pu causer avec ces Bohémiens à Fribourg (le 27 août), et s'assurer qu'ils venaient de la Transylvanie; ils disaient avoir quitté ce pays depuis cinq ans, et avoir, dans cet intervalle, parcouru l'Allemagne, surtout la Prusse (1). Un autre de mes amis, M. Jean Bratiano, s'était en effet trouvé en même temps qu'eux à Dusseldorf, au mois de mars précédent. Mais ces étrangers, tous forgerons, chaudronniers et étameurs, très-habiles dans leur art, ont aussi visité la France. Des Bohémiens qui

(1) Voyez l'*Opinion nationale* du 25 août 1866.

(1) Beaucoup de journaux locaux, en Suisse, en Allemagne, et même en France, ont dû publier des détails sur ces bandes de Bohémiens à leur passage. La collection de ces articles serait précieuse. Avis aux amateurs, appels aux obligeants. — Les noms des chefs eussent été intéressants à recueillir et à rapprocher.

(2) Ce nom, récemment introduit dans la langue française, est le plus répandu de tous en Europe, et même au delà, sous des formes un peu diverses, dont la plus éloignée du type prédominant est *Zingari*, en Italie.

(3) *Gitanos*. en Espagne; *Gypsies*, en Angleterre, etc.

sont pour moi de vieilles connaissances, et que je viens de revoir après une lacune de dix-neuf ans environ dans nos relations (2), se trouvent précisément avoir rencontré, au mois de mai 1866, dans le département des Ardennes, une grande troupe de Bohémiens étrangers, avec laquelle ils fraternisèrent et voyagèrent pendant une journée. Elle campa notamment dans un grand terrain vague, à Bazailles, lieu distant d'une heure environ de Sedan, où la population de la ville allait visiter ces voyageurs étranges. Cette troupe se composait de soixante-trois personnes, et traînait après elle treize voitures bizarres, assez légères, attelées chacune de trois chevaux petits et efflanqués, mais très-rapides. Ces *Romenè*, comme ils s'appelaient, venaient certainement des contrées hongro-roumaines; et un détail important à noter, c'est que leur idiome bohémien différait assez de celui des nôtres, pour qu'on dût renoncer à communiquer dans cette langue. En un point intéressant, les informations que je relate ici diffèrent de celles recueillies à Fribourg : ici, ce n'est plus depuis cinq ans, mais depuis très-peu de temps, que ces Bohémiens hongrois étaient partis de leur pays : il l'avaient quitté *à cause de la guerre*, et ils en arrivaient assez directement. Or, je dois tenir ce dernier renseignement pour plus certain, non-seulement parce qu'il m'a été répété successivement par trois bouches différentes, mais surtout parce que des explications données par des Bohémiens à des Bohémiens offrent plus de garanties de sincérité. D'ailleurs cette circonstance positive, que le chef et surtout son fils savaient seuls un peu d'allemand, prouve clairement que ces voyageurs n'erraient pas depuis cinq ans en Allemagne. Quoi qu'il en soit, ces Tsiganes hongrois venaient de traverser

(2) Les renseignements que je consigne ici, et qui m'ont obligé à remanier deux fois ce passage depuis que mon article est achevé, me viennent de trois sources qui se confondent et se complètent, à savoir : d'Albert Landauer, fils de Jean Landauer, que j'ai rencontré près de la barrière Saint-Ouen, le 13 février 1867, dans une de mes explorations bohémiennes; de Guillaume Landauer, oncle du précédent, qui m'a causé l'agréable surprise de venir me voir le 16 mars; et de Jean Landauer lui-même, dont je viens également de recevoir la visite le 31 mars. Ces Tsiganes, avec lesquels le lecteur fera plus loin connaissance, voyageaient ensemble, avec leurs familles, au moment de la rencontre dans les Ardennes.

la Belgique, où l'on n'avait pas voulu les souffrir, et leur projet était d'aller à Metz, puis vers Chaumont, Dijon, et peut-être en Suisse. Or, ces dernières indications se trouvent admirablement confirmées par ce qui suit. En effet, au printemps de la même année, c'est-à-dire très-peu de temps sans doute après leur passage par les Ardennes, un Roumain (c'est le troisième que je cite), dont le témoignage m'est rapporté par un de ses compatriotes, rencontra à Metz des Bohémiens transylvains qui étaient évidemment de la même bande. Enfin, un journal de Paris (1) signalait, au mois de septembre, le passage, à Bourg-en-Bresse (Ain), d'une trentaine de Bohémiens étrangers, dont la présence émut beaucoup les habitants. Quoique le journaliste fasse venir « directement du nord de la Bohême » cette petite bande, on ne peut guère douter qu'elle ne fût un détachement de celle qui parcourait alors la Suisse. — Au dernier moment (8 avril 1867), j'apprends que la grande troupe de Bohémiens hongrois vient de reparaitre, cette fois à Chalon-sur-Saône, et d'y baptiser un enfant, suivant les rites de cette tribu exotique, c'est-à-dire par immersion dans un baquet d'eau froide.

Pour moi, je n'ai jamais rencontré en France des Bohémiens venant des pays lointains, sauf un seul que j'ai vu à Paris même, mais qui se trouvait dans des conditions très-particulières : je veux parler du jeune Joseph Tsaray, que le comte Sandor Teleki avait *rapporté* comme souvenir du pays, à son ami Liszt, en 1844 (2), et avec lequel le noble hongrois me fit alors passer une matinée intéressante.

On voit par ce qui précède que, à l'endroit des Bohémiens comme en tout, la France a une importance centrale. Faut-il ajouter qu'en cela comme en tout, Paris résume la France? Pas tout à fait; mais puisqu'on ne doit guère s'attendre à rencontrer dans cette ville que des Bohémiens venus des extrémités de notre pays, je de vais faire connaître sommairement les diverses tribus qui peuvent s'y trouver représentées par quelques-uns de leurs membres.

(1) *L'Opinion nationale* du 27 septembre 1869.

(2) Voir, dans le volume déjà cité de M. Liszt, p. 200-209, l'histoire de ce petit Bohémien hongrois, que le grand artiste appelle simplement Josy.

J'avais souvent cherché des Bohémiens à Paris, sans pouvoir en découvrir, lorsque, dans le cours de l'été de 1847, j'appris, par deux artistes de mes amis, que plusieurs individus, dont l'origine ne pouvait faire de doute, avaient déjà posé dans divers ateliers de peintres. Un soir (le 2 septembre), c'est-à-dire à l'heure où je devais m'attendre à les trouver réunis, j'allai les surprendre chez eux, dans un taudis de la barrière de Fontainebleau (passage Moulinet). La maison que je cherchais, et que j'eus quelque peine à trouver, était la dernière de la rue très-peu fréquentée où je m'étais engagé, la dernière de Paris, de ce côté, et l'on n'apercevait au delà, dans l'obscurité, qu'un champ pierreux et désert. C'était une maison à un seul étage, assez semblable à une maison de ferme, et dont la porte cochère était ouverte. J'entrai sous ce portail, je trouvai à gauche un petit escalier qui devait conduire à une chambre dont j'avais vu du dehors la fenêtre éclairée, je montai à tâtons cet escalier, vers le milieu duquel mon chapeau, légèrement défoncé, m'avertit de me baisser, et j'arrivai ainsi à une porte mal close, d'où s'échappaient quelques rayons de lumière et un léger bruit de voix. J'ouvris, et mon cœur battit de joie : j'étais en pleine Bohême.

Mais il faut que j'abrège les détails. La famille que je trouvai là réunie, dans une chambre de moyenne dimension, principalement meublée de deux ou trois matelas étendus par terre, était celle des Landauer, que presque tous les artistes, peintres ou sculpteurs, ont connue. Lequel d'entre eux n'a gardé le souvenir du beau Jean Landauer, l'un des plus parfaits modèles de sa race admirable ? Il avait alors vingt-cinq ans, et se trouvait dans la plénitude de ses formes à la fois élégantes et puissantes : il lui manquait seulement d'être un peu plus grand, un peu plus élancé. Son frère Guillaume, alors âgé de treize ans, quoique de nature plus svelte, avait encore des traits un peu bridés, un peu bouffis ; son nez assez grand, légèrement aquilin, et tous ses traits se sont dégagés depuis ; et il est devenu un grand jeune homme souple et fort, encore plus beau que son frère Jean. Ses yeux noirs, tout pleins d'une langueur orientale, et même un peu éteints, sont peut-

être les plus grands que j'aie vus de ma vie. Je ne parle pas de leur sœur Caroline (dix-sept ans alors), qui a posé, elle aussi, pendant plusieurs années dans les ateliers ; ni des autres femmes, parmi lesquelles il y en avait pourtant d'intéressantes ; ni des enfants, que j'ai un peu oubliés : chacun sait le charme étrange de ces têtes brunes, à l'épaisse chevelure inculte, au teint mat et velouté, aux grands yeux noirs qui vous regardent déjà comme pour lire au fond de votre âme.

En examinant tous ces visages, au teint de mulâtres, je me serais cru transporté au milieu d'une tribu d'Hindous. Je remarquai là, dès ma première entrevue, un cousin des Landauer, jeune homme de dix-huit ans, qui était encore plus noir que les autres, et dont le type plus rond, joint à des formes plus anguleuses, aurait mérité sans doute une étude particulière. Il s'appelait Jean Reynard, et ce devait être un parent de ceux du même nom que j'ai connus plus tard. Là se trouvait aussi un ménage Weiss, qui appartenait sans doute à une famille du même nom, dont j'ai rencontré dans la suite plusieurs membres.

Tous ces Bohémiens étaient des Tsiganes allemands, venus de l'Alsace ou de la Lorraine. Bénédicte Landauer, le père de ceux que je venais de voir, était originaire de Wurtemberg. Le jour même ou la veille de ma première visite au passage Moulinet, il était arrivé à Paris avec sa femme, qui avait elle-même des enfants d'un ou de plusieurs autres lits, dont s'était accrue la famille. Bénédicte, avec cette femme et ces enfants d'adoption, formait à ce moment une petite bande à part, qui s'était logée à la barrière de Clichy.

Il serait beaucoup trop long de décrire les allées et venues, les arrivées et les départs des Bohémiens, parents ou amis de ceux dont je venais de faire la connaissance, qui se succédèrent à Paris pendant les premiers mois qui suivirent (1). Ce mouvement du reste n'a guère cessé, de-

(1) Les changements de demeure et de quartier de cette famille formerait aussi une assez longue nomenclature. Tantôt réunis, tantôt séparés, les Landauer passèrent de la barrière Fontainebleau à la barrière de Clichy, au boulevard d'Italie, à la rue des Catacombes (Petit-Montrouge), au boulevard Rochechouart, et de rechef à la barrière de Clichy etc.

puis, que par intervalles. Il me suffira de dire que j'eus de très-longues et de très-fréquentes conférences avec les Landauer, surtout avec Jean et son père, pendant les mois de septembre, octobre et novembre 1847, et dans le mois de mai 1848. Je les perdus ensuite un peu de vue, et j'appris vaguement le départ de Jean, de Guillaume, de leur sœur Caroline, que je n'ai jamais pu revoir depuis (2), quoiqu'ils soient venus bien des fois à Paris, mais seulement en passant. Leur père Bénédicte et sa femme se fixèrent du reste tout à fait à Paris, et habitèrent presque constamment avenue de Saint-Ouen, n° 179, près du chemin de fer de Ceinture. Quelques-uns des enfants de la femme de Bénédicte, parfaitement adoptés d'ailleurs par toute la famille, demeuraient avec eux ou dans leur voisinage, notamment Madeleine Landauer, un des modèles de Paris les plus connus, et qui fut très-longtemps employée par la princesse Mathilde. Ce vieux Bohémien, qui vivait honnêtement et paisiblement, s'occupant surtout de petits travaux de vannerie, et recevant en outre des subsides de plusieurs membres de sa nombreuse postérité réelle ou adoptive, est mort il y a un an environ. C'était un grand vieillard dont on n'aurait pas soupçonné l'âge. Il était encore droit et fort; et ses cheveux noirs, épais et bouclés, n'avaient pas même commencé à blanchir. Il fut enterré très-convenablement suivant le rite catholique. J'ai regretté de n'avoir pas su sa mort à temps pour assister à cet enterrement.

J'étais depuis plusieurs années sans relations bohémiennes à Paris, où je ne faisais alors que des séjours interrompus, lorsqu'au mois de mars 1860, un artiste de mes amis me donna l'adresse du père Lagrène, ancien Bohémien allemand (originaire de Ripperswiller, Bas-Rhin), dont les Landauer m'avaient parlé autrefois, et qui était venu, depuis quelque temps déjà, s'établir à Paris avec ses enfants. Tous les artistes connaissent ce petit homme et sa superbe tête. La biographie de ce vieux brave, dont le père servait dans la petite armée bohémienne du comte de Pirmasens, qui lui-même a été douze ans

hussard au service de la France, et qui est devenu un invalide du travail, — car il a été blessé dans les démolitions de Paris, — ne serait pas sans intérêt; mais ce n'est pas ici le lieu de la tenter. Je me contenterai de dire qu'il est un des plus honnêtes Bohémiens que j'aie connus, mais aussi un des moins fortunés; et qu'il n'a guère cessé d'habiter Paris depuis une huitaine d'années au moins — tantôt *posant*, tantôt jouant de l'orgue dans la ville ou dans la banlieue pendant la morte-saison des ateliers, — tantôt occupant une pauvre chambre, tantôt demeurant, pour plus d'économie, dans une méchante voiture, bien différente des confortables maisons roulantes qui abritent beaucoup d'autres Bohémiens. Je ne l'ai jamais perdu de vue que pendant d'assez courts intervalles; et le jour où il s'en ira, soit pour chercher ailleurs une existence un peu moins difficile, comme il menace souvent de le faire, soit pour aller rejoindre le vieux Bénédicte dans l'autre monde, quelque chose me manquera certainement.

Au mois de décembre 1864, comme j'éprouvais le besoin, pour mes études, de renouer avec la Bohême, que j'avais un peu négligée, je m'étais mis à parcourir certaines régions impossibles des bas quartiers de Batignolles et de Clichy, à la recherche du père Lagrène, qui n'a guère jamais quitté ces parages, et d'un Landauer dont j'ai oublié le prénom. Les deux adresses que j'avais étaient inexactes : elles le sont souvent ou le deviennent vite, avec des gens dont la demeure est si mobile, quelquefois si étrange. J'avais erré surtout du côté du Chemin des Bœufs — un nom qui a déjà son cachet, — lorsque, sur quelques indications recueillies de droite et de gauche, je m'engageai dans le passage Compoin, qui consistait alors (car, depuis peu, tout cela, je crois, est bien changé) en une seule rangée de petites maisons basses, composées la plupart d'une seule chambre, et donnant toutes sur un grand terrain vague, que l'on commençait toutefois à enceindre d'une barrière de bois, de manière à ne plus laisser devant cette rangée de bicoques qu'un grand couloir. C'est dans une de ces maisons que je croyais trouver le Landauer que je cherchais; j'y rencontrai bien mieux : le noyau d'une nouvelle bande de Bohémiens allemands qui était

(2) Depuis que ces lignes sont écrites, j'ai reçu, le 16 mars, la visite inopinée de Guillaume, et le 31 celle de Jean, comme je l'ai déjà indiqué dans une note précédente.

arrivée assez récemment à Paris, dans d'assez nombreuses voitures, dont quatre pour cette seule maisonnée. Je reçus, comme presque toujours, bon accueil, grâce à ma connaissance des choses bohémiennes; et dès ma seconde visite, — car je cultivai beaucoup ces nouveaux amis, — ils se prêtèrent de la meilleure grâce à l'organisation d'une grande réunion de Tsiganes, dont nous voulions, le docteur Broca et moi, offrir l'intéressant spectacle à quelques-uns de nos savants confrères de la Société d'anthropologie. Cette réunion eut lieu le lundi 2 janvier 1865, chez Joseph Reinhard, dans la petite maison que j'ai indiquée (1). Nous y comptâmes une trentaine de têtes bohémiennes, enfants compris bien entendu. Si tous les Bohémiens de ma connaissance ou de celle de nos hôtes, qui étaient présents à Paris, s'étaient trouvés au rendez-vous, ce nombre eût été aisément doublé. Les plus intéressants s'y trouvaient du moins presque tous. On voyait là les deux frères Reinhard et leurs nombreuses familles, sans oublier leur père, le vieux couple Bénédicte Landauer, le père Lagrène, un nommé Jacob Hauffmann et sa femme, que je ne connaissais encore ni l'un ni l'autre, car ils étaient arrivés de la veille. C'est Jacob Hauffmann qui attira le plus l'attention tout d'abord : ce beau jeune homme si noir semblait un Hindou récemment débarqué; on admira chez lui ces extrémités si fines, qui sont du reste un caractère général de la race, en même temps que le signe d'une existence étrangère aux rudes travaux. On remarqua chez sa femme et son petit enfant les apparences très-vraisemblables d'une origine touranienne. Le père Lagrène, qui représente mieux qu'aucun autre le principal type bohémien, eut son tour aussi; et deux enfants de Joseph Reinhard, le jeune Manzili et la petite Motza (1) enlevèrent tous les suffrages (2).

(1) Mon ami M. Louis Ulbach, qui s'était joint à nous, a raconté cette excursion bohémienne aux Batignolles dans son feuillet de l'*Indépendance belge* du 21 janvier 1865.

(1) Les Bohémiens reçoivent généralement, outre leur prénom chrétien, un prénom bohémien, sous lequel on les désigne surtout pendant leur enfance. Mauzili et Motza sont des prénoms de ce genre.

(2) Voir les photographies de face et de profil des plus intéressants de ces Bohémiens, dans la *Collection anthropologique du Muséum*, n° 243-250. —

Hélas! c'était le bon temps alors pour cette bande nouvellement débarquée. Antoine Reinhard (un frère de Joseph), qui avait pris logis à la Villette, où il demeure encore dans sa voiture, s'y était mis à travailler avec ses enfants dans une fabrique. Mais les autres n'avaient que des occupations variées et variables, plus en rapport avec les habitudes bohémiennes. Un peu de pose dans les ateliers de peintres, quelques charrois pour se défrayer de l'entretien des chevaux, voilà à peu près à quoi se bornaient les ressources ostensibles dont on comptait vivre pendant la morte saison d'hiver, après quoi l'on devait se remettre en campagne pour exploiter les multiples talents de banquistes que possédait particulièrement la nombreuse famille de Joseph Reinhard. Léon, un *gádjo*, c'est-à-dire un non-bohémien, qui était entré dans cette famille et qui y avait apporté sa spécialité de dentiste, me décrivait alors avec enthousiasme la vie artiste des Mánousch, leurs voyages, leurs campements en plein air, la poésie de la marmite dressée au coin d'un bois, les soirées de danse et de musique, et aussi les belles représentations de tableaux vivants *en couleur*, c'est-à-dire costumés apparemment, qu'ils allaient donner dans la banlieue aussitôt que viendraient les tièdes haleines du printemps (3); et moi je me faisais une fête d'y assister. Un mauvais vent a soufflé sur tout cela. La zizanie est entrée dans la famille; les *affaires d'Égypte*, comme dirait Borrow, ont peut-être aussi un peu trop occupé quelques femmes de la bande; la justice, la prosaïque justice, s'en est mêlée; et maintenant la division, les chagrins, la misère se sont abattus sur la troupe joyeuse. Déjà, au mois d'avril 1865, j'avais trouvé Joseph Reinhard tout soucieux. Cet homme, à la haute taille, qu'on aurait pu prendre à son air et à ses moustaches pour un ancien carabinier, et qui avait aspiré, dit-on, à porter, comme quelques-uns de ses ancêtres, le titre de capitaine des bohémiens, traînait alors une jambe malade

On peut se procurer des planches, au choix, de cette précieuse collection, chez M. Potteau, préparateur du Muséum et photographe, rue Daubanton, 14.

(3) La passion de N.-S. Jésus-Christ était en tête du répertoire : vieux souvenir évidemment des Mystères du moyen âge.

et me disait : « Mon ami, tout va mal. » En cherchant à le remonter, je lui parlai de sa vie de banquiste ambulant qu'il allait sans doute reprendre : pour toute réponse, il me montra dans la cour quelques planches, les seules qui restassent de la grande baraque portative destinée aux représentations foraines : de presque toutes ces précieuses planches il avait fait du feu. Et comme je le gourmandais à cette occasion, il se prenait à rire et me disait : « Oui, j'en conviens, c'est là un drôle de commerce et qui n'est pas fait pour enrichir. Mais voilà comment sont les Mânousch ! »

Aujourd'hui donc, la petite colonie bohémienne de Paris est en désarroi. Jacob Hauffmann est parti depuis longtemps; Pierre Hébert, un Romanitquel français qui, depuis plus de deux ans, était mêlé à nos Tsiganes allemands, et que je tenais particulièrement à voir, mais que je n'ai jamais pu joindre, a disparu aussi tout récemment. Les Reinhard sont encore ici; mais Joseph vit à l'écart avec sa fille aînée et trois garçons, Manzili entre autres qui pose dans quelques ateliers; sa femme est d'un autre côté avec la jolie petite Motsa. Antoine Reinhard travaille toujours à la Villette, où il demeure maintenant dans sa voiture; une de ses filles est morte, et deux autres l'ont quitté. Tout ce monde ne s'entend plus guère, ce qui est un triste signe de décadence dans la Bohême. Quelques membres de la famille Landauer, Madeleine entre autres, posent encore dans les ateliers de peintres; mais Madeleine, dont la clientèle diminue à Paris, a passé l'été dernier à Wiesbaden, et elle pourrait bien, une autre année, émigrer tout à fait en Allemagne avec quelques-uns des siens. Sa mère, la veuve du vieux Bénédic, dans le voisinage de laquelle Madeleine demeure entre les Batignolles et Montmartre, au delà du chemin de fer, continue d'être le principal centre autour duquel gravitent, pendant la saison d'hiver, les membres de la nombreuse famille des Landauer, qui, le reste de l'année, parcourent la France de divers côtés. Mais ce centre peut disparaître ou se déplacer d'un jour à l'autre. Le père Lagrène lui-même répète de plus en plus que Paris est devenu inhabitable pour les Mânousch. L'édilité parisienne les traque dans leurs derniers refuges. Lagrène a une

voiture qu'il a achetée il y a six mois pour ne pas se trouver sur le pavé, une petite voiture à quaire roues, couverte d'une simple toile, mais pourvue d'un petit poêle, et où il affirme qu'on est très-bien. Il ne s'agit, bien entendu, que d'un abri portatif sans le moindre attelage; mais encore faut-il que cette sorte de tente roulante pose quelque part, et les terrains vagues ou les cours banales deviennent de plus en plus rares. Pour les quatre mètres d'emplacement dont il a besoin, il payait précédemment 3 francs par mois sur un terrain appartenant au chemin de fer de Ceinture; maintenant, même en dehors de l'enceinte de Paris on lui demande 4 ou 5 francs pour le même espace. On voit que la situation devient difficile pour mes amis. Avec cela le père Lagrène se plaint que tous les artistes ont maintenant des études de lui, avec lesquelles ils font leurs tableaux. Quant au métier de joueur d'orgue, il n'en faut plus parler : toutes les bonnes places, précédemment autorisées dans Paris par la police, sont aujourd'hui interdites; c'est dans la banlieue seulement qu'on peut encore recueillir de quoi acheter du pain; mais la banlieue n'est praticable que dans la belle saison, surtout pour le bonhomme qui se fait vieux, et que le poids de l'instrument fatigue.

Ce qui est plus grave, c'est que les vieilles coutumes bohémiennes se perdent : partout en France, j'ai entendu les plus fidèles me dire avec chagrin que la fraternité s'en va. Les riches ne s'inquiétaient plus des pauvres. C'est parmi nos gitanos du Midi que cette dégénérescence est le plus marquée; on m'assure qu'il y en a parmi eux (des maquignons enrichis pour la plupart), qui ont des châteaux, même en France. Mais partout où les Bohémiens se sont laissé convertir, même à demi; à des occupations régulières, le même effet commence à se produire. La fraternité est une plante admirable et singulière, qui ne croît guère que dans un terrain plus ou moins inculte, plus ou moins barbare, ou peut-être — espérons-le — sur les hauts sommets encore mal connus de la vraie démocratie. Entre ces deux extrêmes, elle étouffe. Tant que les Bohémiens ont vécu d'aventures et de ressources occultes, souvent très-productives, le gain si aisément obtenu par des moyens qui exi-

geaient d'ailleurs une entente secrète, se distribuait libéralement. Les brigands sont souvent de très-généreux communistes, et plus d'un eût pu passer au moyen âge pour un parfait chevalier. Dès que le travail intervient, si peu que ce soit, l'esprit change; car le travail c'est le commencement de l'individualisme, et l'individualisme il faut en prendre son parti, est le ressort le plus essentiel du monde moderne; — je ne dis pas l'unique ressort, Dieu nous en préserve! — Nulle part l'antagonisme des deux esprits n'est plus marqué que dans la petite société que j'étudie : mais il a ici un caractère particulier; car on ne peut s'attendre que les Bohémiens passent sans transition, du culte des anciennes vertus barbares et de la fraternité de la vie d'aventures, à la pratique régulière de notre sociabilité étroite et de notre moralité méticuleuse. S'il en est quelques-uns qui s'y résignent, admirons-les; car il faut convenir que, à l'heure qu'il est, un Bohémien parfaitement honnête est un héros, d'autant plus merveilleux dans son isolement et son obscurité. Mais le penchant presque inévitable chez la plupart est de regretter le temps qui n'est plus, et de ruser avec la société moderne pour tâcher, même sous l'empire de l'individualisme qui les gagne, de satisfaire des instincts de nature, que toutes les circonstances nouvelles contribuent à rabaisser. Ils représentaient jusqu'ici ce type étrange, mais curieux et plein de mystères, de la barbarie persistante et raffinée, si l'on peut dire, au contact de la civilisation; ils avaient encore, même dans leur vie de subtilités et de rapines, le prestige d'une race primitive soutenue par un double culte, celui de la nature et celui de la fraternité. Ils sont aujourd'hui placés dans l'alternative, ou de devenir des filous vulgaires, ou d'embrasser une civilisation qui n'est guère appropriée à leur génie, et qui de plus les repousse. Situation vraiment critique, et bien faite pour appeler les sympathies. On peut craindre aussi que, chez eux, dans

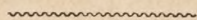
des conditions si fâcheuses, les mœurs proprement dites ne se dépravent (1), que la famille elle-même, la famille qui, dans la vie nomade, est, plus que partout ailleurs, le lien par excellence, ne tombe en dissolution. La société, la civilisation, la religion n'ont-elles pas ici des devoirs particuliers à remplir? — j'entends une religion en rapport avec l'esprit moderne, une religion à la fois idéale et sensée, la seule aussi qui puisse toucher des esprits trop impatients de toute autorité arbitraire, pour se plier aisément au joug des cultes officiels. — Quelques âmes vraiment chrétiennes ne seront-elles pas séduites par une tâche qui n'est peut-être pas aussi malaisée qu'on se plaît à le dire? Ce sont là des questions que je ne puis traiter ici, mais qu'il m'était impossible de ne pas poser, en parlant de l'état actuel de mes vieux amis les Tsiganes.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Les Bohémiens sont des organisations d'artistes. L'art et les professions qui s'y rattachent, voilà leur avenir et leur salut. C'est principalement à les diriger et à les soutenir dans cette voie que doivent tendre tous ceux qui voudront leur être secourables.

PAUL BATAILLARD.

(1) C'est à tort que les Bohémiens passent généralement pour très-dissolus. Si le reproche est fondé en plusieurs endroits, il est toutefois injuste de le généraliser. Dans les Principautés, par exemple, ce genre de dépravation s'explique par l'esclavage. — La famille bohémienne, quoique se rapprochant beaucoup de la famille naturelle, était une vraie famille, très-comparable à celle des anciens patriarches, dont les mœurs nous choquent pourtant si souvent à bon droit. Le mariage, tel que les Bohémiens le pratiquaient à leur manière, n'était point indissoluble; mais les divorces fréquents ne l'enpêchaient pas d'être un lien sérieux. Dans beaucoup de tribus, les peines les plus sévères présidaient au maintien des mœurs. Je ne puis entrer ici dans des détails qui sont très-complexes. Je rappellerai seulement un double fait bien connu de nos artistes et qui montre le prix qu'on attache, dans cette race, à la pudeur : c'est qu'il est très-difficile de trouver des Bohémiennes qui consentent à poser *d'ensemble*, c'est-à-dire sans vêtement, et que les hommes, de leur côté, refusent de se découvrir devant les enfants de leur caste.

TABLE DES MATIÈRES



Judith, par Jean Richepin (inédit).....	Page	1
Deux Lettres de madame Roland.....		11
Notice sur Champavert (inédit), par Robert Franz.....		13
Jaquez Barraou le Charpentier, par Petrus Borel.....		17
La Mort de Molière.....		23
Michel-Ange et la Chapelle Sixtine, par J. Michelet.....		25
Une Femme de l'Age de Pierre, par M ^{me} Judith Gauthier (inédit).....		32
Le Feu, tiré des Annales de Kachemir, par Henri Martin.....		37
La Villa Spinola, par Octave Lacroix.....		42
Un An de Ménage, esquisse de mœurs, par D. M.....		46
Nicolas Gogol et son Œuvre, par Robert Franz.....		49
Les Premières Représentations, par Alexandre Dumas fils.....		61
Jean-Jacques Rousseau au <i>Mercure de France</i>		70
Le Vieux Paris, par Louis Blanc.....		73
Les Deux Négociants, par Hipp. Etienne.....		76
Les Femmes au temps des Croisades, par le Vicomte de Vaublanc.....		80
Grizel Cochrane.....		84
L'Opium en Orient.....		88
La Rêverie à Paris, par George Sand.....		89
La Pivardière, par G. B.....		94
A la Taverne.....		98
Le Petit Français, par Bénédicte G.....		102
Une Visite à Charenton, par Edouard Lemoine.....		105

La Balle mâchée, par Bural de Gurgy.....	Page	110
Le Baron de Saint-Angel, nouvelle historique, par Rochefort.....		115
La Vie de Paris, par Paul Féval.....		121
Le Daguerrréotype au Harem, par Pitre-Chevalier.....		126
Le Coureur de Nouvelles, par Frédéric-Thomas.....		130
Les Bohémiens ou Tziganes à Paris, par Paul Bataillard.....		137

FIN DE LA SECONDE GERBE

